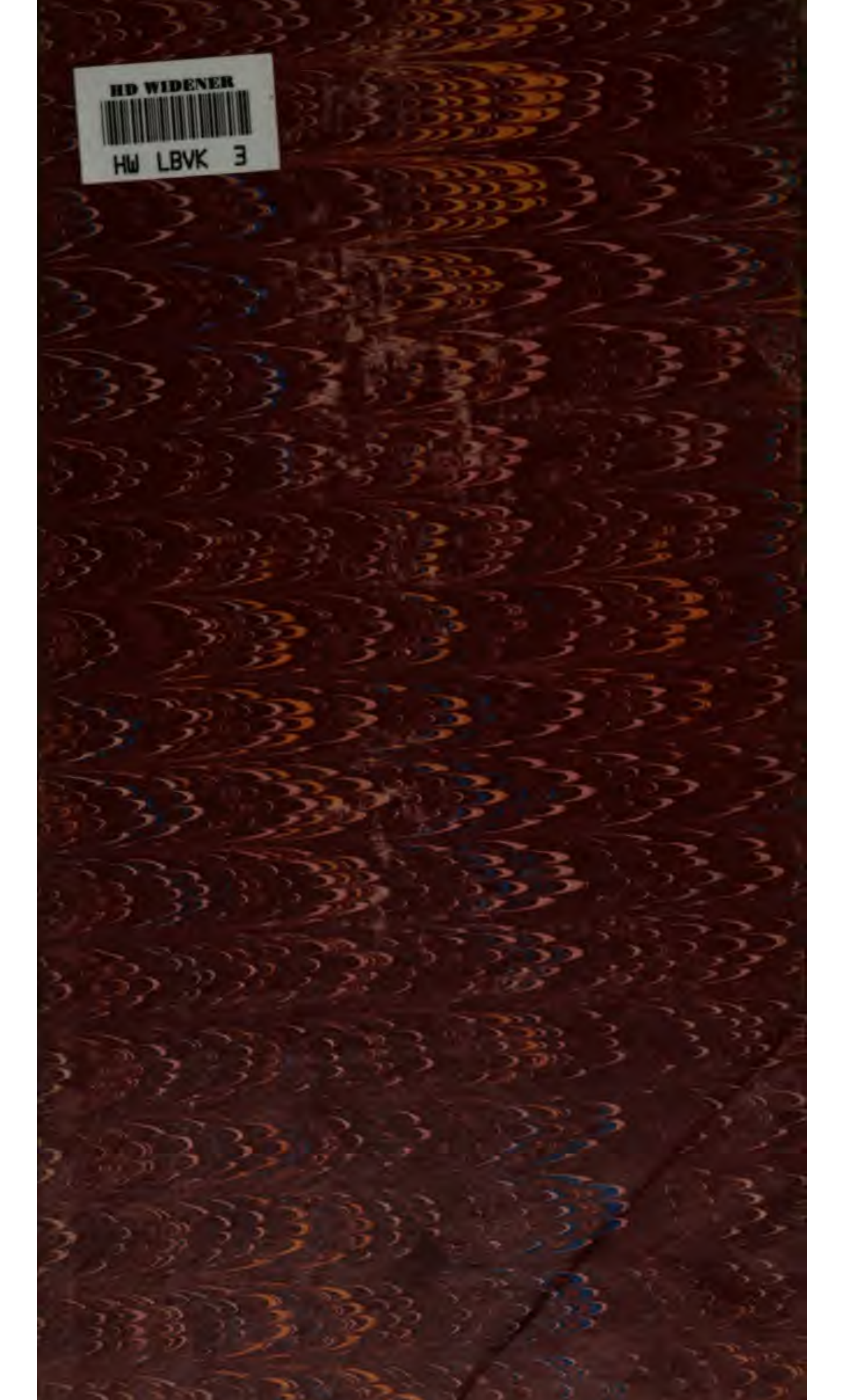

HD WIDENER
HW LBVK 3


Bd. Sept., 1884.
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
By Exchange.
13 July, 1883.



LE

PRÉDICATEUR ÉVANGÉLIQUE,

OU

SERMONS

DE

JEAN-FRÉDÉRIC NARDIN.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

LE PRÉDICATEUR ÉVANGÉLIQUE, OU SERMONS DE JEAN-FRÉDÉRIC NARDIN,

MINISTRE DU SAINT-ÉVANGILE ET PASTEUR DE L'ÉGLISE
DE BLAMONT.

TOME PREMIER.

Quatrième Edition.



A PARIS,
AU BUREAU DES ARCHIVES DU CHRISTIANISME,
RUE NEUVE-SAINT-MARTIN, N°. 3.

Et se trouve aussi

CHEZ POULET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

1821.

VIE
DE JEAN-FRÉDÉRIC
NARDIN,
PASTEUR DE L'ÉGLISE DE BLAMONT.

Ce n'est point un panégyrique, mais une histoire abrégée de la vie de M. Nardin, que je me propose de donner au public. Dans toute ma narration, je me suis souvenu que l'historien doit être *l'homme de la vérité*. Aussi je me contente de faire un récit fidèle des faits qui entrent dans mon sujet, sans répandre sur la personne dont je parle, l'encens des éloges qui entrent ordinairement dans les oraisons funèbres, et qui les rendent toutes suspectes de flatterie. Comme le but de l'histoire est d'instruire, j'ai usé du privilége qu'elle donne pour accompagner de courtes réflexions les faits remarquables et les exemples touchans que j'avais à rapporter. Si quelques lecteurs jugent que j'ai trop moralisé, je les prie de me pardonner cette liberté en faveur de ceux qui, moins capables de réflexion, aiment qu'on rende leurs lectures instructives et qu'on leur en facilite l'application. Supposé que j'aie rempli une partie de cette tâche, je n'ai point affecté de donner des leçons à personne. Je n'ai nulle inclination à être un prédicateur indiscret, ni à me rendre trop pressant.

On a vu, dans la personne de M. Nardin, combien il est avantageux de suivre le conseil que saint Chrysostôme

donne à une mère chrétienne : *Souhaitez-vous*, lui dit-il, *de laisser une riche succession à vos enfans? constituez-les cohéritiers de Christ. Si vous aimez véritablement votre famille, donnez-lui Jésus pour tuteur*. Le docte et pieux Charles Duvernoy, aïeul de M. Nardin, avait suivi cette maxime. Dans la dédicace qu'il fit, en 1674, de son livre des *Méditations chrétiennes* au duc Léopold Eberhard de Wirtemberg-Montbéliard, il dit à ce prince : *Recevez de moi, monseigneur, le saint adieu que je vous dis; et après qu'au bout de ma course j'aurai emporté le prix au ciel, souvenez-vous des miens que j'aurai laissés sur la terre. Vous les trouverez au pied de la croix du crucifié, où je les ai mis, dès leur naissance, par des vœux réitérés. Comme je les ai enseignés à servir fidèlement le Seigneur crucifié, ils pourront vous servir dans le service spirituel et temporel que vous lui avez consacré.*

Un des petits-fils de ce serviteur de Dieu, et un des précieux dépôts que déjà sa foi et son amour confiaient à Jésus-Christ, a été *Jean-Frédéric Nardin*, dont nous allons écrire la vie.

Il était le douzième enfant de M. Daniel Nardin, qui a été successivement pasteur de plusieurs églises, et en dernier lieu de celle de Montbéliard, comme aussi vice-surintendant des églises du pays. Sa mère était Marie Duvernoy, fille du célèbre Charles Duvernoy, dont nous venons de parler. Il naquit, le 29 août 1687, dans la ville de Montbéliard, où son père était alors ministre, et il fut baptisé le jour suivant dans l'église française.

Dès qu'il fut sorti du berceau, son père travailla avec succès à planter dans son cœur les premiers germes de la piété, et à lui inspirer du goût pour les sciences. Comme il était doué de talens naturels, et susceptible d'application, on l'engagea à se vouer à l'étude, et on

lui procura toutes les instructions, tant publiques que particulières, qu'on jugea les plus propres à le rendre un sujet utile à sa patrie.

Ses parens l'avaient d'abord destiné à la jurisprudence; mais une secrète inclination le faisait aspirer à l'étude de la théologie et au saint ministère. De là vient que, déjà dans les classes, il avait cultivé la langue grecque, au point qu'il savait tout le nouveau testament grec par cœur. Aussi, le souverain arbitre de nos destinées, sachant quelle devait être celle de Nardin, favorisa le penchant qu'il lui avait mis dans le cœur.

Le tems de passer des écoles à l'université étant venu, ses parens l'y envoyèrent à l'âge de seize ans, afin qu'il y étudiât la jurisprudence; soumis à leur volonté, il partit décidé à faire cette étude. Un petit accident qui lui arriva dans le voyage, réveilla le désir secret qu'il avait toujours de choisir un autre état. Il perdit son épée en chemin; et, soit qu'il prît cet événement pour un signal du parti qu'il devait embrasser, soit qu'il aimât à s'en prévaloir pour engager ses parens à changer d'avis et à lui laisser suivre son inclination, il leur écrivit sur la route, *que la Providence ayant permis qu'il perdît son épée, il ne pouvait regarder cette perte que comme un avertissement par lequel Dieu voulait lui faire entendre qu'il n'était pas appelé à porter des armes terrestres, mais l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu; qu'en conséquence ils ne trouvassent pas mauvais qu'il se vouât au service de l'Eglise.* Arrivé dans la ville de Tubingue, où il devait faire ses études, un second incident, plus décisif encore, le fortifia dans ses premières idées et obligea ses parens à s'y conformer. Ne s'étant point trouvé de place pour un juriste dans l'académie où il devait étudier, il fut obligé, pour y être reçu, de prendre l'habit

ecclésiastique et de se déclarer étudiant en théologie. Alors, satisfait de voir sa vocation intérieure au ministère confirmée par des traits si marqués, et agréée ensuite par ses parens, il s'appliqua diligemment à l'étude, tant des belles-lettres que de la philosophie; et de là il passa à celle de la théologie.

Pendant sa jeunesse on avait toujours aperçu en lui un éloignement décidé pour le mal, et une inclination marquée pour le bien : précieux effets de l'éducation chrétienne qu'il avait reçue, ou plutôt de la grâce qui s'était ait sentir à son cœur, et qui ne lui avait jamais permis de se roidir malicieusement contre la discipline du Saint-Esprit. Des prémices aussi heureuses annonçaient que le Seigneur verserait dans ce vase d'élection des trésors abondans, et les communiquerait par lui.

Les circonstances où Nardin se trouva à l'université ne facilitèrent pas peu son accroissement dans la grâce. Outre la lecture de l'Ecriture sainte et des théologiens qu'il devait étudier par état, il eut le bonheur d'avoir pour précepteurs le docteur Hochstetter, homme savant et sincèrement religieux; ainsi que le docteur Reuchlin, qui joignait à une piété solide l'érudition profonde des anciens Capnions ses ancêtres. Quand le Sauveur des âmes trouve les voies ainsi aplanies, il ne manque pas de gagner du terrain; aussi fit-il servir tous ces secours extérieurs à l'avancement de son œuvre dans le cœur de Nardin. Ce fut dans cette école que le Seigneur Jésus lui découvrit le fonds d'incrédulité, de corruption, d'ingratitude, d'aversion et de révolte contre Dieu, dans lequel l'homme est plongé. D'un autre côté, il se manifesta à lui sous l'image sensible d'un tendre et sincère ami des pécheurs, d'un Sauveur charitable et puissant, qui, après avoir donné sa vie pour la réconciliation du monde, ouvre à tous les hommes une source de pu-

rification dans son sang, et veut les affranchir de la puissance de Satan et de la servitude du péché, afin que, devenus son peuple particulier, ils ne servent plus que le Dieu vivant.

Dès que ces deux points, je veux dire l'extrême misère de l'homme et la grâce salutaire de Dieu en Jésus-Christ, sont devenus clairs et sensibles au cœur, on ne voit plus de parti à prendre que celui de renoncer au diable, au monde et à soi-même, pour saisir ce grand salut qui est acquis, offert et donné gratuitement au méchant qui croit au Fils de Dieu. M. Nardin embrassa sincèrement cet heureux parti, il fit vœu d'y persévérer; et par son exemple, plus que par ses paroles, il engagea plusieurs de ses collègues à entrer dans la même carrière. On peut juger combien il en coûte à un jeune homme de faire un pareil sacrifice, de renoncer aux plaisirs, de crucifier les passions fougueuses de la jeunesse, de n'avoir d'amour que pour Jésus, et de vivre uniquement pour sa gloire. On n'aura pas non plus de peine à croire qu'il faut du courage et de la constance, ou plutôt l'aide d'une main divine, pour demeurer ferme dans sa résolution, malgré les railleries, les insultes, les calomnies et les persécutions auxquelles sont exposés de la part du monde tous ceux qui veulent vivre selon la piété en Jésus-Christ. Mais il est aisé en même tems de se figurer combien ces épreuves sont adoucies par le sentiment intérieur que les enfans de Dieu ont de son amour, et par le commerce intime et édifiant qu'ils ont avec leurs frères en Christ. M. Nardin avait le bonheur de jouir de cet avantage, et ceux qui l'ont partagé avec lui, se rappellent encore l'édification qu'ils y ont trouvée.

A peine avait-il fini le cours de ses études, qu'il fut dans le cas d'accepter l'office de précepteur et de gou-

verneur de quelques jeunes gens de famille. Dans ce nouveau poste tout l'invitait à jouir librement des plaisirs de la vie; mais les sentimens dont il était pénétré rendaient impuissans tous les attraits mondains; et son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, loin de se ralentir, parut dès lors avec éclat. Le seigneur chez lequel il fut admis, les domestiques, et surtout les élèves qu'il avait sous sa direction, tous ensemble furent obligés de respecter l'œuvre que Dieu avait faite en lui; et si tous ne prirent pas le parti de la piété, ses paroles et son exemple furent en bénédiction à plusieurs. On ne doute même pas que la maison ne se sente encore aujourd'hui de *la bonne odeur de Christ* qu'il y avait répandue.

L'année 1714 fut l'époque de sa vocation au saint ministère. Rappelé dans sa patrie par son souverain, il subit l'examen et reçut l'imposition des mains au mois de juin de la même année. Comme je me suis fait une loi d'être sincère, je dois dire ici que sa première destination était le diaconat de la ville de Blamont; mais sa mère et ses autres parens (car le père était mort en novembre 1707), conduits par des vues humaines, et pour jouir du plaisir de l'avoir dans leur voisinage, obtinrent malgré lui du souverain, qu'il fût placé à Héricourt. Ce fut le 12 juin 1714 qu'il partit pour être présenté à l'église de cette ville en qualité de diacre. Je parlerai ci-après des traverses et des épreuves qu'il eut à y soutenir; contradictions qui souvent le portèrent à représenter à ses parens, le tort qu'ils eurent en l'empêchant de suivre la direction de la Providence dans l'ordre de sa vocation. Son ministère ne fut cependant pas sans bénédiction dans cet endroit. Nardin y fut comme un Jean-Baptiste qui, par ses exhortations pressantes à la conversion, réveilla plusieurs âmes de cette profonde léthargie où sont plon-

gés la plupart des hommes qui se disent chrétiens. Quant à ceux qui, à l'exemple des Israélites repentans, désiraient entrer dans l'économie de la grâce évangélique, il les pressait, comme le précurseur du Messie, *d'aller à l'agneau de Dieu* qui a porté et *qui ôte les péchés du monde*. En répandant ainsi la parole de la Loi et de l'Evangile, dont la prédication était soutenue de l'exemple puissant d'une conduite chrétienne, et accompagnée de prières ardentes pour son troupeau, il ne pouvait manquer d'en recueillir quelques fruits. On en voyait souvent éclore de nouveaux; et si tous ne vinrent pas à maturité, on pouvait du moins remarquer une semence de bénédiction répandue parmi ses auditeurs. Un certain nombre d'entre eux goûtaient l'efficacité de la parole de Dieu et embrassaient ouvertement le parti de la piété. D'autres, moins avancés, cessaient de scandaliser l'Eglise par leurs déréglemens et leurs profanations. On avait honte de se livrer à des excès grossiers. Les juremens, les chansons profanes et impudiques ne se trouvaient plus que dans la bouche de quelques libertins déclarés. Déjà les artisans et les laboureurs oubliaient leurs chansons frivoles et obscènes, tristes restes des louanges que les païens chantaient en l'honneur de l'impudique Vénus, de Cérès et de Bacchus; et l'on entendait retentir dans les campagnes, aussi bien que dans la ville, et même parmi les jeunes bergers, des hymnes et des cantiques spirituels que le ministre zélé composait pour sanctifier leur joie.

De pareilles brèches, faites au règne de Satan, ne pouvaient qu'irriter cet ennemi de Dieu et du salut des âmes. Ni l'impie, ni l'hypocrite ne sauraient voir d'un bon œil, un homme qui confond l'un et qui démasque l'autre. Il arrive même souvent qu'un pasteur qui se consacre tout entier au service de son maître et à l'édification des âmes, excite la jalousie de ceux qui ne devraient *être rongés que*

par le zèle de la maison de Dieu. C'est ce que M. Nardin a éprouvé dès le commencement et pendant tout le cours de son ministère.

Un stratagème assez ordinaire aux ennemis de la piété est d'attaquer par la doctrine les hommes pieux. Comme la conduite des vrais serviteurs du Christ donne trop peu de prise, et qu'ils tâchent de s'acquitter fidèlement des devoirs de leur vocation ; leurs adversaires, ne pouvant les attaquer de ce côté-là que par des traits dont on reconnaît bientôt la faiblesse, s'efforcent de rendre leur doctrine suspecte chez les gens du peuple, qui rarement sont en état d'en juger: et comme les ecclésiastiques sont en possession de prononcer sur ce qui est orthodoxe et ce qui ne l'est pas, il leur est aisé de faire passer pour suspects d'hérésie ceux qu'ils prennent à tâche de faire considérer comme tels. M. Nardin, regardé comme un homme importun au monde, dont il attaquait l'impiété jusque dans ses derniers retranchemens, et devenu un sujet de confusion pour les ministres relâchés, se vit bientôt accusé de singularité, de *piétisme* et de fanatisme. C'est le nom qu'on donne arbitrairement dans toutes les communions à ceux qui ne suivent pas le torrent de la coutume.

Anciennement on brûlait comme sorciers tous ceux qu'on jugeait à propos de soupçonner de maléfice. Pour être combustible, il suffisait de connaître la vertu de quelques racines peu communes. Il est venu un autre tems, où, pour être à la mode, il fallait réfuter, injurier et exiler ceux qu'on appelle en Allemagne *piétistes ;* et cela de la même manière et avec moins de raison qu'on n'en a eu de persécuter les non-conformistes en Angleterre, les remontrans en Hollande, les mystiques et les jansénistes en France. Ce zèle consumant se trouve heureusement éteint dans les pays où le clergé a appris l'art de penser selon les principes de la saine raison et les maximes de l'Évan-

gile. Mais le pauvre M. Nardin avait le malheur de vivre du tems de la théologie fulminante. Pour mettre le lecteur au fait de cette controverse, on me permettra d'entrer ici dans une petite digression, et de faire observer que, dans la chrétienté, il y a deux façons de penser sur la religion. Les uns la font consister dans la connaissance des vérités que révèle l'Écriture sainte et dans un certain culte extérieur qu'on rend à Dieu; à quoi ils veulent cependant qu'on joigne une vie moralement bonne, c'est-à-dire, une conduite régulière, exempte de vices grossiers et recommandable par la pratique de certaines vertus. Selon eux, savoir son catéchisme par cœur, observer les devoirs généraux de la morale, et se conformer aux rites de l'église dont on est membre, c'est tout ce qu'il faut pour être chrétien orthodoxe, et pour oser aspirer au salut. Les autres, qui sont en plus petit nombre, ne considèrent la religion, ni comme une science de spéculation, ni comme un rituel, ni comme un corps de lois que l'homme naturel puisse observer par ses propres forces, pour se rendre agréable à Dieu; en un mot, ils ne regardent pas tant la religion comme une œuvre que l'homme fait pour Dieu, que comme une œuvre que Dieu fait dans l'homme pour le rendre heureux. En effet, ce n'est autre chose qu'une voie de grâce et de salut qui est ouverte à l'homme, afin qu'en la suivant il soit réuni à Dieu par Jésus-Christ. Ils établissent d'abord que l'homme dans son état naturel est spirituellement mort, que de lui-même et par ses propres forces, il ne peut contribuer en rien à l'ouvrage du salut; et que, s'il doit concourir à sa conversion, c'est tout au plus en ne résistant pas malicieusement à la vérité, mais en acceptant la grâce et la vie qui lui sont offertes en Jésus-Christ. Selon eux la conversion n'est pas seulement un changement de langage, de cérémonies et de conduite extérieure; mais un changement du cœur et de toutes ses

affections, opéré par le saint Esprit, qui peut seul nous *créer* de nouveau *en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres.* Dans leur système, la foi par laquelle nous sommes justifiés et sauvés, n'est pas une simple connaissance historique des vérités divines, mais une œuvre surnaturelle que l'esprit de Dieu produit de concert avec la parole de l'Évangile, dans une âme qu'il a convaincue par la loi, de son état de péché et de damnation. Ils disent que cette foi conçue dans le cœur, est une vertu divine qui porte l'homme pécheur à réclamer la miséricorde de Dieu, et à chercher dans les mérites seuls du Sauveur le pardon et le salut. D'après eux, le caractère distinctif et essentiel par lequel on est assuré que l'on possède la vraie foi, est de s'attacher à Jésus-Christ comme au seul médiateur, pour recevoir de lui la certitude de la réconciliation, pour trouver dans la vertu expiatoire de son sang et la puissance de son esprit, la purification et le renouvellement de la nature corrompue, aussi-bien que l'affranchissement de la domination du péché. Ils ne regardent comme enfans de Dieu que ceux à qui le Fils en a donné le droit et les caractères. Ils ne connaissent de vrais chrétiens que ceux qui ont reçu l'onction de Christ, qui aiment le Seigneur Jésus, adorent et glorifient le père par lui, ont un même sentiment que celui qui était en Christ, sont conduits par son esprit, marchent sur ses traces, et vivent comme il a vécu. Ceux qui suivent ces maximes, si bien établies d'ailleurs dans la parole de Dieu; ceux qui font profession de les croire de bonne foi, de vouloir les suivre, et de les recommander aux autres, sont ceux à qui les chrétiens relâchés donnent le nom de rigoristes, de bigots, de mystiques, de piétistes, et tous ces titres de mépris qu'on a inventés pour rendre la vraie piété suspecte et odieuse. M. Nardin s'étant hautement déclaré partisan de la *vérité qui est selon la piété*, on ne doit pas être surpris

que le parti opposé ait tâché de l'envelopper dans la condamnation fulminée contre les hommes que l'on appelle *piétistes*.

On publia que Nardin n'était pas de la religion protestante ; on exposa un certain nombre d'articles de sa doctrine qu'on prétendait y être contraires ; on qualifia de conventicules suspects et prohibés les entretiens qu'il avait avec ses amis, et les instructions qu'il donnait en particulier à ses auditeurs : on le traduisit par-devant les juges civils et ecclésiastiques : il fut obligé de rendre compte de ses paroles et de ses démarches; et comme la pluralité des voix se réunit rarement en faveur des enfans de Dieu, quand ils ont à plaider devant des tribunaux humains, on le jugea dûment atteint de singularisme et suspect d'hétérodoxie. En conséquence il fut suspendu de sa charge et privé de son bénéfice. Mais c'était trop peu pour ses adversaires de le décréditer parmi ceux de sa communion. Pour rendre leur satisfaction plus complète, il fallait qu'il fût déclaré indigne de la tolérance des catholiques romains, parce que son poste était sous la domination du roi de France. Il fut donc accusé comme sectaire par-devant l'intendant de Besançon ; et par un mandement du 29 janvier 1717, il fut cité par M. Hector Le Guerchoys, alors intendant au comté de Bourgogne, à comparaître le 12 février suivant par-devant lui, en son hôtel, pour rendre raison de sa doctrine et de sa conduite.

Comme il avait appris à obéir à toute puissance supérieure établie de Dieu, et que sa conscience lui tenait lieu tout à la fois et d'avocat et de témoin, il se rendit à cette citation avec cette confiance que saint Paul avait, lorsqu'il alla soutenir contre les Juifs l'appel interjété à Rome devant César. Arrivé à Besancon, son juge, homme éclairé et équitable, lui fit connaître qu'il était accusé d'enseigner des dogmes différens de ceux des protestans,

et de tenir des conventicules défendus dans tout état bien policé; et que, si ces accusations étaient vraies, il ne pouvait jouir de la tolérance que le roi accordait à ses sujets protestans. M. Nardin, surpris de se voir chargé d'une imputation à laquelle il ne croyait pas devoir s'attendre, répondit à ce magistrat que l'accusation était mal fondée, et que, pour en faire connaître la fausseté, il le suppliait de faire entendre la déposition des personnes du lieu les plus capables de rendre témoignage à son orthodoxie et à sa conduite. « Vous vous trompez, repartit le » juge; ces mêmes gens, au témoignage desquels vous en » appelez, sont ceux qui vous accusent. » Frappé d'un nouvel étonnement, M. Nardin répliqua que, s'il avait donné lieu à quelque accusation, ce ne pouvait être que pour avoir prêché fortement contre les vices régnant dans sa paroisse, et pour avoir annoncé, en la personne du Fils de Dieu, un sauveur trop peu connu et trop peu aimé de ceux pour lesquels il a donné son sang et sa vie: que pour lui, c'était la matière de ses prédications, et que, si dans la chrétienté, on voulait lui faire un crime de convaincre l'homme de péché, et de le conduire au salut qui n'est qu'en Jésus-Christ, il consentait à être la victime de sa persévérance dans cette doctrine. M. l'intendant, touché de cette déclaration, aussi-bien que des autres paroles dont elle fut accompagnée, conçut de l'estime pour M. Nardin, et pénétra bientôt l'indigne motif de l'accusation portée contre lui. « Si vous n'êtes coupable » que de cela, lui dit-il, vous êtes innocent; votre doc- » trine me paraît d'autant meilleure, que c'est cela même » qu'enseignent les plus pieux et les plus zélés de nos doc- » teurs catholiques. Je prévois que vous avez des ennemis » que votre doctrine effraie, et auxquels votre exemple » donne de la confusion, ainsi, soyez sur vos gardes, et » comptez sur ma protection aussi long-tems que vous

» n'entreprendrez rien contre la religion ni contre les in-» térêts du roi mon maître. » Sur cela M. Nardin se retira, affligé de découvrir des adversaires chez ceux qui lui faisaient les plus belles démonstrations, et consolé d'avoir trouvé tant de droiture et de bonté dans un juge qui, selon les principes de sa religion, aurait pu lui être contraire.

Quelque tems auparavant, M. Nardin avait déjà appris à connaître les auteurs de la cabale formée contre lui. Il s'en était même ouvert à un de ses frères qui était ministre à Fortsweir en Alsace. Après les souhaits pieux de la nouvelle année, et les témoignages d'une tendre amitié, dans une lettre écrite le 8 janvier 1717, il lui dit : « Je vous envoie une copie de mes réponses : je serais fâché » d'être si mal imprimé dans l'esprit de beaucoup de per-» sonnes, qui d'ailleurs sont sans doute bien intentionnées, » si je sentais ma conscience me reprocher quelque chose. » Mais il me semble que la prédiction formelle de notre » maître Jésus, l'expérience qu'en ont faite tous les servi-» teurs de Dieu, et le témoignage de nos premiers confes-» seurs, qui nous disent tous d'une même bouche, qu'il » est impossible que l'Evangile soit prêché avec force, » qu'il ne cause des (1) rumeurs, aussi-bien dans les cons-» ciences que dans les états; il me semble, dis-je, que » cela doit tranquilliser une âme qui tâche de bonne foi » de faire son devoir, et de se procurer une conscience » sans reproche, et résolue à tout événement. Ce n'est, » mon frère, ni ceci, ni cela, ni un sentiment particulier, » ni quelques opinions différentes qui causent ces émo-» tions ; c'est l'envie du diable et des p... s..... En vérité,

(1) Allusion à ces paroles remarquables que le Dr Luther répète tant de fois dans ses écrits : « Wo das wort Gottes in seiner. Lauterkeit und » kraft geprediget wird, da muss es rumoren .»

Là où la parole de Dieu est prêchée dans sa pureté et dans sa force, il ne peut manquer d'y avoir du bruit.

»il ne faut point s'aveugler : il faut avouer ingénument »que, dans tous les tems, les plus grands ennemis de la »vérité évangélique ont été les S...., les S..... et les Phari- »siens. On a beau dire qu'il ne sert de rien de le décla- »rer, il faut que cela se manifeste, que Jésus, sa vérité et »son corps mystique soient encore l'objet de leur envie, »de leur haine et de leur persécution. Pour moi, c'est »une vérité qui me paraît si claire et si convaincante, »que je vois l'indispensable nécessité où je suis de me »résoudre à souffrir persécution, si je veux être, je ne »dirai pas un des disciples de Jésus, qui vivent selon la »piété, mais un de ses moindres serviteurs, qui sont obli- »gés de soutenir les intérêts de leur maître au péril »même de leur vie, et avec un renoncement courageux »à tout ce qui voudrait les retarder. Le Seigneur Jésus »veuille seulement me rendre fidèle, s'il m'estime digne »de porter son nom plein de sainteté et de justice au mi- »lieu d'une nation pleine de souillures et d'abomina- »tions, laquelle ne manquera pas de faire comme leurs »pères ont fait, savoir, de rejeter le témoignage de Jésus »et de ses enfans, et d'attirer par-là une condamnation »étrange sur eux. Je sais bien qu'il faut prendre garde de »ne rien faire par précipitation et par imprudence, et par- »là de se jeter dans le danger; mais je sais bien aussi que la »chair voudrait une prudence qui la mît à couvert de la »croix et qui lui conservât ses aises dans la vie. Cette »prudence ne fut jamais celle des enfans de Dieu. Au »reste, Dieu, qui est le conducteur de ceux qui s'aban- »donnent à lui, les préservera de tout ce qui pourrait bles- »ser leur conscience et leur devoir. Pour moi, je n'ai »d'autre dessein que de suivre la simple parole de Dieu et »les témoins de la vérité qui parlent dans nos livres sym- »boliques. Plût à Dieu que les luthériens relâchés et dis- »solus, et ces gens qui aiment tant les doctrines qui fa-

» vorisent le relâchement, se fissent une loi d'enseigner et » de pratiquer sincèrement ce qui est contenu dans ces » excellens livres. Ils reconnaîtraient bientôt que jusqu'ici » ils n'ont été rien moins que luthériens, et que, ne rete- » nant que l'écorce et la superficie, ils ont rejeté l'âme et » la réalité du luthéranisme. Mais il n'y a point de remède : » ils disent qu'ils voient et qu'ils connaissent la vérité : ils » s'imaginent qu'ils ont et qu'ils recommandent la foi, la » repentance et la sainteté, malgré qu'ils n'en sentent » point la force dans leurs âmes, et que cela n'ait aucune » influence sur leur conduite. Le grand Dieu veuille avoir » pitié de son pauvre peuple! Tirons-nous, mon frère, de » cette misère, et hasardons tout pour sauver nos âmes et » pour en sauver encore quelques-unes avec nous. Il y va » de notre tout, mais certes il faut tout hasarder pour tout » gagner. Je vous embrasse cordialement, etc. »

Telles étaient les circonstances affligeantes où le pieux M. Nardin se trouvait alors. Chargé de fausses imputations, par lesquelles on avait décrédité son ministère et noirci sa réputation ; disgracié et dégradé par ses supérieurs ; et, pour comble de mortification, suspecté par ses plus proches parens, il était obligé de répondre à tous, pour convaincre les esprits de la droiture de ses sentimens. Cependant ce Dieu juste, qui met tôt ou tard la vérité en évidence, amena le jour qui fit connaître l'innocence de son serviteur. Après que les juges de Nardin l'eurent examiné de plus près, et qu'ils eurent confronté son apologie avec les frivoles accusations intentées contre lui, ils ne tardèrent pas à rendre justice à la pureté de sa doctrine et de ses mœurs. Par un jugement absolutoire, il fut reconnu et déclaré orthodoxe, innocent de toutes les mauvaises pratiques dont on l'avait soupçonné ; en conséquence il fut réhabilité dans toutes les fonctions du ministère, et établi diacre de l'église de Blamont le 22 juin 1718.

Peut-être n'avons-nous déjà que trop parlé des circonstances difficiles de la vie de M. Nardin ; il est tems que nous présentions aux yeux du lecteur quelques traits de son caractère personnel, et sa façon d'agir tant en public qu'en particulier.

Jean-Frédéric Nardin était né avec des talens naturels assez heureux, et ce qu'il avait acquis par l'éducation et le travail, la grâce divine l'avait sanctifié et augmenté de ses dons. La piété, dont il a sincèrement et constamment fait profession, n'avait point cet air sombre et dédaigneux qu'affectent les faux dévots. L'inclination qu'il avait à vivre dans la retraite ne le rendait point farouche, et sa grande application à l'étude n'empêchait pas que son humeur ne fût ouverte et même enjouée. Sa gravité était accompagnée d'humilité et de douceur. Il était prévenant, affable, populaire, obligeant et libéral, même au delà de ce que lui permettaient ses facultés. Ses manières complaisantes et amicales ne venaient point d'une certaine faiblesse ou timidité naturelle; car, quand il se rencontrait avec des impies qui méprisent la religion, ou avec des temporiseurs qui, en affectant d'être religieux, veulent allier *Christ avec Bélial*, comme si le péché dominant pouvait subsister avec la vraie foi, ou qu'on pût vivre à la justice sans mourir au péché ; alors l'esprit zélateur de Phinées s'emparait de lui, et il avait assez de hardiesse pour leur dire en face : « Jusques à quand plaiderez-vous la »cause du démon contre les intérêts de Dieu et de votre »propre âme? Sachez que ceux qui font ou qui soutien»nent telles ou telles choses, sont dans une erreur perni»cieuse, et qu'ils n'hériteront point de la vie éternelle. »

Hors ces cas, où le zèle pour la gloire de Dieu et le maintien de la religion l'obligeaient à réclamer hautement, il était d'une modération à toute épreuve, surtout quand il s'agissait de son honneur ou de son intérêt particu-

lier. Peu sensible aux procédés injustes et aux outrages auxquels il a été exposé, autant que personne, il n'en conservait aucun ressentiment, et il en perdait bientôt le souvenir. Si l'esprit de vengeance avait eu quelque accès auprès de lui, on aurait pu le voir dans les deux cas que je vais rapporter. Quelque tems après qu'il eut été réintégré dans le ministère et rétabli à Blamont, M. l'intendant de Besançon se rendit dans cette ville, et demanda, dès son arrivée, à voir M. Nardin. Celui-ci lui étant allé faire sa visite, M. l'intendant lui dit entre autres choses obligeantes : « Eh bien, M. Nardin, » vous voilà bien vengé ; il doit être satisfaisant pour vous » de voir que les deux adversaires qui ont travaillé à vous » faire périr dans les cachots du fort Grifon, y aient été » renfermés eux-mêmes, tandis que vous avez été reconnu » innocent. » En effet, les deux personnages les plus acharnés à le détruire, furent retenus pendant quelque tems dans les prisons de Besançon, l'un pour avoir fait la contrebande, et l'autre pour avoir agi contre certains droits que les catholiques romains prétendaient avoir. M. Nardin, se sentant peu flatté de ce compliment, répondit d'un ton doux et assuré : « Monseigneur, ma religion ne me per» met pas de me réjouir du malheur de mes ennemis ; » j'ai pitié d'eux, et je souhaite qu'une conduite plus sage » les mette à couvert de pareils châtimens. »

Plus tard, le même intendant se trouvant à Blamont, ville aujourd'hui mi-partie entre les catholiques et les protestans, il fut question de pourvoir à un poste occupé par ces derniers. Plusieurs compétiteurs briguaient cet emploi. M. Nardin, à qui M. l'intendant jugea à propos de demander son avis, lui recommanda le fils d'un de ses plus grands persécuteurs. « Quoi ! s'écria M. l'inten» dant, ne vous souvenez-vous plus du tort que le père vous » a fait? » « Monseigneur, répliqua le pacifique Nardin, je

»dois avoir appris de mon maître à rendre le bien pour »le mal, et à prier pour mes persécuteurs; outre cela, quelque coupable que puisse être le père, le fils ne doit point »porter son iniquité. » « Eh bien, ajouta l'intendant, je »déférerai à votre recommandation; mais, si la vipère »vous mord, souvenez-vous que vous avez voulu l'avoir »dans votre sein. » L'aspirant ayant été pourvu de l'emploi, alla remercier l'intendant et lui offrir un présent; mais celui-ci, refusant de l'accepter, lui dit tout haut: « Ce n'est pas à moi, c'est à Nardin que le pré»sent revient; allez le lui porter, car c'est à lui que vous »avez toute l'obligation. » Si ces traits ne furent pas capables d'attendrir le cœur malfaisant des ennemis de M. Nardin, de désarmer leur malice, et les couvrir de confusion, ils sont plus que suffisans pour prouver la grandeur de ses sentimens et surtout sa modération chrétienne.

Sa patience n'était pas moins grande dans les revers et les calamités qui lui étaient immédiatement envoyés par la Providence. En 1726, Blamont fut désolé par un incendie qui réduisit en cendres le temple de cette ville et la plupart des maisons. Celle de M. Nardin subit le même sort. Contraint d'en sortir précipitamment au milieu de la nuit, il eut assez de fermeté pour voir d'un œil tranquille une partie de ses meubles dispersés, d'autres pillés, et le reste consumé par le feu; mais il ne put se refuser à la plus vive douleur, quand il vit en flammes les maisons de beaucoup de ses paroissiens qu'il aimait tendrement. A l'aspect de ce désastre général, il se sentit saisi d'un frisson si violent, que ses amis l'obligèrent de se mettre dans un lit qu'ils avaient étendu au milieu d'une place élevée, d'où il pouvait voir cet affreux spectacle. Dans ces entrefaites, un des principaux officiers de la garnison étant sorti du château, aperçut M. Nardin ainsi

couché à terre, et lui demanda ce qu'il faisait là ? « Certes, monsieur, je me chauffe, lui répondit-il, et » dans le froid excessif que je sens, je prie le Seigneur de » calmer l'ardeur du feu que les hommes ne sauraient » éteindre. » L'officier étonné de cette présence d'esprit et du calme dont ce ministre jouissait dans sa douleur, ne put s'empêcher de l'admirer, et de dire tout haut à ceux qui l'accompagnaient : « Si je ne croyais pas être dans » la bonne religion, je voudrais être de celle de M. Nardin. »

Le tentateur de Job disait, qu'il est plus dur à l'homme de souffrir dans sa propre personne que dans celle des autres, qu'il abandonne tout pour conserver sa vie, et que, quand on touche à sa chair et à ses os, il est tenté de maudire Dieu. Mais ce qui n'a pas été vérifié dans la personne du patient Job, ne l'a pas été non plus dans celle de M. Nardin. Sa grande application à l'étude et aux pénibles travaux de son ministère, ainsi que le peu de soin qu'il avait de ménager sa santé, avaient considérablement appauvri son corps, qui était déjà naturellement d'une complexion assez faible. Entre autres incommodités, il était sujet à de fréquens et cruels accès de colique néphrétique; cependant, au milieu des douleurs les plus aiguës, on ne s'apercevait de son état que parce qu'il était obligé de suspendre ses occupations ordinaires. Son secret était de s'approcher alors de plus près de son Sauveur crucifié, de s'unir à lui plus étroitement que jamais, de pensées et d'affections, pour présenter à Dieu ses maux et ses misères dans l'union avec les souffrances de Jésus en croix. Dans cette heureuse position, son cœur se trouvait au large, lors même que son corps était le plus tourmenté; et loin de s'impatienter sous la croix, il la trouvait douce et aimable. On lui a souvent entendu dire : « Aimable croix de » mon Sauveur, que tu m'es salutaire! Précieuse croix de

» Jésus, quand personne ne voudra plus te recevoir, ni » te porter, viens loger chez moi. » Tels sont les effets admirables de la grâce du Fils de Dieu, quand, de sa plénitude, il la répand sur ceux de ses pauvres membres qui souffrent. C'était là aussi le secret merveilleux dont le pieux Nardin se servait, à l'exemple de Moïse, pour convertir en une douceur salubre l'amertume des eaux de Mara.

Du reste il était bien éloigné de contribuer au délabrement de sa santé par aucun excès. Il est vrai que ses moyens ne lui permettaient pas de faire bonne chère; cependant il aurait pu vivre d'une manière plus aisée. Mais il ne voulait user pour cela, ni de son propre bien, ni de celui dont ses parens et ses amis lui auraient volontiers fait part. Aussi frugal dans ses repas que simple dans son ameublement et modeste dans ses habits, il ne s'écartait jamais des règles de la plus exacte tempérance. Souvent même, lorsqu'on lui avait servi le dîner, il l'envoyait tout entier à de pauvres malades et jeûnait jusqu'au soir. Si par nécessité ou par bienséance, il était obligé d'assister à de grands repas, il joignait aux discours utiles dont il récréait et édifiait la compagnie, l'exemple d'une honnête liberté qui se possède toujours, et d'une sobriété qui ne se dément jamais.

A l'égard de la continence et du désintéressement, M. Nardin était tout-à-fait exemplaire. Il est vrai qu'il a été exposé aux mêmes calomnies que plusieurs autres enfans de Dieu qui ont vécu avant et après lui. De tout tems et presque dans toutes les communions chrétiennes, les ennemis de la piété ont tâché de les rendre odieux, en essayant de les confondre avec les Adamites et les Multiplians, monstres d'impureté auxquels on attribue d'autoriser les commerces les plus infâmes entre les personnes de différent sexe. Le démon y a été trompé mille fois, parce qu'on a reconnu visiblement ses impostures; et ses

émissaires, moins rusés que lui, ont été dupes de leurs propres machinations. Le grand jour, que les âmes sincères ne craignent point, et où elles aiment à paraître, a fait voir à ses contradicteurs combien leurs préventions étaient mal fondées. M. Nardin, attaché à un parti qui est l'antipode du monde impie, a dû porter sa part de ces opprobres, parce qu'aucun membre de Christ n'en est exempt; mais il a triomphé de la calomnie aux yeux du public éclairé, dès que sa doctrine et sa conduite ont été mises en parallèle avec ces accusations sourdes qui ne se débitent que sous le manteau et sans aveu. En effet, il a constamment vécu dans un célibat éloigné de tout ce qui pourrait donner le moindre ombrage de suspicion. Sa conversation avec les personnes du sexe se ressentait non-seulement de la pureté de son cœur, mais encore elle était d'une réserve si scrupuleuse, qu'on ne pouvait rien observer d'équivoque, ni dans son air, ni dans ses expressions. Son regard avait même quelque chose de si puissant, qu'il aurait été capable de jeter le trouble et la honte dans les âmes qui auraient eu quelques pensées criminelles.

A cette pureté de mœurs et d'intentions, il joignait un désintéressement peu commun. Il abhorrait surtout cette simonie déguisée qui, sous prétexte qu'il faut vivre de l'autel, exige des présens pour l'administration des choses saintes, ou en reçoit pour couvrir et tolérer les désordres des gens opulens. Il aurait mieux aimé être couvert de la lèpre de Guéhazi que de se charger d'un pareil interdit; et au lieu de se revêtir de la laine de ses brebis et se repaître de leur sang, comme les mercenaires, il aurait voulu, s'il eût été riche, pourvoir aux besoins de leurs corps comme à ceux de leurs âmes, et il leur aurait rompu son pain avec cette même charité qui lui faisait désirer ardemment de partager avec eux le même salut.

Je craindrais qu'on ne me soupçonnât d'outrer la matière, si je parlais davantage de l'amour et du dévouement de M. Nardin envers tous les hommes, et particulièrement envers ses paroissiens. Je vais dire deux mots des sentimens dont son âme était remplie pour la Divinité. J'ai déjà fait observer que, dès sa plus tendre jeunesse, il n'avait jamais perdu Dieu de vue, et qu'il avait toujours senti combien la créature doit de respect, de reconnaissance et d'amour à celui qui est tout à la fois l'auteur de son être et le centre de son bonheur éternel. Mais il était trop éclairé pour s'en tenir aux principes et aux devoirs généraux de la religion naturelle. Instruit par l'esprit de lumière, il avait puisé dans l'Évangile la connaissance de ce Dieu d'amour qui a montré sa grande charité aux hommes pécheurs en son fils Jésus. Ce trait de la sagesse infinie, aussi-bien que de la bonté ineffable de Dieu, l'intéressait particulièrement, parce qu'il sentait combien l'homme est dégradé par le péché, combien il est corrompu, naturellement ennemi de Dieu, rebelle à sa volonté, porté au mal, et par conséquent digne d'un abandon éternel. Ce sentiment de la misère humaine nous apprend à estimer le don de la grâce divine en la personne de Jésus. L'amour de ce tendre ami des âmes avait captivé le cœur du bienheureux Nardin. Il reconnaissait d'autant mieux la nécessité d'avoir un Sauveur, qu'il avait inutilement essayé de se rendre vertueux, juste et saint par ses propres forces. Aussi ne cherchait-il son salut que dans les mérites infinis du Fils de Dieu. L'obéissance parfaite de Jésus faisait toute sa justice : le sang de Jésus devait seul opérer la purification de son cœur; les plaies de Jésus étaient le seul refuge de son âme; les souffrances, la croix, la mort et la sépulture de Jésus, étaient, selon lui, le seul moyen efficace par lequel l'homme peut mourir au péché pour ressusciter à la justice et vivre éternellement

heureux. De là vient qu'il faisait de la personne de Jésus-Christ le plus cher objet de son affection ; il ne s'approchait de Dieu, il ne l'adorait et ne lui rendait grâces que par lui et en lui. Il avait acquis une sainte habitude de cheminer partout comme devant la face de Dieu, regardant sans cesse celui qui est l'auteur et le consommateur de la foi. Son application à la prière était infatigable; il y vaquait presque continuellement. C'était trop peu pour lui d'y consacrer certains momens du matin et du soir, il y employait souvent des nuits presque entières. Quand il ne dormait point, on l'entendait s'entretenir avec son Dieu, gémir sur sa misère, et soupirer après la grâce de son Sauveur. C'est ainsi que, comme sacrificateur de la nouvelle alliance, il portait continuellement dans son cœur ce feu sacré que l'évêque universel de nos âmes est venu allumer sur la terre, et qu'il désire tant de voir brûler partout.

A ces qualités du cœur M. Nardin joignait les talens de l'esprit et des connaissances analogues à son état. Il est vrai qu'il ne faisait pas, non plus que saint Paul, grand cas de la science ni de l'éloquence humaine; mais sans être savant, il était assez versé dans la science ecclésiastique. Il possédait l'allemand, le latin et le grec, et entendait passablement l'hébreu et l'anglais. Il avait fait un cours de philosophie, selon l'usage des universités protestantes d'Allemagne, et s'était procuré une connaissance solide de toutes les parties de la théologie, aussi-bien que des Pères de l'Eglise. Cependant l'esprit qui dirigeait ses études ne lui avait pas permis d'en tirer d'autre avantage, que celui de connaître et de pouvoir enseigner clairement la voie du salut. Il serait à souhaiter que le même esprit guidât tous les savans ecclésiastiques. On verrait moins de ces Diotrèphes qui aiment à être les premiers : ils seraient moins enflés de leur prétendu savoir, et le troupeau de Christ en serait plus édifié. On me



permettra d'insérer ici, à ce sujet, ce que dit le respectable auteur de la prière publique. « Plusieurs, dit-il, de ceux »qui demeurent encore dans les ténèbres, sont néan»moins environnés de la lumière; mais ils voient tout, »excepté elle, parce qu'ils lui tournent le dos au lieu du »visage, et qu'ils se font ombre à eux-mêmes..... Ils vieil»lissent sur l'Écriture sainte, et ils n'y apprennent rien »qui les rende meilleurs. Ils savent de l'histoire de l'É»vangile tout ce qu'on peut en ignorer sans péril, et sont »des enfans sur les points d'où dépend le salut. Ils sont très»versés dans les points de critique qui regardent les tems, »les lieux et les coutumes anciennes, la conciliation des »dates et des circonstances qui paraissent contraires; mais, »excepté ces épines, ils ne se connaissent point en fruits, »et n'y touchent jamais, ou, s'ils en prennent quelqu'un, »ils en examinent l'écorce et jettent le reste. Tant que l'Evan»gile est une histoire, il leur plaît; dès qu'il est une ins»truction, il les dégoûte. Jésus-Christ est un grand »homme, un Dieu même, quand il s'agit de ses actions, »mais il n'est presque plus respecté quand il s'agit de ses »préceptes et de convertir ses actions en exemples. Ils »craignent, ce semble, d'arriver jusqu'à lui; et loin de »compter toutes les connaissances qui ne conduisent point »à lui, comme de l'ordure et de la boue, ainsi que faisait »saint Paul, ils paraissent n'estimer que les sciences qui en »détournent l'esprit. Ils ont la main sur le trésor qui mé»rite qu'on vende tout pour l'avoir; ils touchent cette »perle inestimable que tous les biens du monde ne valent »pas; et ils sont assez malheureux pour lui préférer une »petite gloire d'érudition, une découverte peu impor»tante d'un mot, une citation d'un Juif ou d'un païen, »qui peut servir de preuve à leur grande lecture. Tout »les rend attentifs, excepté l'unique chose qui mériterait »toute leur attention; et Jésus-Christ ne les intéresse

»qu'autant qu'ils le font servir à leur réputation ou à »leur curiosité. Je n'ai garde, en m'affligeant de leur aveu»glement, ajoute le même auteur, de vouloir rendre ou »la critique ou l'érudition suspecte. Je voudrais au con»traire que les théologiens, à qui Dieu a donné de la piété, »ne négligeassent aucune partie de la science ecclésias»tique, qu'ils fussent en tout plus habiles que ceux qui ne »respectent pas assez la vertu, et qu'ils s'efforçassent »de leur ôter la gloire d'être mieux instruits des langues »et de l'antiquité, que plusieurs d'entre eux; comme saint »Basile et saint Chrysostome firent perdre aux infidèles »l'avantage d'écrire et de parler mieux que les chrétiens.»

C'est en suivant ces sages maximes que M. Nardin était parvenu à la science des saints, et qu'il en faisait usage; aussi, quoiqu'il pût faire sentir à bien des gens la supériorité de ses connaissances, il ne s'en prévalait que par nécessité; de sorte que son savoir, exempt de présomption, était plus propre à lui concilier l'estime des autres qu'à leur donner de la jalousie. Du reste il préférait l'arbre de vie à celui de la science; sachant bien que, si la science est une plante salutaire quand elle est à l'ombre de la charité, elle devient dangereuse dès qu'elle la dépasse et la surmonte. Il faut, il est vrai, une grande piété pour ôter ainsi à l'étude ses épines, et à la science son enflure, mais cette enflure ne s'empare pas aisément d'un cœur animé de cet esprit d'humilité et de charité qui n'a en vue que la gloire de Dieu et l'édification du prochain.

La prédication publique, non plus que les instructions particulières, ne coûte pas à un homme qui a quelques talens avec de l'étude, surtout quand le cœur est animé de zèle pour la maison de Dieu et pour le salut des âmes. Dans ses sermons, M. Nardin tirait moins parti de son savoir que des sentimens de son cœur : il étudiait plus à

genoux que dans les livres. Dans le choix des textes qu'il lui était libre de prendre, il consultait ordinairement les dispositions actuelles de son cœur et celles de son troupeau. Il ne prêchait point par plan, ni sur des matières à la mode, ni sur celles qui faisaient l'objet de ses études particulières. A la réserve des sermons que sa famille lui avait demandés et qu'elle a fait ensuite imprimer, il n'en écrivait aucun en entier, il se contentait de faire une courte disposition des principaux points sur lesquels il devait parler. Il se possédait tellement dans le discours, soit en public, soit en particulier, qu'on ne le voyait jamais agité, ni altéré, pas même lorsqu'il censurait les vices les plus grossiers. Après avoir donné une briève explication de son texte et une exposition simple de son contenu, il avait la coutume d'en faire l'application au cœur, et d'en appeler au témoignage de la conscience, exhortant tous ses auditeurs d'une manière douce, affectueuse et en même tems pressante, à s'examiner eux-mêmes sur les matières qu'il venait de leur exposer.

Des discours ainsi prononcés et accompagnés d'une véritable onction, ne pouvaient manquer d'être bénis, et de produire quelques effets. Ceux que les sermons de M. Nardin opérèrent étaient de différente nature. Aux uns, la vérité est une *odeur mortelle qui les tue, et aux autres une odeur vivifiante qui les conduit à la vie*. On peut dire que tous en furent instruits, et plus ou moins édifiés. Plusieurs furent, par ce moyen, conduits à la connaissance de leur cœur, et de là à celle de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, à la repentance et à la foi. La prédication de ce serviteur de Dieu fut même salutaire à bien des gens du voisinage, qui venaient l'entendre, et qui se trouvaient heureux de ramasser les miettes que les enfans de la maison laissaient tomber à terre. Mais, si M. Nardin eut quelquefois, comme saint Pierre, la sa-

tisfaction d'avoir gagné des âmes à Christ; il eut aussi plus d'une fois le sort de saint Etienne; je veux dire que, parmi ses auditeurs, il ne se trouva que trop de ces gens inflexibles, qui, incirconcis de cœur et d'oreille, et résistant au Saint-Esprit, grinçaient les dents et levaient la pierre contre lui. Souvent on s'attire la haine des hommes en leur disant la vérité; et de toutes les vérités, celles qui découvrent l'incrédulité et la malice du cœur humain, sont les plus capables d'irriter les impies obstinés et les hypocrites. Tant qu'on n'insiste que sur un simple extérieur de religion, personne ne se trouve blessé. Pourvu que le prédicateur parle bien et qu'il sache manier sa matière avec art, on lui permet de prêcher une morale sévère, et même outrée; surtout quand ses mœurs prouvent que ce n'est pas sérieusement qu'il hait le vice et qu'il aime la vertu. Mais quand un ministre zélé et irréprochable dans sa conduite parle avec simplicité et avec force de l'intérieur de la religion, du changement du cœur, du renouvellement de la nature corrompue, de l'amour de Dieu, de la vraie foi, dont l'essence est de nous unir étroitement à Jésus-Christ, pour nous faire vivre en lui et pour lui; alors il ne manque jamais de trouver en son chemin des *anges de Satan* qui le *soufflètent*. Les uns épient ses démarches et ses paroles les plus innocentes pour tâcher de leur donner une fausse interprétation. Les autres mettent des pierres d'achoppement sur son passage pour lui fermer toute entrée chez les âmes de bonne volonté. Ils s'efforcent de le rendre suspect d'hérésie, ou ils lui prêtent des vues d'intérêt et d'orgueil, ou ils l'accusent de faire des innovations qui tendent au bouleversement de la religion et de la société. Qui pourrait rapporter tous les stratagèmes de l'ennemi? car son invention est inépuisable en machinations. Tous les jours il en forge de nouvelles pour

maintenir son règne et empêcher l'établissement de celui de Dieu dans les âmes. Non content d'employer pour cela toutes les subtilités que la ruse suggère, on en vient à la violence, on attaque ouvertement l'honneur, les biens, quelquefois même la vie de ceux qui n'ont d'autre but que de tirer les âmes de la mort.

A ce sujet, je ne puis m'empêcher de rapporter un fait assez remarquable arrivé à M. Nardin. Comme il avait souvent coutume de peindre l'extrême corruption de l'homme avec des couleurs assez vives, pour faire sentir la nécessité d'un changement total, ou d'une conversion réelle, il arriva un jour qu'un de ses paroissiens, lui voyant faire ainsi l'anatomie du cœur humain, s'imagina que c'était de lui en particulier que le prédicateur parlait, et qu'ayant été instruit de sa conduite par quelqu'un, il prenait à tâche de le censurer lui seul, et de le diffamer publiquement. Sur cela l'auditeur, transporté de rage, forme la résolution de tuer son ministre. Dans cette intention il va, armé d'une massue, l'attendre dans un chemin étroit par où il devait passer en revenant de son annexe. Chemin faisant, cet homme ne se sentant pas assez de courage pour exécuter son cruel dessein, prend le parti d'aller encore entendre le sermon que son ministre devait prononcer dans cette *filiale*, comptant que cette prédication exciterait davantage sa colère, et lui inspirerait toute la fermeté dont il avait besoin dans ce cas. Il va donc l'entendre prêcher, dans la pensée que ce serait la dernière fois; et le sermon étant fini, il sort du temple avant les autres pour aller reprendre sa massue et attendre le ministre à l'endroit qu'il avait choisi, dans le dessein de lui donner le coup de la mort. Tandis qu'il se tenait posté derrière un buisson, M. Nardin arriva; et l'apercevant à travers les branches, dès qu'il fut presque vis-à-vis de lui, il le salua en le

nommant, et lui dit de ce ton doux et amical qui lui était naturel, que faites-vous là de bon? Ces paroles si peu significatives en elles-mêmes, furent un coup de foudre pour cet homme malintentionné. Il ne les eut pas plutôt entendues que sa massue lui tomba des mains, et que, désarmé, il vint se jeter aux pieds de son pasteur, lui confessant la noirceur du projet qu'il s'était proposé d'exécuter et lui en demandant pardon. M. Nardin, moins effrayé du péril qu'il avait couru, que touché de pitié à la vue d'une âme captivée par celui qui a été *meurtrier dès le commencement*, l'assura de son amitié; et après s'être informé des motifs de son mauvais dessein, il lui donna des éclaircissemens qui le firent revenir de ses préjugés. On pourrait rapporter ici plusieurs autres traits à peu près semblables, qui serviraient à démontrer les différens effets que la parole de Dieu produit sur les cœurs, et à faire connaître quel était le caractère de M. Nardin; mais on craint d'ennuyer par la longueur du récit.

Autant il était pressant dans ses exhortations, autant il était circonspect et scrupuleux dans l'administration des saints sacremens. A l'approche des solennités, il se sentait chargé d'une nouvelle obligation et excité puissamment à redoubler de zèle. Rien n'était plus mortifiant pour lui que la profanation de ce qu'il y a de plus sacré dans la religion. Il s'affligeait amèrement de voir qu'on reçût avec un cœur léger, impénitent et mort, les symboles du corps et du sang du Fils de Dieu. Aussi, quand il s'apercevait que quelque impie déclaré et scandaleux se proposait d'aller à la Table du Seigneur, il tâchait de l'en détourner; et comme les circonstances ne lui permettaient pas d'observer ouvertement une discipline ecclésiastique un peu sévère, il usait d'une sage prudence pour obliger les indignes communians à s'en éloigner.

Dans ses catéchismes il suivait le même système que dans ses sermons. On y voyait régner la même méthode, le même esprit. Il ne se bornait pas simplement à une exposition sèche des dogmes de la religion ; mais après en avoir donné une explication claire et solide, selon la parole de Dieu, il y joignait une application convenable aux personnes qu'il avait à instruire, et montrait à ses catéchumènes comment ils devaient s'examiner sur chaque article pour apprendre à se conduire chrétiennement. Outre ces instructions publiques, il en donnait de particulières dans sa maison les jours de dimanche ; et, pour que tous les jeunes gens pussent profiter des unes ou des autres, il tenait ces dernières à une heure à laquelle la jeunesse employée à garder les bestiaux, pouvait y assister. D'ailleurs il avait grand soin de visiter fréquemment les écoles, tant pour tenir en respect les maîtres et les écoliers, que pour rappeler leurs devoirs aux uns et aux autres. Enfin, tout à la fois ministre, précepteur, et père de son troupeau, il ne dédaignait même pas de donner des leçons particulières à ses domestiques, montrant à lire et à écrire à tous ceux qui ne le savaient pas.

Cette qualité de père spirituel de ses paroissiens le portait surtout à donner ses soins particuliers à ceux qui étaient malades. Non content de leur adresser quelques paroles de consolation, il les exhortait à faire un sérieux examen de leur conscience, et à chercher dans le sang de la nouvelle alliance leur paix avec Dieu et le sceau de leur élection à la vie éternelle. Il leur faisait sentir combien il est dangereux pour une âme de porter dans l'Éternité ses péchés, dont elle n'a point reçu l'absolution, et dont elle n'a pas été *lavée dans le sang de l'Agneau*. D'un autre côté il représentait aux âmes timorées et affamées de grâce l'amour de Jésus envers

les pauvres pécheurs qui vont à lui, son empressement à leur pardonner, à les affranchir, à les sauver, et le bonheur qu'il y a dans l'Éternité pour ceux qui vivent ici-bas dans la foi du Fils de Dieu. En faisant mention des malades et des mourans dans ses prières publiques, il les recommandait particulièrement à celles des personnes qui avaient le don de la prière, et auxquelles la qualité d'enfans de Dieu donnait un plus libre accès au trône du Père céleste, les conjurant de lui demander pour leurs frères, la vie nouvelle de sa grâce, afin qu'ils pussent mourir de la mort des justes.

Les pauvres, les veuves et les orphelins, les personnes infortunées, tentées, et persécutées injustement, trouvaient en M. Nardin un confident de leurs peines et un consolateur d'autant plus utile, qu'il joignait tous les secours qui dépendaient de lui aux conseils salutaires qu'il leur donnait. En un mot, convaincu que son prochain avait un droit acquis d'exiger de lui tout ce qu'il lui était possible de faire pour le corps et pour l'âme, à l'exemple de saint Paul, il se faisait *tout à tous*.

Avant de finir ma narration, je dois dire quelque chose de sa conduite à l'égard des personnes de divers rangs avec lesquelles il se rencontrait. Dans les commencemens de son ministère, il s'était imposé le devoir de faire des visites particulières à tous ses auditeurs, sans exception. Il suivit cette marche pendant quelque tems; mais ayant remarqué que plusieurs, craignant la présence d'un homme qui éclairait leur conduite, ne le voyaient pas volontiers, et affectaient de s'absenter ou de se cacher, lorsqu'ils devaient le recevoir, il prit le parti de ne plus fréquenter leurs maisons, et se contenta de visiter ceux qui l'accueillaient avec joie. Comme il désirait vivre avec ses paroissiens de la même manière qu'un père chrétien doit vivre dans

sa famille, c'est-à-dire, entretenir avec eux un doux commerce d'amitié fondé sur la religion, sa porte aussi-bien que son cœur étaient toujours ouverts à ceux qui allaient chez lui avec ces sentimens. Aussi, avait-il souvent la satisfaction d'en voir un certain nombre. Là, on ne s'entretenait pas de choses frivoles ou des défauts du prochain, matière à la mode et inépuisable, parce qu'elle fournit tous les jours du neuf, et que l'homme se croit plus estimable, à mesure que les autres se rendent dignes de mépris. Chez M. Nardin, il est vrai, on parlait en général des misères de l'humanité ; mais lorsqu'on en venait aux individus, chacun ne parlait que des siennes ; et cela, non-seulement pour se soulager en quelque sorte en les racontant, comme ces malades qui adoucissent leurs maux par le récit qu'ils en font ; mais encore pour profiter des avis que d'autres pouvaient leur donner, comme aussi pour se recommander à leur indulgence et à leurs prières. Lorsque le temps le permettait et que les assistans étaient disposés, on s'édifiait par la lecture d'un chapitre de l'Ecriture sainte, accompagnée d'une briève explication et application ; ensuite on louait Dieu par le chant d'un psaume ou d'un cantique ; et après avoir fait une courte prière relative au sujet et à la situation des assistans, on se quittait en se recommandant mutuellement à la conduite du Seigneur. Des entretiens de cette espèce ne pouvaient manquer d'être bénis de la part de celui au nom et en la présence duquel ils se faisaient. Aussi en tirait-on une édification que le pasteur partageait avec son troupeau. Je ne dissimule pas que ces sortes de réunions étaient, du tems de M. Nardin, comme dans beaucoup d'autres, une affaire mystérieuse pour les ignorans ; elles passaient même pour des pratiques dangereuses chez ces esprits ombrageux qui se défient de tout ce qui n'est point de leur sphère, et peut-être pour une

innovation illicite et punissable aux yeux de ces zélateurs exclusifs du culte extérieur, qui prétendent que Dieu ne doit être adoré que sur la montagne ou à Jérusalem : comme si on dérogeait à l'hommage public qu'on doit à Dieu en l'adorant dans des maisons particulières : comme si la parole de Dieu cessait d'être pure et efficace, dès qu'elle n'est point lue et prêchée en chaire : comme si l'édification des âmes était renfermée entre les quatre murailles d'un temple, et que hors de son enceinte il fût scandaleux de parler sérieusement de religion ! Telles étaient les idées monstrueuses de bien des gens à qui M. Nardin était obligé de faire face ; mais il était trop fidèle à son maître et trop déterminé à suivre les mouvemens de sa conscience pour trahir l'un et l'autre, en écoutant les vaines clameurs d'un monde aveugle. Ce que la parole de Dieu autorise et qu'elle recommande même très-expressément ; ce qui porte le sceau d'une bénédiction sensible ; ce que les plus zélés serviteurs de Dieu ont recommandé (1) et pratiqué à la grande édification du troupeau de Christ, M. Nardin était autorisé à le faire ; que dis-je ? il aurait démenti son caractère et ses sentimens, s'il s'y était jamais refusé.

En remplissant ainsi les devoirs d'un fidèle disciple de Christ, il n'affectait point de se distinguer des autres, ni de rendre méprisables les ministres qui ne suivaient pas en tout les mêmes maximes. Il respectait le caractère du sacerdoce chez tous ceux qui en avaient l'esprit ; il réputait dignes d'un double honneur ceux qui s'occupent avec zèle de la prédication et de l'instruction ; mais

(1) On peut consulter là-dessus ce que plusieurs théologiens doctes et pieux de notre communion ont écrit en parlant *de curâ animarum speciali* ; et, en particulier, ce qu'a dit sur cette matière le célèbre Osterwald dans son Traité posthume *des Entretiens pieux*.

il ne connaissait point de monstre plus hideux dans l'église chrétienne qu'un ministre sans piété. Il s'étonnait de voir un homme qui ambitionnât d'être pasteur du troupeau de Christ, sans avoir une seule des qualités qui caractérisent les brebis de son bercail. S'il avait vécu du tems de saint Bernard, il aurait gémi comme lui de voir qu'il y avait à la vérité dans l'église beaucoup d'excommunicateurs, mais peu de véritables pasteurs. A l'égard de ceux qui prenaient à tâche d'édifier leur troupeau par leurs discours et leur exemple, il ne souhaitait rien tant que de vivre avec eux dans une parfaite harmonie de cœur et de sentimens. Il les invitait même à réunir leurs lumières, leurs vœux et leurs efforts, afin qu'agissant de concert, et tendant tous au même but, ils pussent travailler avec plus de succès à rétablir le royaume de Dieu sur les ruines de celui de Satan.

Comme il aimait à parler avec ses collègues sur des matières de théologie pratique, et sur les moyens d'avancer l'édification du corps de Christ, il tâchait aussi de diriger du même côté tous les entretiens qu'il avait avec d'autres personnes (1). Quand on paraissait surpris de l'entendre parler en particulier, comme s'il avait été en chaire, cette surprise le frappait; et il souffrait de voir que les discours de piété parussent être hors de saison, dès qu'ils ne se faisaient pas dans une église. Pour lui, il pensait qu'un ministre revêtu partout des caractères du sacerdoce, en doit aussi faire les fonctions partout. Se sentant appelé à prêcher, il se croyait obligé d'inviter tout le monde à la jouissance de la grâce qu'il avait reçue. Un homme qui aurait trouvé la pierre philo-

(1) Le prêtre catholique, qui était curé dans la même ville, a dit souvent qu'il n'était jamais sorti de la compagnie de M. Nardin, sans avoir appris quelque chose de lui, et sans avoir été édifié.

sophale serait bien venu de tous ceux à qui il enseignerait le secret de s'enrichir en peu de tems et à peu de frais. Un enfant de Dieu qui découvre à son frère la félicité qui est acquise en Jésus-Christ, et offerte à tous les hommes, ne saurait lui rendre un meilleur service, ni lui donner une marque plus réelle de son amitié. C'est d'après ce principe de charité que M. Nardin se plaisait à tenir des discours spirituels à ceux qui les goûtaient; mais quand il trouvait de la répugnance et de l'opposition dans les cœurs, il savait aussi ménager les choses saintes, parce qu'il avait appris du Seigneur, qu'il ne faut pas les *jeter aux chiens*. On lui a reproché, pendant sa vie et après sa mort, que ses idées étaient trop mystiques et son langage obscur; mais c'était un vain prétexte mis en avant par les personnes non régénérées, afin de justifier leur répugnance pour les choses spirituelles. Un homme chargé, dès sa naissance, d'une infirmité qui l'a retenu dans une langueur et une souffrance continuelle, ne comprend point les discours du médecin qui lui parle de l'état d'un homme vigoureux et jouissant de la plus ferme santé. C'est pour lui un langage mystérieux qui n'offre que de belles chimères. Par la même raison, un homme qui n'a jamais senti de douleurs aiguës dans son corps, ne comprend point le langage du malade ou du convalescent qui lui fait un récit de sa maladie. Ainsi, quand l'homme ne connaît point par sentiment le fond de la corruption dont sa nature est infectée, et l'heureux état où Dieu par sa grâce met ses enfans, il n'est pas surprenant qu'il regarde comme des mysticités outrées, et même comme de pures illusions, le tableau qu'on lui fait de l'homme considéré dans son état de nature et dans celui de la grâce.

Puisque nous en sommes aux défauts qu'on reprochait à M. Nardin, il ne faut pas taire l'accusation dont on l'a

chargé, de faire trop de cas de Jésus-Christ, et de parler trop souvent de lui. On sera sans doute surpris que dans le christianisme on blâme ce qui constitue le caractère distinctif du chrétien. En effet, on ne saurait trop s'étonner que des gens qui font profession de croire en un seul Dieu, un en essence et trois en personnes, s'imaginent que les hommages rendus à l'une de ces personnes, sont dérobés à l'autre, que celle-ci en est offensée, et que pour ne point exciter de jalousie entre elles, il faut avoir la précaution de partager également les honneurs qu'on leur rend. Telles sont les étranges erreurs de l'esprit humain, offusqué par l'ignorance, et gouverné par une passion aussi aveugle que maligne. On ne saurait assez s'affliger de rencontrer de semblables travers chez des gens élevés dans le sein de la chrétienté : ils confessent que *toutes choses ont été créées par le Fils et pour lui*, que c'est à lui particulièrement que le genre humain perdu, mais racheté par son sang, doit sa réconciliation et son salut : que tout bien, toute grâce et toutes bénédictions viennent de Dieu par Jésus-Christ ; que c'est par lui que nos vœux montent jusqu'au trône de la divine Majesté, et que toute bonne donation en doit descendre sur les créatures : qu'il a *tout pouvoir dans le ciel et sur la terre*, de juger, de condamner, de pardonner et de sauver, même en tant qu'il est Fils de l'homme ; qu'on ne peut aller au Père, et qu'on ne peut même le connaître que par lui ; en un mot, que toute la plénitude de la Divinité habite en lui, que le Père est en lui, et que lui est un avec le Père et le Saint-Esprit. Cependant, comme si l'inimitié naturelle que la chair a contre Dieu devait particulièrement rejaillir sur celui qui est la splendeur de sa gloire, on trouve étrange qu'on honore le Fils comme on honore le Père, ou qu'on adore le Père au nom et en la personne de Jésus-Christ. Cette aversion secrète pour le Fils de Dieu,

aversion qui est proprement le péché damnable de l'incrédulité, se manifeste encore davantage chez les faux chrétiens, quand on l'adore dans son humanité, quand on exalte les souffrances, les meurtrissures, le sang, la mort de Jésus, et qu'on témoigne avoir une estime particulière pour ce qui est le prix de notre rédemption, et l'unique source de notre consolation éternelle.

C'est ainsi que le christianisme dégénère insensiblement en une religion purement naturelle, où l'on adore Dieu hors de cette liaison étroite dans laquelle il est entré avec les hommes par Jésus-Christ, à peu près comme les Athéniens honoraient un DIEU INCONNU. Le nom de Jésus, sa mort sanglante, ses mérites infinis, ne sont presque plus regardés que comme des hors-d'œuvres qui entrent accidentellement dans le système de la religion. Tout l'honneur qu'on fait communément à celui à qui nous devons tout, consiste à dire, comme par bienséance, à la fin d'une prière, exauce-nous pour l'amour de Jésus-Christ. Me tromperais-je, si je disais que ceux qui ont tant d'indifférence pour le meilleur ami de leurs âmes, sont peut-être de la même religion qu'un certain prince dont la fille avait embrassé la vie monastique? Cette dame s'étant donnée, selon l'usage des religieuses de son ordre, le titre d'épouse de Jésus-Christ, au bas d'une lettre qu'elle écrivait à son père; celui-ci, étonné de l'attribut dont elle décorait son nom, dit en tournant la tête : *Je ne me connaissais pas un tel gendre; car nous ne sommes pas trop bien ensemble.* Au reste, il ne faut pas s'étonner que l'Époux des âmes trouve si peu d'amis parmi les hommes, puisqu'il y en a si peu qui le connaissent: *Ils feront ces choses*, dit-il lui-même, *parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi.* Comme on ne peut le connaître sans l'aimer, on ne peut non plus l'aimer sans le connaître. *Celui qui*

m'aime, disait-il à ses disciples, *sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et je me manifesterai à lui.*

En rapportant quelques circonstances de la vie édifiante de M. Nardin, j'ai prévu une objection qu'on ne manquera peut-être pas de me faire. « Ce Nardin qu'on vante tant, » *dira-t-on*, était-il donc un homme parfait, exempt de » défauts et orné de toutes les vertus? Qui sait si on ne » pourrait pas citer bien des traits qui prouveraient le con- » traire, et montrer en effet qu'il n'était pas meilleur qu'un » autre? » A cela je réponds qu'on aurait tort de le faire passer pour un homme parfait: afin de s'assurer qu'il ne l'était pas, il suffit de savoir qu'il était homme, c'est-à-dire, une créature corrompue et faible, ayant dans le cœur les semences de tous les vices et un penchant naturel à tous les péchés. S'il nous avait donné lui-même le détail de sa vie, l'article de ses défauts aurait été le plus ample, et je pense qu'il se serait borné à celui-là. Il nous aurait appris, s'il nous eût développé les sentimens de son âme, combien il se sentait pécheur, infidèle et indigne des grâces que Dieu lui faisait. S'il nous eût parlé du fondement de son espérance, il nous aurait déclaré, comme il l'a fait plus d'une fois, qu'en qualité de créature misérable et de serviteur inutile, il n'avait d'autre appui que les mérites infinis de Jésus son sauveur; et par lui, la grâce du Dieu des miséricordes (1). C'est là qu'il puisait toute sa consolation et son assurance contre les accusations de Satan, contre la calomnie du monde, aussi-bien que contre les reproches de sa conscience. S'il ambitionnait de mourir de la mort des justes, ce n'était pas avec ceux qui prétendent être

(1) Sa mère se trouvant auprès de son lit, lors de sa dernière maladie, et lui ayant dit, en le plaignant: *Mon cher enfant de Dieu* Il lui répondit: *Ma chère mère, ne me donnez point ce titre; appelez-moi pauvre pécheur.*

sauvés par les œuvres de justice qu'ils s'imaginent avoir faites, mais avec ceux qui *croient en celui qui justifie le méchant, afin d'être trouvés en lui, non avec la justice qui vient de la loi, mais avec la justice que Dieu donne à ceux qui croient en Jésus-Christ.*

Un véritable chrétien, c'est-à-dire, un homme dont Christ est la vie, n'a pas sujet de craindre la mort, parce que celui en qui il a cru est puissant et fidèle, qu'il le délivrera et le transportera dans son royaume. M. Nardin, fondant son espérance sur les promesses miséricordieuses de son maître et sur le témoignage que le *Saint-Esprit rendait à son esprit*, souffrait tout patiemment et envisageait la mort sans frayeur. Dans sa dernière maladie, qui dura environ six semaines, on vit toujours sur son visage cette tranquillité qui accompagne la confiance des enfans de Dieu. Comme ces serviteurs qui attendent sans cesse la venue de leur maître, et à qui il est donné de contempler en esprit les cieux ouverts pour les recevoir, il prévoyait avec une résignation mêlée de joie, le tems où il quitterait ce monde. La foi, démonstration des choses qu'on espère sans les voir, élevait peu-à-peu son âme, à mesure que celle-ci se détachait du corps. Quelques jours avant sa fin, il désira recevoir, dans la sainte Eucharistie, de nouveaux gages de l'amour de son Sauveur; afin que, lavé dans son sang, et fortifié par la vertu de son corps, il pût s'approcher, avec plus de confiance et de courage, des portes de l'éternité. Il voulut prendre ce dernier repas dans la communion de ses proches, et pria le pasteur qui devait le leur administrer de prendre pour texte de son exhortation le psaume XXIII. La célébration du Saint-Sacrement étant finie, on bénit Dieu par un cantique d'actions de grâces; le malade joignit sa voix à celle des assistans.

Le jour qui fut le plus heureux de sa vie, je veux dire le jour de sa mort, il s'informa du médecin si l'heure de

sa délivrance n'était pas proche; et ayant appris de lui qu'on attendait du Seigneur ce que les secours humains ne pouvaient effectuer, il le remercia très-affectueusement de ses soins fidèles, le consolant de ce que son art n'avait pas mieux réussi dans cette occasion. S'étant ensuite tourné vers les parens et les amis qui étaient dans la chambre, il en prit congé, en faisant des vœux pour leur véritable prospérité, et en les recommandant à Dieu, qui peut nous affermir et nous faire part de l'héritage avec tous ceux qui sont sanctifiés. Cela fait, pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, il s'étendit doucement dans son lit, comme Isaac sur l'autel où il devait être immolé. Bientôt après, pendant qu'il jouissait encore de ses sens externes, et que les facultés de son âme étaient toutes concentrées en oraison, pour remettre son esprit entre les mains de son Dieu, créateur et sauveur, il finit sa carrière de tribulations; *il mourut au Seigneur pour se reposer de ses travaux.* Ce fut le 7 décembre 1728; il était alors âgé de 41 ans. Ce qu'il avait de mortel fut inhumé le lendemain avec modestie et bienséance. Le ministre qui accompagna ses obsèques prit pour texte de son sermon funèbre ces paroles de la prophétie d'Ésaïe, Chap. LVII. 1. *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde; et les gens de bien sont recueillis, sans qu'on y soit attentif.*

Telles ont été la vie et la mort de M. Nardin. Celui qui en a rapporté les circonstances souhaite que, parmi les chrétiens, et surtout parmi ceux qui sont appelés à paître le troupeau de Christ, on ne trouve point de plus mauvaise copie du parfait modèle que le souverain pasteur des âmes nous a laissé.

LE

PRÉDICATEUR ÉVANGÉLIQUE,

OU

SERMONS

DE JEAN-FRÉDÉRIC

NARDIN.

Ier. SERMON

PRONONCÉ A BLAMONT, LE 18 JUILLET 1718 (1).

LA DÉCLARATION ET LA DEMANDE DE DIEU.

Très-chers et bien-aimés Auditeurs!

JE vais commencer à remplir un des devoirs qu'on m'imposa, lorsqu'on m'établit parmi vous: *Prêche la Parole*, me dit-on alors. Je veux donc commencer à prêcher cette parole qui doit être scélée dans vos cœurs par la puissance de l'Esprit. Je veux essayer de convaincre par elle vos consciences; de convertir vos cœurs; d'éclairer vos yeux, et de vous montrer la véritable route qui vous conduira à la gloire et au bonheur. C'est la fin que vous et moi devons avoir en vue, et pour y parvenir, il ne faut pas que vous vous contentiez d'écouter cette parole, mais que vous la mettiez en pratique; afin que la recevant dans un cœur honnête et bon, elle produise des *fruits avec persévérance*. Quelle est la cause

(1) Le jour de l'installation de M. Nardin comme pasteur de cette église.

pour laquelle tant d'exhortations n'opèrent point d'amendement chez la plupart des hommes, point de sanctification dans leurs cœurs, point de sincérité ni de charité dans leur vie? C'est parce qu'on n'est que des auditeurs de la parole. On l'écoute, mais on ne la garde point! On se fait une coutume d'aller dans les églises, simplement pour y assister; et on le fait sans demander à Dieu les lumières et les forces de son esprit, pour pouvoir comprendre, retenir et pratiquer sa parole; sans avoir aucun désir sincère de régler son cœur, ses discours et sa conduite sur ce qu'elle nous prescrit. De là vient qu'au sortir de l'église on n'est pas moins impie, jureur, blasphémateur, ivrogne, gourmand, trompeur, rempli de haine, d'envie, d'orgueil et d'avarice, qu'on ne l'était auparavant. C'est ainsi qu'on va toute sa vie à l'église, sans se convertir, sans se changer. On vit et on meurt enfin dans un triste et funeste éloignement de son salut, et tout cela aboutit à la perdition éternelle des âmes. Pensons-y sérieusement, je vous prie, mes chers auditeurs, et sachons que Dieu demande de nous de la sincérité et de la vérité. Ouvrons nos cœurs à l'esprit de Jésus qui veut nous instruire; recevons avec douceur et obéissance ses salutaires leçons; et regardons comme une grâce singulière la faveur qu'il nous fait de nous déclarer ce qui est bon, et le chemin qui nous conduit au salut. Pour l'engager à nous accorder toutes ces grâces, tournons-nous vers le trône de ses miséricordes, et lui présentons la prière que Jésus-Christ nous a apprise, et qui comprend tous nos besoins. *Notre Père qui est*, etc.

TEXTE.

O Homme! l'Eternel t'a déclaré ce qui est bon; et qu'est-ce que l'Eternel ton Dieu demande de toi, sinon de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde, et de marcher dans l'humilité avec ton Dieu? MICHÉE, chap. VI, 8.

Nous voyons dans l'Evangile de ce jour combien Dieu a le salut des hommes à cœur: non-seulement il leur apprête un repas spirituel en son fils Jésus; mais il fait tout ce qui est nécessaire pour leur procurer le bonheur qu'ils ont perdu. Il les appelle sans cesse à la participation de la félicité et de la gloire qu'ils ont perdues, pour les faire rentrer dans sa communion et dans la jouissance de son amour; il les y appelle par son esprit, par sa parole, par ses serviteurs, pour les prier et pour les contraindre à recevoir les offres excellentes qu'il leur fait de ses biens. En vérité, une âme qui considère avec des yeux éclairés cet amour infini de Dieu, ce désir sincère qu'il a de sauver des hommes, ne peut qu'adorer et admirer sa bonté; et il faut être aussi aveuglé qu'endurci, pour mépriser tous les moyens par lesquels sa charité tâche de nous prévenir. Mais tel est l'état où le démon a réduit l'homme par le péché: il l'a rendu insensible à tous les bienfaits de Dieu, quelque grands qu'ils soient: il lui a fermé les yeux pour l'empêcher de connaître son bienfaiteur: il lui a endurci le cœur pour qu'il ne soit point touché de tous les soins que Dieu prend de son salut: il l'a attaché aux biens charnels; et cet attachement le captive si fort, qu'il n'aime et ne cherche que la possession de ces biens

passagers ; tandis qu'il n'a que du mépris et du dégoût pour les biens célestes. Aussi ne travaille-t-il point à s'en procurer la jouissance ; et s'il semble quelquefois vouloir les rechercher, ce n'est pas par amour ou par inclination, mais par force et par contrainte. Ainsi les faux biens tiennent captive la meilleure et la plus noble puissance de l'âme, qui est l'amour ou le désir ; et comme ces facultés sont le principe et le mobile de toutes les autres, dès que l'âme a pris cette mauvaise pente, toute la conduite de l'homme s'en ressent.

Une des principales raisons de ce grand mal, c'est que les hommes s'aveuglent et s'étourdissent malicieusement pour ne pas voir leur misère ni les grâces que Dieu leur présente. Ils ne rentrent point en eux-mêmes pour écouter ce que Jésus voudrait leur faire entendre, par sa parole et par son esprit, dans la conscience. S'ils donnaient un peu d'attention à ce qui concerne leur salut, et qu'ils voulussent demander sérieusement à Dieu la grâce de leur apprendre comment ils pourraient venir à la communion et à la possession des grâces qu'il leur présente, il leur serait bientôt répondu, comme Dieu répondit autrefois à Israël du temps de Michée, et comme il répond encore à tous ceux qui le cherchent : *O homme ! il t'a déclaré ce qui est bon*, etc. Il leur enseignerait ce qu'il demande d'eux ; il leur apprendrait les dispositions dans lesquelles il veut qu'ils soient, et il les y mettrait lui-même par l'efficace puissance de sa grâce. Soit que les hommes veuillent s'y prêter, soit qu'ils ne le veuillent pas ; il est pourtant vrai que les dispositions que Dieu demande d'eux, pour être admis à la participation des biens qu'il leur a préparés, consistent, selon notre texte,

A faire ce qui est droit, etc.

Ces paroles feront aujourd'hui la matière de mon sermon d'entrée. Nous y considérerons la déclaration que Dieu fait à l'homme ; les dispositions qu'il demande de lui, pour lui être agréable ; et nous verrons,

I°. Comment et où il lui fait cette déclaration.

II°. Ce qu'il lui déclare, et quelles sont les dispositions où il veut qu'il soit.

Pour faciliter l'intelligence de ces paroles, il ne sera pas inutile d'examiner ce qui précède notre texte. Dans le commencement du chapitre, Dieu nous est représenté comme entrant en contestation avec son peuple : il plaide avec Israël, et il le reprend, en lui remettant devant les yeux les grâces qu'il lui a faites, et sa noire ingratitude. *Mon peuple, que t'ai-je fait, et en quoi t'ai-je causé de la peine? Qu'il te souvienne, je te prie, de tous les biens que je t'ai faits*, etc. Ces réprimandes paternelles doivent faire sur les âmes de vives impressions : convaincues de leurs péchés, de leur ingratitude, et de la juste indignation de leur bienfaiteur, elles se trouvent toutes consternées; et souhaitant de savoir s'il y a moyen de rentrer en grâce avec ce Dieu irrité, elles se demandent quel parti elles ont à prendre? *Avec quoi préviendrai-je l'Eternel, et avec quoi m'inclinerai-je devant le Dieu souverain ; le préviendrai-je avec holocauste et avec des veaux d'un an ; l'Eternel prendrait-il plaisir aux miliers de moutons, ou à dix mille torrens d'huile ; donnerai-je mon premier né pour mon forfait, et le fruit de mon ventre pour le péché de mon âme?* Dans ces angoisses, Dieu montre à son peuple comment il peut rentrer en grâce avec lui, en lui disant : *O homme!* etc.

Voilà, mes frères, la manière dont Dieu tâche d'amener les âmes à la conversion; et toutes celles qui y parviennent, y sont conduites par cette voie. Dieu prévient l'âme dans le temps qu'elle est morte et ensevelie dans ses péchés, et qu'elle foule aux pieds toutes grâces; il vient entrer en jugement avec elle, dans sa conscience; il lui reproche son ingratitude; il lui représente les biens et les grâces qu'il lui a faites; et tout cela, d'une manière qui ébranle la conscience, qui persuade le cœur, le pénètre, l'ouvre et le brise. Alors l'homme est frappé d'une salutaire frayeur, qui lui fait détester sa vie passée, qui lui en fait reconnaître l'énormité, qui lui découvre à pleinement, d'un côté, la bonté et la charité infinie de ce Dieu qu'il a méprisé et outragé en tant de manières; et d'un autre côté, son ingratitude abominable, et l'aveuglement fatal qui l'a empêché d'aimer et de glorifier ce Dieu comme il l'aurait dû. De là vient qu'il soupire, qu'il cherche, qu'il désire de tout son cœur de trouver les moyens de pouvoir appaiser son Dieu; et si les choses extérieures étaient capables de le faire rentrer en paix, il n'épargnerait rien, il donnerait même ce qu'il a de plus cher pour le péché de son âme. Voilà l'état d'une âme pénitente, pleine d'angoisse, et troublée, en la présence de Dieu, à la vue de ses péchés. La repentance, quand elle est sincère, n'est donc pas une idée vague, ou un sentiment faible et passager; c'est une œuvre puissante de la grâce. Lorsque Dieu voit une âme dans cet état, il ne manque pas de venir à elle et de lui accorder ce qu'elle demande, c'est-à-dire, le moyen de lui être agréable, et les dispositions dans lesquelles il faut qu'elle soit pour lui plaire; et cela, il le lui déclare en bien des manières.

I. *O homme! il t'a déclaré ce qui est bon, et ce que l'Eternel tôn Dieu demande de toi.*

1°. Dieu déclare ce qui est bon, premièrement par les *lumières de la conscience*, dans laquelle il a voulu laisser quelque connaissance du bien et du mal, afin que l'homme ne tombât pas dans une entière brutalité. Il est vrai que l'homme, livré aux passions effrénées qui l'entraînent, ne fait guères attention à ce que cette conscience lui dicte; ses reproches sont trop faibles, et ses lumières trop offusquées. Le tumulte des passions, l'avidité pour satisfaire mille faux préjugés, mille vains désirs, tout cela assoupit la conscience, et fait que l'homme, au milieu de ses péchés, s'endort dans une fausse tranquillité. *Le monde git dans le mal*, dit Saint-Jean, 1. Jean v., 19. Mais lorsque Dieu vient à entrer en jugement avec l'homme, à réveiller et ressusciter cette conscience; alors elle parle à l'homme de la part de Dieu, elle lui montre ce qui est bon, et lui reproche ce qu'il a fait de contraire à ce bien connu. Elle le convaint qu'il mérite la mort, parce qu'il a sû le droit de Dieu, et que ceux qui font les choses qu'il a faites méritent la mort. En un mot, elle lui fait sentir que, *tous ceux qui sont remplis d'injustice, d'impureté, de méchanceté, d'avarice, d'envie, de meurtre, de querelles, de tromperie, de malignité; qui sont rapporteurs, médisans, ennemis de Dieu, outrageux, orgueilleux, vains, inventeurs de méchanceté, rebelles à pères et à mères, sans intelligence, sans foi, sans affection naturelle, gens sans miséricorde, qui jamais ne se réconcilent, sont dignes de la colère de Dieu et de la mort éternelle*, Rom. 1. 29, 30, 31. Vous avez donc en vous un témoin qui soutient les

droits et les intérêts de Dieu, et qui vous déclare ce qui est bon. Ecoutez ce témoin fidèle, consultez-le, souffrez patiemment ses reproches, et ne lui imposez pas silence quand il vous parle. Si les hommes faisaient quelqu'attention à ce que la conscience leur dit, on ne les verrait pas s'abandonner à tant de péchés et de vices qui la blessent, qui lui portent des coups mortels. Mais telle est leur dépravation, qu'ils aiment à être dissipés par les objets extérieurs ; et cette dissipation les met hors d'état de rien entendre de ce que leur dit leur conscience. Si quelque fois, malgré eux, ils sont obligés d'entendre ses reproches, cela les chagrine, et les ennuie ; ils sont fâchés d'avoir encore chez eux cet hôte importun qui vient les troubler au milieu de leurs plaisirs ; ils tâchent de s'en défaire, et de lui fermer la bouche ; enfin ils emploient tous les moyens pour se délivrer des inquiétudes qu'elle leur cause. Bon Dieu ! que l'homme est ennemi de son véritable bonheur ! et qu'il est ingénieux à traverser les desseins d'un Dieu qui cherche par tout moyen à le ramener à soi. Misérables créatures, qui courez à votre perte, malgré la voix de votre conscience, qui nourrissez volontairement les péchés qui la navrent, n'écouterez-vous jamais la voix de ce juge intérieur, ne rentrerez-vous point en vous-mêmes, pour lui donner audience, et pour vous rendre une fois à ses pressantes sollicitations ? Sachez que vos consciences sont un moyen par lequel Dieu vous déclare ce qui est bon : *O homme ! il t'a déclaré ce qui est bon*, par les mouvemens et les lumières de ta conscience.

2°. Dieu déclare à l'homme ce qui est bon, *par sa parole*. Sa parole est le vrai, le sûr moyen, par lequel manifesté à l'homme, et lui a montré la manière

de lui être agréable. La nature, la conscience et toutes les créatures n'auraient jamais été suffisantes pour le conduire au vrai chemin de la gloire. Toutes les puissances de son âme étaient trop gâtées ; sa conscience était trop faible, pour le soutenir contre l'effort de tant de passions, et les ténébres qui étaient tombées sur lui par son péché, l'empêchaient invinciblement de bien connaître la volonté de Dieu, et le moyen de rentrer en grâce avec lui. Dieu, pour ne pas abandonner l'homme aux tristes et impuissans reproches de sa conscience, lui a aussi déclaré, par sa parole, le vrai moyen de lui plaire. C'est une grâce infiniment précieuse, que Dieu nous favorise de cette déclaration de son conseil touchant notre salut ; grâce dont on devrait faire plus de cas, dont le mépris nous attire tant de malheurs, et nous attirera enfin la dernière marque de la colère de Dieu.

Rien n'est plus déplorable que le mépris qu'on en fait de nos jours ; et rien ne prouve mieux la dépravation de notre siècle, que le dégoût qu'on a pour la manne spirituelle, la nourriture de l'âme, la lumière du voyageur qui tend à la cité céleste. Que ne peut-on apprendre de David à en sentir toute la force et l'excellence ! Cet homme de Dieu proteste, que *la parole de l'Eternel lui était plus douce que du miel et plus délicieuse que ce qui distille des rayons de miel, qu'il en faisait plus d'estime que de l'or et plus de cas que du fin or*, Ps. XIX, 10 et CXIX, 72. C'est à savourer ce pain de vie que le Saint-Esprit nous exhorte, quand il nous dit par la bouche de saint Paul : *Que la parole de Christ habite en vous avec abondance, en toute sagesse, en vous enseignant, vous exhortant les uns les autres ;* Col. III. 16. Hélas ! on trouve à peine aujourd'hui quelques âmes qui aiment à s'en

entretenir, et qui à l'exemple des disciples de Jésus, se plaisent à *annoncer les merveilles de celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière*. 1. Pier. II, 9. Les chrétiens relachés de nos jours, ont oublié ce beau précepte de leur divin maître : *Sondez les écritures, car par elles vous espérez avoir la vie éternelle; et ce sont elles qui rendent témoignage de moi*, Jean v. 39. Mes frères, pensez-y, je vous prie, et sachez que c'est là que vous trouverez la déclaration de la volonté de votre Dieu, le témoignage de Jésus, la voie droite et assurée qui conduit à lui les pécheurs égarés et perdus. Je ne veux pas maintenant vous marquer en détail les dispositions où vous devez être pour entendre la parole de Dieu : la principale est une sincère et droite intention de connaître la volonté de Dieu pour la suivre, en lui demandant que son *Esprit* ouvre vos entendemens et vos cœurs pour la comprendre et la goûter.

3°. Cet *Esprit* est en effet le principal moyen par lequel Dieu déclare ce qui est bon, surtout aux chrétiens. Cet esprit n'est pas muet ni oisif; il plaide dans l'homme, il combat ses passions, il convaint, il corrige; il instruit, il touche, il condamne, il attire; enfin il agit en mille manières dans les cœurs, même chez les plus méchans, et ne reste jamais sans témoignage. Quoiqu'il ne soit pas en eux comme un esprit habitant par sa grâce et par son amour, il est pourtant à la porte de leurs cœurs, où il tâche de les porter à renoncer à Satan, sous l'esclavage duquel ils vivent, pour se livrer à Jésus leur seul maître légitime. Si le St.-Esprit ne travaillait pas ainsi à convaincre le monde impie de péché et d'incrédulité, on ne pourrait pas dire que les méchans résistent au St.-Esprit. D'où viennent, pauvre âme, ces abat-

temens que tu sens quelquefois; d'où viennent ces dégoûts qui te surviennent souvent tout-à-coup pour les choses du monde; d'où vient que ton cœur est quelquefois si sensiblement touché, si attendri, qu'il va jusqu'à répandre des larmes à la considération de ta misère; d'où viennent enfin tous ces mouvemens extraordinaires qui ne sauraient être attribués à la nature? Ce sont là autant d'opérations du St.-Esprit, par lesquelles il t'attire au repentir, à la conversion, à cesser de mal faire, à apprendre à bien faire, *à faire ce qui est droit, etc.*

Sans doute que si tu profitais de ces heureux mouvemens, tu verrais bientôt un changement dans toi, et tu formerais une sainte résolution de faire ce qui est droit; mais hélas! ces bons mouvemens ne durent point et ne produisent aucun effet, parce que Satan et les passions, se présentant de nouveau, et venant les combattre, tu favorises ces ennemis. Tu aimes mieux les choses qu'ils se présentent et qui flattent ta chair, que les biens que le St.-Esprit t'offre; c'est ainsi que Jésus, la lumière du monde, vient souvent, par son esprit, *chez les siens, mais les siens ne le veulent point recevoir; aimant mieux les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises*, Jean I. 11. et chapitre III. 19. On aime les faux biens, on craint de les perdre, on veut satisfaire ses passions, son orgueil, son avarice, ses haines, à quoi sans doute il faudrait renoncer, si on vouloit donner place aux opérations de l'esprit de Dieu; de là vient que l'esprit de Christ étant contristé et repoussé, cède la place au démon que l'homme a choisi pour son maître; et que Dieu, par un juste jugement, les abandonne à eux-

mêmes, leur ôtant son esprit, comme il fit à Saül. Voilà ce qui arrive à la plupart des hommes d'aujourd'hui; ils foulent aux pieds la grâce, ils donnent accès dans leurs cœurs à la vanité; et deviennent enfin si endurcis, que les moyens dont ce St.-Esprit se sert pour toucher et convertir les âmes, ne font plus d'impression sur eux. Inutilement veut-on les convaincre, les exhorter, les menacer; cela n'entre point dans leurs cœurs et ne les change point : ils nagent dans la corruption, et boivent l'iniquité comme l'eau. Pour surcroît d'aveuglement, ils croient que, plongés dans le péché, éloignés de Dieu, ennemis de Jésus, et rebelles à son esprit, ils ne laissent pas d'être des chrétiens, d'avoir l'espérance du salut, et de prétendre après leur mort à la gloire éternelle. Voilà de funestes séductions de ce siècle. Mais si quelqu'un veut écouter la voix de sa conscience; la voix de la parole de Dieu et celle de son esprit, *qu'il sache qu'il doit faire ce qui est droit, aimer la miséricorde et marcher en toute humilité avec son Dieu;* c'est ce que nous allons vous faire remarquer dans la seconde partie de cette méditation, en vous montrant.

II. L'étendue et la nature des obligations que Dieu impose à l'homme.

1°. La première chose que Dieu demande, c'est de *faire ce qui est droit.* Il est dit dans le 7. chap. du livre de l'Ecclésiaste, que *Dieu avait fait l'homme droit, mais qu'ils cherchèrent beaucoup de discours;* c'est à dire qu'ils se laissèrent détourner, par les tromperies, dans des chemins tortus et écartés des voies de Dieu. L'homme est donc déchu de la droiture dans laquelle il avait été créé; dans son état de corruption et de

misère naturelle, il ne saurait faire ce qui est droit, et il est même impossible qu'il le fasse. Ainsi, quand Dieu demande de l'homme qu'il fasse ce qui est droit, il veut lui faire entendre qu'il faut qu'il rentre dans sa droiture originelle, que la nature divine ou l'image de Dieu soit renouvelée en lui; c'est à dire qu'il doit éprouver dans soi la vertu de la rédemption de Jésus-Christ; qu'il soit arraché du royaume ténébreux du diable, de cet ancien serpent, qui n'aime que les chemins tortus de la fausseté; et qu'il soit transporté dans le royaume de la lumière, où règne la simplicité, l'intégrité et la droiture. Cependant, quand Dieu exige cette droiture de l'homme, il ne prétend pas qu'il y parvienne par ses propres forces; il veut seulement que reconnaissant sa misère et son impuissance, il se livre à Jésus le sauveur et le réparateur, afin que par la vertu de son esprit, il soit renouvelé et rétabli dans la vraie simplicité et droiture de cœur. Telle est l'économie de la grâce de Dieu, selon sa parole.

Il ne demande pas seulement la droiture dans les paroles et dans les actions, mais principalement *dans le cœur*. La religion chrétienne est une religion de cœur; elle demande un cœur nouveau, droit, sincère. Elle rejette toutes les œuvres extérieures, qui ne découlent pas de ce principe, eussent-elles d'ailleurs les dehors de la vertu et de la sainteté la plus éminente. Le fond de tout le christianisme se réduit à avoir un cœur nouveau, lavé dans le sang de Jésus, et à garder la droiture et la fidélité en toutes choses, sous la conduite de son esprit. C'est là, dis-je, le fond de tout le christianisme. Une âme qui n'a point ce fond ne fera jamais ce qui est droit. *Il y a bien des*

voies qui semblent droites à l'homme, dont les issues tendent pourtant à la mort. Qu'y a-t il, par exemple, qui paraisse plus droit, plus juste, que de prier Dieu, que de le servir dans son temple et de lui rendre le culte religieux que la créature doit au Créateur? Cependant, sans un cœur changé et converti, tout cela ne saurait être qu'en abomination à Dieu. C'est ici que paraît la duplicité et l'hypocrisie de l'homme: il va à l'église, il prie, il participe aux sacremens, et promet à Dieu beaucoup de choses dans lesquelles il ment de sa bouche, Ps. LXXVIII, 36. On vient dire à Dieu dans les confessions qu'on a du déplaisir de l'avoir offensé, et qu'on lui en demande pardon de tout son cœur, quoique le cœur soit aussi insensible que la pierre et l'acier; quoiqu'on ne sente aucun mouvement de contrition et de tristesse, et qu'on n'ait aucun dessein d'amender et de changer sa méchante vie. Les hommes disent à Dieu dans leurs prières qu'ils souhaitent que son nom soit sanctifié; cependant ils l'outragent et le déshonorent par des blasphêmes et par des juremens, en le prenant en vain à tous momens, en l'employant dans leurs mensonges. Ils souhaitent que son règne vienne, tandis qu'ils demeurent par leurs péchés, et par les œuvres de la chair, dans lesquelles ils vivent, et qu'ils s'opposent au règne de Jésus. Ils demandent à Dieu que sa volonté se fasse, sans que pourtant ils se mettent jamais en devoir de la faire, ne suivant que l'impulsion de leurs passions, du monde et du diable; quelle plus grande hypocrisie? quel mensonge! quelle tromperie! Y a-t-il de la droiture en cela? Dieu n'a-t-il pas sujet de dire à ces hypocrites : *Méchant, qu'as-tu besoin de prendre mon*

alliance en ta bouche, et de réciter mes statuts, vu que tu hais la correction et que tu as jeté mes paroles derrière toi, Ps. L. 16, 17. Ne doit-il pas leur faire le reproche qu'il faisait aux juifs, par son prophête Esaïe, chap. LVIII. 2. *Voici des gens qui me cherchent chaque jour, et qui veulent savoir mes voies, comme une nation qui aurait suivi la justice et la droiture, et qui n'aurait point abandonné le jugement de son Dieu, ils demandent de moi des jugemens de justice, et veulent approcher de Dieu, mais ce n'est point en droiture.*

Mes chers frères, la première chose que j'ai à vous annoncer de la part de Dieu, et comme serviteur de Jésus, c'est que vous lui donniez vos cœurs pour les posséder, et pour en faire son temple, afin que la droiture règne dans ce lieu sacré. Sans cela soyez assurés que tout votre culte et toutes les démarches que vous pourriez faire pour servir Dieu, ne feront que vous rendre plus abominables à ses yeux, et qu'il vous regardera toujours comme des trompeurs et des hypocrites. Mais, direz-vous, qui pourrait être assez méchant pour refuser son cœur à un Dieu si bon, à un Sauveur qui nous a tant aimés, et qui s'est donné lui-même à nous et pour nous? Qui ne souhaiterait que son cœur ne fût rempli de sa grâce et de son amour, et par conséquent de toute droiture, de toute sainteté? Je veux croire que vous reconnaissez la justice et la félicité qu'il y a à prendre ce parti; mais l'avez-vous pris? lui avez-vous donné vos cœurs? sont-ils droits et sincères devant lui? Si cela est, vous ferez aussi ce qui est droit dans toute votre conduite; car si la source est bonne, il en sortira de bonnes choses; si le cœur est changé, renou-

velé à la ressemblance de Jésus, participant de la nature divine, vous ferez aussi infailliblement ce que notre texte dit : *Faites ce qui est droit.*

Quel témoignage rend donc ta vie à ton cœur ? Fais-tu ce qui est droit devant Dieu et devant les hommes ? Demande-le à toi-même ? Tant de péchés dans lesquels on est enlacé, ou par coutume, ou par inclination, sont-ils les fruits d'un cœur droit? Est-ce faire ce qui est droit que de tromper ton frère, de lui ravir son bien par des voies obliques, de lui retenir injustement ce bien? Est-ce une chose droite devant Dieu que d'abuser de ses créatures par la gourmandise et l'ivrognerie, dans le temps que tu ravis à ta femme, à tes enfans, aux pauvres, les moyens que tu aurais de les assister? Est-ce une chose droite devant Dieu, de te soumettre aux volontés du démon, aux désirs de la chair et du monde, dans le temps que tu appartiens à celui qui a donné son sang et sa vie pour te racheter? Est-ce une chose droite que de haïr ton prochain, de lui envier ce qu'il a, de médire de lui et d'inventer des faussetés pour noircir sa réputation? Enfin est-ce une chose juste, que tu aies si peu de soin de ton âme tandis que tu fais tout pour ton corps; que tu négliges le ciel, tandis que tu travailles avec tant d'ardeur pour la terre? De bonne foi, est-ce là faire ce qui est droit? Sont-ce là les fruits d'un cœur intègre, renouvelé à l'image de Dieu, qui consiste dans la droiture, la justice et la sainteté? Je ne sais ce que peut répondre à cela une mauvaise conscience, ni comment elle peut être tranquille; cependant il se trouve des gens qui, au milieu de ces abominations, savent se flatter eux-mêmes, veulent passer pour honnêtes gens, gens d'honneur, droits, intègres, de

bonne foi. Satan a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs ; ils ne veulent recevoir aucune instruction, et ils persévérent dans la fausse confiance d'être agréables à Dieu, tandis qu'ils ont tant de témoignages intérieurs et extérieurs qui la démentent.

2°. De ce premier devoir découlent tous les autres. Quand on a le cœur droit, on ne manque pas de l'avoir aussi *bon* et *doux*. *Aime la bonté*, dit la voix de Dieu, dans notre texte, à l'âme qui souhaite de savoir sa volonté.

Comme Dieu est tout charité, il est impossible qu'il ne demande de ceux qui veulent être ses enfans, cette qualité essentielle : *Dieu est charité*, dit saint Jean ; *qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui*, 1. Jean, chapitre IV, 16. Etant tout charité, il doit communiquer à une âme qu'il crée de nouveau, sa charité, sa bonté ; c'est donc une des qualités les plus essentielles à un enfant de Dieu, que celle d'être bon et charitable. La bonté est cette inclination douce et bienfaisante par laquelle on est porté à vouloir du bien au prochain, à le lui souhaiter, à le lui procurer autant qu'on le peut, sans qu'on s'en laisse détourner par son indignité ni par les mauvais traitemens qu'il pourrait nous avoir faits. La bonté suppose donc un cœur vide de fiel à l'égard de tout le monde, et rempli de tendresse et de douceur, même pour ses plus grands ennemis. La parole de Dieu ne nous recommande pas seulement la charité des frères et des membres de Jésus comme une marque d'adoption, quand il est dit : Col. III, 12, 13. *Soyez comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtus des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience, vous supportant les uns les autres.*

Si l'un de vous a quelque sujet de plainte contre l'autre, comme Christ vous a pardonné, vous aussi usez-en de même. Et dans un autre endroit : *Soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion ; vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu vous a pardonné par Christ,* Eph. IV, 32. Et Jésus-Christ dit à ses disciples, que ce sera à cela qu'on remarquera qu'ils sont les disciples, *s'ils s'aiment l'un l'autre*, Jean, chap. XIII. Il ne nous recommande pas seulement, dis-je, la charité envers les frères, mais encore il veut que nous l'exercions à l'égard de nos ennemis et de nos persécuteurs. *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous outragent. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Et si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous en font, quel gré vous en saura-t-on ? Les méchans en font de même,* Luc VI. 27, 28, 32, 33. Consultez encore là-dessus, 1. Pier. III. 9. Matth. V, 44, 45, 46, 47.

Sentez-vous bien ces dispositions-là dans vos cœurs, chers auditeurs ; trouvez-vous que vous ayez, pour *les enfans de Dieu* et pour ceux qui le cherchent, une tendre et fraternelle inclination ; qui vous unisse à eux et qui vous soit un témoignage que vous êtes membres d'un même corps avec eux ? Quoiqu'ils soient méprisés et de basse condition, quoiqu'ils soient persécutés et rejetés du monde, quoiqu'ils soient calomniés et injuriés, comme cela arrive ordinairement aux vrais membres de Jésus, ne vous faites-vous pas une honte de les fréquenter : consentez-vous à être participans de leurs opprobres, de leurs souffrances, et du mépris de Jésus qu'ils partagent ? Sentez-vous dans vos cœurs que vous

soyez portés de tendresse et de bonté envers *vos ennemis*; que vous souhaitiez leur bien, et que vous priiez pour leur paix et pour leur conversion; de sorte que la colère, la vengeance, la haine, les injures ne trouvent point de place ni dans vos cœurs, ni dans vos bouches. Bon Dieu! si vous vouliez consulter votre cœur et votre conduite là-dessus, et si l'on voulait, par cette règle, mesurer la conduite de presque tous les chrétiens d'aujourd'hui, on trouverait qu'il n'y a rien moins dans eux qu'une sincère et chrétienne bonté. Ceux qui sont unis par les liens les plus étroits du sang, ceux qui devraient, par intérêt et par nature, être benins et pleins d'amour l'un pour l'autre, sont en division, en haine, en dissension; frère contre frère, mari contre femme, enfant contre père et mère, voisin contre voisin, parent contre parent: on ne voit parmi eux que disputes, qu'injures, que procès, qu'éloignement l'un pour l'autre. Enfin l'homme est souvent un loup, et même un démon, à l'égard d'un autre homme; et c'est ainsi qu'on se rend amère une vie qu'on devrait et qu'on pourrait se rendre douce les uns aux autres. Quant à la charité et à la bonté envers les ennemis, elle n'est plus pratiquée aujourd'hui, on regarderait comme des lâches ceux qui ne rendraient point injures pour injures, outrages pour outrages, et qui ne tâcheraient pas de se défendre, par toutes sortes de voies, contre les injures et les dommages qu'ils croient qu'on leur fait: ils croiraient être perdus de réputation dans le monde, s'ils souffraient quelques affronts sans s'en venger, et souvent il faut laver une petite tache dans le sang de son ennemi. Si cela ne se fait pas en effet d'une manière éclatante au dehors, cela ne se fait que trop dans le cœur, par la haine et l'animo-

sité, que l'esprit de Dieu appelle un meurtre : *Celui qui haït son frère est un homicide.* 1. Jean III, 15.

Voilà le caractère des chrétiens d'aujourd'hui : marque évidente qu'ils ne sont pas les disciples et les imitateurs de celui qu'ils veulent faire profession de reconnaître pour leur Maître, de ce Jésus duquel le Saint-Esprit témoigne que, *quand on lui disait des outrages, il n'en rendait point, et quand on le maltraitait, il n'usait point de menaces, mais se remettait à celui qui juge justement.* 1. Pier. II. 23. Pour fermer la bouche aux chrétiens relâchés, qui allèguent pour excuse qu'on n'est pas dans le pouvoir ni dans l'obligation de l'imiter ; l'esprit de Dieu, dans le verset précédent, nous assure que J. C. nous est ici représenté comme un *exemple, afin que nous suivions ses traces. Vous êtes appelés à cela*, dit l'esprit de Dieu. Enfin, c'est une vérité incontestable dans toute la parole de Dieu, qu'il faut être participant de l'esprit de l'Agneau, être doux comme la brebis, avoir le même esprit, le même sentiment que celui qui était en Jésus-Christ ; aimer la bonté, la douceur et la charité, si l'on veut être ses enfans et ses élus.

Il est vrai, direz-vous, que c'est une qualité essentielle à un enfant de Dieu, d'être bon et charitable envers tous, comme l'est notre Père céleste ; mais j'ai un cœur si impatient, si colère, que je ne puis pas le vaincre ; je ne puis pas m'empêcher de sentir des mouvemens d'indignation contre ceux qui me font du mal : cependant c'est malgré moi, je voudrais pouvoir vaincre mon cœur, et arrêter les mauvais mouvemens qui l'entraîne : je prie Dieu qu'il me les ôte, qu'il me donne son esprit de charité : je combats ; je gémis et je soupire

de me voir si faible et si facile à me laisser aller au péché. J'avoue qu'aimer la bonté, avoir un cœur plein de charité pour le prochain, n'est pas une œuvre de l'homme, mais que c'est l'œuvre de Dieu, dans ceux qu'il renouvelle par son Saint-Esprit. Voulez-vous, désirez-vous sincèrement avoir un nouveau cœur, être animés de cet esprit de charité? Allez à Jésus, donnez-lui vos cœurs tels qu'ils sont, et priez-le qu'il les arrose de son sang, qu'il les renouvelle par sa grâce, et les sanctifie par son esprit. Il ne manquera pas de vous exaucer, et de verser dans votre âme l'onction de son amour, qui l'inclinera doucement à la charité envers tous les hommes. Si, après cela, vous êtes attaqués, sa puissante grâce gardera vos cœurs et domptera tellement vos passions, que la tentation, loin de vous surmonter, n'aura aucune prise sur vous.

3°. La troisième disposition que Dieu demande d'une âme qui veut lui être agréable, c'est de *marcher en toute humilité avec son Dieu*. Cette expression, *marcher avec Dieu*, est assez usitée dans l'Ecriture-Sainte. Elle signifie, se figurer un Dieu toujours présent, qui voit, qui connaît et qui sonde toutes nos voies, nos pensées, nos paroles et nos actions; et dans cette considération, veiller, être sur ses gardes, pour ne rien faire qui puisse blesser sa Majesté, en s'étudiant à marcher d'une manière qui lui soit agréable et conforme à sa volonté. Marcher avec Dieu, c'est donc être dans la compagnie de Dieu; vivre en Christ, avoir toujours Jésus présent et habitant dans son cœur: c'est s'entretenir avec lui, l'aimer tendrement et fidèlement, comme un enfant aime un bon père qu'il craint d'offenser. Enfin, ceci dépeint l'état d'un véritable en-

fant de Dieu, qui a reçu l'œil de la foi, pour voir Dieu dans sa grandeur et dans sa bonté, et pour découvrir en même temps son propre néant ; ce qui le porte à s'humilier profondément devant ce Dieu, à attendre et à recevoir tout de lui, et à se résigner à lui en toutes choses. C'est là ce que notre texte appelle, *marcher en toute humilité avec son Dieu.*

L'Ecriture voulant décrire la sainteté d'Hénoc, dit, *qu'il marcha avec Dieu* pour marquer qu'il ne se laissa point corrompre par les péchés de son siècle ; mais que, s'attachant à Dieu par la foi, il s'entretenait avec lui dans les cieux, il était concitoyen des saints ; et c'est dans ces dispositions qu'il fut enlevé au ciel. Telles sont aussi les dispositions où devraient être tous les chrétiens. En général on fait profession de croire que Dieu est présent à tout, qu'il voit tout, qu'il sait tout, qu'il est tout bon et tout-puissant ; mais si on le croyait de bonne foi, pourrait-on faire, de gaîté de cœur, ce qui lui déplait ? N'éviterait-on pas avec plus de soin ce qui l'offense et l'outrage, puisque de son amour, ou de son indignation, dépend notre bonheur ou notre malheur, dans le temps et dans l'éternité ? La conduite de la plupart des chrétiens témoigne assez qu'ils n'ont pas ces vérités divines vivantes dans leur âme, qu'ils ne croient pas de cœur ce qu'ils confessent de bouche. Il en est à peu près de même de toutes les vérités de l'évangile, on s'imagine qu'on les croit. On se persuade qu'on a une foi salutaire, parce qu'on sait ces vérités, qu'on les a apprises dès son enfance, qu'on les lit, qu'on les entend tous les jours, et qu'on fait profession de les avouer ; on s'imagine, dis-je, qu'on les croit, mais quand il s'agit d'en faire voir la réalité et la force,

de vivre conformément à ces grandes vérités, c'est alors qu'on sent le vide des hommes, et qu'on voit que leur foi prétendue n'est qu'une foi historique, morte et stérile, et qu'ainsi leurs connaissances n'ont point le sceau de la certitude appliqué sur leurs cœurs, par le Saint-Esprit.

Ce que nous venons de dire, mes chers auditeurs, doit nous faire sentir que la plupart des hommes, se disant chrétiens, déshonorent et démentent le beau nom qu'ils portent, par les sentimens de leurs cœurs et par leur conduite extérieure. S'il y a jamais eu un temps où il ait fallu le dire, et crier contre la corruption qui règne par-tout, c'est sans doute aujourd'hui. Sur-tout depuis que Satan a trouvé le secret d'ensorceler les hommes, au point de leur faire croire qu'ils sont chrétiens et enfans de Dieu, quoique leur cœur et toute leur vie soient entièrement contraires à sa parole et à son esprit. Ils veulent avoir part à la grâce, sans connaître, sans aimer Jésus leur Sauveur, par qui seul la grâce est acquise et accordée aux hommes. Ils s'imaginent pouvoir espérer la vie et la félicité éternelle, dans le temps qu'ils se portent, de corps et d'âme, du côté de la mort et de la damnation. Pour moi, mes frères, lorsque je considère l'état dans lequel les hommes vivent aujourd'hui, je ne puis me dispenser de découvrir l'erreur épouvantable et funeste dans laquelle ils sont. Ne trouvez donc pas mauvais, si, pendant que je serai au milieu de vous, et que j'aurai occasion de vous parler, je vous atteste et proteste devant Dieu, que le chemin que vous tenez, et le relâchement général dans lequel vous vivez est incompatible avec le vrai christianisme. Souffrez que je vous

déclare toujours ce que l'Eternel votre Dieu demande de vous; c'est que dans les sentimens d'une sincère repentance, vous vous convertissiez à lui de tout votre cœur; que vous cherchiez, par la foi en Jésus votre Sauveur, sa rémission de vos péchés, la purification de vos cœurs, et le renouvellement de toute votre nature corrompue; que renouvelés à son image, soutenus par la grâce et animés de son esprit, vous commenciez à faire ce qui est droit, à aimer la bonté, et à marcher en toute humilité avec votre Dieu: c'est à quoi je veux m'occuper pendant mon ministère parmi vous, afin que lorsque vous et moi viendrons à comparaître devant notre souverain juge, vous n'ayez pas sujet de me reprocher que je vous aie laissé ignorer les moyens par lesquels on peut parvenir au salut.

Je me propose donc de vous avertir désormais, *en temps et hors de temps;* non-seulement dans le temple, et aux heures d'assemblée publique, mais encore en particulier, dans ma conversation avec vous, et dans toutes les occasions que j'aurai de vous parler et de vous voir. Le Seigneur veuille bénir le tout pour sa gloire, pour l'avancement de son règne, pour le bonheur et le salut et de ceux qui écoutent et de celui qui enseigne; afin que vous et moi, après avoir reçu la semence de la parole de vie, puissions moissonner avec des chants de triomphe, et obtenir, par pure grâce et miséricorde, la fin et la récompense de notre foi, qui est le salut éternel de nos âmes. Ainsi soit-il!

IIme. SERMON.

ENTRÉE DE JÉSUS-CHRIST A JÉRUSALEM.

Comme ils approchaient de Jérusalem, et qu'ils étaient déjà à Bethphagé, près du mont des Oliviers, Jésus envoya deux disciples, leur disant : Allez à la bourgade qui est devant vous ; vous y trouverez d'abord une ânesse attachée, et son ânon avec elle ; détachez-les et amenez-les moi. Et si quelqu'un vous dit quelque chose, vous direz que le Seigneur en a besoin ; et aussitôt il les enverra. Or tout cela se fit, afin que ces paroles du prophète fussent accomplies. Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui vient à toi, débonnaire et monté sur un âne, sur le poulain de celle qui porte le joug ? Les disciples s'en allèrent donc, et firent comme Jésus leur avait ordonné. Et ils amenèrent l'ânesse et l'ânon ; et ayant mis leurs vêtemens dessus, ils l'y firent asseoir. Alors des gens en grand nombre étendaient leurs vêtemens par le chemin ; et d'autres coupaient des branches d'arbres, et les étendaient par le chemin. Et ceux qui allaient devant, et ceux qui suivaient, criaient, disant : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui

qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les lieux tres-hauts ! SAINT MATHIEU, chap. XXI. 1, 9.

Mes bien-aimés auditeurs !

IL a fallu que le Fils de Dieu, pour devenir le parfait Médiateur entre Dieu et les hommes, se chargeât de ces trois offices ; — de l'office de *Prophète*, — de celui de *Sacrificateur*, et — de celui de *Roi*.

1°. Les hommes étaient tombés par le péché dans une ignorance insurmontable à l'égard de la Divinité. Ils n'en connaissaient plus ni la nature, ni les volontés ; et jamais ils n'auraient su les sentimens et les inclinations de Dieu à leur égard, ni le moyen de retourner à lui, si Dieu lui-même ne fût venu les en instruire. C'est pourquoi le Fils éternel de Dieu est sorti du sein de son Père, et descendu du ciel vers les hommes, pour être leur prophète et leur docteur ; pour leur enseigner les voies de Dieu ; pour les instruire des sentimens de la Divinité à leur égard ; pour leur montrer les moyens de rentrer en paix et en réconciliation avec lui. *Jamais personne n'a vu Dieu* ; c'est-à-dire jamais homme, par ses propres lumières et par sa nature, n'a connu Dieu, n'a su les secrets de son conseil, et n'est entré dans les mystères cachés de sa lumière impénétrable. *Mais le Fils, qui est au sein du Père, est venu pour nous le révéler.* Jean I, 18. *Personne n'est monté au ciel, que celui qui est descendu du ciel, savoir le Fils de l'Homme qui est dans le ciel*, Jean III, 13. *Personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui auquel le Fils aura voulu le révéler*, Matth. XI, 27. Il faut donc que ce Jésus soit le prophète et le docteur des hommes, si jamais ils

doivent parvenir à une connaissance salutaire de Dieu et des choses divines.

2°. Les hommes sont de plus chargés d'énormes transgressions, et d'une dette qu'il leur est impossible de payer ; ils sont impurs, souillés, et ne peuvent par conséquent avoir aucun accès auprès de Dieu, ni aucune communication avec lui. Il a donc fallu que Jésus, en qualité de médiateur, levât cet obstacle ; qu'il abolît le péché, et qu'il payât pour les hommes une rançon infinie. C'est ce qu'il a fait par son office de sacrificateur, par lequel il s'est offert à Dieu comme une victime parfaite et suffisante pour les péchés de tous, ayant payé tout ce que les hommes devaient à la Justice divine, en accomplissant parfaitement la volonté de son Père, et en souffrant, dans sa mort, toutes les peines qu'ils avaient méritées par leur rebellion. De là vient qu'il est appelé *la propitiation pour tous les péchés du monde*. Il dit lui-même qu'il *donne sa vie en rançon*, et en paiement pour plusieurs. 1. Jean II, 2. Matth. XX, 28.

3°. Enfin, les hommes, dans leur état naturel, se trouvent exposés aux attaques d'une infinité d'ennemis qui les tiennent captifs, et ne veulent point les relâcher. Le diable, le péché, la loi, la mort, se sont attribué un droit sur tous les hommes rebelles, et veulent retenir leur proie. C'est pourquoi il a fallu que le Médiateur et le Rédempteur fût un Roi puissant, qui affranchît les hommes de la tyrannie de ces ennemis ; qu'il vainquît le diable ; qu'il surmontât le péché ; qu'il détruisît l'empire de la mort et des enfers, et qu'il délivrât ainsi les pauvres mortels de leur poursuite et de leur aiguillon. C'est aussi ce que Jésus a exécuté ; et *par-là il est devenu un Sauveur parfait, qui a acquis une rédemption éternelle à tous ceux qui croient en lui.*

Heureux ceux qui écoutent cet Evangile du salut ; mais plus heureux encore ceux qui en font la douce et consolante expérience ! Heureux celui qui a ce Jésus pour prophète, qui se laisse éclairer et conduire par cette sagesse éternelle ! Heureux celui qui l'a pour sacrificateur, étant réconcilié avec Dieu, délivré de sa colère, et rétabli dans une douce paix avec lui, par le sang de Jésus ! Heureux celui qui le reconnaît comme son Roi, qui le délivre de la tyrannie du diable, des passions, et de tous ses ennemis. Heureux enfin qui peut, avec une sainte allégresse, et dans le sentiment de sa délivrance, chanter à ce Roi glorieux un triomphant Hosanna, avec la multitude de notre texte ! Mes frères, disposons-nous à aller aujourd'hui, avec ce peuple fidèle, faire hommage à Jésus comme à notre Roi. Pour vous y engager, je vais considérer,

Le règne spirituel de Jésus, où nous examinerons ;

I. Le Roi,

II. Les sujets,

III. Les priviléges dont on jouit dans ce royaume.

Quand on veut parler d'un royaume, la première chose qu'on doit y considérer, c'est la personne qui en est le chef ; car c'est du caractère bon ou mauvais de cette personne, que dépend le bonheur ou le malheur de l'Etat et des sujets. On y voit régner ou la justice, ou l'iniquité, selon que le roi est juste ou injuste. *Qualis rex, talis grex ;* tel qu'est le roi, tels sont ses sujets. Pour examiner le règne spirituel de Jésus, il en faut premièrement considérer le Roi, l'auguste et glorieuse personne qui commande et qui règne dans ce royaume.

I. Jésus est ce Roi dont nous voulons examiner le caractère et les qualités, selon que le Saint-Esprit nous les découvre dans notre texte.

C'est un Roi *infiniment puissant*, dont le pouvoir ne s'étend pas seulement sur les corps des hommes et des bêtes, mais encore sur les cœurs et sur les inclinations. Il ne s'étend pas seulement sur ce qui lui est présent, mais encore sur les choses qui sont les plus éloignées. Sa puissance ne s'exerce point par la force des armes, mais par un simple acte de sa volonté. Nous voyons dans notre Evangile, un échantillon de la puissance souveraine et divine de ce Roi. Il envoie ses disciples chercher une ânesse et un ânon qui appartenaient à des maîtres qui, ne connaissant peut-être pas Jésus, auraient pu faire difficulté de les laisser aller; mais il leur fait entendre que non-seulement il était le maître de ces animaux, mais aussi le Seigneur des cœurs et des volontés de leurs possesseurs, il leur dit; *Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a à faire, et il ne manquera point de les laisser aller.* Par-là il assure ses disciples qu'il disposera ceux à qui étaient ces animaux, à les laisser aller; que pour cela ils n'auront qu'à suivre les paroles qu'il leur met à la bouche, et qu'on ne mettra point d'empêchement à leur dessein.

Les rois de la terre ne sont maîtres que des choses extérieures, des biens et des corps de leurs sujets: ils ne sauraient commander et régner sur leurs cœurs. Ils peuvent bien les obliger à soumettre leurs volontés à la leur, mais ils ne sauraient faire que leurs cœurs se portent librement à leur obéir, à les aimer, à les respecter. En un mot, les hommes, quelque grands qu'ils soient, n'ont point d'empire sur les âmes, ni sur les consciences, ils ne sauraient les incliner où ils voudraient; ce pouvoir est réservé à Jésus, lui seul peut le faire.

Les rois de la terre, établis pour exercer leur puissance, ont besoin d'officiers, de gens établis de leur part, qui les avertissent de ce qui se passe dans les lieux où ils ne sauraient être présens, et auxquels ils adressent leurs ordres pour les faire connaître aux peuples; mais Jésus voit et conduit tout par lui-même. Il voit de loin cette ânesse attachée et son ânon avec elle; il donne les ordres nécessaires pour ce qui est éloigné, comme pour ce qui est près; enfin, *il n'y a rien qui soit caché aux yeux de celui avec qui nous avons à faire.*

Les rois de la terre ont besoin d'armes, de troupes, et de beaucoup de gens pour se fair obéir, et pour soutenir leur grandeur. Jésus n'a besoin que de sa parole, c'est le sceptre par lequel il gouverne ses sujets, et par lequel il règne sur les cœurs. C'est pourquoi il est dit dans ce passage de Zacharie, cité dans notre texte, que c'est un Roi *qui se garantit par lui-même*: il n'a besoin ni de gardes, ni de troupes pour se garantir et pour garantir les siens. Il est suffisant à lui-même; *il est seul à fouler au pressoir; et aucun d'entre les peuples n'est avec lui; il écrase lui seul ses ennemis en sa colère, et il marche sur eux en sa fureur; son bras l'a sauvé et sa fureur l'a soutenu.* Es. LXIII. 3, 5.

C'est un roi *bon et doux*. Il ne suffit pas à un roi d'avoir en mains les moyens de faire du bien, il faut qu'il en ait aussi l'inclination; c'est ce qui se trouve dans notre roi Jésus. *Voici ton roi vient à toi débonnaire.* Cet aimable roi a, non-seulement toute puissance aux cieux et sur la terre, il règne, non-seulement sur les cœurs et sur les corps de toutes les créatures, mais avec cela, il a une bonté infinie, par laquelle il se porte à faire du bien à tous ceux qui vont à lui. Il appelle tous les hommes à

en faire l'heureuse expérience, quand il leur dit : *Venez à moi vous tous qui êtes chargés et travaillés, et je vous soulagerai; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes,* Matth. XI. 28, 29.

Les rois ne sont bons qu'envers quelques-uns, selon que leur inclination et quelques fois leur caprice les y portent; mais Jésus a une bonté impartiale, qui s'étend généralement sur tous ceux qui implorent son secours, et qui veulent recevoir ses grâces. Les rois de la terre n'accordent leurs faveurs qu'à ceux qui sont déjà grands dans le monde: ils n'admettent à leur familiarité et à leurs bonnes grâces que des gens d'esprit, de mérite, et distingués par quelques rares qualités; mais notre roi Jésus aime à témoigner sa bienveillance aux pauvres pécheurs, aux misérables, aux affligés, à ceux qui sont le plus abandonnés. *C'est lui qui retire le pauvre de la poussière, et le chétif de la boue.* Il prend plaisir à faire sentir son amour et sa douceur aux pauvres cœurs désolés qui sont méprisés et rejetés des hommes. Ce bon roi *est près de ceux qui ont le cœur froissé, et délivre ceux qui ont l'esprit humble,* Ps. XXXIV. 19. Ce roi saint qui règne dans l'éternité, aime à habiter dans les cœurs contrits, *pour vivifier d'esprit celui qui est humble, et ceux qui sont brisés de cœur,* Es. LVII. 15. Telle est la bonté de ce roi, qui a été de tout temps le refuge et la consolation de tous les malheureux. Voyez-le quand il conversait sur la terre avec les hommes, comment il consolait et assistait les misérables, guérissait les malades, soulageait tous ceux qui venaient à lui, et quant au corps et quant à l'âme; enfin comment il donnait à tous, sans distinction, des témoignages convaincans de son inclination miséricordieuse à faire du bien à tous.

Il est vrai qu'encore aujourd'hui la puissance de Jésus notre roi, sa gloire, sa tendresse, sa douceur, sont couvertes du voile de la croix de sorte qu'en apparence c'est un roi *abject et méprisable. Il vient à toi humble et monté sur une ânesse.* Ce roi n'emploie point la pompe et la magnificence mondaine pour paraître; il ne vient point avec grand éclat, ni avec un appareil éblouissant ; sa gloire est cachée sous le voile de l'humilité et de la bassesse. Voyez-le dans son entrée à Jérusalem : tout y paraît méprisable et vil aux yeux de la chair ; il ne laisse pourtant pas d'être ce roi glorieux duquel David disait : *Portes éternelles, haussez-vous, et le roi de gloire entrera ;* et quand on lui demande : *Qui est ce roi de gloire?* Il répond, *c'est l'Eternel fort et puissant, l'Eternel puissant dans les combats*, Ps. XXIV. 7, 8. Mais tout cela ne paraît point aux yeux de la chair et du sang : la nature aveugle, la raison humaine ne le voient point; car le règne de Jésus n'est point de ce monde, et ce règne ne vient point avec éclat: l'homme aveugle ne voit rien que de bas et d'abject dans Jésus et dans son règne ; il n'y trouve rien qui flatte son orgueil, ni contente ses passions; aussi, loin de s'en apercevoir, l'homme naturel, l'homme animal n'y comprend rien. Ce règne, ce roi, ses maximes, ses lois, son peuple, n'ont rien qui lui plaise : il ne les regarde que comme des folies et des illusions. Il faut avoir les yeux de la foi pour voir dans la lumière de l'esprit de Dieu, et pour croire que Jésus est un roi puissant, débonnaire et capable de donner aux âmes tout ce qui peut les rendre parfaitement heureuses : il faut ces yeux de la foi, pour percer à travers tous les voiles de mépris qui couvrent ce roi et sa gloire, pour pénétrer jusque dans l'in-

térieur et pour éprouver cette puissance et cette douceur qu'il ne fait ressentir qu'à ceux qui ne se laissent point détourner par le scandale de sa croix ; c'est de ceux là qu'il disait autrefois : *Bienheureux sont ceux qui ne seront point scandalisés en moi*. Matth. XI. 6.

Chers auditeurs, il ne suffit pas d'avouer par une simple déclaration extérieure, que Jésus est votre roi et votre seigneur ; il faut quelque chose de plus, il faut une connaissance divine et intérieure, qui vous soit donnée par le Saint-Esprit, et que cette lumière vous porte à vous attacher à sa personne et à son peuple, de manière que vous trouviez votre gloire, mêm edans ses opprobres. Jésus n'est point un personnage isolé, séparé de toute liaison et de toute dépendance ; c'est un chef qui renferme en soi un corps entier. Si vous faites profession d'adorer Jésus, et de le reconnaître pour votre roi, et que vous fouliez aux pieds ses lois ; que vous négligiez ses maximes ; que vous méprisiez et haïssiez ses enfans, c'est là adorer un fantôme, ce n'est pas adorer le vrai Jésus, ni l'avoir pour son roi et pour son maître. Il faut donc être animé de l'esprit de Jésus, pour pouvoir, avec la fille de Sion, s'égayer à la venue de ce roi.

Voyez, tel est le souverain monarque de ce royaume spirituel et intérieur, dans lequel sont les filles de Sion, les vierges de Jérusalem. Avoir un tel roi, en la puissance duquel sont les hommes, les anges et toutes les créatures ; un roi qui est le maître des cœurs, des volontés et des inclinations de tous les hommes ; pouvoir se reposer sur sa puissance, jouir de sa grâce et de son amour ; en vérité c'est un fondement inébranlable et éternel de paix, de courage et de confiance, au milieu

même de la rage et des assauts des ennemis les plus furieux. Je ne m'étonne point que des âmes assurées par le Saint-Esprit de la protection de ce roi, aient dit avec une confiance pleine d'une sainte allégresse : *Je suis assuré que, ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puissances, ni les anges, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ*, Rom. VIII. 38. Certes cela surpasse tout ce qu'on en peut dire. En possédant un tel roi par la foi, peut-on craindre le monde, le diable, la mort? Non sans doute; *En toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés*, Rom. VIII. 38.

Si les Chrétiens ne voient pas toujours avec évidence et consolation les effets *de la puissance* de ce Roi, c'est que Sa Majesté royale et divine est encore cachée sous le voile de la croix. L'Eglise militante doit encore pendant quelque temps participer à l'état de profond abaissement de Jésus son Chef, avant qu'elle ait part à son état de gloire. Souvent il te semble, pauvre âme, que Jésus n'est pas si puissant que la parole de Dieu te le dit. Pourquoi? Parce que te sentant combattue intérieurement par les reproches de ta conscience, par la violence de tes passions, par les difficultés que ta raison te suscite, et extérieurement par les mépris du monde, par les opprobres, les calomnies et les persécutions, tu n'éprouves pas une délivrance aussi prompte et aussi parfaite que tu le désirerais; mais tu ne remarques pas que c'est sous ces voiles mortifians pour la chair que ton Roi veut venir à toi : Eécute la voix da l'Esprit prophétique : *Dites à la fille de Sion; voici ton Roi qui vient à toi abject*. Si tu sais percer par la foi à

travers tous ces voiles d'humilité, de mépris, et de contradiction, pour reconnaître le caractère de ton Roi, l'œuvre secrète de sa grâce, et la conduite de sa sagesse cachée, tu sentiras une force céleste et divine répandue dans ton cœur, qui te fortifiera, te consolera, t'adoucira toutes les amertumes qui sont si désagréables à la chair, et te donnera la victoire.

Il te semble aussi souvent, que Jésus n'est pas un Roi *si bon et si doux* qu'il pourrait l'être à ton égard, qu'il ne te favorise pas assez, qu'il ne t'écoute point, qu'il n'est pas assez touché de ta misère ; enfin tu crois souvent que Jésus n'a point de tendresse ni d'amour pour toi. Mais écoute encore la voix de l'Esprit qui te crie ; *Voici ton Roi qui vient à toi ;* crois-le, et sache que cette prétendue indifférence que tu attribues à Jésus ne subsiste que dans ton imagination, et ne vient que de ton incrédulité. Perce seulement, par tes soupirs, par tes prières et par tes poursuites tous ces voiles qui le couvrent, et tu trouveras enfin, à ta grande consolation, le fond de douceur qu'il y a en lui. Considère l'exemple de la Cananéenne, Jésus la traitait rudement à en juger par l'extérieur ; il ne faisait pas semblant de l'entendre, il la rebutait, Il lui disait qu'elle n'était qu'un chien, auquel il ne fallait pas donner le pain des enfans. Cependant tout cela n'était que des voiles sous lesquels Jésus cachait une tendresse inexprimable ; et cette bonté éclata enfin après que cette âme eut franchi tous les obstacles qui semblaient s'opposer à l'expérience qu'elle souhaitait de faire de la grâce de Jésus. Pour cela tu as besoin de la lumière et de la force de l'esprit de Jésus; sans lui tu ne pourras jamais dire, avec effusion de cœur, avec une

certitude divine, que ce Jésus si méprisé, si rejeté du monde, est ton Seigneur, ton Maître et ton Roi. *Personne ne peut dire que Jésus est son Seigneur, sinon par le Saint-Esprit.* 1 Cor. XII, 3.

II. Voyons maintenant *qui sont les vrais sujets de notre Roi, et quels sont leurs caractères*; c'est ce que nous allons considérer dans la seconde partie de cette méditation.

Nous trouvons dans notre texte trois caractères des *sujets* de Jésus.

1°. Ces sujets sont des *âmes rachetées et dégagées de l'esclavage de Satan et du péché*. C'est ce qui nous est représenté sous l'emblême de cette ânesse et de cet ânon que Jésus envoie délier par ses disciples, pour les employer à son service. Les hommes, dans leur état de nature, sont de pauvres miserables créatures ignorantes, aveugles et stupides; de là vient que l'Ecriture les compare à des ânes sauvages. Semblables à ces lâches animaux, ils vivent, non-seulement dans une indolence et une sécurité profonde, mais encore ils sont retenus par mille liens de péché et de passions criminelles sous l'empire et la puissance de Satan. S'ils doivent devenir des sujets de Jésus, et être employés à son service, il faut qu'il les délivre de *la puissance des ténêbres*. Il faut qu'il les convertisse *de la puissance de Satan à Dieu*, avant qu'ils puissent être participans de son Royaume de grâce et d'amour. Il faut qu'il *les rachète de toute iniquité, et les purifie de leurs péchés par son sang, pour en faire son peuple particulier, qui le glorifie, en s'adonnant aux bonnes œuvres, au milieu de ce siècle pervers.*

Revêtu de l'image de Satan, l'homme est comme la bête de somme du Diable, il est son esclave, chargé, comme une ânesse stupide, de mille fardeaux accablans qu'il lui fait porter, et dont il ne sent pourtant pas la pesanteur. Le poids de la colère de Dieu repose sur lui: les foudres de la loi, les attaques et les frayeurs de la mort, de l'enfer et du péché sont autant de charges qu'il a sur sa conscience. Dans cet état, lié par Satan, il est forcé de faire sa volonté, et de suivre la route que le Prince de ce siècle lui prescrit. Triste et malheureux état d'une pauvre âme pécheresse qui ne sent point son mal et qui ne connaît pas son Sauveur ! Hélas! si elle sentait au moins sa misère il y aurait quelque espérance de guérison! Il faut pourtant qu'elle soit délivrée de cette misère, si jamais elle doit avoir aucune part au royaume de Jésus. C'est aussi la grâce que ce charitable Sauveur a acquise et veut accorder à tous les hommes; à ceux qui vont à lui, par la répentance et par la foi, il leur donne la remission des péchés dans son sang. Cette absolution est proprement la délivrance et l'affranchissement des âmes. *Nous avons en lui la délivrance et la rédemption dans son sang*, dit saint Paul, *savoir la remission de nos péchés*, Col. 1, 14. Par cette délivrance, Jésus détruit dans l'homme l'image du Diable, commence à y rétablir l'image de Dieu, et à former la nouvelle créature qui est créée, en justice et en vraie sainteté; c'est ainsi qu'elle est introduite dans le royaume de Jésus. Ainsi avant que tu puisses expérimenter ce que c'est que le règne de Jésus, il faut que tu sentes dans toi ce que c'est que le règne de Satan, et que tu commences à soupirer après ta délivrance. Tant qu'une âme ne sent

pas cela, elle est assujétie à Satan. De là vient cette funeste sécurité qui éloigne les âmes de Jésus, et qui les prive de l'heureuse délivrance qu'il leur a acquise, et à laquelle il les appelle.

2°. *Les sujets du règne de Jésus sont des filles de Sion, des vierges de Jérusalem;* c'est à ces âmes que l'esprit prophétique de Christ veut qu'on dise : *Voici ton Roi vient, réjouis-toi grandement, fille de Sion, jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem.* Par cette Sion et cette Jérusalem, il entend l'église de Dieu et les âmes fidèles. Sion, Salem, Jérusalem, sont souvent pris dans la parole de Dieu pour la même chose. Sion est la montagne, et Salem, ou Jérusalem, est la ville qui était bâtie sur cette montagne. Dans sa première origine, cette Sion, cette Salem était la ville royale de Melchisédech, roi de Salem, qui était sacrificateur du Dieu souverain, et qui vint au-devant d'Abraham, quand il retournait de la défaite de Kédorlahomer, et le bénit. Cette ville était alors favorisée de la connaissance du vrai Dieu, et sanctifiée par le culte que ses habitans lui rendaient; mais ensuite elle tomba dans l'idolâtrie, et fut habitée par les Cananéens et les Jébusiens, qui la souillèrent par des crimes abominables. Cela dura jusqu'à ce que les enfans d'Israël, envoyés de Dieu pour conquérir le pays de Canaan, prirent Jérusalem. Cependant ils n'en purent chasser entièrement les Jébusiens, qui restèrent dans la forteresse jusqu'au temps de David; ce fut lui qui leur enlèva cette forteresse, qui en fit ensuite son palais et sa maison royale, qu'il nomma la cité de David.

Si nous faisons l'application de tout cela, nous y trouverons beaucoup de matières d'édification. Nos âmes

étaient, dans leur première origine, les villes royales du grand Roi de justice et de paix ; mais étant tombées dans la corruption et dans le péché, les Cananéens, c'est-à-dire toutes sortes de vices y ont habité, les ont souillées et les souillent sans cesse, jusqu'à ce que Dieu commence à y établir son œuvre de grâce, en détruisant les Cananéens, en leur ôtant l'empire, et en les rendant tributaires. Cependant ils ne sont dépossédés que lorsque le David spirituel vient déployer la force de sa rédemption, et qu'il en fait sentir à une âme les glorieux effets. C'est alors qu'elle devient une Sion, une Salem, dont Jésus fait sa ville royale, son temple, son palais : c'est alors qu'elle devient le siége de sa gloire, et le lieu où il aime à habiter.

Le nom *de fille* de Sion renferme encore une autre idée relative à l'état d'une âme fidèle. Sion ou Salem est la ville de Dieu ; c'est l'endroit où il a mis en dépôt ses grâces et son amour, où il se communique, se manifeste et s'unit à ceux qui en sont de vrais citoyens. Ainsi une fille de Sion est une âme qui habite au milieu de l'arsenal qui renferme les armes de Dieu, au milieu du trésor de ses grâces, qui est dans une union et une conversation intime et familière avec Dieu, qui marche avec lui ; enfin cette âme à Dieu lui-même pour retraite, où elle habite et se retire comme dans une forteresse : *Le nom de l'Eternel est une forte tour, le juste s'y retire, et il y est préservé.* Prov. XVIII. 10. Ainsi une âme fidèle peut être appelée une *Sion* et une *Salem*, parce que Dieu habite dans elle. Elle peut aussi être appelée une *fille de Sion*, parce qu'elle habite en Dieu comme dans sa ville et dans sa forteresse ; car Dieu habite en elle, et elle en Dieu. Ces filles sont appelées vierges,

pour marquer leur pureté, leur sainteté, et l'éloignement où elles sont de toute affection déréglée ; ne donnant leur amour et leur cœur qu'à Jésus leur roi et leur seul époux. Heureuses filles, heureuses vierges de Sion, où êtes-vous ? Vous êtes véritablement des *Almah*, c'est-à-dire des *cachées ;* car ce nom que les Hébreux donnent aux vierges, signifie une chose cachée, parce qu'une vierge chaste doit se tenir cachée dans la maison de son père, sans affecter de paraître beaucoup dans le monde ; *votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, dit saint Paul ; *mais lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, apparaîtra, vous paraîtrez aussi avec lui, revêtus de gloire*. Col. III. 3, 4. Adorable Jésus ! fais de moi une de ces vierges sages et pures, qui te consacrent leurs cœurs ; que je te donne le mien, et que je te sacrifie tous mes désirs, en m'unissant intimement à toi, afin que quand tu viendras je sois en état d'entrer avec toi au banquet des noces de l'Agneau. Mais, hélas, on aime trop le monde, on est trop naturalisé dans les bas pays de cette terre. On n'élève point son cœur et ses yeux vers cette glorieuse origine à laquelle doivent retourner nos âmes immortelles. Ah ! qu'on sait peut ce que c'est que d'être des filles vierges de Sion, des citoyens de la cité céleste, qui soupirent après leur patrie éternelle, comme un pauvre voyageur désire d'arriver bientôt chez les siens, pour se reposer des travaux qu'il a essuyés dans son voyage. Hélas ! que toutes ces choses-là sont peu connues : qu'il y a peu d'âmes qui les goûtent et qui les apprécient !

3°. Enfin les sujets de Jésus sont *des disciples qui marchent quand il leur dit allez, et qui viennent quand il leur dit venez ; qui font sans résistance ce qu'il leur*

commande. C'est ce que nous voyons dans l'exemple des disciples que Jésus envoie pour lui amener cette ânesse et cet ânon : il leur commande des choses assez contraires à leur raison, et peu conformes aux grandes idées qu'ils s'étaient faites du règne du Messie. Cela ne manquait pas de leur paraître bas et méprisable ; d'ailleurs, d'aller chercher une chose sans savoir s'ils la trouveraient, et si ceux à qui elle appartenait voudraient la donner, pour être employée au service d'un homme méprisé et persécuté des Juifs ; tout cela paraissait révoltant. Cependant il est dit d'eux, dans notre texte : *Et les disciples firent ainsi que Jésus leur avait commandé*. C'est-là le caractère d'un vrai sujet de Jésus : il consiste à lui obéir et à se soumettre à ses volontés, sans consulter la chair et le sang, c'est-à-dire la raison et les passions. Comme un sujet qui a de la confiance en son prince, ne demande pas avec curiosité toutes les raisons qu'il peut avoir de faire telle ou telle ordonnance, mais se reposant sur la sagesse et sur l'équité de ce prince, lui obéit sans murmure et sans délai ; de même un fidèle sujet de Jésus ne cherche point à examiner, par les chétives lumières de sa raison, les motifs de la conduite de Dieu à son égard. Il ne demande pas pourquoi il exige telle ou telle chose de lui ; mais il apprend, avec les disciples de notre texte, à soumettre ses pensées à Jésus son Roi ; il s'abandonne avec confiance et résignation aux volontés de ce sage conducteur. Il lui suffit de savoir que Jésus le veut ; il ne demande plus si cela est faisable ou non, si cela lui sera utile ou dommageable, si cela lui procurera de l'honneur ou du mépris, si le monde l'approuvera ou le condamnera ? La seule volonté de Jésus est sa règle ; il prend pour fondement de ses actions les maximes, les

lois et les volontés de son maître : c'est là un caractère essentiel des sujets de Jésus notre Roi.

Aussi long temps qu'une âme se soucie peu de suivre la volonté de ce Roi spirituel, qu'elle ne daigne pas même s'en instruire, qu'elle vit dans l'ignorance et dans la sécurité, qu'elle se met peu en peine de savoir ce que Jésus veut d'elle ; une telle âme ne peut pas être regardée comme un sujet de Jésus, ni goûter les avantages et les priviléges de ce titre. Si elle se flatte d'avoir la connaissance de ce qu'il demande de ses enfans, il faut qu'elle sache aussi le pratiquer, surmonter les ennemis, mortifier les passions, et renoncer au monde qui haït les lois et les maximes de Jésus. Celui qui sait la volonté de ce Roi, ou qui croit la savoir, et qui ne se met point en devoir de la faire, sera battu de plus de coups que celui qui ne l'a point connue. Luc XII. 47. L'obéissance aux ordres de Jésus est donc un caractère distinctif de ses disciples. *Tous ceux qui lui disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de son Père céleste.* Matth. VIII. 21. Il ne faut pas s'imaginer que cette obéissance se borne à un petit nombre de pratiques extérieures. Le monde la réduit à ce qu'il veut, à ce qui ne coûte pas beaucoup à la chair, à ce qu'il peut faire sans blesser ses intérêts, sans gêner ses inclinations favorites, sans s'exposer au mépris. Mais, chères âmes, ne vous y laissez pas tromper : il s'agit ici de faire à ce divin Roi le sacrifice et l'abandon entier de vous-mêmes, et de vous soumettre sans réserve à sa volonté ; sans prendre conseil de la chair et du sang ; sans vous laisser détourner ni par la raison, ni par l'intérêt, ni par un faux honneur, ni par le monde, ni par Satan.

Telles sont les dispositions des vrais sujets de Jésus notre roi. Aussi mérite-t-il d'avoir de tels sujets ; car comme il est un roi infiniment glorieux, puissant, sage, saint, ennemi de toute injustice, il ne veut et ne peut avoir que des sujets saints, justes, bons, haïssans le mal, ennemis déclarés du péché, qui soutiennent les intérêts de leur roi, et qui sacrifient tout pour sa gloire et pour son service. Quel déshonneur les faux chrétiens ne font-ils pas à ce roi glorieux, quand ils vivent comme des païens, comme des esclaves de Satan, dans le temps qu'il se disent chrétiens, sujets et enfans de Christ? Certes Jésus serait le roi le plus impuissant qu'il y eût jamais au monde, s'il n'avait pour sujets qu'une troupe de scélérats, de gens abandonnés à toutes sortes d'excès, qui ne lui obéissent jamais, qui sans cesse foulent aux pieds ses lois. Le moindre capitaine sait se faire obéir, et fait observer un bon ordre parmi ses soldats, pourquoi Jésus n'aurait-il pas le même pouvoir? Serait-il obligé d'adopter pour ses sujets des gens qui le déshonorent, qui n'aiment et ne suivent que les maximes du monde et de la chair? Non, non, chrétiens relâchés, ne vous l'imaginez pas, et cessez de faire outrage à Jésus, en vous nommant ses sujets, tandis que vous êtes ses ennemis. *Allez, servez chacun vos dieux de boue ;* mais ne profanez plus le nom de sa sainteté, en vous prévalant de ce nom ; car vous êtes cause qu'il est blasphémé parmi les nations. Certes un serviteur de Jésus, pour venger l'honneur de son maître, ne saurait se dispenser de désavouer cette race batarde et étrangère qui prétend être la famille de Dieu : il doit lui dire, comme Jésus disait aux Juifs : *Vous n'êtes point enfans de Dieu, mais le père dont vous êtes issus, le roi dont vous êtes les*

sujets, c'est le diable; car vous faites les volontés de ce roi que vous servez, et en vous disant cela, j'honore mon père et je soutiens sa gloire, en ne voulant pas permettre qu'une telle engeance de serpents se pare de son nom, et veuille passer pour son peuple et pour ses enfans. Jean. VIII. 44, 47, 48. Chèrs auditeurs, ne nous trompons point; si nous voulons être des sujets de ce divin roi, il faut en vérité que nous soyons des âmes rachetées et délivrées des liens du péché et du royaume des ténèbres : il faut que nous devenions des filles de Jérusalem, des vierges chastes de Sion, qui n'aient point de communication avec ce monde corrompu, il faut sur-tout que nous nous légitimions par une obéissance entière aux volontés de notre roi. Sans cela, nous nous flatterons en en vain d'être au nombre de ses véritables sujets, nous ne jouirons jamais des heureux priviléges dont ils sont participans; c'est de ces priviléges que nous allons nous entretenir dans la troisième partie de ce discours.

III. Notre texte nous découvre trois excellens *priviléges* des sujets de Jésus, si nous y joignons les lieux parallèles. Ces priviléges sont la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit; ce sont ceux-là mêmes dont Saint-Paul fait mention, Rom. XIV. 17.

1°. *La justice* est le premier : Jésus est appelé dans le passage de Zacharie, cité dans notre texte, un roi *juste. Voici ton roi vient à toi juste.* Zach. IX. 9. Il faut remarquer dans la parole divine, quand l'épithète de juste est donnée à Dieu, et sur-tout à Jésus le sauveur, l'Esprit n'entend pas par là cette justice vengeresse selon laquelle Dieu puni le péché, mais cette justice acquise par Jésus-Christ, selon laquelle il justifie les pécheurs pénitens, et que Saint-Paul nomme si souvent

la justice de Dieu, Rom. III. 21, 22. etc. I. 17; et surtout *la justice de Christ*, Phil. III. 9. Cette justice n'est donc point celle qui est essentielle à sa Divinité, et qu'il possède en qualité de Dieu ; ni la justice essentielle à son humanité, qu'il possède en qualité d'homme parfait et sans péché ; mais c'est la justice qu'il a acquise par son obéissance active et passive, par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de son Père, et les peines du péché qu'il a portées ; et tout cela, non pas pour lui-même, mais pour les hommes, dont il était devenu la caution. C'est cette justice acquise et méritée aux hommes, qu'il donne aux filles de Sion, aux sujets de son royaume, par laquelle il les justifie, les couvre, et ôte tous leurs péchés ; de sorte que toutes leurs souillures et leurs iniquités sont effacées devant Dieu. Ces âmes ainsi revêtues de Jésus et de sa justice, sont réputées devant Dieu comme parfaitement justes et saintes. *Il n'y a nulle condamnation en elles*, Rom. VIII. 1. Elles sont regardées de Dieu comme des vierges pures et chastes, dignes de l'union de leur époux céleste. La justice parfaite de Jésus, la robe d'innocence teinte dans le sang de l'Agneau, fait donc toute la beauté des amis de Dieu, et c'est un des principaux priviléges dont jouissent les sujets de notre céleste Roi. *Heureux*, dit David, *l'homme auquel l'Eternel n'impute point l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude*. Ps. XXXIII. 2. Paul souhaitait d'être trouvé en Christ, *non point ayant sa justice, qui vient de la loi, mais celle qui vient de Dieu, par la foi en lui*, Phil. III. 9. Cette justice est d'autant plus précieuse, qu'elle est toujours suivie d'une justice et d'une sainteté réelle produite par le Saint-Esprit dans les âmes

justifiées par la grâce ; de sorte que, non-seulement elles sont justes par leur union avec Jésus, par la foi, mais encore elles vivent justement, elles ont des cœurs purifiés, et une haine générale pour tout mal. Combien glorieux est donc le privilége d'un enfant de Dieu, d'un sujet de Jésus ! L'homme charnel et mondain ne connaît point cet avantage, parce qu'il se plaît dans le mal. Il ignore combien grandes sont les délices que les âmes saintes trouvent dans la justice. *C'est pourquoi, que celui qui est juste soit justifié encore ; que celui qui est saint soit sanctifié encore.* Et d'un autre côté, *que celui qui est injuste soit injuste encore ; et celui qui est souillé le soit encore.*

2°. De ce premier privilége il en résulte un second, qui est *la paix ;* car la justice et la paix sont comme deux sœurs qui se tiennent toujours par la main. *Etant justifiés par la foi, nous avons la paix envers Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ*, dit St. Paul, Rom. v. 1. C'est pourquoi la multitude de notre texte criait, à la venue de ce Roi : *Paix soit au ciel*, Luc XIX. 38. Pourquoi ne disent-ils pas plutôt : *Paix sur la terre*, puisqu'il ne peut y avoir de trouble dans le ciel ? Ils veulent exprimer par-là le désir qu'ils ont que le ciel, offensé contre les hommes, rentre en paix avec eux ; que le ciel et les anges soient réconciliés avec eux ; que la guerre et la désunion fasse place à une heureuse et éternelle paix. C'est ici un des glorieux priviléges que Jésus accorde à ses sujets, de les faire rentrer en paix avec Dieu et avec les anges. Un fidèle sujet de Jésus devient ainsi un ami de Dieu, un compagnon des anges, un citoyen de la cité céleste. Quelle reconnaissance, et quelles actions de graces ne devons-nous donc pas à cet

aimable Jésus qui est notre paix, qui a fini la guerre, qui a levé la séparation entre Dieu et l'âme, et qui de tous deux en fait un seul tout, en rendant une âme justifiée un même esprit avec son Créateur. Glorieux et désirable état ! mais aussi, état trop peu connu ! En effet, personne ne le connaît que ceux qui, après avoir senti le poids de la colère de Dieu, et de la tyrannie de Satan, ont trouvé par la foi leur réconciliation et leur affranchissement dans le sang de Jésus.

3°. Les âmes qui éprouvent cette paix ne peuvent pas manquer de ressentir une *joie* véritable et réelle; c'est ici le troisième privilége dont Jésus favorise ses sujets. Nous en voyons des marques dans ses disciples, et dans ceux qui l'accompagnaient. Ils font éclater leur joie, non-seulement par des actions de grâces, en chantant, *Hosanna au fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur;* mais encore par des démonstration effectives de respect et d'attachement. *Ils coupent des rameaux d'arbres en jonchent les chemins. Ils étendent même leurs habits par terre;* pour faire honneur à Jésus, et pour témoigner leur soumission à ce Roi glorieux. Tels sont les effets que la joie céleste et divine opère dans les enfans de Dieu.

Le sentiment consolant qu'ils ont de la grâce de Dieu en Jésus, est si doux et si vif, qu'ils le glorifient dans leurs corps et dans leurs esprits qui lui appartiennent. Quand l'âme a trouvé en Jésus la perle de grand prix, et avec lui la justice, la paix, et la réconciliation avec son Dieu, la joie qu'elle en a est telle, qu'elle s'en va et vend tout ce qu'elle a; c'est-à-dire, toutes ses affections charnelles et mondaines, en y renonçant pour acheter cette perle, qui doit l'en-

richir pour toute l'éternité. Voilà le royaume et la gloire à laquelle vous êtes appelés. Tout y est grand sans contredit ; tout y est digne d'une âme immortelle ; le Roi, les sujets, les priviléges, tout concourt à la gloire et à l'excellence de ce royaume caché. Je dis caché ; vous ne le voyez point, esprits mondains ; les âmes simples et éclairées par le Saint-Esprit en ont seules la connaissance et la jouissance ; aussi regardent-elles toutes les autres choses, même les plus estimées et les plus recherchées des hommes, comme de la boue et du fumier, au prix de l'héritage éternel, qui leur est assigné dans ce royaume. Elles aimeraient mieux être les portiers de ce royaume, que d'habiter dans les palais des mondains.

Pensez donc, chers amis, à quoi Dieu vous appelle ; et au lieu de suivre les jugemens corrompus de votre chair, faites une fois quelqu'attention à la faveur que Dieu vous fait de vous inviter à la jouissance d'un royaume éternel. Voulez-vous désormais négliger une si glorieuse espérance pour de chétives vanités, qui ne servent qu'à vous torturer l'esprit ? Mais que dis-je ? Peut-être que je vous fais tort : peut-être êtes-vous déjà des sujets de Jésus, participans des biens de son royaume ? Au moins il se peut que vous vous imaginiez d'en être ; et plut à Dieu que cela fût aussi réel qu'il est aisé de s'en flatter. Mais hélas ! qu'il est à craindre que vous ne vous fassiez illusion. De peur que vous ne vous séduisiez vous-même, nous vous prions d'appliquer à vos âmes ce que nous venons de dire du royaume de Jésus, de ce Roi, de ses sujets et de ses priviléges ; d'examiner dans vos consciences, si vous avez jamais fait quelque expérience de toutes ces

choses-là ? Jésus vous est-il un roi puissant et doux? Avez-vous déja éprouvé sa puissance et sa douceur ? Avez-vous déjà senti avec tristesse et douleur la profonde misère et la corruption totale où votre nature est plongée ? Ce sentiment vous a-t-il conduits à Jésus comme à un Roi Sauveur? Avez-vous reconnu le besoin que vous avez de lui, de sa grâce, de ses mérites, de son sang, de sa délivrance? Lui avez-vous demandé tout cela avec une sincère ardeur? L'avez-vous reçu? Etes-vous des rachetés de l'Eternel ? Des âmes dégagées des liens du péché et du monde ; des âmes vierges et chastes dans l'union mystique avec Jésus votre époux? Des âmes soumises à ses volontés, qui n'aient pour maximes que les siennes? Enfin avez-vous quelque part à ces heureux priviléges que les sujets du royaume de Jésus possèdent? Etes-vous participans de cette justice, de cette paix et de cette joie, que le Saint-Esprit scèle dans le cœur des enfans de Dieu? Voilà les choses sur lesquelles vous devriez vous examiner sérieusement.

Mais quel étrange vide trouve-t-on à cet égard, chez la plupart de ceux qui se disent Chrétiens! Combien peu y en a-t-il qui cherchent le règne de Dieu et sa justice? Combien peu y en a-t-il qui se laissent trouver quand Jésus les cherche, les appelle, les poursuit, les sollicite par tout ce qu'il y a de plus pressant? Hélas! on ne voit chez la plupart que les tristes marques de l'empire que Satan exerce dans le monde; parce qu'ils ne veulent point que Jésus règne sur eux et les affranchisse. Quel remède à un tel aveuglement? Quel moyen, aimable Jésus, de tirer les hommes de cette erreur? Nous sommes obligés de dire avec toi, *laissez-*

les, ce sont des aveugles qui tomberont enfin dans la fosse. Nous sommes obligés de les laisser dans leur misère, parce qu'ils ne veulent ni la voir, ni en être délivrés.

Quel malheur n'est ce pas d'être abandonné de Jésus et d'être exclus de son règne de grâce et de gloire ; et quel crime n'est-ce pas de le forcer à nous abandonner à Satan, au péché et à la damnation, lui qui n'est venu au monde que pour détruire les œuvres du Diable et pour sauver les pauvres pécheurs !

Mais vous, chers auditeurs, qui sentez quelques désirs pour Jésus et pour son royaume, qui souhaitez de le connaître, et d'en goûter les priviléges, ne vous laissez point séduire par le monde impie, ni par votre cœur corrompu. Apprenez à reconnaître votre misère et votre vide ; gémissez-en aux pieds de Jésus ; conjurez-le de vous ouvrir la porte de son royaume ; ne refusez point d'y entrer par la porte étroite, et ne méprisez point le chemin qu'il vous montre, qui est celui de la répentance, du renoncement à vous-même, à vos passions, et au monde. Enfin *demandez, et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, heurtez, et l'on vous ouvrira*. Oui ; vous serez introduits dans ce royaume de grâce et de gloire par Jésus, qui est la porte, le chemin, la vérité et la vie.

Ah ! Jésus roi de gloire, combien ton royaume est peu connu aux âmes incrédules ! Combien est-il caché à la nature, et voilé aux yeux de la chair ! Mon Dieu, si tu ne m'ouvres les yeux, je n'en découvrirai jamais les salutaires merveilles. Je t'avoue mon ignorance, et mon peu d'expérience dans ces mystères cachés. Mais toi, ô Jésus ! qui es la lumière du monde, le soleil de

justice, manifeste-le une fois dans moi. Il me semble déjà que je le désire, et que je souhaite de le chercher; aide-moi à y entrer. Attire-moi à toi, et m'introduis enfin dans ton heureuse communion, ô mon Roi? afin qu'en goûtant la vertu de ta grâce, et la douceur de ton amour, je contemple la gloire que le Père t'a donnée, et que j'y participe éternellement, Amen!

IIIme. SERMON.

LES SIGNES DU DERNIER JUGEMENT.

Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; et sur la terre, les peuples seront dans la consternation et ne sachant que devenir, la mer et les flots faisant un grand bruit. Les hommes seront comme rendant l'âme de frayeur, dans l'attente des choses qui arriveront partout le monde ; car les puissances des cieux seront ébranlées. St. Luc, chap. xxi. 25, 26.

Mes bien-aimés auditeurs !

Les Avens ou les avénemens du Fils de Dieu sont, sans contredit, des matières bien dignes de l'attention et de la méditation d'une âme immortelle.

Son avénement en chair, par lequel il a pris la nature humaine et a été fait semblable à nous, est un mystère si profond, que les anges mêmes ne sauraient assez l'approfondir ni l'admirer. Ces esprits bienheureux éclatent en chants de triomphe, lorsqu'ils sont appelés à être les témoins et les hérauts de ce mystère : *Gloire*

soit à Dieu, disent-ils, *dans les cieux très-hauts*, *en terre paix*, *envers les hommes*, *bonne volonté*. LUC II, 14. Mais vous, que la chose touche de plus près ; vous en faveur de qui cet adorable Fils de Dieu est venu, avec quelles dispositions ne devriez-vous point envisager et méditer cet auguste mystère? Cet avénement est la base et le fondement de votre salut, sans cela vous seriez éternellement exclus de toute espérance de retour. Y pensez-vous, mes chers amis, en êtes-vous touchés? Pendant que les anges, qui y sont moins intéressés que vous, s'en réjouissent, vous ne sentez peut-être dans vos cœurs que de l'indifférence et de la froideur pour ce mystère de piété.

Son avénement en grâce, par lequel il vient dans le cœur de ses enfans, est un mystère qui n'est pas moins sublime ni moins nécessaire. C'est cet avénement en grâce de Jésus dans nos cœurs, qui nous rend salutaire et utile son avénement en chair ; et comme celui-ci est le fondement du salut, celui-là en est l'application et l'accomplissement ; de sorte que si Jésus ne vient habiter et régner dans nos cœurs, sa venue en chair ne nous servira de rien. Ainsi il nous importe d'examiner si cette seconde venue s'est faite dans nous, si Jésus est venu aussi dans nous pour nous absoudre, nous laver et nous délivrer de nos péchés, pour faire de nos cœurs son temple, et de nos âmes ses épouses? Cela étant, nous pourrons méditer avec joie la *troisième venue du Sauveur*, qui est son apparition *en jugement*. Cette dernière sera le terme décisif après lequel il n'y aura plus qu'une immuable éternité. Puisque Jésus, qui sera alors notre juge, nous avertit d'y penser, et nous ins-

truit des moyens de nous y préparer ; nous voulons, avec l'assistance de son esprit, examiner,

Quels sont les moyens de nous préparer à la dernière venue de Jésus. Ces moyens sont :

I. De nous bien laisser persuader, par le Saint-Esprit, des grandes choses qui seront alors manifestées.

II. De renoncer à nous-mêmes et au monde, pour nous attacher à Dieu et vivre dans la foi en Jésus-Christ, en veillant et en priant.

I. Pour éviter un danger, il faut le connaître : tant qu'on ne le voit point, et qu'on ne s'en croit point menacé, on y tombe aisément. Quand la sentinelle, qui voit venir l'ennemi, sonne du cor pour avertir le peuple, et que ce peuple ne s'en met point en peine, ne se tient point sur ses gardes, l'ennemi vient qui ravage tout. Mais quand le peuple, entendant le son du cor, craint, et s'apprête à repousser le danger, alors il n'est pas si facilement surpris. Nous de même, si nous voulons être bien préparés aux grandes choses qui doivent être révélées, il convient que nous prêtions l'oreille au son du cor, que Jésus, cette sentinelle d'Israël, fait retentir dans notre texte. Là il nous découvre les dangers qui nous menacent et les moyens de les éviter.

Le premier moyen qu'il nous présente pour nous préparer à sa dernière venue, *c'est de nous bien laisser convaincre des choses terribles qui arriveront alors*.

1°. Quelles seront ces choses étonnantes ? *C'est l'état de désolation dans lequel les méchans se trouveront alors*. Il y aura une telle détresse parmi les nations, qu'on ne *saura que devenir sur la terre*. Les hommes *seront prêts à rendre l'âme de peur*. On ne saurait guère

trouver d'expression plus forte pour marquer l'angoisse extrême d'une âme criminelle : *Ils seront en détresse!* Ces hommes accoutumés à vivre dans une liberté charnelle, qui ne voulaient se laisser gêner par rien, qui aimaient à suivre tous leurs penchans, qui se croyaient dans une profonde paix, qui ne savaient ce que c'était qu'angoisse et détresse ; ces hommes aveuglés se verront tout-à-coup environnés de détresse et d'angoisse de toutes parts, sans voir aucun moyen d'échapper. Ce sera alors que cette parole de l'esprit de Dieu paraîtra dans son accomplissement : *Plusieurs douleurs arriveront au méchant, et comme autant de mords et de freins dompteront l'homme insensé et semblable au cheval fougueux*, Ps. XXXII, 9, 10.

Dans cet état les hommes ne sauront que devenir sur la terre. Il n'y a rien de plus désolant que d'être dans de grandes douleurs, sans y voir de remède et sans pouvoir espérer de changement. Dans les maux de cette vie, on espère toujours quelque soulagement ou quelque adoucissement, ou qu'au moins les misères finiront avec la vie. Mais être dans la souffrance et dans le malheur, sans espérance de changement, c'est le gouffre du désespoir ; c'est ce que Jésus a voulu exprimer, quand il dit, *que les hommes ne sauront que devenir sur la terre.* De quel côté qu'ils se tournent, ils ne trouveront aucun refuge, aux cieux, en terre, du côté de Dieu, des hommes, des anges, des créatures ; tout leur sera un sujet de découragement et de désolation, selon cette parole de l'esprit de Dieu : *Alors on mènera un bruit semblable au bruit de la mer, on regardera vers la terre ; mais voici, il y aura des ténèbres, et la calamité viendra avec la lumière ; et même il y aura des ténèbres*

au ciel sur eux, Esaïe v, 30. C'est pourquoi Jésus-Christ ajoute, *qu'ils seront comme rendant l'âme de peur*. Où sera alors le courage de ces ames fières et orgueilleuses, qui se font un point d'honneur de mépriser tous les dangers, de ne craindre ni Dieu, ni diables, ni hommes ; qui regardent leurs semblables avec un esprit de hauteur, qui se croiraient déshonorés s'ils faisaient paraître le moindre mouvement de crainte ? Hélas ! toute leur force d'esprit, leur fermeté d'âme sera brisée comme un roseau ; tout pliera, tout s'abimera sous le poids accablant de la colère qui les pressera, et à la vue de tous les malheurs qui tomberont sur eux. En un mot, il sera vrai de tous les méchans, qu'ils seront *comme rendant l'âme de peur*.

Chers enfans de Dieu, qui êtes quelquefois dans la détresse, qui êtes souvent si affligés, et qui, ne trouvant sur la terre aucune place fixe, êtes chassés de lieu en lieu comme les sauterelles ; vous qui dites avec David : *Je suis affligé et comme rendant l'âme, dès ma jeunesse j'ai souffert tes frayeurs, et je ne sais où j'en suis.* Ps. LXXXVIII, 15. Consolez-vous : il vaut mieux que vous supportiez des disgraces auxquelles il y a du remède, que de souffrir, avec les impies, celles qui sont sans retour. Il vaut mieux que votre Dieu vous afflige maintenant pour un temps, qu'il vous fasse boire de bonne heure dans la coupe amère de sa croix, que d'être obligés d'en avaler la lie avec les méchans. Ah ! mon Dieu, donne-moi ici ma portion de souffrance, et épargne-moi quand ta grande colère éclatera sur tes ennemis.

2°. Quelles seront *les causes* de ce triste état de désolation, dans lequel les âmes impénitentes tomberont Jésus-Christ nous en découvre trois.

La *première*, ce sera les choses effrayantes et terribles qu'ils verront et entendront. *Car il y aura des signes au soleil, dans la lune, et aux étoiles ; la mer sera bruyante et ses ondes, et les puissances des cieux seront ébranlées.* Ce bouleversement des créatures les fera pâmer de frayeur. Les créatures qui jusqu'alors avaient servi, malgré elles, à ces âmes rebelles, qui avaient été assujéties à leur vanité, et qui n'avaient rendu qu'à regret leurs services à ces ennemis de leur Créateur ; ce beau soleil qui avait été obligé d'éclairer tant d'abominations, et à la face duquel s'étaient commises tant d'œuvres de ténèbres, témoignera alors que ce n'était qu'à regret qu'il répandait sa clarté. La lune qui, comme la reine de la nuit, avait vu tant de crimes ; de dissolutions, et tant de divertissemens charnels, tant de folies et d'extravagances, en témoignera alors son horreur, et refusera désormais sa lumière à tant de choses odieuses à son Créateur. Ces cieux, cette terre, cette mer, qui auront fourni aux hommes les moyens d'assouvir leurs passions, s'élèveront contre eux, leur reprocheront l'abus qu'ils auront fait des biens qu'ils leur fournissaient, et en demanderont vengeance. Enfin toutes ces créatures seront comme des soldats retenus en embuscade, qui se jetteront alors sur les misérables mondains, les désoleront, et les épouvanteront jusqu'à leur faire rendre l'âme de peur. Ce sera alors qu'on verra la vérité de ce que dit l'apôtre : *Que toutes les créatures gémissent, qu'elles attendent avec un ardent désir que les enfans de Dieu soient manifestés*, Rom. VIII, 19, 20, 21.

Vous le verrez alors, âmes charnelles et mondaines, que ces créatures dont vous faites vos dieux, auxquelles vous donnez vos cœurs et la gloire qui n'est due qu'au

Créateur, détesteront cet horrible abus ; et ce vous sera un sujet de désolation de voir que ceux que vous aimiez, qui faisaient votre joie et vos délices, seront des ennemis qui se déclareront contre vous. Où fuirez-vous, quand vous verrez les cieux et la terre s'élever contre vous ; quand, loin de tirer quelque consolation de vos biens, de vos richesses, de vos amis, de vos femmes et de vos enfans, ils vous deviendront autant d'accusateurs, de bourreaux et d'ennemis qni aggraveront votre misère ? Ah ! si vous y pensiez, chers frères, vous seriez plus prudens que vous ne l'êtes dans l'usage que vous faites des créatures ; vous tâcheriez de les bien employer, afin de ne point exciter leurs plaintes contre vous ; vous travailleriez à devenir les amis de leur Créateur, et alors toutes vous serviraient et se réjouiraient de pouvoir concourir avec vous à le glorifier.

Cependant, cette *première cause* de l'angoisse des méchans ne sera rien en comparaison de la *seconde*, qui sera *l'attente des choses qui devront arriver*. Ici la désolation se changera en désespoir, quand ils penseront à ce qui les attend, quand ils verront à la porte l'accomplissement de toutes les menaces que Dieu leur a faites ; un jugement, un Dieu vengeur et courroucé, entre les mains duquel c'est une chose terrible de tomber, une perdition, et enfin une éternité de maux. L'attente où ils seront de ces derniers malheurs, leur causera une détresse et une crainte mortelle.

Quand les choses sont encore éloignées, elles touchent peu, on les regarde de sang-froid, sans se mettre en peine de se préparer à la rencontre de son Dieu. Mais quand elles seront présentes, qu'il n'y aura plus de retard ni de délai, et qu'enfin les méchans

verront que le temps est venu ; alors leurs âmes se sentiront tout-à-coup saisies d'angoisses, de tourment et de désespoir ! Ce sera alors qu'ils crieront inutilement aux montagnes et aux rochers : *Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu ; et qui pourra subsister?* Apoc. VI, 16, 17. Si les vrais pénitens ressentent de si vives douleurs, quand Dieu par les foudres de sa loi les convainct qu'ils ont mérité toutes ces choses ; s'ils sont angoissés dans leur répentance de sentir la main d'un Dieu, qui pourtant n'est pas, à beaucoup près, si terrible qu'elle le sera alors ; quelles ne seront pas les douleurs qu'éprouveront les méchans, lorsqu'ils sentiront la colère de ce Dieu, sans espoir qu'elle puisse jamais être appaisée? Ah! pensons-y, chers amis, et préparons-nous à la rencontre d'un Dieu qui viendra avec un appareil si effrayant.

Enfin la *troisième* cause de la douleur et de l'angoisse des méchans, sera la *vue de Jésus*; la vue de la gloire, de la puissance et de la Majesté avec laquelle il paraîtra. *Alors on verra le fils de l'homme*, dit notre texte, *venant sur une nue avec puissance et grande gloire.* Ce doux Sauveur, si plein de grâce et d'amour ; ce charitable fils de l'homme, qui n'est que tendresse et douceur, et dans le sein duquel il y a une vie et une gloire si ravissante ; ce paisible Agneau qui fait et qui sera le sujet de la joie et de l'assurance des enfans de Dieu, c'est celui-là même qui sera le sujet des frayeurs des méchans.

Pourquoi cela ? C'est qu'il ne paraîtra plus sous cette forme de mépris et de croix. Il viendra avec puissance

et grande gloire ; alors sa gloire, Sa Majesté, sa puissance infinie sera révélée aux yeux de toutes créatures. *Il se montrera du ciel, au milieu des flammes ardentes: il se vengera de ceux qui ne connaissent point Dieu et qui n'obéissent point à l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ.* 2 Thess. 1, 7, 8, 9. Quelle sera leur consternation, quand ils verront ce Jésus qu'ils auront méprisé, outragé, persécuté, dans sa personne, dans sa parole et dans ses membres; ce Jésus dont ils auront eu honte, et dont ils auront foulé la grâce aux pieds ; ce Jésus enfin qu'ils auront renié et combattu, en se livrant à Satan et au monde pour faire la guerre à Dieu. Ce sera alors qu'ils seront dans une surprise inexprimable qui remplira leurs cœurs d'angoisses. *Alors les rois de la terre, et les princes, les riches, les officiers de guerre, et les puissans; tous les hommes, esclaves et libres, se cacheront dans les cavernes, et dans les rochers des montagnes, et ils diront aux montagnes : Tombez sur nous, et aux rochers, couvrez-nous, et nous cachez de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau; car la grande journée de sa colère est venue, et qui pourra subsister?* Apoc. VI, 15, 16, 17.

Hélas ! combien cette parole n'aggravera-t-elle pas le tourment des méchans, *la colère de l'Agneau!* La colère d'un Dieu qui n'avait que de l'amour pour eux ; dont la grâce leur était acquise et offerte gratuitement; qui comme un Agneau tendre et doux s'etait immolé et sacrifié pour eux, et qui s'offrait sans cesse à eux avec les trésors de son amour. Quel crève-cœur pour eux que de penser à toutes ces choses ! Cet Agneau, dont ils auront méprisé la douceur, sera alors pour

eux un lion rugissant, en la présence duquel ils trembleront, et devant lequel ils ne pourront subsister. Ah! pensez-y, chers amis, pendant qu'il est temps : profitez des offres que ce doux Agneau vous fait maintenant, ne méprisez point sa simplicité, prenez son joug, et rendez-vous à ses invitations, tandis qu'il vous tend les bras ; afin que vous trouviez un refuge en lui quand sa grande colère éclatera contre les impies. *Bienheureux seront alors ceux qui oseront se retirer vers lui.* Ps. II, 12.

Voyons maintenant quel sera *l'état opposé* des enfans de Dieu. Jésus-Christ nous le décrit dans notre texte, comme un état d'assurance, et de confiance, dans lequel ils pourront voir toutes ces choses, sans en être effrayés; *Levez vos têtes en haut*, leur dit-il. Il veut par-là nous faire comprendre que ses enfans auront l'assurance de regarder leur juge *en face*, pendant que les méchans, dans la honte et dans la confusion, baisseront les yeux, et se cacheront devant lui. Ce Jésus, qui viendra dans les nues avec gloire, sera leur ami, leur frère, qu'ils auront connu et aimé, celui dont ils auront été les brebis dans ce monde; ils oseront non-seulement lever leurs têtes et leurs visages vers lui, mais encore approcher de son trône, et s'aller jeter entre ses bras. Comme ils n'auront point eu honte de lui devant les hommes, mais qu'ils l'auront confessé, lui aussi n'aura point de honte d'eux, mais il les avouera pour siens, comme ses âmes rachetées devant son Père et devant toutes les créatures.

Quand une personne, avec laquelle nous sommes en guerre, vient à être élevée, ou devient tout-à-fait notre maître, nous n'avons pas le courage de la

regarder en face ; au contraire nous souhaiterions d'éviter à jamais sa présence : c'est ainsi que Caton d'Utique aima mieux se donner la mort que de paraître devant César, son rival et son ennemi, qui venait à lui avec une armée victorieuse, après avoir défait les armées des Romains. Mais quand on a l'avantage d'être dans l'amitié d'une personne que la fortune élève, et qu'on est avec elle dans une union sincère, on se réjouit de son bonheur, on l'en félicite avec joie, on paraît devant elle avec contentement, et avec des témoignages d'assurance : on participe en quelque sorte à son élévation, on se promet de la partager. C'est ce qui se vérifiera à l'égard des enfans de Dieu, quand ils verront paraître leur ami et leur époux avec grande gloire et puissance ; dans les transports de leur joie, ils leveront leurs têtes en haut, pour s'apprêter à le recevoir, à se jeter dans son sein, et à participer à sa gloire.

Ces paroles, *levez vos têtes en haut*, marquent aussi que les enfans de Dieu, dans ce monde, sont ordinairement dans *l'obscurité*, dans *l'affliction* ; et qu'ils marchent en deuil, penchés et courbés contre terre, comme David le dit de lui ; que leur portion ordinaire est d'être opprimés, méprisés des enfans de ce siècle. Les méchans au contraire marchent tête levée, ils sont honorés, estimés et élevés en honneur. Mais alors les choses changeront entièrement de face, les enfans de Dieu, qu'on opprimait, leveront la tête ; et ces âmes fières et orgueilleuses seront abaissées, et couvertes d'une si grande confusion qu'elles n'oseront tourner les yeux vers Jésus. Pourquoi le Sauveur, pour exhorter ses enfans à élever leurs têtes, employe-t-il

une similitude, qui tend à leur faire faire une attention singulière à l'exhortation qu'il leur adresse? Il a voulu faire entendre par-là que, quand ces choses arriveront, ses enfans pourront à peine croire ce qu'ils verront. Le monde aura été couvert d'un hiver si long et si glacé, il aura croupi dans un si grand refroidissement et dans une si profonde sécurité, que quand le printemps de la délivrance paraîtra, quand les arbres et les fleurs commenceront à éclore, pour annoncer la venue du soleil de justice, à peine pourront-ils croire que l'été soit proche. *Quand l'Éternel viendra ramener et délivrer ceux de Sion qui étaient en captivité, ils seront comme ceux qui songent.* A l'exemple de saint Pierre, ils ne pourront presque pas croire que ce qui se fera soit réel; mais ils *croiront voir une vision*.

J'ajouterai encore cette réflexion. Je crois que ce charitable Sauveur avait en vue de donner courage à ceux qui seront alors dans quelque état de tentation; car il ne faut point douter qu'au temps de cette dernière venue de Jésus, il ne se trouve beaucoup d'âmes pénitentes qui seront engagées dans un triste état de doute, de défiance, et qui par conséquent, à la vue de toutes ces choses effrayantes, pourraient tomber dans la crainte et le découragement. Il semble que Jésus a vu que ceux d'entre ses élus qui seront encore faibles, pourraient tomber dans l'angoisse aussi bien que les méchans. Pour porter ces âmes faibles à prendre courage et à vaincre tous les mouvemens de crainte, il leur dit : *Levez vos têtes en haut;* il veut ainsi les porter efficacement à s'assurer que leur délivrance approche. Lorsqu'à la résurrection de Jésus, cet ange lumineux descendit du

Ciel et roula la pierre de devant le sépulcre, les gardes qui étaient là, et les femmes qui étaient venues pour l'embaumer, furent tous épouvantés; mais il y eut une distinction entre les uns et les autres; car l'Ange dit aux femmes : *Ne craignez point.* Quant aux gardes, il ne leur dit rien; il les laissa dans leur frayeur; il ne se mit point en peine de les rassurer. Il en sera de même à la manifestation de la grande gloire de Jésus : il y aura peut-être des âmes pieuses qui seront épouvantées et craintives; mais Jésus les rassurera bientôt, et leur dira : *pour vous, ne craignez point.* Ceci doit consoler les pauvres âmes affligées qui, dans le sentiment de leurs péchés et de leur indignité, se jugent toujours incapables de subsister devant Jésus.

Mais il n'y a rien ici qui doive rassurer les méchans contre les frayeurs que l'idée de ce jugement produit en eux, quand le Saint-Esprit frappe leurs cœurs par les représentations de grandes choses à venir. Ici, cher ami, tu as sujet d'examiner sérieusement ton état et tes dispositions à l'égard de ton Sauveur. Si tu l'aimes, si tu le cherches, si tu soupires après lui, si tu en fais plus de cas que de toutes les choses du monde; ces recherches, ces sollicitudes ne te nuiront point; au contraire, elles seront converties en joie et en assurance; mais si tu es dans un état d'impénitence, et que ton cœur ne soit pas encore changé et sincèrement converti à lui; alors tes angoisses, loin d'être changée en joie à la vue de Jésus, seront augmentées et continuées dans toute l'éternité.

Quels seront *les motifs* de l'assurance que les enfans de Dieu ressentiront alors? Notre Sauveur les réduit à celui-ci : *parce que votre délivrance approche.* La cause

de leur joie, c'est qu'enfin le temps de leur parfaite délivrance et de l'entier accomplissement des promesses de Dieu sera venu. Ils se verront près du port, après tant de rudes tempêtes qu'ils auront essuyées. Après plusieurs dangereux combats qu'ils auront soutenus contre les ennemis, ils se verront à la veille d'une éternelle paix. Pendant que les enfans de Dieu sont dans ce monde, ils sont, à la vérité, affranchis du diable et de sa tyrannie; ils ne sont plus ses esclaves; ils n'obéissent plus à ses suggestions, ni aux convoitises de leur chair; mais ils sont encore exposés aux attaques de ces ennemis. De temps en temps ils en sont inquiétés et obligés de courir aux armes pour les repousser; ainsi leur vie est un état de guerre. Ils ont besoin de tenir une contenance ferme, et de rester continuellement près de Jésus, leur Chef, pour pouvoir combattre les inclinations dépravées de leurs cœurs corrompus, résister aux tentations de Satan, et aux persécutions des méchans. Ce qui fait le principal sujet de leur tristesse et de leurs gémissemens, c'est le poids de la corruption dont leur nature est infectée; c'est ce qui les fait souvent soupirer avec Paul, *hélas! misérable que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort?* Mais alors le temps de la délivrance sera venu; alors ils seront pour jamais arrachés aux poursuites de tous leurs ennemis et hors de tout danger. L'approche d'une telle délivrance sera bien capable de remplir leurs âmes de joie et d'allégresse. Un voyageur fatigué voit avec plaisir approcher la fin d'une course pénible. Un soldat blessé est bien aise de voir arriver le temps où il jouira avec tranquillité du fruit de ses travaux. Un ouvrier harrassé se réjouit de voir venir le soir pour aller recevoir son salaire et se reposer de son travail. Ainsi

les enfans de Dieu, les soldats de la milice de Jésus lèveront leurs têtes, et se réjouiront de voir leur Dieu venir pour leur donner son repos, sa victoire, et pour les introduire dans une paix qui sera aussi durable que l'éternité.

Vous voyez, chers auditeurs, qui sont ceux qui pourront lever leurs têtes à la venue de Jésus : ce sont ceux qui auront déclaré la guerre au Diable, au monde et à leurs passions ; qui auront pleuré sur leur misère ; qui auront été affligés, moqués, haïs, persécutés pour le nom de Jésus ; qui auront attendu et obtenu leur délivrance de lui seul, et qui auront vécu de la foi, dans l'attente de sa glorieuse apparition. Mes frères, attendez-vous ainsi une délivrance? Quels sont les maux spirituels qui vous font gémir? Voyez, si vous en sentez quelques-uns, dont vous seriez bien aises d'être délivrés. Regardez-vous ce monde comme un pays étranger, dans lequel vos âmes ne trouvent point leur véritable place? Soupirez-vous après une pleine manifestation des biens célestes du royaume de Jésus? Ah! qu'il est à craindre que vous ne pensiez pas à toutes ces choses! vos cœurs et vos affections sont dans la terre, vous ne sentez point vos misères spirituelles, vous cherchez et vous prenez vos plaisirs dans ce monde. Dans cet état vous n'êtes guère dans l'attente d'une délivrance ; et je crains fort que, quand elle arrivera, ce ne soit pas pour vous ; parce que vous ne l'aurez pas désirée, et que vous n'aurez point aimé l'apparition du Seigneur Jésus-Christ. Quelle est la sécurité dans laquelle vous vivez! Pensez-y un peu, chers amis, réveillez-vous, pendant qu'il est encore temps de sentir vos misères, pour y trouver du remède.

Prenez le parti de vous donner de bonne heure à Jésus, afin que vous soyez du nombre de ceux qui lèveront leurs têtes en haut, quand il viendra apporter la parfaite et éternelle délivrance.

Il me semble que toutes ces *grandes choses* seraient bien capables de nous toucher et de nous faire préparer à la dernière venue de Jésus, si nous y faisions une sincère attention, et si nous en laissions pénétrer nos cœurs. Ah! puisse l'esprit de Jésus lui-même, nous peindre vivement, d'un côté, la désolation épouvantable dans laquelle seront les méchans, et d'un autre côté, l'assurance et la joie inexprimable dans laquelle se trouveront les enfans de Dieu. Quand ce juge souverain viendra, environné d'une infinité de témoins, qui nous reprocheront nos rébellions et nos péchés; quand on verra un monde qui se dissoudra avec un bruit sifflant de tempêtes; quand on aura devant soi un Dieu courroucé qu'on n'osera regarder; quand on sentira sous soi le gouffre infernal s'ouvrir, pour engloutir toutes les âmes criminelles: ce seront là des objets bien désolans pour des âmes rébelles à Dieu et éloignées de Jésus. Mais d'un autre côté, quel bonheur de pouvoir subsister en la présence de ce souverain Juge des vivans et des morts. D'avoir en lui une retraite assurée contre toutes les choses terribles qui paraîtront; d'oser pénétrer jusqu'à son trône, et se jeter entre ses bras pour y trouver une pleine délivrance de tous maux; enfin de trouver en Dieu, en Jésus un centre de bonheur et de repos solide et éternel. En vérité, c'est-là un sort dont il n'est donné à aucun homme d'exprimer la douceur et la gloire. Que ne donneriez-vous point alors, ou que ne feriez-vous pas,

s'il était encore temps pour éviter le malheur, ou vous procurer le bonheur? Certes, si vous y pensez un peu sérieusement, je ne doute point que ce ne vous soit un puissant motif pour vous préparer à ces grands événemens. Mais hélas! Satan emploie tout son pouvoir à détourner vos esprits de ces pensées-là; il détruit et étouffe, autant qu'il peut, tout sentiment des choses invisibles, et ne vous présente que les choses sensibles. Par malheur, cet ennemi du salut de vos âmes ne réussit que trop à vous séduire, parce que vous aimez à être trompés et à vous tromper vous-mêmes.

Demandez donc, chers amis, qui avez quelque désir d'être à Jésus, demandez à son esprit, qu'il veuille scéler en vous l'assurance des choses qui doivent une fois être révélées. Je suis assuré qu'alors vous aurez un puissant aiguillon qui vous excitera continuellement à la vigilance et à la prière. Ces deux exercices du fidèle sont les moyens que Jésus nous propose dans notre texte, et que nous allons examiner.

II. Ici Jésus nous met devant les yeux le parti que prend une âme qui voit les choses à venir, et les moyens qu'elle emploie pour profiter des lumières que l'esprit de Dieu lui donne. Il réduit ces moyens à deux chefs. De se détacher de soi-même et du monde. De s'attacher à Dieu par la vigilance et la prière.

A l'égard du premier il dit; *Prenez garde que vos cœurs ne soient chargés de gourmandise et d'ivrognerie, et des soucis de cette vie.* Deux grands liens d'iniquité retiennent les hommes dans la corruption, les éloignent de Dieu et de ses biens, et opèrent par conséquent leur ruine et leur damnation.

Le *premier* de ces deux liens est la *sensualité*, ou l'amour des plaisirs des sens, que Jésus-Christ nomme *la gourmandise et l'ivrognerie*. Les hommes ne condamnent ici, comme dans tous les autres péchés, que les excès grossiers. Quand un homme noie sa raison dans le vin, qu'il se réduit à un état de bête, et qu'il se fait une habitude de cette vie dissolue, voilà ce qu'ils nomment un ivrogne; mais ils ne vont pas jusqu'à la racine, jusqu'au principe de la passion qui est dans le cœur. Ils ne croient pas que ce soit être ivrogne et gourmand que de contenter cette passion, et de donner à la nature plus de viande et de vin qu'il ne lui en faut pour la nourrir sobrement et la soutenir. Avoir l'esprit hors de son assiette, avoir le cœur appésanti par la trop grande quantité de nourriture, être dominé par cette humeur dissipée et licencieuse, à laquelle l'abus du vin donne essor, cela est compté pour rien chez les honnêtes gens du monde. Cependant Jésus-Christ entend quelque chose de plus, que ce que les hommes comprennent sous l'idée d'ivrognerie.

Il est certain que la gourmandise et l'ivrognerie sont des vices naturels à l'homme. L'homme ayant perdu le sentiment de l'amour de son Dieu, ce sentiment qui est la nourriture et la vie de son âme, est devenu l'esclave de ses appétits, et son plus grand contentement est celui qu'il trouve dans les plaisirs des sens. Si l'on acquiert des richesses, si l'on s'avance dans les honneurs, ce n'est, le plus souvent, que pour être plus en état de satisfaire à la sensualité. Tant que Jésus n'a point relevé une âme de sa chute, elle demeure sous la servitude des passions de la chair; de sorte que tout homme naturel et non converti est un esclave de ses sens.

La gourmandise et l'ivrognerie la plus générale, est celle qui se commet dans l'usage journalier qu'on fait des créatures. On ne mange pas seulement pour donner au corps les alimens nécessaires à son entretien ; mais on mange encore pour assouvir la convoitise, et pour contenter la passion. Le mauvais riche n'était pas un de ces grossiers ivrognes auquel le Saint-Esprit reproche d'avoir noyé leur raison dans le vin ; *mais il se traitait chaque jour bien et magnifiquement*. Il abusait des créatures, en les faisant servir à engraisser son corps, et à satisfaire ses convoitises ; comme font ceux qui mangent et boivent jusqu'à ce que leur cerveau soit brouillé par la fumée du vin et des viandes, et que leur esprit soit devenu lourd et pesant : vous les voyez alors peu en état de vaquer aux affaires de la vie, bien moins aux affaires de leur salut. C'est pourquoi Jésus-Christ dit que l'effet de la gourmandise et de l'ivrognerie est de rendre stupide et incapable de s'élever vers les choses éternelles et célestes. Il n'y a que des âmes un peu réveillées qui remarquent qu'elles tombent aisément dans l'abus des créatures, et qu'elles se trouvent ensuite languissantes, paresseuses, dégoûtées de la prière et de la méditation des choses spirituelles : en un mot, elles regardent comme gourmandise et ivrognerie tout usage des créatures qui interrompt ou rallentit le commerce continuel de foi et d'amour qu'il doit y avoir entre elles et leur Sauveur. C'est pourquoi elles recourent à la grâce de Dieu qui nous apprend à vivre en ce siècle sobrement, aussi bien que justement et religieusement.

Vous voyez par-là, mes frères, que la vraie sobriété est aussi rare que le vrai christianisme, et qu'il n'y a que les enfans de Dieu, conduits par l'esprit de Jésus, qui

soient vraiment sobres. Ainsi quand la parole de Dieu parle de la gourmandise et de l'ivrognerie, il ne faut pas seulement entendre ces grossiers excès auxquels quelques âmes brutales s'abandonnent ; mais encore ces penchans subtils et cachés pour les plaisirs des sens, qui se font encore quelquefois sentir chez les enfans de Dieu ; et c'est particulièrement à ceux-ci que le Sauveur veut parler, quand il dit : *Prenez garde que vos cœurs*, etc. Pensez-y, vous qui desirez de subsister une fois devant Jésus ; demandez-lui des cœurs vigilans, tempérans, et toujours prêts à aller au-devant de lui quand il viendra. Souvenez-vous de cette excellente règle de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelqu'autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu*, 1. Cor. x, 31. *Quoique vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos actions, que tout se fasse au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, rendant par lui des actions de grâces à Dieu notre Père*, Col. III, 17.

Un *second attachement* assez ordinaire à l'homme naturel, est celui qu'il a pour le monde et ses faux biens. C'est ce que Jésus-Christ nomme *les soucis de cette vie*. Le souci vient de cette double cause, ou du désir d'un bien, ou de l'appréhension d'un mal. La crainte d'un mal met l'âme en souci, selon que le mal est plus ou moins grand. Le désir et l'espérance d'un bien produit aussi le souci, selon la grandeur de ce bien et la violence de la passion qui s'y attache. Les sources des soucis des mondains sont donc les maux et les biens de cette vie ; c'est pourquoi Jésus-Christ les nomme *des soucis de cette vie*. Les cœurs charnels ne s'inquiètent que lorsqu'ils craignent de perdre ou leurs biens, ou

leur réputation, ou la faveur des grands; souvent même les plus légères pertes et les moindres dangers sont capables de les remplir d'inquiétudes dévorantes : d'un autre côté, ils ont des désirs violens et avides pour les biens de la terre, ils aspirent aux dignités, ils aiment à avancer leur fortune, et ils cherchent les moyens d'en venir à bout avec des empressemens accompagnés de crainte et d'agitation. Ils ne pensent qu'à cela, ils y rêvent jour et nuit, ils font mille projets imaginaires, qui remplissent et troublent leur cerveau; en sorte qu'ils sont dans une continuelle anxiété.

Bon Dieu! combien n'est pas à plaindre une pauvre âme esclave du monde; elle n'a de repos ni jour ni nuit, et pourtant elle se plait dans ses inquiétudes; elle aime à s'étourdir, pour ne point sentir le malheur où elle est tombée, en perdant son Dieu et son souverain bien! Quant aux biens et aux maux réels et à venir, une âme charnelle s'en met peu en peine : elle ne désire point les uns, et ne craint point les autres, d'une manière qui la mette beaucoup en souci, qui la fasse penser, chercher, comme elle le fait pour les choses présentes. Si quelquefois la considération des choses éternelles vient la frapper, ce sont des pensées passagères, des mouvemens désagréables, qu'elle tâche d'étouffer, et dont elle se débarrasse le plus tôt qu'il lui est possible, pour se fixer de nouveau sur les objets terrestres. Telle est la disposition ordinaire des hommes du monde; elle les rend incapables de s'élever vers Dieu; aussi le Sauveur dit-il des soucis de cette vie, que l'effet qu'ils produisent, c'est d'appesantir et d'abrutir l'âme. Tout ce qu'elle fait pour Dieu, elle ne le fait que par coutume, et sans y avoir aucun attachement sincère. Mais

hélas ! le plus grand mal est que ces pauvres âmes sont dans ce triste et dangereux état, sans le savoir et sans vouloir le croire. Il n'y a que ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, qui renoncent à ces soucis rongeans de la terre, qui sachent combien ils accablent nos âmes : il n'y a qu'eux qui en gémissent devant Dieu, et qui tâchent avec Abraham, d'écarter ces volées d'oiseaux qui viennent troubler leurs sacrifices, et interrompre leur attention pour les choses éternelles.

Voyez, chers auditeurs, voilà les deux grands attachemens auxquels il vous faut renoncer, si vous voulez une fois subsister devant Jésus : l'attachement à vous-même par la sensualité, et l'attachement au monde par les soucis de cette vie. En vérité, si vous continuez à vous laisser entraîner par votre chair et par le monde, et si vous ne cherchez point en Jésus l'affranchissement des liens qui vous attachent à vous-mêmes et à la terre ; quand ce Sauveur viendra, vous vous trouverez chargés de fardeaux qui vous empêcheront de lever vos têtes en haut, d'aller au-devant de Jésus avec assurance, et vous précipiteront dans les ténèbres de dehors, par leur poids accablant. Considérez que vous êtes environnées d'ennemis, et que les plus dangereux sont ceux que vous portez dans votre propre sein. Ce sont vos désirs, vos passions, vos soucis rongeans pour les biens, les honneurs et les plaisirs de ce siècle. Voulez-vous en être affranchis et jouir de l'heureuse liberté des enfans de Dieu ? Allez à Jésus, attachez-vous à lui ; il vous déchargera du poids qui vous accable, et rompra les chaînes qui vous tiennent captifs. *Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres.* Si vous lui demandez les forces de son esprit, il vous les accordera, et si de

votre côté vous vous servez des moyens et des grâces qu'il vous présente, vous vous préparerez à sa venue, en veillant et en priant, comme il nous y exhorte dans notre texte, quand il dit : *Veillez et priez, afin que vous*, etc.

Quand notre âme est détachée du monde, il faut qu'elle contracte d'autres engagemens : il faut qu'elle soit liée à quelque chose par amour et par inclination ; et ces attachemens nouveaux ont pour objets Dieu et les choses divines. Les liens qui doivent l'attacher à Dieu, sont la vigilance et la prière. *Veillez* et *priez*, dit Jésus-Christ.

1°. Il veut que ses enfans veillent. Qu'est-ce que la vigilance? C'est l'état d'un enfant de Dieu, qui est sur ses gardes du côté de ses ennemis, et qui attend son maître. Je dis que la vigilance est l'état d'un enfant de Dieu; car il est impossible qu'une âme mondaine veille. Pour pouvoir veiller, il faut être réveillé de la mort et du sommeil spirituel par la repentance. Il faut avoir entendu cette voix de l'Esprit, qui dit, *réveille-toi, toi qui dors et te relève d'entre les morts, et Jésus-Christ t'éclairera ;* Eph. v. 14. Il faut avoir été appelé de son tombeau par la puissante voix de Jésus, qui s'écrie : *En vérité, je vous dis que l'heure vient et est déjà venue ; que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront ;* Jean v. 24. Cette vigilance est un état dans lequel un enfant de Dieu se tient sur ses gardes du côté de ses ennemis. Par la nouvelle vie qu'il a reçue de Jésus, et par la lumière qui lui a été communiquée, il a appris à connaître ses ennemis, à être salutairement effrayé des desseins qu'ils ont de le perdre et des moyens qu'ils emploient pour cela ; il a

commencé à savoir la vérité de cette parole : *Satan tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer ;* 1 Pier. v. 8. Instruit par le Saint-Esprit, il sait que sa chair et le monde sont des ennemis dangereux qui veulent, par leurs allèchemens, l'entraîner dans le péché, et par-là dans la perdition. Ayant commencé à découvrir tous ses ennemis cachés, la vigilance le porte à se tenir sur ses gardes et en défense, pour n'être pas séduit par leurs tromperies, ou vaincu par leurs attaques. Il veille sur soi-même, sur ses sens, sur sa bouche, sur ses paroles, sur toute sa conduite. Il veille sur les machinations de Satan ; il tâche de s'armer de toutes les armes de Dieu, et de lui résister, étant ferme dans la foi. Il est en garde contre les tentations du monde qui, tantôt par flatterie et par douceur, tantôt par menaces et par violence, tâche de le détourner des voies de Dieu, et de l'entortiller dans ses convoitises. Tenant ferme à Jésus, par la foi, il n'est ni épouvanté par les menaces, ni captivé par les délices du siècle. Il s'en retire ; il fuit les pécheurs, et ne s'assied point au banc des moqueurs ; il dit : *Que mon âme n'entre point en leur conseil secret, et que ma gloire ne soit point mêlée à leur assemblée ;* Gen. XXXIX.

L'esprit qui anime les enfans de Dieu n'est donc point un esprit léger et étourdi qui aille et vienne dans le monde, sans précaution et sans prudence ; qui parle, qui agisse sans prendre garde à ce qu'il fait. Leurs désirs se rapportent à l'ami éternel de leurs âmes ; ils regardent sans cesse Jésus l'auteur et le consommateur de la foi. C'est ainsi que vous devriez veiller ; vous devez avoir des gardes à toutes les avenues de vos âmes, à vos oreilles, à vos lèvres ; vous devez avoir des freins à vos

langues ; vous devez sans cesse être en garde contre vos passions, afin que vous n'en soyez pas surmontés au premier assaut qu'elles vous livrent.

La vigilance est aussi une attente du Maître, du Seigneur qui doit venir. Un serviteur infidèle oublie son maître ; il ne pense point qu'il doit venir ; il se met à manger et à boire avec les ivrognes, et à battre ses compagnons de service ; puis, quand son maître vient, il le trouve dormant, c'est-à-dire, mal préparé à le recevoir, et dans un état de rebellion contre lui : c'est pourquoi il le chasse et lui donne sa part avec les hypocrites. Mais un fidèle serviteur n'oublie point son Seigneur, quoiqu'il tarde à venir. Qu'il vienne à la première, ou à la seconde veille, ou à l'heure que le coq chante, il veille, il l'attend en faisant sa volonté et en se tenant sous les lois qu'il lui a prescrites, afin d'avoir à l'arrivée de son maître le sort de ce serviteur que Jésus déclare bien-heureux ; Math. XXIV. 46. Le défaut de vigilance nous met en danger d'être surpris, non-seulement par nos ennemis, mais aussi par celui qui nous a commandé de veiller jusqu'à ce qu'il vienne. Comme il doit venir à une heure que nous ne savons pas, s'il nous trouve dormant quand il viendra, nous serons traités comme des serviteurs infidèles. C'est pourquoi un enfant de Dieu veille en tout temps ; il n'a point d'heure, point d'occasion où il se croie dispensé de ce devoir. Il veille dans la prospérité et dans l'adversité ; il veille dans le temps que tous les autres croient qu'il est permis de donner à la chair quelque licence et quelque relâchement. *L'homme sage, quoi qu'il fasse, craint toujours ; mais le fou ne prend point garde au tems.*

2°. A la vigilance, Jésus-Christ veut que ses enfans

joignent la prière : *Priez en tout temps*, leur dit-il. La vigilance ne peut être sans la prière, ni la prière sans la vigilance; c'est pourquoi ces deux vertus sont presque toujours jointes ensemble dans l'Ecriture; *veillez et priez*, disait Jésus-Christ à ses disciples; et saint Pierre, *la fin de toutes choses approche; soyez donc sobres, et veillez en priant*. Pourquoi le Saint Esprit joint-il ainsi ces deux vertus? parce qu'elles sont indispensablement nécessaires l'une à l'autre. La vigilance nous découvre nos ennemis et nous montre les dangers éminens auxquels nous sommes exposés. La prière demande du secours à celui qui peut nous délivrer de tous maux et nous défendre contre tous nos ennemis. Quand une âme a une fois les yeux ouverts, on n'a pas besoin de la pousser à la prière; elle ne peut que supplier son libérateur, implorer son secours et lui demander sa délivrance. Le flambeau de la prière, c'est la vigilance, qui nous fait voir, d'un côté nos misères et nos dangers, et de l'autre le puissant secours de notre Dieu.

C'est ici le lieu de réfléchir sur ces paroles de notre Sauveur: *Priez en tout temps*. La prière n'est pas une effusion de quelques paroles, ni un exercice de bouche, ou des lèvres, mais un acte du cœur, par lequel une âme vigilante représente sans cesse ses nécessités à son Dieu, par des soupirs et des élans poussés vers son trône. Pour cela elle n'a besoin ni de temps ni de lieu; tous les temps, tous les lieux, tous les momens lui sont propres, parcequ'elle a dans son cœur celui qu'elle adore. Nulle occupation extérieure, nulle dissipation ne peut l'empêcher de s'entretenir avec celui qui vit en elle; elle peut toujours verser dans le sein de ce Dieu les épanchemens de son amour. La prière continuelle est

une chose inconnue et impraticable, tant que le Saint-Esprit n'a point fait de nos cœurs des maisons d'oraison; c'est un privilége propre aux enfans de Dieu, par lequel le St.-Esprit fortifie de plus en plus l'heureuse union où ils sont avec le Père en Jésus. Par cet entretien continuel du cœur avec Dieu, on devient de plus en plus familier avec lui, on apprend à le mieux connaître, et on pénètre toujours plus avant dans ses trésors d'amour et de tendresse. Quoi de plus digne d'une âme immortelle, et de plus heureux pour vous, que ce commerce intime et continuel d'un cœur fidèle avec son Dieu et son Sauveur! Vous retrouveriez par-là les trésors que vous avez perdus; vous remonteriez à votre source, vous seriez réunis à votre souverain bien, et vous rentreriez dans l'heureux centre du parfait et éternel repos. Quelle gloire! quel privilége est celui auquel Jésus le Fils de Dieu vous appelle en vous introduisant dans le Sanctuaire de son Père céleste, de son amour éternel!

Profitez, je vous en conjure, des offres avantageuses de votre Sauveur, et apprenez à connaître votre Dieu, en conversant avec lui, par la prière continuelle comme avec un bon Père, avant que vous le voyiez revêtu d'une majesté qui vous fera trembler. Si vous ne vous rendez pas aux gracieuses invitations de Jésus votre Sauveur, je ne puis attribuer votre refus qu'au pouvoir que Satan a encore sur vous : c'est lui qui vous détourne du conseil que Jésus vous donne. Combien n'est-il pas empressé à étouffer les bons mouvemens que le St.-Esprit pourrait exciter dans vos cœurs, en vous présentant de continuelles matières de dissipations! Combien vous suscite-t-il d'obstacles? Combien suggère-t-il d'excuses pour vous dégoûter et vous détourner de la prière? Quel soin

ne prend-il point pour vous entretenir dans la sécurité, pour vous faire vous contenter d'un fantôme de prière faite sans attention, sans amour, sans aucune sincérité? D'ailleurs, votre chair regarde cette prière continuelle comme une trop grande gêne, elle aime trop sa liberté pour prendre sur elle un joug qui la mortifierait continuellement, qui la tiendrait continuellement sous les yeux et sous la main de Dieu : de là vient qu'on ignore les doux avantages qui sont attachés à ce saint exercice, qu'on ne le pratique point, et qu'on est si mal préparé à subsister devant le fils de l'Homme, quand il viendra.

Cependant, chers amis, qui devez tous comparaître une fois devant Jésus, pensez un peu comment vous serez reçus de lui. Préparez-vous y pendant qu'il est temps; pourquoi rejetez-vous malicieusement la grâce de notre Dieu, son amour et l'espérance de la gloire qu'il vous prépare, et cela pour vous tenir attachés à vous-mêmes, à vos sens, à vos passions, et à ce monde vain qui n'est qu'une ombre passagère? Recevez les conseils salutaires de cette sagesse éternelle qui vous avertit si charitablement de ce qui vous attend, et employez les moyens qu'elle vous présente. Laissez-vous réveiller du sommeil de vos péchés et de votre sécurité criminelle; apprenez à sentir vos misères, à connaître vos ennemis, à implorer celui qui vous a promis son secours pour votre délivrance; enfin, *veillez et priez, afin que vous soyez rendus dignes d'éviter toutes les choses qui doivent arriver, et que vous puissiez subsister devant le Fils de l'Homme.* Mais toi, adorable et glorieux Sauveur, qui dois venir un jour, et devant lequel nous comparaîtrons tous; prépare-nous toi-même à ta venue; ouvre nos cœurs et les

touche par ton Saint-Esprit : excite-nous à saisir avec ardeur et empressement la grâce que tu nous présentes, et à nous jeter entre tes bras, pendant qu'ils sont ouverts pour nous recevoir ; afin que nous y trouvions un asile assuré, lorsque nous paraîtrons devant ton trône de gloire. *Amen.*

IVME. SERMON.

L'AMBASSADE DE JEAN-BAPTISTE À JÉSUS.

Or Jean ayant ouï parler dans la prison de ce que Jésus-Christ faisait, il envoya deux de ses disciples, pour lui dire: Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre? Et Jésus répondant, leur dit: Allez et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez. Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nétoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Evangile est annoncé aux pauvres. Heureux celui qui ne scandalisera pas de moi. Comme ils s'en allaient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple, et dit: Qu'êtes-vous allés voir au désert? Etait-ce *un roseau agité du vent? Mais encore, qu'êtes-vous allés voir?* Etait-ce *un homme vêtu d'habits précieux? Voilà, ceux qui portent des habits précieux sont dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. Car c'est celui-ci de qui il est écrit: Voici, j'envoie mon ange devant ta face, qui préparera ton chemin devant toi.* SAINT MATTH. Chap. XI, 2, 10.

Mes bien-aimés auditeurs !

La connaissance de Dieu et de son Fils Jésus est le fondement du salut : *C'est ici la vie éternelle ; qu'ils te connaissent toi seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé*, Jean XVII, 3. Cependant l'homme est, par sa nature, totalement destitué de cette connaissance : *Il est éloigné de la vie de Dieu à cause de l'ignorance qui est en lui, par l'endurcissement de son cœur*, Eph. IV, 18. C'est-là la source de son malheur, et la cause du grand attachement qu'il a pour les choses de la terre. Ne connaissant rien de meilleur, et ayant perdu son véritable et souverain bien, sa pauvre âme tâche de trouver quelque plaisir et quelque contentement dans les créatures. Or si l'homme doit rentrer dans la jouissance de son bonheur perdu, il faut qu'il sorte de ses ténèbres, et qu'il recouvre la connaissance de son souverain bien. Cependant il est impossible qu'il parvienne à cette connaissance, si Dieu lui-même ne vient à lui, et à moins qu'une personne informée parfaitement de tous les secrets de la Divinité ne vienne les lui révéler. C'est ce qu'a fait Jésus le Fils éternel de Dieu, qui est Dieu sur toutes choses. Il paraît de là, que la connaissance de Jésus-Christ le rédempteur, est absolument nécessaire à l'homme pour retourner à son Dieu et pour parvenir au salut : *Personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui auquel le Fils aura voulu le révéler*, Matth. XI, 27. *Personne n'a jamais connu Dieu, il faut que ce soit le Fils qui est au sein du Père, qui nous le révèle*, Jean I, 18. Il faut donc qu'une âme qui veut retourner à Dieu, et remonter à sa première origine, entre dans une heureuse communion avec ce Jésus;

qu'elle devienne un de ses disciples, et qu'ainsi elle soit réconciliée et réunie au Père par lui. Allons, mes chers auditeurs, à ce Jésus, avec les disciples de Jean ; allons lui demander qu'il nous apprenne comment il est celui qui devait venir pour nous racheter. C'est pour nous y exciter mutuellement que nous allons examiner, sous la conduite de son esprit,

Comment Jésus-Christ est le véritable Messie promis, en considérant,

I. Quelles sont les âmes qui le connaissent en cette qualité.

II. Comment il se déclare tel en faveur des âmes.

I. L'œuvre de la rédemption opérée par Jésus-Christ, est une chose non-seulement inconnue et incompréhensible à la raison humaine, mais encore désagréable et rebutante pour tout homme naturel. C'est pourquoi il faut que Dieu se serve de *différentes voies* pour l'amener à la connaissance salutaire de Jésus. Nous apprendrons à distinguer ces voies, en examinant les caractères des âmes qui connaissent véritablement ce Sauveur, et c'est ce que nous allons considérer dans la première partie de ce discours.

1°. Une âme qui connaît Jésus, et qui l'a reçu comme son rédempteur, c'est celle *à qui le Père a envoyé ses messagers pour préparer à Jésus une place dans elle.* L'homme ne se disposerait jamais à recevoir Jésus, si Dieu n'envoyait des précurseurs pour lui préparer les cœurs ; c'est pourquoi il faut que cette parole, *voici j'envoie mon messager devant ta face, qui préparera le chemin devant toi*, ait encore tous les jours son accomplissement. Il faut que Dieu le père envoie son mes-

sager, qui nous dispose à désirer Jésus et à le recevoir : ce messager, c'est la voix de Jean-Baptiste, le héraut de la repentance. Par cette voix il faut entendre la divine parole par laquelle le Saint-Esprit excite les mouvemens de repentance, les convictions de péché, les reproches de la conscience, et les malédictions de la loi qu'il fait retentir dans une âme, pour la briser, l'humilier, la faire soupirer après un Sauveur, et lui faire sentir qu'elle en a besoin. C'est-là le ministère de ce Jean-Baptiste, qui vient encore dans le désert, criant et prêchant : *Amendez-vous, car le royaume des cieux est proche ;* c'est lui qui dit, en s'adressant à tous les hommes : *Engeances de vipères, faites des fruits convenables à la repentance ; car la coignée est déjà mise à la racine des arbres, et tout arbre qui ne produit point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu.* Matth. III, 7.

Le cœur de l'homme est un désert rempli de bêtes farouches et venimeuses, de passions violentes et brutales ; un désert stérile, fermé à la rosée de la grâce, privé de toute solide consolation ; incapable enfin, de produire de bons fruits. C'est dans ce désert que Dieu appelle les hommes à la repentance, en y faisant souvent entendre cette voix puissante qui remue les consciences, et les convaint de leurs péchés et de leur misère ; cette voix qui les remplit quelquefois de tant de crainte et d'effroi, *qu'elle les fait trembler comme le désert de Kadès, quand ils semblent être aussi inébranlables que les chênes de Basan, quand même ils paraissent être assurés comme la montagne de Scirion,* Ps. XXIX, 5, 6, 7. Quand l'homme n'y résiste pas malicieusement, *comme l'aspic sourd, qui bouche son oreille pour ne*

point entendre la voix de l'enchanteur, cette voix brise les cèdres du Liban ; elle se fait même plus souvent sentir aux consciences, qu'on ne le croit. Il n'y a point d'âme qui n'en ressente, de temps en temps, quelques secousses, et à qui Dieu n'envoie ses messagers pour l'amener à Jésus, par une sérieuse repentance, Jean VI, 37, 44, 45. Comment ce Père amène-t-il les âmes à lui? En venant à elles avec les foudres de sa loi, qui leur font sentir leurs péchés, qui leur font appréhender la vengeance de ce Dieu irrité, qui les humilient et les font soupirer après Jésus comme après celui qui peut les délivrer de la colère à venir. Voilà l'office de Jean-Baptiste, du précurseur qui va devant Jésus pour lui préparer les cœurs, pour applanir son chemin devant lui, selon qu'il est écrit dans les prophètes.

Mais si Dieu envoie ainsi ses messagers pour préparer la place à son Fils dans les cœurs, pourquoi y a-t-il si peu d'âmes qui reçoivent ce Fils et qui lui donnent entrée? En voici les principales causes. La plupart des hommes ne font point d'attention, et ne donnent point audience à ces messagers de Dieu, ils n'entrent point dans le désert de leurs cœurs pour écouter cette voix qui crie ; ils ne font point de sérieux retours sur eux-mêmes. Semblables aux Israëlites en Egypte, ils sont sans cesse dissipés, et attachés aux affaires du monde. Ils n'ont pas le temps d'écouter Moïse qui leur parle au nom de l'Eternel, et qui veut les retirer du pays de servitude. Non-seulement la dissipation, le violent attachement aux choses du monde et les continuelles occupations empêchent que les messagers de Dieu ne soient écoutés, mais encore on tâche de s'en délivrer par des distractions volontaires ; parce que cette voix inquiète et trou-

ble la sécurité et le faux repos, dans lequel on aime à vivre. S'il y en a quelques-uns qui entrent dans le désert, pour écouter Jean-Baptiste, s'il y en a quelques-uns qui fassent quelque attention aux attraits de Dieu dans leurs cœurs, ils ne regardent cela que *comme des roseaux agités du vent*, des choses passagères. Pourvu qu'ils sentent quelques mouvemens de tristesse et de douleur à la vue de leurs péchés, ils croient que c'est assez, et ils s'imaginent être de vrais pénitens. Cependant ces légères émotions étant passées, ils se laissent entraîner de nouveau par leurs mauvais penchans, par leurs habitudes criminelles, et ils demeurent toujours les mêmes. C'est ainsi que plusieurs font de Jean-Baptiste *un roseau agité du vent*; ils font du Christianisme une continuelle vicissitude de péchés et de repentance; ils péchent, ils aiment le péché, ils y vivent constamment, de temps en temps ils en demandent pardon, ils en témoignent du répentir, ils croient avoir tout effacé, quand ils ont participé aux saints sacremens, ou quand ils font quelque action qui ait rapport au service de Dieu; voilà comment ils profitent des messagers de Dieu, qui les appellent à la repentance et à une sincère conversion.

D'autres entrant dans le désert de leur intérieur, pour entendre Jean-Baptiste, font de lui un homme vêtu de précieux vêtemens : ils pensent que la véritable repentance peut subsister avec les plaisirs, la mollesse et les vanités du siècle : ils ne comprennent pas que ces messagers de Dieu les appellent à renoncer sérieusement à leurs passions, à leurs sensualités, à leurs vanités : ils s'imaginent pouvoir obtenir le pardon de leurs péchés, quand même ils ne renonceront point à leur orgueuil,

à leur amour du monde, leur délicatesse, et qu'ils ne quitteront point leurs habits somptueux, ces marques de frivolité, par lesquelles ils témoignent qu'ils ont de l'attachement pour le monde, et qu'ils aiment encore à se conformer à ses coutumes. C'est-là, faire de Jean-Baptiste, un homme vêtu de précieux vêtemens. De là vient que les messager de Dieu ne font pas les effets pour lesquels Dieu les envoie; et que très-peu d'âmes viennent à Jesus, et se laissent préparer à le recevoir comme leur Sauveur.

2°. Un *second caractère* des âmes qui veulent connaître salutairement Jésus, est, qu'étant attirées à Jésus par le Père, *elles commencent à soupirer après lui, et à lui envoyer leurs messagers*. Car il faut, non-seulement que les messagers de Dieu viennent à nous; mais aussi que nos messagers aillent à lui. Il faut qu'une âme qui veut connaître Jésus commence à s'informer de lui, *s'il est celui qui doit venir*, comme nous voyons dans notre texte que Jean-Baptiste envoie ses disciples à Jésus, pour lui faire cette question et pour être instruit de lui sur cette importante vérité. Ces disciples avaient reçu Jean-Baptiste comme un prophète et un messager de Dieu; mais Jean-Baptiste ne veut point qu'ils s'en tiennent là, il les envoie à Jésus-Christ, il veut qu'ils apprennent à le reconnaître pour ce qu'il était. C'était-là le but du précurseur du Messie, de mener les hommes à cet Agneau de Dieu qui ôte et qui porte les péchés du monde. Le but de Dieu, dans l'envoi de ses messagers, est aussi de réveiller les âmes, afin qu'elles s'informent de Jésus, et qu'elles envoient à leur tour pour le prier de se donner à connaître à elles. Les messagers des âmes sont les désirs et les soupirs qui sont exités dans elles par

le Saint-Esprit ; ce sont les prières les larmes et les différens mouvemens par lesquels une âme réveillée se tourne vers Jésus. Ces messagers s'informent de lui, en sondant les Ecritures. Les Disciples qui disaient, *es-tu celui qui doit venir?* avaient appris qu'il devait venir un Rédempteur ; et comment l'avaient-ils appris ? Par la révélation et par les Saintes Écritures, il faut donc qu'une âme apprenne, en sondant les écritures, que Dieu a destiné un remède à ses maux, qu'il y a un sauveur pour la délivrer de sa captivité et que les grands malheurs, dans lesquels elle se trouve, ne sont pas irréparables. Il est sans doute consolant pour une âme de voir le Messie dépeint dans les promesses, et d'être conduite par le Saint-Esprit à la certitude de ces excellentes promesses contenues dans la parole de Dieu. Lors par exemple, que le Messie dit lui-même, *l'esprit du Seigneur, l'Éternel est sur moi, et il m'a oint pour évangéliser aux débonnaires ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier aux captifs la liberté et aux prisonniers l'ouverture de la prison, pour consoler ceux qui sont dans le deuil, pour leur dire, que la magnificence leur sera donnée au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu de deuil et le manteau de louange au lieu d'un esprit affligé.* Es. LXI. 2, 3.

Quand un homme, qui sent son cœur brisé, qui se sent sous la captivité du péché, et qui est couvert des ombres de la mort, entend de pareilles promesses, il ne saurait manquer de soupirer et de dire : Ah ! que ne puis-je avoir un tel Rédempteur, que ne suis-je aussi participant d'un tel Sauveur ! Que celui qui ouvre ainsi les portes de la prison ne vient-il aussi à

moi pour me délivrer de ma captivité; et en même temps que cela fait naître en lui de pareils désirs, cela excite dans son cœur une douce espérance, qu'il aura aussi une fois part à ce Sauveur; et il est fortifié dans cette espérance, lorsqu'il découvre dans les Ecritures les œuvres du Christ. Quand il y voit comment ce Sauveur a délivré plusieurs misérables, guéri plusieurs malades, pardonné les péchés à plusieurs pécheurs; cela fortifie son espérance. Car il remarque, d'un côté, que ce Jésus est véritablement celui qui avait été promis, et qui est dépeint dans les Prophéties; de l'autre, il découvre un amour et une charité inéffable de ce Jésus envers les pauvres misérables, qui lui fait espérer qu'il sera aussi participant de la miséricorde qui a été faite aux autres, et qu'il éprouvera la puissante vertu de ce Rédempteur. Voilà ce qu'une âme touchée découvre dans les Saintes Ecritures. Cependant toutes ces choses sont encore hors d'elle, elle n'en a point encore l'expérience, elle voit de belles promesses, elle a de consolans exemples, mais elle voudrait aussi éprouver en soi ce que les Ecritures et les exemples des enfans de Dieu témoignent de ce Jésus.

C'est pourquoi elle n'a point de repos qu'elle ne vienne à Jésus même pour lui demander de se faire connaître à elle. Il faut qu'à l'exemple de Nathanaël elle *vienne* et *voie*, si ce qu'on lui a déclaré est vrai et réel. Elle fait comme la reine de Sebah, qui, ayant entendu parler de la gloire de Salomon et de sa sagesse, ne put s'empêcher de l'aller trouver pour lui parler bouche à bouche; c'est devant le trône de ce Salomon spirituel qu'une âme vient, et qu'elle lui dit: *Es-tu donc celui*

qui doit me délivrer? « Ah! fais-le moi connaître! » Une âme touchée de l'esprit de Dieu et sincère dans la recherche de son salut ne cesse point de prier ainsi Jésus, de lui présenter ses soupirs et ses désirs pour l'inviter et le conjurer de se faire connaître à elle jusqu'à ce qu'il se glorifie dans elle comme le véritable Rédempteur promis. C'est-là le but de tous les témoignages que Dieu fait rendre à Jésus, par ses serviteurs; c'est-là où en doivent venir toutes les âmes, qui veulent avoir part au salut: il faut qu'elles viennent à Jésus, qu'elles le possèdent; en un mot qu'elles soient assurées par sentiment et par expérience de ce qu'il est, et de la Rédemption. Aussi le Sauveur reproche-t-il aux Juifs qu'ils avaient les Ecritures qui témoignaient de lui, qu'ils voyaient ses œuvres, qu'ils entendaient et avaient entendu les témoignages que Jean avait rendus de lui; mais que malgré tout cela, ils ne voulaient point venir à lui: *Vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie.* C'est donc à cela, que vous doivent conduire les Ecritures et tous les témoignages de Dieu; c'est qu'il faut que vous veniez à Jésus pour avoir la vie.

Vous voyez par-là, chers auditeurs, que la connaissance réelle et solide de Jésus est quelque chose de plus que les hommes ne se l'imaginent communément.

Certes cette connaissance ne naît pas avec nous, elle ne nous est pas donnée par l'éducation, elle ne s'acquiert pas non plus par l'étude, ni par les lumières de la sagesse humaine; mais elle est donnée de Dieu aux âmes simples qui se laissent préparer, comme nous venons de le dire. Mais hélas! combien peu en font l'heureuse expérience! Et, ce qui est étonnant, quoi-

qu'on n'éprouve rien de tout cela, on prétend connaître Jésus, on s'imagine qu'on croit en lui, et qu'on a part à sa rédemption et au salut.

Certes l'aveuglement des hommes est inexprimable, et on ne saurait assez déplorer les illusions qu'ils se font sur cet important sujet, quand ils réduisent toute la connaissance de Jésus à quelques idées vagues qu'ils ont reçues comme par ouï dire, ou par la lecture, ou par l'éducation, sans que cela soit efficace dans leurs âmes, sans que cela fasse aucune impression sur leurs cœurs; enfin ils veulent connaître salutairement Jésus, sans qu'il habite en eux, sans qu'il leur fasse sentir et qu'il déploie en eux la force et la réalité de sa rédemption.

Pour vous, chers amis, qui désirez de le connaître réellement, je sais que vous voyez votre corruption, votre misère, l'incomparable dureté et l'incrédulité de vos cœurs. Je vous prie, ne vous tournez ni à droite ni à gauche; allez tels que vous êtes droit à Jésus, dites-lui sans cesse : « Seigneur Jésus fais-toi connaître à moi, comme celui qui m'a racheté, et qui doit me délivrer. » Répandez à ses pieds vos larmes, et les tendres effusions d'un cœur brisé : ce sont des messagers agréables à Jésus. L'aimable Sauveur prend un singulier plaisir à voir un pécheur aux pieds de sa croix, le prier, le conjurer, avec ardeur, sans vouloir le quitter avant qu'il manifeste sa grâce et son amour dans son cœur. Le monde aveugle connaît peu cet entretien d'un cœur affligé avec Jésus; mais vous qui avez été mis dans cet état par votre Père céleste, ne vous relâchez point; priez, demandez jusqu'à ce que vous ayez le bonheur d'éprouver que Jésus est un rédempteur réel et puis-

sant. En effet ce Sauveur se montre tel envers tous ceux qui s'attachent à lui, comme nous allons le voir dans notre seconde partie.

II. Jésus se fait connaître à une âme, comme le vrai Sauveur et Rédempteur, par trois opérations. En lui annonçant la bonne nouvelle de sa réconciliation avec Dieu. En la délivrant des ennemis qui la tenaient captive. En levant le scandale de la croix, et en lui faisant trouver sa gloire et son bonheur dans la conformité avec son Sauveur. Ces trois choses sont renfermées dans la réponse que Jésus donne aux messagers qui s'informaient de lui, s'il était le Messie promis. Il leur fait voir de leurs yeux et ouïr de leurs oreilles, comment tous les caractéres du Messie, marqués par les prophètes, se trouvaient réunis en lui; et c'est aussi par ces mêmes caractères qu'il se *légitime* dans les âmes où il vient, comme le véritable Messie et Sauveur.

1°. *Il annonce l'Evangile aux pauvres.* Une âme touchée, et qui commence à se connaître, est véritablement *un pauvre en esprit :* Elle voit, elle est convaincue qu'elle est dans une privation entière de tous biens : elle sent qu'elle est destituée de l'aliment qui peut la soutenir; c'est-à-dire, de la grâce, de l'amour, de la paix et de la joie de son Dieu; et qu'au contraire, elle est remplie des convoitises de la chair, qui, loin de lui donner quelque nourriture, lui cause la mort. Elle se voit privée des vêtemens de justice et de sainteté, de l'image de Dieu, de toute la gloire qu'elle devait avoir devant lui; de sorte que dépouillée de ce précieux vêtement, elle est non-seulement exposée à paraître dans la confusion et dans la nudité; mais encore elle

se voit assujétie à mille inconvéniens, tels que les remords de sa conscience, les foudres de la loi, les aiguillons de la colère de Dieu. Ce sont-là autant de tempêtes qu'une pauvre âme dénuée de la justice parfaite éprouve et à la rigueur desquelles elle est exposée. Ce sont-là ceux que l'Ecriture Sainte nomme *des pauvres;* et c'est à ces pauvres-là, que Jésus vient apporter l'Evangile; c'est à eux qu'il vient annoncer une bonne nouvelle. Il vient leur ouvrir les trésors des miséricordes de Dieu, de son amour éternel, de sa justice, de ses mérites et de sa Rédemption parfaite. Ce charitable Sauveur conduit ainsi le pécheur pauvre, misérable et nu au trésor inépuisable de ses richesses, et l'assure par son Saint-Esprit que tous ces biens-là sont pour lui, qu'il n'a qu'à puiser dans cette plénitude, qu'à s'enrichir, qu'à se rassasier, qu'à se réjouir, *venez, achetez du vin et du lait, venez, mangez, faites bonne chère, mes bien-aimés.* Es. LV, 1, Cantiq. V, 1.

C'est alors que Jésus parle à une pauvre âme selon son cœur, et qu'il lui dit: « Considère tous ces trésors, cet amour, cette miséricorde, cette grâce de mon Père; c'est pour t'en combler et pour les répandre en toi comme une douce liqueur qui consolera et qui vivifiera ton cœur affligé. Ma justice, mes parfaits mérites sont les vêtemens que je t'ai acquis, et dont je veux te revêtir, afin que ta nudité ne paraisse point, afin que tu sois un objet agréable à mon Père, et l'admiration de mes Anges. Mon sang, ma mort, ces plaies que j'ai reçues pour toi, te serviront de retraites, dans lesquelles tu seras non-seulement à l'abri des foudres de la loi et de l'ardeur de la colère de Dieu; mais encore tu y seras garanti de toutes les atteintes des ennemis de ton salut; en un mot, il n'y

aura *aucune condamnation* pour toi lorsque tu seras ainsi dans moi ». Ah! quels riches trésors de grâce, d'amour et de justice Jésus ne découvre-t-il pas à une âme dans ce glorieux Evangile! Elle y rencontre sur-tout ces trois excellens biens : *La rémission et le pardon de ses péchés par la miséricorde de Dieu dans le sang de Jésus*. Col. 1. 13. 14. Eph. 1, VII. *Sa réconciliation* et *sa réunion* avec son Dieu courroucé, dans ce même sang du Médiateur, 2. Cor. v, 18. 19. Eph. II, XIII, XIV. Rom. v, 1 ; et enfin *la tranquillité de sa conscience*, et un heureux contentement de cœur dans la jouissance de son Sauveur.

Voilà le premier moyen par lequel Jésus se *légitime* dans une âme comme son vrai Messie et Rédempteur ; voilà l'Evangile que tous les témoins de Jésus nous recommandent comme la chose du monde la plus auguste et la plus glorieuse. Avec quelle effusion de cœur parlent-ils de cet Evangile ; quelle gloire disent-ils qu'ils y ont trouvée et goûtée? *C'est par cet Evangile*, assurent-ils, *qu'a été mise en lumière la vie et l'immortalité ; c'est cet Evangile qui est véritablement l'œuvre et la puissance de Dieu*. C'est pourquoi aussi les chers enfans de Dieu en faisaient toute leur joie ; ils le regardaient comme leur véritable richesse pour la conservation de laquelle ils vendaient toute autre chose, et renonçaient même à leur propre vie, souffrant avec courage les liens, les prisons, les persécutions, la misère et la mort la plus cruelle.

Voyez, chers auditeurs, voilà l'Evangile que Jésus annonce aux âmes ; *heureuse* la créature à qui il applique lui-même les richesses cachées de cet Evangile! Le Sauveur avait raison de dire : *Bienheureux sont les*

pauvres en esprit. Ah! sans doute qu'ils sont heureux, puisque *c'est à eux qu'appartient ce royaume des Cieux, cette grâce, ces trésors de l'Evangile de Christ*, Mat. v, 3. Si nous sommes capables de former des vœux pour notre parfait bonheur, nous devrions aspirer à avoir part à celui-là; mais, hélas! nous ne voulons point devenir des pauvres en esprit; nous ne voulons point nous laisser salutairement convaincre par le Saint-Esprit de notre vide et de notre misère. Nous ne sommes point de ces âmes affamées qui demandent, qui heurtent à la porte de cet homme riche, et qui l'importunent jusqu'à ce qu'il leur donne de quoi se nourrir et se rassasier. Le monde ne veut point renoncer à sa propre sagesse, à ses propres lumières, à sa propre justice, enfin au bien qu'il croit y avoir en lui; il dit avec cet évêque de l'église de Laodicée: *Je suis riche, et je n'ai faute de rien*. Apoc. III, 17, et on ne veut point voir qu'on est *misérable, pauvre, aveugle et nu*; c'est pourquoi aussi il ne faut point s'étonner si la plupart des hommes ne savent pas ce que c'est que l'Evangile de Jésus. La raison de cela est que cet Evangile n'est point quelque chose d'extérieur, mais c'est une vertu puissante, une vive expérience que le cœur fait de la grâce et de la miséricorde de Dieu en Jésus. Cherchez cette expérience, et quand vous l'aurez faite vous comprendrez ce que veut dire cette parole, *l'Evangile est annoncé aux pauvres. Malheureux*, et doublement infortunés sont ceux à qui cet Evangile n'a jamais été annoncé par Jésus dans le fond de leurs cœurs! qui sortent de ce monde sans en avoir goûté les heureux fruits, sans porter dans leur sein la consolation et l'assurance que produit la grâce de Dieu en Jésus; car la colère de Dieu demeurera sur eux éternellement. Mais, au

contraire, qu'elle n'est point la gloire et le bonheur de ceux à qui Jésus a annoncé son Evangile ? Ah ! précieuse grâce de Jésus, avec quel empressement ne devrions-nous pas te chercher, et renoncer à toute autre chose pour t'acquérir ? Puisse le Seigneur Jésus exciter puissamment nos cœurs à désirer et à chercher ce trésor, et nous faire la grâce de le trouver, afin que nous en soyons enrichis pour cette vie et pour l'éternité !

2°. Quand une âme a reçu cette première grâce, elle peut avec confiance se promettre aussi les manifestations ultérieures de la Rédemption de Jésus : surtout elle éprouve bientôt *une délivrance réelle des maux* qui l'agitaient ; elle apprend par expérience, *que les aveugles recouvrent la vue*, *les sourds entendent*, *les boiteux marchent*, *etc.* Les misères corporelles dont Jésus-Christ délivrait ceux qui en étaient affligés, sont des emblêmes des misères spirituelles dont les âmes sont travaillées, et elles doivent être guéries par la Rédemption de Jésus. Lorsque ce Sauveur a commencé son œuvre dans une âme, et qu'il lui a manifesté son Evangile, par la rémission de ses péchés, ce commencement de victoire est continué par la mortification journalière des mauvais desirs, et par la délivrance des puissances ennemies qui la captivaient. Il ne faut pas s'imaginer qu'une âme qui, en entrant dans le royaume de Jésus, a obtenu la rémission de ses péchés, soit aussitôt délivrée de toute corruption et de toutes ses infirmités. Il est vrai qu'elle est affranchie de l'esclavage du péché, que loin d'y prendre plaisir elle le haït et l'abhorre ; mais elle ne laisse pas d'en être inquiétée. Elle gémit encore sur son aveuglement et sa stupidité pour les choses célestes ; elle se plaint de son dégoût pour la parole de Dieu,

pour la méditation des choses divines, pour la prière et pour les autres exercices de piété; elle se plaint de sa langueur à marcher dans les voies du Seigneur; enfin elle remarque encore en elle une grande faiblesse et une lèpre spirituelle dont toute sa nature est infectée.

C'est pourquoi Jésus lui fait éprouver un *second effet* de sa Rédemption, qui est de la laver de ses souillures, en l'arrosant de son sang précieux, de détruire la force du péché, et d'avancer ainsi l'œuvre de sa sanctification. Il la délivre de son aveuglement afin qu'elle connaisse de plus en plus quelle est l'espérance de sa vocation et les richesses de la gloire de l'héritage de Christ; et alors elle découvre *quelle est l'infinie grandeur de la puissance qu'il déploie en ceux qui croient*. Eph. I. v. 18, 19. Il la délivre de sa surdité spirituelle, de manière qu'elle entend avec joie la voix de son berger pour le suivre. La parole de Jésus devient en elle *esprit et vie*: c'est son miel le plus doux, le lait dont elle se nourrit, son pain quotidien et le sujet de ses méditations journalières; de sorte qu'elle peut dire avec vérité, après David: *O Eternel! ta loi et tes jugemens me sont plus doux que le miel et ce qui distile des rayons de miel; ils me sont plus précieux que l'or, et même que beaucoup de fin or.* Enfin il la met en état de marcher, non avec langueur et par intervalles, mais avec fermeté et constance, dans la voie qu'il nous a lui-même tracée.

Un pauvre pécheur que Jésus a ainsi rendu participant des fruits salutaires de sa Rédemption, est excité par-là à aimer et à glorifier de plus en plus celui de la grâce duquel il tient la vie et le salut: il s'offre volontiers de corps et d'âme en sacrifice à celui qui a été fait un agneau, une victime pour le salut des hommes; et rien

ne lui coûte quand il s'agit de témoigner son amour et son zèle à celui qui l'a tant aimé. Tels sont les sentimens dont les vrais enfans de Dieu ont été animés dans tous les temps ; tel est le bonheur auquel ils ont tous aspiré, et qu'ils ont réellement trouvé par la foi en Jésus ; et c'est ainsi qu'ils en ont marqué à Dieu leur reconnaissance. David entr'autres lui disait : *Puisque tu as retiré mon âme de la mort, mes yeux de pleurs et mes pieds de chute, je marcherai en la présence de l'Eternel dans la terre des vivans. Oui, je courrai dans la voie de tes commandemens, quand j'aurai appris la justice.* Ps. CXVI, 8, 9, et Ps. CXIX. Les apôtres souhaitaient à ceux qui avaient été convertis; un esprit capable de comprendre l'étendue de la grâce et de l'amour de Dieu. C'est aussi ce qu'une âme réveillée désire; elle cherche à être de plus en plus délivrée de ses liens, et elle éprouve en effet que Jésus détache ces liens des passions et des convoitises charnelles qui combattent contre son esprit; alors elle voit que Jésus est celui que l'Esprit prophétique avait promis sous l'ancienne Alliance, et duquel il avait dit : *Quand votre Dieu sera venu, et qu'il aura exercé la vengeance contre vos ennemis ; alors les yeux des aveugles seront ouverts, les oreilles des sourds seront débouchées, alors le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet chantera en triomphe ; car les eaux sortiront du désert, et les torrents de la solitude*, *Esaïe* XXXV. 4, 5, 6.

Apprenez de là, chers auditeurs, à connaître quel Sauveur vous avez ; c'est un Sauveur qui veut vous délivrer réellement de votre misère spirituelle : il veut purifier vos âmes, les sanctifier, et les préparer pour son royaume. Assurément l'efficace de sa rédemption

surpasse de beaucoup l'idée que les hommes charnels s'en forment. Selon eux, c'est assez de convenir qu'il faut que Jésus les couvre de sa justice, qu'il leur pardonne leurs péchés, et qu'il les garantisse de la juste colère de Dieu. Mais ils ne reconnaissent pas qu'il veut et doit les affranchir du péché, dompter leurs passions, les purifier des souillures de la chair et du monde, les délivrer de la répugnance qu'ils ont pour les choses divines, et de l'attachement à la vanité, leur donner des cœurs nouveaux, des cœurs d'enfans, des cœurs d'épouses, qui réservent tout leur amour pour leur vrai, unique et éternel époux. C'est ce qu'on ne veut point comprendre : on regarde cela comme des spiritualités outrées et impraticables : on reste ainsi dans son état de sécurité et de corruption naturelle, asservi à Satan par la puissance dominante du péché, privé des heureux fruits de la rédemption. Avec cela on ose se flatter d'y avoir réellement part, et d'être du nombre des enfans de Dieu. Mais c'est une illusion qui est plus que vaine, puisqu'elle est damnable. Revenez de cette erreur, chers amis : *Ce n'est pas ainsi que vous avez appris Jésus-Christ.* Ce n'est pas un tel Sauveur que vous avez ; c'est un Sauveur qui veut, à la vérité, vous accorder par grâce le pardon de toutes vos offenses, qui veut consoler vos consciences affligées ; mais ce n'est pas tout, il veut aussi que cette première grâce soit suivie d'une seconde. Il veut purifier vos âmes, afin qu'elles soient en état d'offrir à l'Eternel des oblations agréables ; afin que vous lui soyez un peuple particulier, zélé pour les bonnes œuvres. *C'est par grâce que vous êtes sauvés par la rédemption qui est en Jésus-Christ ;* mais par cette grâce Dieu veut faire de vous des créatures nouvelles,

et vous devez *être son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que vous y marchiez*. Où cette seconde grâce ne se trouve point, la première n'y est point non plus. Si ton cœur n'est pas changé, si tu n'es pas créé de nouveau pour marcher dans une nouvelle vie, c'est une marque que tu n'as pas encore obtenu le pardon, et que tu es encore sous la colère de Dieu. Une âme qui reçoit la rémission de ses péchés, reçoit en même temps la grâce de haïr et de détester le péché, et d'en être délivrée, pour être remplie de nouveaux mouvemens d'amour et de zèle pour son Dieu, et d'attachement à son service.

Pour vous, qui avez obtenu part à la rédemption de Jésus, dans l'absolution de vos péchés, apprenez à attendre avec patience cette délivrance. Jouissez, avec actions de grâces, de l'amour et de la miséricorde que Jésus vous témoigne dans l'assurance qu'il vous donne de la rémission de vos péchés, et soyez assurés qu'il travaillera à la destruction des œuvres du diable dans vous. Ne vous inquiétez pas excessivement de sentir encore tant de défauts et d'infirmités dont vous voudriez être délivrés. Laissez faire votre rédempteur : *L'Eternel combattra pour vous, et vous demeurerez dans le silence*, Exod. XIV, 14. Laissez-lui le soin de conduire la guerre contre vos ennemis, et croyez que tout découle de ce fond abondant de grâce, de la source inépuisable de justice, de sainteté et de force qui est en Jésus, et que lui seul peut vous délivrer des misères qui vous inquiètent. Demeurez seulement attachés à lui. Cachez-vous sans cesse dans ses plaies. Plongez-vous dans son sang; assurez-vous de votre union avec lui; après

cela, priez, veillez et combattez avec les armes qu'il vous mettra lui-même en main contre tout ce qui veut vous porter au mal, et vous détourner du bien. Vous éprouverez que Jésus avancera de victoire en victoire dans vous, et que non-seulement il vous rendra tributaires ces Cananéens, mais encore il les détruira à *la façon de l'interdit*; et s'il en laisse quelques-uns, ce sera pour vous tenir dans l'humilité et dans l'exercice du combat spirituel, qui se fait par la foi, par la vigilance et par la prière. Enfin, abandonnez-vous seulement à son amour éternel, remettez-lui vos cœurs, pour les former selon ses adorables volontés; confiez-lui votre salut; vous verrez qu'il vous préparera à être un jour de ceux qui, étant lavés dans son sang, entreront par les portes de la cité céleste, pour y jouir d'une victoire complète. Certainement, *notre rédempteur est fort*, Jér. L, 34. *Heureux celui qui l'éprouve en réalité!*

3°. Quand Jesus a donné ces deux marques de sa rédemption à une âme, *il lève le scandale de la croix*, de sorte qu'elle ne se scandalise plus de lui. Quand il se fait connaître comme un Sauveur qui délivre du péché, tant en le rachetant, qu'en le détruisant, on ne considère plus comme honteuse la bassesse, l'humilité et l'opprobre de Jésus; c'est pourquoi il disait aux envoyés de Jean: *Bienheureux est celui qui ne se sera point scandalisé en moi.* Cet aimable Sauveur avait pris la forme la plus vile: — il s'était réduit à une pauvreté et à une bassesse sans égale: — il s'était privé de tout ce qui avait de l'éclat et qui aurait pu plaire aux yeux de la chair; enfin, il n'y avait en lui rien qui ne parût méprisable et différent des hautes idées que les Juifs s'étaient formées de leur Messie: *Il n'y a en lui ni éclat*,

ni apparence qui nous le fasse désirer : il est le méprisé et le rejeté des hommes ; homme de douleurs et de langueurs ; et nous avons caché notre visage de lui, tant il était méprisé et peu estimé, chap. LIII, 2, 3. De là vient qu'ils se scandalisaient si fort quand il se faisait passer pour le messie et le roi d'Israël. La prétention de ce fils de charpentier leur paraissait être non-seulement une folie et une extravagance, mais encore une impiété et un horrible blasphême. Ce n'est donc pas sans raison que Jésus dit aux disciples de Jean : *Bienheureux est celui qui ne se sera point scandalisé en moi ;* heureux est celui qui commence à me connaître, qui m'aime sous cette forme méprisable, et qui, éprouvant la force divine de ma rédemption, comprend que je suis autre chose que ce que je parais être aux yeux de la chair.

Remarquez, mes chers auditeurs, que le Seigneur Jésus est toujours vu du même œil par les hommes charnels. Il paraît encore aujourd'hui aux yeux du monde ce qu'il paraissait aux Juifs dans les jours de sa chair. Jésus crucifié est un scandale et une folie dans tous les temps : il est encore aujourd'hui le méprisé du peuple, dans lequel il n'y a ni forme, ni apparence, ni rien qui fasse que nous le désirions ; de sorte qu'il est impossible que l'homme charnel ne se scandalise pas de lui, quoiqu'il fasse extérieurement profession de le reconnaître pour son Sauveur. Il faut donc regarder, comme un effet salutaire de la rédemption de Jésus, la disposition où il met une âme de ne se scandaliser plus de lui, de ses humiliations et de ses opprobres ; — quand il lui découvre tellement la gloire cachée de son royaume spirituel, qu'elle n'hésite plus d'embrasser Jésus, avec ses lois et ses maximes, malgré tout le mépris qui y est

attaché ; quand Jésus délivre une âme de cet esprit d'orgueil qui fait dédaigner tout ce qui paraît bas dans le monde, de cette fausse honte qui fait craindre ce qui peut nous attirer le mépris des impies ; — quand, au lieu de cet esprit d'orgueil, il la revêt d'un esprit d'humilité, de simplicité et de renoncement ; de sorte qu'elle méprise les vaines grandeurs du monde, se résignant volontiers aux choses basses, et choisissant plutôt d'être affligée avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché ; — quand il la délivre de cet esprit d'impatience, qui porte l'homme à fuir la croix, à s'inquiéter de la moindre chose qu'il souffre ; et qu'au lieu de cet esprit d'impatience, il lui donne un esprit de résignation qui la fait souffrir patiemment ce qui paraît le plus humiliant et le plus douloureux à la nature ; de sorte qu'elle trouve sa gloire dans la conformité des souffrances avec son Sauveur : c'est alors qu'elle éprouve ce que c'est que cette parole de Jésus : *Bienheureux est celui qui ne se sera point scandalisé en moi.*

L'homme naturel ne comprend point le mystère de la croix de Jésus. La moindre portion de sa croix et de ses souffrances le révolte, les moindres mépris, les plus petites injures qu'il faut souffrir, pour être rendu conforme à son Sauveur, le découragent et le rebutent Lorsque Jésus exige de lui la mortification de ses passions, et de son attachement à soi-même, au monde, à ses intérêts et à son honneur ; quand il l'invite à renoncer à ses plaisirs, à sa molesse, à ses ressentimens, il ne veut point de Sauveur ni de salut à ce prix là. Enfin il n'y a rien en Jésus, ni en son royaume caché, qui ne choque et ne dégoûte l'homme ; et si jamais il doit recevoir Jésus avec sa croix, il faut que ce Ré-

dempteur lui ouvre les yeux, pour qu'il découvre la gloire et la félicité qui est cachée sous ses voiles méprisables. Rien ne prouve mieux le pouvoir de ce Rédempteur que de voir des âmes, qui auparavant étaient fierés et orgueilleuses, devenir douces, humbles et patientes au milieu de toutes les persécutions; des âmes autrefois pleines de fiel, d'aigreur et de désir de vengeance à la moindre injure qu'on leur faisait, devenir des modèles de miséricorde, de compassion et de douceur envers leurs ennemis, bénir ceux qui les maudissent, faire du bien à ceux qui leur font du mal, et prier pour leur persécuteurs. A ces traits on est obligé de reconnaître qu'il y a en elles quelque chose de puissant et de divin qui surmonte la nature, qui soutient la faiblesse, et qui fait triompher l'infirmité de ce qui paraît le plus insurmontable.

Vous pouvez juger par-là, mes chers auditeurs, que d'avoir un tel sauveur, c'est non-seulement un bonheur digne de nos âmes immortelles, mais encore que c'est un bien nécessaire à de pauvres créatures pécheresses telles que nous sommes. Si nous voulons être relevés de notre fatale chûte, et rétablis dans l'heureux état d'où nous sommes tombés; il faut que nous ayons un tel Sauveur, que nous le connaissions et que nous éprouvions les effets salutaires de sa Rédemption. Portez donc, vos désirs et vos vœux de ce côté-là, et faites consister désormais votre plus grand bonheur dans l'heureuse expérience des grandes choses qui nous sont dites de lui. Pour cela, laissez vous attirer à lui par le Père, laisezsvous toucher, et réveiller de votre sécurité, écoutez la voix des messagers de Dieu qui parlent à vos consciences, qui veulent vous convaincre de vos péché et de

votre misère; et si vous sentez votre mal envoyez vos messagers à Jésus, adressez-lui vos supplications, vos soupirs, pour le prier de se faire aussi connaître à vous; de venir vous annoncer son Evangile, de vous guérir de votre aveuglement, et de toutes vos langueurs spirituelles. Alors vous éprouverez infailliblement que ce Sauveur se manifestera à vous avec la gloire et la force de sa rédemption. Mais s'il tarde, ou semble différer de vous exaucer, ne perdez point courage, et loin de laisser ralentir vos désirs, ralumez-les de plus en plus par la vue des promesses, par la considération des exemples de grâce et de délivrance que Dieu a donnés de tout temps à ceux qui l'ont cherché. Persévérez dans ces sentimens jusqu'à ce que Jésus se *légitime* et se glorifie dans vous, comme le Sauveur et le Rédempteur qui doit venir pour racheter les âmes. *Veuille ce bon et charitable Jésus avoir souvenance de vous, selon la bienveillance qu'il porte à son peuple, et avoir soin de vous selon sa délivrance; afin que vous voyez le bien de ses élus, que vous vous réjouissiez dans la joie de sa nation, et que vous le glorifiez avec son héritage.* Ps. CVI, 4, 5. Amen!

Vme. SERMON.

L'AMBASSADE DES JUIFS

A JEAN-BAPTISTE.

C'est ici le témoignage que Jean rendit, lorsque les Juifs envoyèrent de Jerusalem des sacrificateurs et des lévites pour lui demander: Qui es-tu? Et il le confessa, et ne le désavoua point; il le confessa en disant: *Je ne suis point le Christ. Ils lui demandèrent: Qui es-tu donc? Es-tu Elie? Et il dit: Je ne le suis point. Es-tu le prophète? et il répondit, non. Ils lui dirent: Qui es-tu donc? afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même? Je suis la voix de celui qui crie dans le désert: Applanissez le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Esaïe. Or ceux qui avaient été envoyés* vers lui *étaient d'entre les Pharisiens. Et ils lui demandèrent encore: Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es point le Christ, ni Elie, ni le prophète? Jean leur répondit et leur dit: Pour moi je baptise d'eau; mais il y a un* homme *au milieu de vous, que vous ne connaissez point. C'est*

celui qui vient après moi, qui m'est préféré, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. Ces choses se passèrent à Bethabara, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait. SAINT JEAN. Chapitre 1, 19, 28.

Mes bien-aimés auditeurs!

Dès qu'une âme connaît une fois Jésus comme le véritable Messie promis, elle commence à goûter tous les fruits salutaires de sa rédemption. Elle se sent heureusement délivrée de son dégoût pour les choses divines; elle se voit de plus en plus nettoyée de sa lèpre spirituelle et rétablie dans la douce liberté des enfans de Dieu, pour le servir dans une sainteté véritable et exempte de crainte; sur-tout elle est délivrée du scandale de la croix. Elle ne se scandalise plus de la bassesse et de l'humilité de Jésus; mais elle entre dans son renoncement, dans une conformité à sa douceur, à son humilité, et à sa patience d'agneau. Elle fait désormais de Jésus et de sa croix sa plus grande gloire; elle n'a plus honte de lui, ni de son peuple; elle le confesse, non-seulement par ses paroles, mais aussi par sa conduite; elle fait voir en tout et par tout, que Jésus lui est la chose du monde la plus glorieuse, l'objet auquel elle s'attache, auquel elle donne son cœur et son amour, et dans lequel elle fait consister son trésor et ses richesses.

La raison de cela est, que le Père a *légitimé* et glorifié en elle son saint fils Jésus, et qu'elle a éprouvé comment il a été ordonné de Dieu pour Sauveur; comment il a reçu de son Père toute puissance dans les cieux et sur la terre, et un nom qui est par-dessus tout nom, auquel tout genoux et toute langue rend hommage. De là

vient que, loin d'avoir honte de ce glorieux Sauveur, elle le glorifie, elle s'abaisse et s'anéantit devant lui, louant autant qu'elle en est capable, la grandeur et l'excellence de cet adorable Rédempteur. C'est ainsi que fait Jean-Baptiste dans notre texte, où nous avons un excellent et éclatant exemple du témoignage que les enfans de Dieu rendent à Jésus devant le monde, suivant les occasions que Dieu leur en fournit. Nous allons donc examiner sous les yeux du Seigneur, comment une âme, qui connaît Jesus, le glorifie.

I. En s'anéantissant devant lui, et en se dépouillant de tout honneur.

II. En attribuant à son Sauveur l'honneur et la gloire de tout.

I. Jean-Baptiste était envoyé pour rendre témoignage au Rédempteur qui était en chemin, et il devait aller devant lui, pour lui préparer les cœurs. Dans toutes les fonctions de ce ministère il devait rapporter la gloire à celui pour le service duquel il était envoyé, c'est aussi ce que ce fidèle serviteur fait; et en cela il montre à tous les enfans de Dieu et à tous les vrais serviteurs de Jésus-Christ, comment ils doivent glorifier leur Sauveur.

1°. Saint Jean-Baptiste s'abaisse et s'anéantit devant Jésus, en *refusant l'honneur* qu'on veut lui faire, et en ne recevant point les démonstrations de l'estime et et de la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Les juifs voyaient beaucoup de choses extraordinaires dans ce prédicateur de la répentance. Il y avait nombre de qualités en lui, qui attiraient l'attention et l'admiration des hommes. Il était d'une austérité inimitable, d'une vie sainte et mortifiée qui n'avait point d'exemple. Il

avait une fermeté surprenante pour reprendre le vice, pour le condamner dans tous, indifféremment, sans égard pour personne. Il le reprenait dans les rois, dans les grands, dans les sacrificateurs, dans les Pharisiens et les docteurs du peuple, comme dans les plus petits et les plus idiots; enfin tous voyaient dans cet homme des dons divins et miraculeux, qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer. Ce qui attirait encore à Jean-Baptiste l'estime des sacrificateurs et des principaux; c'est qu'il était de leur ordre, je veux dire, de la race sacerdotale; et ils se trouvaient flattés d'avoir dans leur ordre un homme si extraordinaire. D'ailleurs les miracles qui s'étaient faits à sa naissance, la manière dont il avait été élevé et nourri dans le désert; tout cela donnait des idées avantageuses de sa personne; de sorte qu'ils inclinaient beaucoup à croire qu'il était le Christ. La nation des juifs aurait eu plus de penchant à le recevoir pour le Messie que ce Jésus, ce fils de charpentier, dans lequel on ne voyait rien que de commun et de populaire. C'est ainsi que la nature de l'homme aime ce qui frappe; elle cherche dans la religion quelque chose qui favorise son orgueil.

Jean-Baptiste, s'il avait voulu, l'aurait emporté sur Jésus: il aurait réussi à se faire passer pour le Christ et le Messie; et il ne faut point douter qu'il n'eût été reçu des juifs en cette qualité, à cause de son extraction relevée et de ses dons extraordinaires; — mais que fait-il, quand les principaux des juifs viennent le sonder et lui demander qui il était? il proteste ouvertement qu'il n'est point le Christ. Il déclare qu'il n'est point Elie ni le prophète. Il détruit, dès le premier abord, toutes les bonnes opinions qu'on avait conçues de lui. C'était l'oc-

casion la plus favorable pour se faire valoir, s'il avait cherché l'honneur et la gloire des hommes. S'il n'avait point voulu se faire passer pour le Christ, du moins aurait-il pu, sans blesser beaucoup la vérité, se faire reconnaître pour Elie ou pour quelque grand prophète; car quoiqu'il ne fût pas la personne d'Elie, il était pourtant celui qui devait venir en la vertu et en l'esprit d'Elie. Il n'était pas ce grand prophète promis par Moïse; mais il était un grand prophète, et même plus que prophète. Ainsi il semble qu'il aurait pu recevoir ces honneurs-là, et accepter l'estime que ces qualités auraient pu lui procurer auprès du peuple. Ce n'est pourtant pas là le parti que prend ce digne précurseur de Jésus: il ne veut point d'honneur de la part des hommes. Quand ils lui demandent s'il est le Christ? il répond que *non*; s'il est Elie, ou le prophète? il répond, *je ne le suis point*. Et par-là il fait voir son renoncement à toute la gloire qu'il aurait pu avoir chez les hommes. Il ne faisait pas assez de cas de leur plus haute estime pour y donner la moindre occasion; il regardait cela comme une vanité indigne d'une âme qui aspire à la gloire éternelle.

A cet égard, ce saint homme est un excellent exemple de ce que doivent faire les vrais serviteurs de Jésus, et de la manière avec laquelle les enfans de Dieu regardent tous les honneurs du monde. Quand Dieu met dans ses enfans quelques dons qui ont un peu d'éclat, le monde s'attache d'abord à ce qui le frappe. Comme les hommes charnels emploient tout ce qu'ils ont de talens à se faire valoir et à se bien établir dans l'estime des autres, ils s'imaginent que les enfans de Dieu doivent tendre à ce but-là, et même ils tâchent de les y porter. Le diable,

la chair et le monde sollicitent sans cesse une âme sainte à employer les dons que Dieu lui donne à sa propre gloire. Les louanges qu'ils lui accordent, le respect qu'ils paraissent avoir pour ses belles qualités, tout cela ne tend qu'à la faire tomber dans l'orgueil et dans l'amour de soi-même ; et lorsqu'une âme, loin de recevoir des hommes la gloire qu'ils voudraient lui donner, la rejette, s'humilie et s'abaisse, elle éprouve bientôt qu'ils tournent leur considération en haine, en mépris, et enfin en persécution. Cela arriva à Jean-Baptiste. Quand les juifs virent que ce saint homme ne se souciait point de leurs honneurs, qu'il ne voulait point se prévaloir de tous ses avantages pour gagner leur estime ; mais qu'il se bornait uniquement à rendre témoignage à ce Jésus méprisé, qui leur paraissait être un homme de néant, et qui, avec cela, se disait être le Christ ; ils changèrent bientôt leur estime en mépris, et la bonne inclination qu'ils avaient pour lui, en haine et en persécution. En ce cas-là, un vrai serviteur de Dieu ne se met pas beaucoup en peine, non plus que Jean-Baptiste, de l'injuste procédé du monde ; le parti qu'il prend constamment, c'est de renoncer à tout honneur mondain, parce qu'il sait que *ce qui est élevé aux yeux des hommes, est en abomination devant Dieu.* Il sait que le diable et le monde ne flattent que pour tromper.

Mais qu'est-ce que rejeter l'estime et les honneurs des hommes? Faut-il qu'un enfant de Dieu ne soit jamais estimé ni honoré ? Doit-il affecter de s'attirer le mépris des hommes, et s'exposer à dessein à la haine, aux opprobres et à la persécution? Non, ce n'est point là ce que l'esprit de l'Evangile demande.

Premièrement, il faut remarquer de quelle source

doit venir le mépris des honneurs du monde. Cette source doit être la connaissance qu'une âme a des biens intérieurs, spirituels et éternels. La gloire qu'elle a d'être enfant de Dieu, de posséder Jésus, d'avoir part à ses richesses, et d'être honorée de son amitié et de son union. La découverte que la lumière de Jésus fait faire de la vanité et de la légèreté de tous les jugemens des hommes ; enfin le fondement de ce mépris doit être cette vie nouvelle qui la met en possession de tous les vrais biens, et qui la fait aspirer à d'autres honneurs qu'à ceux de cette vie. Quand ce fondement est établi dans une âme, le mépris qu'elle fait des honneurs de la terre et de l'estime des hommes ne manque point d'être sincère, et réglé sur la volonté de Dieu. Sans ce fondement, une personne peut bien faire semblant de mépriser les honneurs ; mais ce n'est qu'hypocrisie. Elle cherche par-là un honneur d'autant plus grand, qu'elle veut paraître le mépriser ; car l'orgueil et l'amour-propre peuvent quelquefois contrefaire l'humilité des enfans de Dieu. Il faut donc que le renoncement à l'estime des hommes, vienne d'une source divine, de l'opération du Saint-Esprit, et du changement du cœur.

En *second lieu*, ce changement étant fait, un enfant de Dieu sentira un véritable dégoût dans son cœur pour les vaines louanges des hommes : il n'y trouvera point de plaisir ; au contraire, il y aura pour lui quelque chose de rebutant et de fade. Que s'il est obligé de recevoir les honneurs du monde, selon la vocation dans laquelle il peut se trouver, il protestera sincèrement devant Dieu, avec la sage et humble reine Esther : *Tu sais la nécessité à laquelle je suis réduite, et comment j'ai en abomination le signe de ma grandeur, qui est sur ma*

tête, dans les jours qu'il faut que je sois vue: Tu as connaissance de toutes choses, Seigneur, tu connais que j'ai en haine la gloire des iniqnes. Il dira avec David: *Non point à moi, ô Eternel! Non point à moi, mais à ton nom donne gloire.*

En *troisième lieu*, il ne se contentera pas de le protester devant son Dieu; mais encore, il le témoignera devant les hommes. Tous les serviteurs de Dieu en ont toujours agi de la sorte. Saint Pierre, lorsqu'il eut guéri un boiteux, et que le peuple étonné, admirait ce miracle, leur dit: *O israélites! pourquoi êtes-vous surpris de ceci, ou pourquoi avez-vous les yeux arrêtés sur nous, comme si c'était par notre puissance ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet homme? Non, mais c'est par la foi que nous avons en Jésus crucifié, que cet homme a été parfaitement guéri en présence de vous tous.* Act. III, 12, 16. De même saint Paul et Barnabas, lorsqu'ils eurent guéri à Lystre un homme qui était perclu dès le ventre de sa mère, et que les habitans de cette ville, à la vue de ce miracle, voulurent leur rendre des honneurs divins, se jetèrent au milieu de la foule, déchirèrent leurs vêtemens, et dirent à haute voix: *O hommes! pourquoi faites-vous cela? Nous ne sommes que des hommes sujets aux mêmes infirmités que vous, et nous vous annonçons qu'en quittant ces choses, vous vous convertirez au Dieu vivant.* Act. XIV, 15. Ce même apôtre, quand il parle de son travail au Seigneur, et qu'il dit qu'il a travaillé plus que tous les autres apôtres, ajoute: *Ce n'est point moi, mais la grâce de Dieu qui est en moi*, 1. Cor. XV, 10. C'est ainsi qu'un enfant de Dieu renonce aux honneurs du monde. Son cœur n'y est point attaché quand on les lui rend, bien

moins s'en laisse-t-il captiver ; aussi, quand il en est privé, et qu'il tombe dans le mépris, cela ne le trouble point, parce qu'il a le cœur rempli d'un sincère dédain de soi-même, et de la jouissance des biens solides de la grâce de son Dieu. Sur ce fondement, il va son chemin parmi l'honneur et l'ignominie, sans faire beaucoup de cas des louanges des hommes, et sans beaucoup s'inquiéter de leurs injures ni de leurs calomnies.

Les hommes naturels ne sauraient croire qu'un enfant de Dieu soit si peu sensible à tous leurs mépris, et qu'il n'aime pas beaucoup mieux être estimé, que d'être outragé et persécuté. Mais ceux qui pensent de la sorte n'ont jamais connu l'état dans lequel le Saint-Esprit met une âme qui éprouve la gloire qu'il y a dans la croix de Christ. Ils ne comprennent pas comment cet esprit fait préférer l'opprobre de Christ à toutes les délices de l'Egypte, ni comment on peut se réjouir dans les afflictions. Telle est pourtant la disposition des enfans de Dieu, suivant ces paroles du Sauveur, en saint Luc VI, 22, 23. *Vous serez heureux quand les hommes vous haïront*, etc. En cela il ne demande d'eux rien d'impossible, car nous en voyons la réalité dans les disciples du Seigneur, qui ayant été fouettés devant le conseil des juifs, sortirent de devant eux, *ravis de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus*, Act. V, 41. Cependant les mondains ne sauraient concevoir tout cela. Est-ce donc, disent-ils, que la grâce anéantit la nature? Lui ôte-t-elle cette sensibilité qui lui est si inséparablement attachée? Non, ce n'est pas là notre sentiment. Nous ne disons point que la grâce anéantisse la nature, mais nous soutenons qu'elle la surmonte, la réforme et la rectifie. Elle éclaire une

âme, et lui fait voir que plusieurs choses, que le monde nomme des maux, sont des biens, et que plusieurs autres, qu'il nomme des biens, sont de véritables maux. Elle lui fait tout envisager sous une autre face que le monde, et lui fait découvrir la gloire cachée sous le voile de la croix; de sorte qu'il est détaché de l'amour pour les faux honneurs et les vaines gloires du siècle, et disposé à souffrir, avec patience et résignation, tous les mauvais traitemens qu'il sait être la portion la plus ordinaire des enfans de Dieu et des véritables serviteurs de Jésus.

Mais, hélas! que ces dispositions sont inconnues aux chrétiens relâchés de nos jours! Ils tâchent, par tous moyens, de se faire valoir dans le monde; et ceux qui ne peuvent pas s'y faire estimer par quelques qualités remarquables, par quelques talens qui aient du solide et du réel, essaient, par leur arrogance, de forcer les hommes à leur donner des marques de respect. C'est cette fausse présomption qui les rend si fiers et si emportés contre ceux qui leur font la moindre injure; de sorte que même ils sont souvent prêts à laver dans le sang de leur prochain la moindre tache qu'ils croient qu'on a faite à leur honneur. O monde aveugle et pervers! que tu es éloigné des dispositions des enfans de Dieu! Bon Jésus! que ceux qui se nomment chrétiens sont éloignés de suivre ton humilité et ta patience! qu'ils écoutent peu cette voix que tu leur adresses: *Apprenez de moi à être débonnaires et humbles de cœur.* Doux et humble Jésus! formes mon cœur à ton humilité, arraches-en ces mauvais penchans à l'orgueil, et ce désir d'être honoré de mes semblables. Je consens à être le plus petit et le plus méprisé de tes membres, pourvu

que je puisse connaître et goûter la gloire qui est cachée sous ta croix.

2°. Jean-Baptiste fait connaître son humilité et son renoncement, non-seulement en refusant les titres honorables qu'on était prêt à lui accorder, mais encore en *rendant* de sa personne et de son ministère le témoignage le plus humble et le plus modeste qu'il lui ait été possible de donner. Car les juifs continuant à lui demander, qui il était? et forcé, pour ainsi dire, à le déclarer, il leur dit; *Je suis la voix de celui qui crie au désert, applanissez le chemin du Seigneur, comme a dit Esaïe le prophète.* Nous découvrons dans ce témoignage *trois* circonstances remarquables.

C'est que Jean-Baptiste *fut obligé et comme forcé de le rendre;* y étant engagé par les sollicitations réitérées des personnes qui avaient en quelque façon droit de lui demander qui il était. Ceux qui étaient chargés parmi les juifs de la conduite de l'Eglise et des choses qui concernaient la religion, voyant paraître un homme extraordinaire, ne faisaient pas mal de lui envoyer demander qui il était, d'où il venait, et qui l'avait envoyé? de sorte que Jean ne pouvait pas refuser une réponse catégorique et positive. C'est aussi ce que fait un vrai serviteur de Jésus, et tout enfant de Dieu. Il n'aime point à parler de soi-même sans nécessité, et sans que cela soit utile à la gloire de Dieu, à l'édification du prochain, ou pour satisfaire à ce qu'il doit à sa patrie, ou à ses supérieurs; mais quand son devoir l'appelle à rendre témoignage de ce qu'il est, il le fait sans gêne, sans orgueil, et sans ces différens détours que l'amour-propre cherche pour se faire valoir: *Il est toujours prêt à répondre avec douceur et avec respect à quiconque lui*

demande raison de son espérance. 1 Pier. III, 15.

Ce témoignage que Jean-Baptiste rend de lui-même porte avec soi *le caractère du plus profond abaissement.* Il dit qu'il est *la voix de celui qui crie au désert.* Par-là il veut insinuer qu'il n'est que l'organe, par lequel Dieu parle aux hommes, et par lequel il les appelle à la repentance. Il déclare que ce n'est pas lui proprement qui est le prédicateur de la repentance, le censeur des vices, et cette puissance extraordinaire qui condamnait le péché; mais que c'est Dieu agissant dans lui et par lui; et que par conséquent c'est à lui qu'en doit revenir toute la gloire. Ce digne serviteur de Dieu veut détourner les yeux des hommes de dessus soi, et les reporter à la principale cause agissante et opérante, qui est Dieu: disposition à laquelle la nature a de la peine à se laisser porter, s'arrêtant toujours par inclination à ce qui frappe les sens, aux organes extérieurs, et méconnaissant la main puissante qui se cache sous le voile des créatures. Pour Jean-Baptiste, il s'humilie sous cette puissante main de Dieu, il ne garde rien pour soi. *Je ne suis que la voix,* dit-il, *de celui qui crie au désert.* Mais que dit cette voix? Que fait-elle entendre aux hommes? *Applanissez le chemin du Seigneur.* Ceci fait encore voir que Jean-Baptiste ne cherchait point sa propre gloire; mais que son but était de préparer les cœurs à son Seigneur. Ce Seigneur était l'Agneau de Dieu, le Messie qui était en chemin. Il leur montre d'abord par les Ecritures, la grandeur de ce Messie: que c'était un Seigneur et un Dieu auquel il fallait préparer les cœurs, le véritable Messie promis, et le Rédempteur qui doit venir, selon le témoignage de tous les prophètes.

Voilà comment tous les témoignages que les serviteurs

de Dieu rendent d'eux-mêmes ne sont point dirigés à leur propre gloire, mais à la gloire de leur maître. En effet, ils ne sont que des serviteurs de Dieu, des organes qu'il anime, et dont il se sert selon sa volonté, pour enseigner, pour reprendre, pour consoler, et pour faire entendre aux hommes sa parole. C'est donc proprement Dieu qui est, dans un véritable envoyé de Jésus-Christ, le pasteur, le prophète, le docteur, l'apôtre. C'est pourquoi saint Paul dit, *que tout ce qu'il a fait de bon et de grand, par paroles et par œuvres envers les gentils, c'est Christ qui l'a fait par lui.* Rom. xv, 18. Il se nomme lui et ses compagnons de service, *des ouvriers avec Dieu.* 1 Cor. III, 9. Ce qui marque, d'un côté, l'abaissement dans lequel sont les vrais serviteurs de Dieu ; et de l'autre l'excellente dignité dont ils sont revêtus. Ce sont des âmes dans lesquelles Dieu agit, des tabernacles et des temples, dans lesquels il enseigne et instruit les hommes ; des vaisseaux qui, quoique fragiles, sont remplis d'une excellente liqueur, et portent un trésor incomparable. Quelle force de n'être rien qu'en Dieu, de ne faire et de ne dire rien par soi-même, mais de laisser faire et parler Dieu par soi, de pouvoir dire, comme saint Paul : *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.* 2. Cor. XII, 10.

Certes, si ceux qui se font passer pour serviteurs de Dieu étaient ainsi des organes animés de son esprit, s'ils étaient des voix de Dieu, des voix de celui qui crie au désert, ce grand Dieu serait plus connu qu'il ne l'est ; le Sauveur serait mieux reçu, et plus aimé qu'il ne l'est. Mais hélas ! plusieurs de ceux qui se parent de ce beau nom, sont plutôt des voix et des organes, par lesquels la passion parle, par lesquels l'esprit d'erreur, de relâ-

chement et de corruption se manifeste et se multiplie. S'ils etaient moins remplis d'eux-mêmes et des affections de la chair, et que Dieu fût leur maître, le conducteur de leurs cœurs, de leurs langues et de toutes leurs démarches, on verrait certainement les chemins du Seigneur plus aplanis qu'ils ne le sont. Le Seigneur Jésus, qui est encore celui qui veut et qui doit venir dans les âmes, trouverait plus d'accès chez les hommes.

S'ils s'étaient trouvés dans mon conseil secret, dit le Seigneur, *ils auraient aussi fait entendre mes paroles à mon peuple, et ils les auraient détournés de leur mauvais train et de la malice de leurs actions*. Jer. XXIII, 22.

Enfin on voit que le témoignage que Jean rend de soi-même *est dicté par l'esprit de Dieu, parlant dans les Ecritures. Je suis*, dit-il, *la voix de celui*, etc., et il ajoute, *selon ce qu'a dit Esaïe le prophète*. Il s'en rapporte aux prophètes, qui avaient marqué ce qu'on voyait arriver alors; de sorte qu'en confrontant les prédictions avec l'événement, on pouvait juger de ce qu'il leur disait. C'est ce témoignage des prophètes et des apôtres qu'un enfant de Dieu produit, pour prouver ce qu'il est, ce qu'il fait, et ce qu'il dit. Il a dans son cœur le témoignage du Saint-Esprit, l'assurance de son adoption et de ce qu'il est devant Dieu : mais comme les hommes ne peuvent pas voir ce témoignage intérieur, il se sert du témoignage extérieur de la parole de Dieu pour prouver la vérité de ses paroles et de ses actions; c'est à cette règle qu'il se soumet, c'est selon cette règle qu'il veut être jugé, qu'il répond à ceux qui l'interrogent, qu'il instruit ceux qui sont dans l'ignorance, et qu'il se gouverne en toutes choses devant Dieu et devant le monde. Il rend témoignage aux petits et aux grands, il ne dit

rien, que *ce que Moïse et les prophètes ont déjà dit avant lui*. Act. XXVI, 27.

Tel est le modèle que Saint-Jean-Baptiste nous fournit en sa personne de la manière dont un enfant de Dieu et chaque vrai Serviteur de Jésus-Christ s'abaisse et s'anéantit devant son Dieu. Mais quelle différence entre une âme ainsi animée de l'esprit de Jésus, de l'Esprit d'humilité et de renoncement, et les âmes charnelles de ce siècle? Quelle différence entre un Serviteur de Dieu, et un esclave du monde et de son amour-propre! Il ne faut pas s'étonner si le monde n'y connaît rien, et s'il ne peut pas s'imaginer qu'on puisse être tel qu'on le lui fait voir par la parole de Dieu, enfin ce que les enfans Dieu sont et doivent être; cependant c'est une chose non-seulement possible, mais encore inséparable de la possession de la grâce de Dieu. Une âme qui la possède, renonce volontiers aux faux biens de la terre. Plut à Dieu qu'il se trouvât beaucoup de ces âmes qui voulussent laisser verser dans elles les richesses incomparables de cette grâce de Jésus, et qui trouvassent heureusement cette perle de grand prix; elles se trouveraient bientôt disposées à vendre tout, pour acheter cette perle précieuse et inestimable.

II. Jean-Baptiste: après s'être abaissé soi-même, entreprend *de relever la grandeur de Jésus, ce Messie inconnu aux Juifs*, qui commençait à paraître au milieu d'eux. C'est ce que nous allons voir dans la *seconde* partie de ce discours.

Les Juifs continuant à demander à Jean-Baptiste, pourquoi il baptisait, puisqu'il n'était point le Christ, ni le Prophête promis; il commence à leur parler du Messie comme d'une personne glorieuse, revêtue d'une

force et vertu divine, qui était déjà au milieu d'eux, mais qu'ils ne connaissaient point. *Quant à moi*, leur dit-il, *je vous baptise d'eau, mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas, qui m'est préféré, et duquel je ne suis pas digne de délier la courroie du soulier, c'est lui qui baptise du Saint-Esprit.* C'est lui qui est ce Messie que vous attendez et que vous cherchez; c'est à lui à qui vous devriez aller.

1°. Jean-Baptiste leur recommande ce Jésus qu'ils refusaient de reconnaître, *comme une personne infiniment élevée au-dessus de lui. Je ne suis pas digne*, dit-il, *de délier la courroie de son soulier.* Je ne mérite pas d'être un de ses plus chétifs Serviteurs, et de lui rendre les devoirs les plus vils et les plus humilians. Cela devait sans doute remplir de surprise ceux à qui il parlait. En effet c'était presque trop dire pour une personne aussi respectable que l'était Jean-Baptiste. C'était beaucoup dire en faveur d'une personne aussi méprisée et aussi peu considérée que l'était Jésus; mais ce n'était pas trop dire pour une âme qui connaissait Jésus pour ce qu'il était. Cet aimable Serviteur de Dieu aurait volontiers baisé la plante des pieds de Jésus pauvre et méprisé — il se serait volontiers abattu dans la poussière devant lui — il aurait voulu l'exalter et le relever, non-seulement au dessus de soi, mais encore au-dessus de tous les Anges, et de toutes les puissances célestes; parce qu'il savait qu'il était le Fils unique et éternel de Dieu, le Fils de son amour, issu du sein du Père, le Roi d'Israël, le Maître des Anges et de toutes les créatures, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs.

C'est-là ce que fait une âme qui connaît Jésus; tout ce qu'elle peut avoir de gloire, d'honneur, d'estime et

de belles qualités, elle l'emploie volontiers à relever la gloire de son Sauveur, en témoignant que toutes ces choses, que le monde admire et estime en elle, ne sont pas la moindre partie de la gloire de Jésus ; et que tout ce que les hommes peuvent avoir reçu de lumière, de sagesse et de grâce, ne les rend pas dignes de baiser ses pieds. Ne vous arrêtez point à nous, disent les vrais serviteurs de Christ. Vous admirez quelques traits de sagesse, quelques parcelles de grâce et de bonté que le Seigneur a mises dans ses créatures ; mais que serait-ce, si vous connaissiez Jésus ? si vous voyiez les trésors inépuisables de richesse et de gloire qui sont en lui. Tout ce que vous voyez en nous, ce ne sont que de petites étincelles de la lumière dont il est la source ; enfin une âme, qui connaît ce Sauveur, voudrait que ce qu'elle a, pût engager les hommes à reconnaître, à adorer et à glorifier celui dans lequel habite toute plénitude de Divinité, toute abondance de sagesse, de vie et de félicité. C'est ainsi que, de tout temps, les âmes éclairées de la lumière céleste ont glorifié leur rédempteur. L'esprit prophétique en a parlé dans l'Ancien-Testament, d'une manière tout-à-fait magnifique ; lisez le LXe. chap. de la Prophétie d'Esaïe. Vous y verrez comment les rois, les grands et les riches du monde font hommage à Jésus, et emploient à son service l'abondance de leurs trésors, leur or, leur encens, leurs brebis, et même leur vie. Moïse avait découvert cette gloire, quand il fit plus grand cas des opprobres de Christ, que de toute la gloire de l'Egypte, et qu'il aima mieux *être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché*. Saint Paul avait sans doute fait la même découverte, quand, *pour l'amour de l'excellence de la*

connaissance de Jésus-Christ son Sauveur, il s'était privé de tous les avantages de la terre, de toutes les douceurs de la vie, et *qu'il les regardait comme de la boue, afin de gagner Christ.*

Tous les apôtres qui, à l'exemple de Jean-Baptiste, ont conduit les hommes à l'agneau de Dieu, ont été dans les mêmes dispositions. Non-seulement ils ont employé à glorifier leur Maître toutes leurs belles qualités, leurs dons et leurs talens, mais même ils ont sacrifié leurs propres intérêts, leur honneur, leurs richesses, leur sang et leur vie, pour faire hommage à la grandeur et à la gloire de Jésus. De là ces témoignages authentiques rendus avec tant de fermeté devant tout ce qu'il y avait de personnes distinguées parmi les juifs. *Que toute la maison d'Israël sache que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié; et il n'y a point de salut qu'en lui et en son nom, et c'est lui que Dieu a élevé à sa droite, pour être le Prince et le Sauveur, et pour donner à Israël la repentance et la rémission des péchés; nous lui sommes témoins de ces choses aussi-bien que le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent*, Act. chap. II, 36. Chap. IV, 12. Chap. V, 30, 32. Heureux celui qui peut dire, par le Saint-Esprit : Moi, avec tout ce que j'ai de dons, de qualités, de force, de lumières et de sagesse; avec mon corps, mon âme et ma vie, je ne suis pas digne d'être sacrifié aux pieds de Jésus, ni d'être employé à rendre les plus petits services à ce glorieux Rédempteur. Dire cela, avec saint Jean, par le Saint-Esprit, c'est connaître Jésus, c'est lui donner gloire, c'est rendre témoignage de lui et de ce qu'il est.

Mais hélas! que cette connaissance de Jésus est rare!

On parle beaucoup de la gloire de ce Jésus ; on s'avoue de bouche indigne de délier la courroie de ses souliers; on le réclame et on le confesse comme le grand Dieu, comme le Fils éternel de Dieu, comme le roi des anges et le maître de toutes choses ; mais tout cela n'est qu'hypocrisie chez la plupart ; ce ne sont que des paroles qu'on a apprises, et dont on n'a jamais senti la force. Quand il s'agit de glorifier Jésus, et de se reconnaître sincèrement indigne d'être employé et sacrifié à son service ; ah ! c'est alors qu'on voit le vide des âmes. Non-seulement on refuse de se donner soi-même à lui ; non-seulement on ne voudrait pas lui sacrifier sa vie, son corps, et ce qu'on a de plus cher dans le monde, mais encore on lui refuse le sacrifice de la moindre chose. Combien est-on éloigné de s'abaisser pour délier les souliers de Jésus, c'est-à-dire pour soulager ses pauvres membres méprisés, pour se reconnaître indigne de les aimer, et de servir Jésus en les assistant. C'est pourtant une chose constante qu'une âme qui le connaît s'estimera heureuse de lui appartenir et de pouvoir lui consacrer ses désirs, son amour, son cœur, son corps, son âme, sa vie, et tout ce qu'elle a de plus cher au monde. Ah ! mon adorable Sauveur, fais de moi une victime qui se sacrifie à ta gloire, et accorde-moi ce bonheur inconnu au monde, qui consiste à renoncer à tout autre chose, pour te connaître, t'aimer et te posséder.

2°. Jean-Baptiste recommande le Messie comme *une personne remplie de toute plénitude de Dieu, qui avait en main les dons et les grâces de l'Esprit, pour les verser sur ceux qui viendraient à lui comme à leur rédempteur. C'est lui*, dit-il, *qui baptise du Saint-Esprit.* C'est lui, veut-il dire, qui a en sa puissance l'esprit de

Dieu, et tous les glorieux dons de la grâce, comme j'ai en main cette eau avec laquelle vous voyez que je baptise : c'est lui qui est le maître et le dispensateur de toute bonne donation, et qui a été établi de Dieu pour Seigneur sur tous les trésors spirituels, pour les dispenser selon sa volonté, à ceux qui les lui demandent. Anciennement, lorsque Dieu envoyait des prophètes revêtus d'une autorité extraordinaire, et que quelqu'un faisait profession d'embrasser leur doctrine, ils le baptisaient pour l'installer et l'agréger au nombre de leurs disciples ; cela se pratiquait surtout à l'égard des prosélites qui renonçaient au paganisme pour embrasser la religion judaïque. A l'égard de ceux qui se faisaient baptiser par Jean, ce baptême leur était un sceau et une marque par laquelle ils étaient reçus et reconnus pour disciples de Jean, faisant profession de le reconnaître comme un homme envoyé de Dieu, de recevoir sa doctrine comme divine, et de la soutenir comme telle. A l'égard de ceux qui devenaient et qui deviennent aujourd'hui les disciples de Jésus, ils ne sont pas seulement arrosés d'eau pour être mis au nombre de ses enfans, mais encore ils sont baptisés de son sang ; et par là, ils sont séparés du reste des hommes. Ils sont arrachés au monde corrompu, et scelés par le Saint-Esprit, pour être déclarés disciples de Jésus. Chaque chef donne des marques de distinction à ceux qui sont de son parti. Les grands font porter de riches livrées à leurs domestiques, chacun selon l'élévation de son rang ; les fondateurs de parti font distinguer leurs adhérens par quelqu'endroit ; et ceux qui ont élevé quelques nouvelles sectes, ont eu quelque marque particulière à laquelle on a pu reconnaître leurs sectateurs. La marque, la livrée de Jésus, c'est le Saint-

Esprit; c'est de cet esprit qu'il revêt ses disciples, afin de les séparer des souillures du monde, et de les faire reconnaître pour siens.

Il est donc heureux pour une âme de reconnaître Jésus pour celui qui baptise du St.-Esprit, et d'en pouvoir rendre témoignage par son expérience, comme Jean-Baptiste. Reconnaître ce Jésus crucifié et méprisé pour celui que Dieu a souverainement élevé, et auquel il a donné un nom, qui est par dessus tout nom. Savoir qu'il est *élevé au-dessus de toute puissance, principauté, vertu et seigneurie, au-dessus de tout nom qui se nomme, non-seulement en ce siècle, mais aussi en celui qui est à venir*. Croire que le Père lui a assujéti toutes choses, l'ayant donné pour être chef de l'Eglise, et lui ayant conféré tout pouvoir aux cieux et en la terre, pour être le dispensateur des biens de la maison de Dieu: le reconnaître pour tel, par le Saint-Esprit; c'est ce qui fait qu'un enfant de Dieu le glorifie comme l'auteur de tous les dons; qu'il les lui renvoie tous, en les employant à sa gloire, à l'honneur et au service de celui qui l'a baptisé de son Esprit, et qui lui a accordé une portion de la plénitude qu'il a reçue du Père. Ah! qu'il serait à souhaiter que les hommes allassent à cette source de dons et de grâces, à ce dispensateur des biens de Dieu, pour se laisser aussi baptiser du Saint-Esprit, et pour devenir ses disciples! Il y en a un grand nombre qui font profession de l'avouer pour leur maître, sans qu'ils aient jamais éprouvé ce que c'est que d'être baptisé par lui du Saint-Esprit et de feu, sans qu'ils sentent dans leurs cœurs ce gage de leur adoption qui témoigne qu'ils appartiennent à Jésus. Loin d'être remplis de son esprit, ils ne sont animés que de celui du monde

et de la vanité. Certes, pour savoir que Jésus est celui qui baptise du Saint-Esprit, il faut avoir reçu son baptême.

3°. Jean-Baptiste glorifie Jésus *quelque inconnu qu'il fut aux hommes auxquels il parlait*. Il ne se faisait point de honte de la forme méprisée sous laquelle Jésus paraissait : il ne se laisse point rébuter par le mépris que les Juifs faisaient de ce Messie caché sous un habit servile, il leur dit en face; *il y en a un au milieu de vous, lequel vous ne connaissez point, c'est celui-là, etc.*

Cette déclaration de Jean-Baptiste, était une marque du but sincère qu'il avait de glorifier son Sauveur. Mais par là même il devint bientôt l'objet de la haine et de la persécution de ceux qui auparavant avaient bonne opinion de lui; quand ils virent qu'il attribuait tant de gloire à ce Jésus, qui leur était en scandale et en abomination, ils se retirèrent bientôt de lui, et le décrièrent comme un homme sans mission, dont le ministère n'était point de Dieu, mais des hommes, ou du diable, et ne voulurent point se laisser baptiser par lui.

La même chose arrive encore tous les jours à chaque serviteur de Dieu : il est au milieu d'un monde qui ne connaît point Jésus, qui est tout opposé à ses maximes et qui n'aime que celles qui plaisent à la chair et qui favorisent ses passions. C'est cependant au milieu d'un tel monde qu'un serviteur de Jésus lui rend témoignage ; c'est à des gens qui le rejettent, qui le dédaignent, qui le foulent aux pieds et qui n'ont que de la haine et du mépris pour lui, qu'un fidèle déclare que ce Jésus méprisé et rejetté est le seul capable de donner la solide gloire, qu'il est le dispensateur de tous les dons de Dieu, que sa croix, son humilité, sa bassesse, son renoncement sont le prin-

cipal ornement d'une âme fidèle ; et que d'être rendu participant de ses souffrances, de sa mort et de ses opprobres, c'est une gloire pour les vrais enfans de Dieu. Quoiqu'en dise le monde, il est nécessaire qu'un enfant de Dieu témoigne, comme Jean-Baptiste ; *il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez point.* Il est au milieu de vous ; parce que vous avez ses écritures et que vous faites une profession extérieure de sa religion ; mais avec tout cela vous ne le connaissez point ; parce que *vous ne voulez point aller à lui pour avoir la vie* ; vous rejetez son exemple, vous ne voulez point charger sa croix sur vous. Ce témoignage ne manque jamais d'attirer aux enfans de Dieu la haine des hommes. Ainsi que Jean-Baptiste, et à l'exemple de leur Sauveur, ils sont bientôt regardés comme des gens qui sont possédés d'un esprit d'erreur et de séduction ; mais n'importe, la gloire de Jésus, qu'ils ont découverte par la foi, leur fait vaincre tout cela. Insensibles à tout autre mouvement qu'à celui de la charité et de la piété, ils déplorent l'aveuglement du monde ; et sans craindre ses persécutions, ils sont toujours prêts à sacrifier jusqu'à leur vie pour le nom du Seigneur.

Ah ! glorieux Jésus ! que tu es inconnu au monde ! mais que tu es puissant dans une âme qui te connaît ! tu me fais la grâce de concevoir et de sentir en quelque façon, ces grandes vérités ; mais cela ne suffit pas, donne moi d'en prouver aussi la réalité, afin que loin d'avoir honte de toi, je te confesse hautement, même devant tes plus cruels ennemis. Enfin, Seigneur, accorde-nous à tous la grâce de croire en toi de cœur, et de te confesser de bouche ; afin qu'après t'avoir confessé devant les hommes, tu puisses nous avouer pour tiens devant ton père céleste ; Amen !

VIme. SERMON.

JÉSUS

LE SAUVEUR DES AMES PERDUES.

Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu, St.-Luc, Chap. XIX. 10.

Mes chers et bien-aimés auditeurs !

Il faut avouer que les hommes ne profitent guères des grâces que Dieu leur fait. Les Chrétiens n'embrassent pas, comme ils le devraient, les biens glorieux et incomparables qu'il leur présente. S'ils savaient ce que leur vaut, dans le temps et dans l'éternité, la grâce de ce Dieu dans son amour, avec quel saint empressement ne reçevraient-ils pas ses offres charitables?

Tant que nous sommes en bonne disposition, sans douleurs et sans incommodités, nous faisons peu d'attention à la grâce que Dieu nous fait de nous conserver la santé. Nous ne pensons point à lui rendre grâces de ce riche trésor : nous oublions qu'elle doit être consacrée à la gloire de celui qui nous la donne ; au contraire le

plus souvent nous l'employons à l'offenser, nous la sacrifions au monde, à nos plaisirs et au service de Mammon et du Diable ; mais lorsque nous sommes affligés de maladies, et de longues douleurs ; alors nous reconnaissons quel bien c'est que la santé, et nous soupirons après elle. Dans cet état un prince et un roi envie la condition d'un pauvre misérable berger.

Il en est de même à l'égard des biens spirituels. Dans le temps que Dieu nous offre sa grâce, nous ouvre les trésors de son amour, nous invite à la jouissance et à la possession de ses biens infiniment glorieux ; nous ne nous en soucions point, nous ne l'écoutons point, nous négligeons malheureusement le moment fortuné de notre visitation gracieuse. Mais un jour viendra que nous verrons quels trésors nous négligeons, et que nous en connaîtrons mieux la valeur. Le jour viendra où nous verrons la gloire des enfans de Dieu manifestée ; et c'est alors que nous déplorerons notre aveuglement.

Ce Dieu vient dans son amour présenter aux hommes un Rédempteur pour les délivrer de leur captivité et du malheur éternel ; il leur fait dire qu'un Dieu est venu sous la forme d'un fils d'homme, pour les chercher et pour les sauver. Mais ils écoutent cela avec froideur et indifférence : on dirait qu'ils n'y doivent prendre aucune part. Ah ! si jamais cette voix se faisait entendre au milieu des enfers ; *Le fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ces pauvres misérables âmes perdues et damnées ;* quels vifs transports de joie, quels chants de triomphe et d'actions de grâces ne s'élèveraient point dans ces lieux de tourmens ? Avec quelle reconnaissance ces malheureux ne recevraient-ils pas

cette ravissante nouvelle ? Mes chers auditeurs, puisque cette heureuse et consolante nouvelle retentit aujourd'hui à nos oreilles, pensons à faire plus de cas des grâces de Dieu que nous ne faisons; et à les recevoir avec plus d'empressement. C'est pour tâcher de réveiller votre zèle que nous voulons aujourd'hui vous présenter Jésus, comme un Sauveur qui s'offre encore à vous, et qui vous assure; *Qu'il est venu* et qu'il vient encore *pour vous chercher et vous sauver*. Heureux si vous vous laissez trouver, et si Jésus obtient chez vous la fin et le but pour lequel il est venu! Nous allons donc nous entretenir,

De la venue de Jésus le Sauveur des âmes perdues, et nous verrons,

I. Ce que c'est que cette venue, et

II. Quel en est le but et la fin.

I. Les paroles de notre texte furent alléguées par le Seigneur Jésus pour justifier sa conduite contre les murmures des Pharisiens qui se scandalisaient de ce qu'il était entré chez Zachée le Péager. La nature et l'hipocrisie de l'homme ne saurait comprendre la conduite de Dieu; elle se scandalise de voir qu'il reçoive et choisisse des simples, des pauvres, des pécheurs, des misérables; qu'il révèle ses secrets aux petits et aux enfans, pendant qu'il regarde avec mépris les sages, les saints, les grands, et les personnes élevées dans le monde. C'est cette disposition de la nature qui portait les Pharisiens à murmurer, en voyant Jésus converser avec les pécheurs et les simples; pendant qu'il censurait dans toutes les occasions les sages, les docteurs et les pasteurs de la nation. Aussi cette conduite de Jésus leur était-

elle insupportable. C'est ce qui lui attira leur haine: c'est ce qui les faisait murmurer, et qui excitait en eux contre Jésus cette aigreur et cette rage, qui les porta à le persécuter jusqu'à la mort. Cependant Jésus justifie sa conduite contre leurs murmures. Il leur fait connaître en toute occasion la fin et la raison pour laquelle il était venu : savoir, que ce n'était pas pour appeler à la repentance les justes ; c'est-à-dire, ceux qui ne sentaient et ne reconnaissaient point leur injustice, et leur misère; mais que c'était pour y appeler les pècheurs; c'est-à-dire, ceux qui sentent, et qui avouent de bonne foi l'état de corruption dans lequel ils sont, qui reconnaissent le besoin qu'ils ont d'un Rédempteur, et qui le reçoivent de tout leur cœur, lorsqu'il se présente à eux. C'est dans la même vue, qu'il leur dit dans notre texte: *Le fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu.*

La première chose que nous avons à considérer dans ces paroles, c'est la *venue de ce Sauveur.* La personne qui vient, c'est *le fils de l'homme.* Jésus entend par ce fils de l'homme sa sacrée et adorable personne composée de la nature divine et de la nature humaine. Pourquoi dépeint-il son adorable personne par un caractère qui ne se rapporte qu'à la nature humaine? Pourquoi ne dit-il pas *le fils de Dieu est venu?* La raison en est claire. La personne doit être représentée sous une image relative à l'œuvre qu'elle a à faire. S'il était venu pour juger, pour condamner, et pour punir les pécheurs dignes de toute la colère de Dieu, alors il aurait pu dire : Le fils de Dieu est venu pour exercer la vengeance de la part de son père. Mais comme il ne venait point pour *juger, pour condamner, pour perdre les hommes, mais pour*

les chercher et pour les sauver, il a eu raison de dire : *Le fils de l'homme est venu.*

L'idée de la divinité ne peut qu'épouvanter et faire trembler une créature pécheresse. Elle ne saurait supporter la présence d'un Dieu qu'elle a offensé ; elle le fuit, elle le regarde comme son juge, et comme son destructeur. C'est pourquoi la Divinité ayant des sentimens de compassion pour le genre humain malheureux, et désirant de sauver sa créature perdue, devait pour la venir chercher, cacher les rayons de sa gloire et de Sa Majesté. Car si elle fût venue chercher les hommes pécheurs dans sa lumière inaccessible ; hélas ! ils n'auraient jamais eu la hardiesse de s'approcher de lui. A l'exemple d'Adam et de Jonas, ils auraient tâché de fuir la présence d'un Dieu qu'ils auraient senti être pour eux un ennemi et un feu consumant. Un roi qui veut savoir les sentimens de ses sujets, leur état, leur conduite, et leurs besoins, ne doit pas paraître avec Sa Majesté royale et environné de ses gardes ; car alors chacun serait dans la crainte, et personne ne se découvrirait sincèrement à lui. Mais dès que ce roi cache les marques de sa royauté, qu'il se déguise, et que sous l'habit d'un simple particulier il se mêle parmi eux, il vient sans doute mieux à bout de son dessein. Ses sujets lui parlent à cœur ouvert, et si c'est un roi sage, doux, et bienfaisant, il aura occasion par-là de prendre de justes mesures pour l'affermissement de sa domination et pour le bien de ses sujets.

C'est ce que le Roi des Cieux a fait lorsqu'il a voulu ramener les créatures perdues et rebelles. C'est pourquoi Jésus-Christ dit ; *le Fils de l'homme est venu.* Il ne veut pas dire par-là que ce n'est qu'un simple fils

d'homme, il veut dire que le Fils de Dieu, la Divinité même est venue, mais voilée et cachée sous la forme de Fils d'homme; afin de chercher et de sauver ce qui était perdu.

Ainsi cette humanité est le voile sous lequel la Divinité vient de se manifester, et sous lequel sont cachés tous les tresors de gloire, de Majesté, d'amour et de tendresse; ainsi l'Écriture dit, *qu'en Jésus habite corporellement toute la plénitude de la Divinité*. Col. II. 9, *et qu'en lui sont cachés tous les trésors de sagesse et de science*, Col. II. 3. Car Jésus homme est le seul et unique canal par lequel tous les fleuves des grâces de Dieu découlent sur nous; c'est le seul Propitiatoire, où Dieu veut être adoré, où il veut se laisser trouver pour recevoir les pécheurs, et pour pardonner les péchés; c'est enfin lui, en qui il veut être servi, et au nom duquel il veut être invoqué.

C'est-là une heureuse découverte pour une âme affligée, qui tremble sous le poids de la colère de Dieu; qui sent les accusations de sa conscience, et qui craint une mort éternelle. C'est pour elle une douce consolation lorsque le Saint-Esprit vient lui faire envisager l'aimable face de Jésus homme, remplie de traits de grâce et d'amour; qu'il vient lui dire: « Viens et vois, chère
» âme, ce n'est point avec la Majesté terrible d'un Dieu,
» que tu as à faire; c'est avec ton Frère Jésus. Dieu lui
» a donné plein pouvoir pour agir avec toi et avec tout
» le genre humain. Ce qu'il fera, Dieu le tient pour
» fait; ainsi celui avec qui tu as à faire est homme
» comme toi, il connaît tes misères, tes angoisses, tes
» douleurs, tes combats, tes ennemis, et la haine qu'ils
» ont contre toi. Il a passé lui-même par toutes les épreu-

» ves. *Il a été tenté comme toi en toutes choses, si on*
» *en excepte le péché, et il est puissant pour aider tous*
» *ceux qui sont tentés*, Hebr. IV. 15. Approche-toi de
» lui avec confiance. C'est Joseph ton frère qui t'aime,
» qui te chérit, qui souhaite ton bonheur, qui veut et
« qui peut te délivrer de toutes tes misères. » Oui, quand le Saint-Esprit détourne ainsi la vue d'une âme affligée de dessus la face de la Divinité offensée, et qu'il la tourne vers le visage aimable de Jésus; quelle joie, quelle tendresse, et quel amour ne se répand point en elle? Comment ne se jette-t-elle pas dans les bras de cet aimable Frère? Comment ne verse-t-elle pas toutes ses angoisses dans son sein? Comment ne se plaint-elle pas à lui de tout ce qu'elle sent de péché, de tentations et de misères? « Ah! lui dit-elle, prends mon parti devant
» le trône de ton Père. Prends mon parti contre les
» ennemis de mon salut, contre mon propre cœur, qui
» me condamne, contre ma conscience qui m'accuse,
» contre Satan et le monde qui me persécutent. Dé-
» fends-moi contre leurs attaques, et me prends sous ta
» puissante protection. »

Cet aimable Fils de l'homme n'a pas pris cette forme, il n'est pas devenu Fils d'homme pour demeurer inconnu et caché; mais pour se manifester plus facilement à nous; c'est pourquoi nôtre texte dit, *qu'il est venu*; c'est-à-dire, qu'il s'est produit qu'il a conversé avec les hommes, qu'il a habité parmi eux, comme parmi les siens, et qu'il s'est fait connaitre à eux. Il est *venu*: il n'a pas attendu que les hommes allassent le chercher et le demandassent : il les a prévenus. *Il est venu* vers eux, avant qu'ils pensassent à lui, avant qu'ils eussent aucun penchant pour lui: *La parole a été faite chair; mais*

c'était pour pouvoir habiter entre nous, et en effet *elle a habité parmi nous, et nous avons vû sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité*, Jean I. 14. Oui, ce tendre Ami des hommes *est venu*, comme un levain de bénédiction, se mêler parmi la masse corrompue du genre humain; afin de les bénir et de les sanctifier. *Il est venu* comme un vase regorgeant d'une liqueur précieuse de grâce, de miséricorde et d'amour, et rempli de l'huile des compassions éternelles de Dieu. *Il est venu*, dans cette plénitude de dons et de grâces, se mêler parmi les hommes, pour les oindre, les amollir et les rendre participans de l'onction divine, dont le précieux vase de sa sacrée humanité est rempli. C'est donc une vérité bien consolante que celle-ci; *le fils de l'homme est venu*. Elle marque son indicible condescendance pour les hommes, l'amour tendre qu'il a pour eux, et cet ardent et sincère désir qu'il a de leur faire du bien. On tient pour une grande faveur, lorsqu'on revient content d'auprès d'un Prince, quand on y est allé pour lui faire quelque demande. Ici, le Roi lui-même vient vers nous: il nous invite affectueusement à participer à ses bienfaits. Il court, pour ainsi dire, après les hommes pour les contraindre de les accepter. En vérité, chers Auditeurs, cela devrait nous toucher!

Or, comme il est vrai de dire *qu'il est venu*, nous devons croire qu'il vient encore tous les jours. Comme il est l'*agneau immolé dès la fondation du monde*, il a de même été fils d'homme dès la fondation du monde. Il a toujours été vrai de dire de lui: *Le fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu*. Il est venu dès la fondation du monde. L'efficace, le mé-

rite, la force et la vertu de sa venue a été dès le commencement. Il est venu dans les promesses, dans les types et dans les figures de l'ancienne loi ; c'est pourquoi les anciens avaient déjà part à l'amour de ce fils d'homme ; ils voyaient déjà en esprit ses souffrances, et ils *préféraient les opprobres* de cet aimable Frère, de *ce Christ*, à *toutes les délices de l'Egypte*, Jean VIII, 56, et Hebr. XI, 26.

Comme il est venu, dis-je, dès le commencement, il vient encore tous les jours en qualité de fils d'homme ; il prévient encore chacun de nous par son amour. Si nous pouvions voir et croire, si nous étions sensibles aux choses célestes et invisibles, nous ne pourrions assez admirer et adorer cette charitable condescendance de notre Dieu. Mais plus ceci est consolant pour une âme, plus elle doit s'humilier et s'abaisser profondément aux pieds du trône de ce doux Jésus ; c'est ce qui lui fait dire, dans des sentimens d'humilité, de reconnaissance, de joie et d'amour : « Ah ! mon aimable » Jésus ! si tu avais attendu que j'allasse à toi, et que je » te cherchasse, j'aurais couru à la perdition, sans penser à toi ; mais tu es venu le premier. Tu m'as arrêtée » dans la course rapide de mes péchés. Tu es venu à » moi pour me présenter et me communiquer les grâces » de ton Père. Tu as touché mon cœur. Tu as fais briller ta lumière dans mes ténèbres. Tu as brisé et surmonté ma dureté ; — en un mot, tu t'es manifesté à » moi, comme mon frère, qui appaise la colère de » Dieu, qui me fait rentrer en paix et en union avec » lui. Je t'en loue, je t'en bénis, je t'en adore ; et dans » toute l'éternité je chanterai et exalterai la grandeur

» de l'amour qui t'a porté à venir à moi dans le temps
» que je fuyais ta présence. »

Pour concevoir les mouvemens que l'esprit de Dieu produit dans une âme pénétrée de la venue de Jésus, il faut en avoir éprouvé la divine vertu. Heureuses les âmes desquelles on peut dire avec vérité : *Le fils de l'homme est venu à elles.* Le prophète Esaïe représentant les glorieux fruits et les puissantes opérations de cette venue dans les âmes, en parle de cette sorte dans le xxxve. chap. de sa prophétie. *Fortifiez les mains languissantes*, dit-il, *et affermissez les genoux tremblans ; dites à ceux qui ont le cœur troublé, prenez courage, et ne craignez plus : Voici votre Dieu ; la vengeance viendra, la rétribution de Dieu. Il viendra lui-même, et vous délivrera.* Après cette délivrance, qu'arrivera-t-il? *Alors les yeux des aveugles*, ajoute-t-il, *seront ouverts, les oreilles des sourds seront débouchées : alors le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet chantera en triomphe ; car des eaux sortiront du désert, et des torrens de la solitude. Les lieux qui étaient secs deviendront des étangs, et la terre alterée deviendra des sources d'eaux, et dans les repaires de dragons, on verra la verdure des roseaux et des joncs.* Or, comme ces glorieuses promesses ont en partie été accomplies à la lettre, au temps de la manifestation en chair du fils de Dieu ; de même elles s'accomplissent encore tous les jours, dans les âmes auxquelles ces promesses appartiennent, c'est-à-dire dans ceux qui ayant le cœur froissé, les mains faibles et les genoux tremblans, ont soupiré après la délivrance d'Israël, et ont été favorisés de l'heureuse venue de Jésus.

Avant cette venue, une âme affligée est comme un désert aride et sauvage, où il n'y a point d'eaux de consolation, où il n'y a que ronces, qu'épines, que bêtes farouches, qu'engeance de serpens, c'est-à-dire de mauvaises passions et des péchés, qui les rongent; mais par cette venue, cette âme altérée devient abondante en sources; de sorte que *d'elles découlent des ruisseaux d'eaux vives*. Avant cette venue, elle est aveugle, muette et sourde, c'est-à-dire sans connaissance, sans amour, sans goût, sans faim et sans soif pour Dieu et pour sa parole : elle est perclue et infirme; c'est-à-dire sans force pour marcher dans les voies du Seigneur; mais par cette venue, ses yeux et son cœur sont ouverts, ses oreilles sont débouchées et sa langue déliée, pour contempler, pour aimer, pour goûter, et pour bénir son bienfaiteur, exalter son nom, et *annoncer les vertus de celui qui l'appelle des ténèbres à sa merveilleuse lumière*. Cela produit en elle une voix d'actions de grâces; de sorte que, comme le dit le prophète, *le désert et le lieu aride se réjouissent, la solitude est dans l'allégresse, et fleurit comme une rose*, Es. xxxv, 1,

Voilà, chers auditeurs, les glorieux priviléges dont jouit une âme qui est favorisée de la venue de Jésus, et de laquelle il est dit : *Le fils de l'homme est venu* à elle dans son amour, et l'a délivrée. Si nous ne jouissons pas de ces avantages, au moins n'ajoutons pas à ce malheur celui de l'opiniâtreté à rejeter des promesses si glorieuses; donnons plutôt gloire à Dieu. Croyons que sa parole est plus ferme que les cieux et la terre; avouons ingénuement notre misère; déplorons notre pauvreté, et soupirons après ces biens inestimables. Chers amis! cherchez, priez, demandez et conjurez Jésus qu'il se ma-

nifeste à vous, et vous l'éprouverez plus que nous ne pouvons vous le dire. Alors Dieu parlant dans sa parole et par ses serviteurs, ils seront légitimés et reconnus de votre part, comme véritables. Car enfin c'est-là le but et la fin pour laquelle Jésus est venu, et pour laquelle il vient tous les jours; c'est *afin de chercher et de sauver ce qui est perdu*. C'est ce que nous allons voir plus particulièrement dans la seconde Partie de notre méditation.

II. Dans cette seconde Partie, deux choses s'offrent à notre méditation : 1°. Ce que Jésus est venu chercher et sauver, — c'est *ce qui était perdu*. 2°. Ce qu'il fait à l'égard des âmes perdues, — c'est *qu'il les cherche et les sauve*.

1°. Ce que Jésus est venu chercher et sauver, c'est *ce qui était perdu*. Par cette expression, le Sauveur dépeint, en peu de paroles, toute la misère dans laquelle est tombé le genre humain, par le péché. Il a perdu son Dieu, le centre de son bonheur, son souverain bien, et il est tombé dans la mort et dans la perdition. Telle est la situation du genre humain, avec toute sa gloire, sa sagesse, sa justice et ses richesses. Le voilà renfermé sous la même condamnation, enveloppé dans une même misère. Il est perdu, il est misérable, il est maudit et damné; et c'est en vain qu'il veut se le dissimuler à soi-même, et le cacher aux autres. Ceci devrait sans doute rabaisser notre orgueil, et nous humilier profondément devant Dieu; mais hélas! les jugemens que l'homme porte sur lui-même sont bien différens de ceux de Dieu.

L'Ecriture Sainte appelle Satan, *Apollion*, ce qui signifie un destructeur, un désolateur. Ce nom a du

rapport avec celui sous lequel Jésus-Christ désigne tout le genre humain, quand il le nomme, *Apollolos*, perdu, désolé, ruiné; de sorte que le Diable et l'homme ont du rapport entre eux, comme le destructeur est celui qui est détruit, le perdant et le perdu, le désolateur et le désolé. Ainsi Jésus nous présente le genre humain, dans son origine, comme une ville royale, que Dieu avait bâtie, pour y prendre ses plaisirs; mais le Diable étant venu à bout de la gagner l'a dévastée et reduite en un désert affreux. Aussi l'Ecriture Sainte, dans le tableau qu'elle fait de l'état désolant de l'homme, emploie-t-elle souvent les images d'un désert, d'un lieu aride et sec, d'une terre ruinée et de villes reduites en masures: elle le représente comme un repaire immonde de bêtes farouches; comme le palais du Diable, qui le garde comme un homme fort garde son château. Ce sont-là des images et des peintures qui nous expliquent ce que Jésus veut dire, quand il parle de ce qui est perdu. Mais bon Dieu! qui est-ce qui croit à ta parole? et qui veut recevoir les témoignages qu'elle rend de la misère humaine? Hélas les hommes sont si dissipés qu'ils ne rentrent point dans leurs propres maisons pour aprendre à reconnaître la désolation à laquelle le Diable et le péché l'ont réduite. Ils s'occupent uniquement des choses extérieures. Voilà pourquoi tous ces témoignages de la parole de Dieu sur leur état, leur sont des livres fermés, des mystères et des choses incroyables. Chers amis! pensons-y, je vous prie et reconnaissons une fois que nous faisons partie de ce genre humain que Jésus nomme *perdu, détruit et désolé*.

D'après les circonstances qui donnèrent occasion au Sauveur de prononcer les paroles de notre texte, il pa-

rait, que par *ce qui est perdu*, il veut entendre particulièrement ce qui semble le plus perdu, et le plus misérable aux yeux des hommes ; ce qui leur semble non-seulement indigne de Dieu, mais même des honnêtes gens. Jésus était entré chez un péager ; c'est-à-dire, chez un exacteur et un trompeur insigne. Ce péager était regardé, de même que tous les autres, comme un homme infâme, comme un scélérat ; c'est pourquoi quand Jésus entre chez lui, les Juifs, surtout les Pharisiens, en murmurent et trouvent mauvais qu'il ait aucune conversation avec un tel homme. Quoi ! disent-ils, converser familièrement avec ce malheureux, indigne de la conversation des honnêtes gens, et qu'on devrait regarder avec exécration, et fuir comme une peste ; cela est au-dessous d'un homme de bien, et incompatible avec la sainteté dont Jésus fait profession. C'est à ces discours des Juifs que Jésus a égard, lorsqu'il dit, *je suis venu chercher et sauver ce qui était perdu*. Comme s'il voulait dire, Eh bien ! que ce péager soit un scélérat, qu'il soit à vos yeux le plus indigne de tous les hommes ; je ne pense pas comme vous autres pharisiens aveugles et hypocrites, qui n'aimez que l'apparence, qui ne recherchez qu'une justice extérieure, qui vous fasse estimer et honorer dans le monde ; tandis que vous méprisez les âmes affligées qui sentant leur misère, soupirent après la grâce, et désirent d'être délivrées. Non, non, ma conduite est toute opposée à la vôtre ; ce qui paraît devant les hommes le plus perdu, le plus désespéré et le plus désolé, et qui en effet est dans l'état le plus triste et le plus déplorable, c'est celà même que je suis venu chercher et sauver.

Nous avons donc un bon et puissant Rédempteur.

Nous avons un libérateur devant lequel il n'y a point d'ennemis qui puissent tenir ni subsister ; ce libérateur c'est Jésus l'aimable Fils de l'homme. Il y a bien des pauvres âmes chargées d'iniquités, qui pensent que leurs péchés sont trop grands et trop enracinés, pour qu'elles en puissent être délivrées ; elles croient, que ce serait inutilement qu'elles voudraient se convertir ; et qu'il n'est pas possible qu'elles sortent de leurs captivité. Dans ces pensées de désespoir elles demeurent dans leur mauvais train, parce qu'il leur paraît impossible de le quitter ; mais si ces pauvres âmes pouvaient jeter les yeux sur Jésus le vainqueur de toutes les puissances infernales ; si elles voulaient écouter cette aimable voix de Jésus ; *je suis venu chercher et sauver ce qui était perdu*, elles prendraient courage et viendraient à lui. Comme Zachée, elles recevraient Jésus dans leur maison, et avec lui, la grâce, la paix et la vie. Ces paroles, *ce qui était perdu*, sont une secrète invitation aux plus grands pécheurs, de venir à Jésus, et une promesse formelle qu'il ne les rejettera point : oui, on ose les assurer, au nom de ce doux et glorieux Jésus, qu'ils ont aussi le droit de venir à lui qu'ils ont accès à sa grâce, et qu'ils pourront s'ils le veulent, être délivrés de leurs ennemis, de leurs péchés, de la damnation et de l'état déplorable dans lequel ils se trouvent.

« Tu es trop souillée et trop infidèle, dit le Démon, à » une âme pécheresse, pour que Dieu t'écoute ; il n'y a point d'accès ni de grâce pour toi auprès de lui ». A ces dards enflammés, les âmes pénitentes peuvent opposer ce que Jésus dit ici, *qu'il est venu chercher ce qui était perdu*. « Il est vrai, peut dire une âme au » tentateur, il est vrai que je suis une pauvre créature

» perdue ; je l'avoue devant le trône de mon Dieu et
» et aux pieds de mon Sauveur, je le lui confesse, il
» voit que je lui découvre toute ma misère, et que je lui
» en dis encore plus que tu n'en sais, et que tu ne
» m'en saurais reprocher ; mais pour tout cela je ne dois
» pas perdre courage, car *Jésus est venu sauver ce qui*
» *était perdu*. Dans ma perdition et dans le sentiment de
» tous mes maux, je me cacherai à l'ombre de cette
» promesse ; je m'attacherai à Jésus qui me l'a faite, et
» malgré toute mon indignité, je crois qu'il veut me
» regarder dans ses compassions éternelles » : Si vous opposez ainsi à Satan les promesses de Jésus ; c'est ce qui vous soutiendra dans les attaques du Diable et des autres ennemis de votre salut ; car Satan ne cherche rien tant qu'à arracher de nos cœurs ces promesses de Jésus et à nous faire croire que ce n'est point à nous qu'elles appartiennent. Je vous assure, qu'il fait plus de mal par ces tentations d'incrédulité et de désespoir, que nous ne le croyons. C'est pourquoi nous exhortons les pauvres âmes qui sentent leurs péchés, à embrasser et à se laisser appliquer par le Saint-Esprit ces douces promesses, savoir, que c'est pour les sauver que Jésus est venu.

Par ce qui était perdu, et qu'il veut sauver, le Seigneur entend particulièrement ceux *qui se reconnaissent* égarés et perdus. S'il se contentait de dire, qu'il *est venu chercher ce qui était perdu*, on ne pourrait faire de ces paroles qu'une application générale à tous les hommes ; mais cette promesse serait moins consolante, parce qu'une chose perdue peut être cherchée, sans être trouvée et sauvée. C'est pourquoi il ajoute qu'il est venu *sauver*, pour nous faire comprendre que, par ce

qui est perdu, il faut entendre sur-tout les âmes qui se sentent perdues, parce que ce sont celles-là que Jésus cherche non-seulement, mais encore qu'il trouve et qu'il sauve réellement.

En effet, mes chers auditeurs, il n'y a que les âmes qui se sentent perdues, qui soient susceptibles des fruits de la venue de Jésus; ce ne sont que les âmes qui sentent leurs maladies et leur misère, qui ont besoin que ce céleste médecin vienne à elles; ce sont celles-là seules aussi qui le désirent, qui soupirent après lui, comme un captif après son libérateur. Quant aux autres, qui n'ont pas ce sentiment, elles font peu de cas de Jésus. Jésus leur est indifférent, elles ne sentent pour lui que froideur et dégoût, dans le temps que les choses de la terre font de puissantes impressions sur elles. La principale disposition d'un enfant de Dieu, et la première chose que l'esprit de Dieu opère dans l'homme, c'est de lui découvrir son état de perdition. Comme c'est-là une chose absolument nécessaire à une âme qui veut être sauvée, il sera bon d'examiner ce que c'est que *sentir qu'on est perdu*.

Les hommes en général avouent qu'ils sont de pauvres misérables créatures perdues. « Sans la grâce de Dieu » nous serions tous perdus, disent-ils: Qui est l'homme » qui ne confesse, qu'il est un pauvre misérable pé- » cheur? Qui ne sent que, sans Dieu, il ne peut rien? » Que c'est de lui qu'on tient tout, que c'est de lui » seul et de la rédemption de Jésus-Christ seul qu'on » doit espérer le salut; on sait bien que, de nous- » mêmes, nous ne méritons autre chose que la mort et » la damnation éternelle. » Mais on voit bien que ce n'est qu'un langage, un aveu de bouche, et que ce ne

sont pas des convictions produites par le Saint-Esprit; parcé qu'elles ne sont pas efficaces, et qu'elles ne sont pas suivies des fruits de repentance, de conversion et de foi, qui en sont les suites naturelles. Savoir et être convaincu qu'on est des misérables créatures perdues, c'est

Lorsque le Saint-Esprit découvre a une âme, par sa lumière céleste, le fond *de corruption naturelle* qu'il y a en elle. Lorsqu'il lui fait voir qu'elle est vide de toute connaissance véritable de Dieu, de tout amour et de toute crainte de lui, de toute confiance en lui et en ses bontés; qu'au lieu de cela, elle n'a que ténèbres et qu'erreur; qu'au lieu d'aimer Dieu elle le hait, elle le fuit, et l'évite; qu'au lieu de le craindre, elle ne craint que les hommes, et enfin qu'elle se confie plûtôt au bras de la chair, qu'à celui du Dieu vivant: c'est-là ce que le Saint-Esprit fait sentir à une âme relativement à la première table de la loi de Dieu. Quant aux transgressions des commandemens de la seconde table, les hommes peuvent en quelque façon voir les fautes qu'ils commettent. Ils savent bien que leurs adultères, leurs meurtres, leurs larcins, leurs mensonges, etc., sont des péchés qu'ils commettent contre le prochain. Ils sentent en quelque manière, qu'ils font mal; c'est-là presque tout ce à quoi se borne la connaissance de leurs péchés. Mais quand il s'agit de reconnaître qu'ils haïssent Dieu; qu'ils sont sans crainte de lui sans confiance en lui, et qu'ils aiment le monde et le péché; ce sont-là des choses qu'ils ne sauraient concevoir; ils ne peuvent croire que leur cœur soit si méchant, et ne veulent jamais l'avouer.

Cependant nous osons vous protester devant Dieu,

que lorsque le Saint-Esprit touche un cœur, et qu'il fait voir à une âme ce qu'elle porte dans son fond ; la principale chose qu'il lui montre, est, qu'elle est remplie de haine pour Dieu, de défiance et d'incrédulité envers le Sauveur, de confiance aux créatures, et d'une idolâtrie abominable, par laquelle elle abandonne le Créateur pour s'attacher à la créature. Cette vue convainct l'homme qu'il est une créature perdue. On ne peut pas dire combien cette conviction du Saint-Esprit est puissante et réelle. C'est une chose d'expérience connue de tous ceux que cet Esprit prépare à recevoir Jésus. Pour moi je suis assuré qu'il n'y a point d'âmes qui viennent à Jésus, hors celles qui sont ainsi touchées par l'esprit de Dieu. L'Ecriture Sainte le témoigne par tout ; elle dit, que *ce ne sont que les âmes travaillées et chargées que Jésus appelle à soi*. Matth. XI. Que ce ne sont que les *pauvres en esprit à qui le royaume des cieux appartient*. Matth. V, 3. Que ce n'est qu'un *cœur froissé et brisé, qui est un sacrifice agréable à Dieu*. Ps. LI, 19. Et enfin que ce n'est *qu'auprès des cœurs désolés, des esprits humiliés, que l'Eternel veut habiter*. Es. LVII, 15. Qu'est-ce, je vous prie, que ces âmes travaillées, ces cœurs désolés, ces esprits humiliés ? Ce sont ceux qui, par la lumière du Saint-Esprit, venant à sentir et à découvrir leur corruption, en sont touchés, travaillés et affligés, s'humilient devant Dieu, confessent leur misère, et cherchent grâce et salut en Jésus-Christ.

Cette connaissance, cette conviction opérée par le Saint-Esprit est nécessairement accompagnée de douleur : elle ne peut qu'humilier et briser le cœur, et lui faire demander grâce. Dans cet état une âme se prosterne, et

s'humilie aux pieds de Jésus, elle lui dit, dans son angoisse : « Tu vois, adorable fils de l'homme! que je suis
» une pauvre créature perdue: Tu connais toute la misère
» qui est dans moi. Que puis-je te dire? Tu me connais
» mieux que je ne puis me découvrir devant toi. Hélas!
» que je sens en moi de ténèbres, de corruption, d'in-
» capacité à croire en toi, et à me confier en tes miséri-
» cordes! Que j'y sens de lenteur, et de tiédeur à
» t'aimer! que de penchans pour le monde, pour la
» chair, et pour les choses passagères! que de passions
» différentes me tourmentent, me déchirent! Enfin il n'y
» a point de fond dans cet abîme de malheur que je vois
» devant moi; mais toi, mon puissant Rédempteur,
» aides-moi. Tends-moi la main. Viens me chercher,
» me sauver, et me tirer puissamment de ce bourbier,
» de ce torrent qui m'entraîne à la perdition éternelle; »
c'est ainsi qu'une âme s'entretient avec son Sauveur, et verse des torrens de larmes aux pieds de la croix de Jésus.

Que vous en semble, mes frères? Ayez-vous déjà éprouvé quelque chose de pareil? Avez-vous déjà senti votre cœur ainsi touché et ouvert par le Saint-Esprit, pour y voir votre néant, et pour être vivement convaincus, que vous êtes de misérables créatures perdues? Vous souvient-il qu'une fois en votre vie, à la vue de votre misère spirituelle, et dans l'angoisse de votre âme, vous ayez ainsi épanché votre cœur aux pieds de Jésus; que vous l'ayez conjuré de vous aider et d'avoir pitié de vous. si vous n'avez encore rien éprouvé de pareil, assurément vous n'avez jamais senti que vous êtes des créatures perdues; et par conséquent vous n'êtes pas encore

en état de goûter les précieux fruits de la venue de Jésus, qui sont, le salut, la vie et la paix. Car *le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.*

Voici de quelle manière Jésus se comporte envers les âmes perdues.

Premièrement, *il les cherche; et puis il les sauve.* Quant à la première de ces deux grâces, qui consiste en ce qu'il *cherche* les âmes, elle est universelle et commune à tous les hommes, puisque dès le commencement du monde il n'y a pas eu une âme que Jésus n'ait cherchée; parce que le but de sa venue a été de *chercher et de sauver.*

Le terme de *chercher* emporte ici quelque chose d'intérieur. Que chacun examine ce qu'il sent dans soi, quand il cherche quelque chose. On sent des désirs, et des mouvemens qui nous font souhaiter de trouver ce que nous cherchons; et selon que la chose est plus ou moins importante, ces désirs sont plus ou moins violens. Quelles ne sont pas les émotions du cœur d'une mère qui cherche son enfant égaré! *Nous te cherchions étant en grande peine*, disait la bienheureuse Vierge au cher enfant Jésus, qu'elle avait perdu. Chacun éprouve dans soi, que la recherche d'une chose est accompagnée de certaines émotions. Ainsi quand Jésus dit, *qu'il cherche les pauvres âmes perdues*, il marque par-là, qu'il sent dans son cœur un désir ardent de les retrouver: qu'il y a dans lui des émotions de charité et d'amour, plus vives et plus pressantes que les hommes ne peuvent le comprendre. Nos sentimens, nos désirs, sont assez violens, chacun le sait par sa propre expérience; mais autant la Divinité est élevée au-dessus de l'homme, autant les sentimens de tendresse et d'amour, que Jésus a

pour nous, sont-ils élevés au-dessus de tous ceux que les hommes peuvent sentir.

Ainsi, chers auditeurs, ne regardez pas comme une chose de petite importance, quand Jésus dit, qu'il vous *cherche*. En vérité, il a plus de désir de vous trouver et de vous sauver, que vous n'en pourrez jamais avoir de retrouver la plus précieuse chose que vous auriez perdue. Il y a en lui des émotions de tendresse, de compassion, plus grandes, qu'une mère n'en ressent quand elle cherche un fils unique qu'elle a perdu. Mais hélas! tel est le triste aveuglement des hommes, que la plupart ne le croit pas, jusqu'à ce que cet aimable Sauveur verse son cœur plein d'amour dans le leur. Alors il voient et reconnaissent que l'amour de Jésus surpasse toute connaissance. En attendant que vous puissiez le croire par votre expérience, recevez ce témoignage extérieur de sa parole. Puisque Jésus vous cherche, il vous aime : oui, il vous aime plus que vous ne le pouvez croire, et que vous ne le pourrez jamais comprendre. Si seulement vous pouviez le concevoir, je suis assuré que vous l'aimeriez aussi, et qu'il n'y aurait pas une goutte de sang dans vos veines qui ne fût sacrifiée à sa gloire.

Ces sentimens de compassion, ces désirs de Jésus, ne demeurent pas renfermés dans son cœur ; ils se produisent au dehors par des soins réels et effectifs : car ce mot de *chercher* emporte aussi cela. On ne se contente pas de souhaiter de retrouver la chose perdue, mais encore on se met en devoir de la chercher : on emploie toute la peine possible et tous les soins nécessaires pour la retrouver. C'est aussi ce que Jésus fait à l'egard des âmes perdues : il emploie ses soins charitables à les chercher. Mais comment les cherche-t-il ?

Nous l'apprenons par ces excellentes similitudes dans lesquelles il se présente lui-même sous l'emblême d'un berger qui court après sa brebis égarée, et d'une femme qui cherche sa dragme perdue, comme nous le lisons en St. Luc. Ch. xv.

Premièrement, il va après elles dans les montagnes et dans les déserts, où elles sont égarées. Les hommes sont, dans ce monde, comme les brebis qui errent dans les déserts : ils sont exposés à la cruauté des lions infernaux ; cependant ils n'y prennent point garde ; ils ne considèrent point les dangers où ils sont ; mais Jésus le voit et va après eux parmi les déserts et les dangers. Il s'inquiète pour eux, dans le temps qu'ils ne pensent point à lui : il les suit jusque sur les montagnes de leur orgueil : il descend avec eux dans les vallées de leur incrédulité et de leur défiance : il erre avec eux, pour ainsi dire, dans les déserts de leur dureté et de leur insensibilité. Dans tous ces états, il est auprès d'eux, et ne les abandonne pas aux malheurs dans lesquels ils tomberaient mille fois, s'il ne les en préservait. Oui, pécheur ! Jésus te suit sur les montagnes, dans les vallons, dans les déserts et dans les routes criminelles où tu t'égares : il te regarde d'un œil de compassion ; et c'est un effet de cette compassion que tu ne sois pas perdu depuis dix, vingt ou trente ans. Si jamais tu ouvrais les yeux, et que tu reconnusses les charitables soins que Jésus prenait de toi, tu ne pourrais jamais assez adorer et louer sa bonté infinie. Chers amis, profitons, pendant qu'il est temps, de cet amour de Jésus. Nous ne pourrons pas toujours le faire ; un jour, ces choses-là seront cachées pour jamais à nos yeux, si nous les négligeons maintenant.

Secondement, cet aimable Sauveur ne se contente pas d'aller ainsi après ces créatures perdues; mais encore, pour mieux les retrouver, à l'exemple de cette femme de l'Evangile, il allume une lampe dans leurs âmes : cette lampe est la lumière de son esprit et de sa parole, par laquelle il vient éclairer la conscience. Combien de fois ne t'est-il pas arrivé de sentir en toi les plus fortes convictions ? Combien de fois sens-tu quelque chose qui te convaint de ta misère et de ton déplorable état ? Combien de fois ta vie ne t'est-elle pas représentée si vivement, que tu ne peux pas refuser de la désapprouver ? Enfin, combien de différens effets de la lumière de Jésus ne se font point sentir dans ton cœur? Si tu voulais y prendre garde; si tu voulais suivre les attraits de cette lumière, sans doute tu entrerais dans le chemin qui conduit à Jésus ; mais, hélas ! la lumière vient souvent chez les siens, mais les siens ne veulent point la recevoir ; ils aiment mieux les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises. Tu couvres cette lumière d'un boisseau. Tu l'étouffes et la rejette. Tu ne veux point recevoir ses convictions, ni suivre ses salutaires instructions. Saches pourtant, pécheur, que quand tu sens ton cœur touché et convaincu, par la parole et par les mouvemens de l'esprit de Dieu. Quand tes péchés te sont représentés, que ta conscieuce est convaincue de ton état de perdition ; saches, dis je, que c'est-là une lampe que Jésus allume dans toi ; que c'est lui qui te cherche, et que c'est-là le temps de la gracieuse visitation, le temps de te laisser retrouver et sauver.

Troisièmement, quand l'homme ne répond pas aux intentions de Dieu, et qu'il ne profite pas de la lumière de Jésus, cette sagesse éternelle emploie la rigueur et

le châtiment. Il balaye, il entraîne l'amour déréglé des richesses, des honneurs, et des autres choses terrestres, qui sont comme la poussière dans laquelle la précieuse dragme de notre âme est enfoncée et perdue. Alors il étend l'homme dans un lit de maladie et de langueur : il lui ôte ses amis, ses parens, ses enfans, ses soutiens : il le fait tomber dans le mépris : il lui suscite des adversaires, des calomniateurs, qui le noircissent, qui l'humilient et le mortifient sensiblement. Ce sont là les moyens dont Dieu se sert pour chercher nos âmes. Mais hélas ! les hommes ne pensent guère à entrer dans les vues de son amour. Ils ne pensent pas que ce soit des ordures qu'on leur ôte. Ils les regardent comme des choses précieuses, et la perte qu'ils en font comme insupportable. Ils ne croient pas non plus que leurs âmes y soient trop enfoncées et perdues ; et qu'ainsi il soit nécessaire qu'elles leur soient ôtées. Enfin, ils ne veulent pas se tourner du côté de la cause première : ils s'attachent aux secondes : ils croient que ce n'est que la malice des hommes qui leur cause tous ces maux, et que Dieu n'y a point de part ; c'est pourquoi on n'entend chez eux que murmures, on n'y voit qu'impatience, que tristesse selon le monde, qu'épanchemens de fiel et d'aigreur contre les auteurs de leurs souffrances, au lieu qu'on devrait y remarquer une sainte résignation, une vue fixée sur Dieu, sur la conduite et sur les fins charitables qu'il se propose, afin de posséder leurs âmes par la patience. Pour les âmes qui profitent des recherches de Jésus, et qui répondent aux soins charitables qu'il prend d'elles, ce Sauveur, après les avoir cherchées, les trouve et les sauve ; car il est

venu non-seulement *chercher*, mais aussi *sauver ce qui était perdu.*

C'est ici le grand but, et l'effet salutaire de la venue de Jésus ; il est venu pour *sauver.*

Sauver emporte une délivrance du mal et une communication du bien., et renferme tout ce que l'apôtre exprime dans son Epître aux Colos. chap. 1, 13, quand il dit.: *Dieu nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés au royaume de son Fils.* Ainsi, quand Jésus sauve les âmes perdues, il les délivre de leur état de misère, que l'apôtre nomme *la puissance des ténèbres.* Il les délivre de l'empire du diable et du péché, qui les tient captives, qui les remplit de troubles, de craintes et d'inquiétudes. Avant cet affranchissement, l'âme est dans la plus triste servitude: c'est une malheureus esclave qui est entraînée et dominée par de rudes tyrans, par les passions charnelles, par le monde, et par Satan qui l'oblige à faire sa volonté ; ainsi *sauver*, c'est délivrer une âme de cet état-là, c'est briser ses chaînes, rompre ses liens, disperser ses ennemis, leur arracher la puissance qu'ils s'arrogent sur elle. C'est appaiser les troubles de la conscience, ôter la force et l'aiguillon du péché et de la loi qui l'accuse ; c'est fermer la bouche à Satan, et lui commander de se retirer.

Qu'en pensez-vous, chers pénitens, qui sentez un peu ce que c'est que la puissance des ténèbres ; qui éprouvez ce que c'est que l'état d'une âme percée de mille pointes infernales ; qui voyez dans vous tant de passions, de péchés, de troubles et de désordres ; tant d'impuissance, de dégoût et de paresse pour le bien ; ne vous semble-t-il pas que ce vous serait un bonheur

incomparable, d'être une fois délivrés de ces misères, et de ce triste état dans lequel vous vous voyez. C'est ce que Jésus veut faire dans vous : il veut vous délivrer de vos maux et de ce qui vous afflige ; il veut vous affranchir de ces tristes liens de ténèbres, d'incrédulité, de découragement. Cela vous semble impossible, tant que Jésus vous laisse sentir ce que vous êtes, et combien vous êtes des créatures perdues sans lui. Mais croyez qu'il est un Sauveur réel, véritable et puissant. Ce qu'il a dit se vérifiera aussi dans vous, et vous verrez qu'un jour vous pourrez dire : *Béni soit le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres*. Attendez seulement la délivrance de votre Dieu ; priez, cherchez, et sur-tout croyez à la parole de Jésus, parce qu'elle aura son effet, malgré toute votre indignité.

Remarquez en même temps ce que c'est *qu'être délivré*. Cela ne consiste pas à ne sentir aucune attaque du péché, et des ennemis de notre salut. A être tout-à-fait exempt de passions, à n'avoir plus aucune mauvaise pensée ni aucun mouvement vicieux. *Etre délivré*, c'est être assuré de la remission de ses péchés, quand Jésus nous couvre de sa justice, et nous convaint puissamment par son esprit, qu'il ne nous impute point nos péchés. C'est ce que l'Apôtre veut indiquer, lorsqu'après avoir dit que nous sommes délivrés de la puissance des ténèbres, il ajoute : *et nous avons la Rédemption par son sang, savoir la rémission des péchés*.

C'est-là la vraie délivrance d'une âme, lorsque Dieu l'assure, et scèle dans elle, par son esprit, la rémission de ses péchés. Cette absolution est accompagnée d'un re-

noncement sincère à tout mal, d'un affranchissement actuel de la domination de Satan et d'un refus constant, que l'âme fait de donner son consentement et sa volonté à ce que le Diable et la chair demandent d'elle; de sorte que, lorsqu'elle sent leurs sollicitations, elle leur répond avec confiance: « C'est inutilement que tu m'at-« taques et que tu essaies de me séduire: Jésus, qui « t'a vaincu sur la croix, est mon maître: je suis à lui, « et c'est en son nom que je te commande de te retirer ». Mais il faut avoir reçu l'amour de Jésus dans le cœur, par ce Saint-Esprit, pour pouvoir ainsi répondre à Satan, et éprouver la béatitude de cette Rédemption. C'est pro-proprement là être sauvé et *délivré de la puissance des ténèbres*.

Si Jésus vous sauve ainsi, il vous fera non-seulement éprouver une puissante délivrance du mal, mais aussi une *communication réelle des biens célestes et spirituels*, de sorte qu'une âme, se voit non-seulement heureusement délivrée de ses misères par l'assurance que Dieu lui donne, qu'elles ne lui nuiront point; mais encore elle sent son cœur rempli de lumière, de justice, de joie et de paix, par le Saint-Esprit. L'Apôtre ne dit pas seulement qu'il nous délivre de la puissance des ténèbres; mais encore qu'il nous transporte au royaume de son Fils Jésus-Christ. Or ce royaume n'est autre chose que les trésors de grâce et d'amour que Dieu dispense à une âme en Jésus-Christ; de sorte que, comme dit l'Ecriture, *étant justifiée par la foi, elle a paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ*, Rom. v. 1. *et l'amour de Dieu est abondamment répandu dans son cœur par le Saint-Esprit*. C'est alors qu'une âme

immortelle embrasse de nouveau son Dieu qu'elle avait abandonné et se reconcilie avec lui; elle rentre dans les glorieux privilèges qu'elle avait perdus ; elle devient de nouveau le Temple, le Tabernacle de la Divinité, et un sacrifice agréable à ce Dieu qui devait l'immoler à sa vengeance. Ah ! qui pourrait exprimer la grandeur du trésor qu'elle retrouve en Jésus, le prix infini de cette perle précieuse qui est sa grâce et son amour ? Il ne faut pas s'étonner si cette âme fortunée vend tout le reste; c'est-à-dire, renonce à tout, regarde tout autre chose comme basse et vile au prix de l'excellente grandeur de la connaissance et de la jouissance où elle est de son Jésus.

Chers auditeurs ! lisez toute la parole de Dieu, vous verrez que cette Divine parole s'accorde avec ce que je dis, et qu'elle dépeint d'une manière attrayante et magnifique l'heureux état intérieur d'une âme que Jésus sauve. David, dans l'expérience de ces biens excellens, ne peut que s'écrier : *O Eternel! tes biens sont grands que tu as réservés pour ceux qui te craignent, et que tu as faits pour ceux qui se retirent vers toi? Tu les caches et les mets dans une retraite à l'abri de tout danger*. Quelle est cette retraite? C'est Dieu même, c'est Jésus le réfuge des pauvres pécheurs ; ce sont ses plaies sanglantes, son côté percé, son cœur ouvert; c'est lui qui est la retraite et la forteresse des faibles, le rocher du salut, dans les fentes duquel les fidèles colombes se retirent. C'est lui qui est la garde, le bouclier et la défense de l'âme fidèle. C'est lui qui veille pour elle, qui la conduit, qui l'accompagne, qui l'environne d'une muraille de feu et qui la préserve comme la prunelle de

l'œil. En vérité, toutes ces grâces, tous ces biens sont incompréhensibles et inexprimables. Il faut les éprouver et les goûter pour en avoir la connaissance. En attendant que vous l'ayez, je vous prie de croire que Jésus est un Sauveur qui se *légitimerait* dans vous comme Rédempteur puissant et réel, si vous vouliez vous laisser trouver. Laissez-vous donc chercher, et cherchez-le aussi. Soupirez après lui. Présentez-lui ses promesses. Dites lui : « Ah glorieux Rédempteur ! je vois ta parole » qui décrit l'état de tes chers enfans, des âmes qui » sont à toi d'une manière si touchante et si glorieuse : » elle me parle des priviléges heureux, dont tu les favo» rises, comme de la chose du monde la plus précieuse et » la plus douce, comme d'un bonheur infiniment grand » et souverain. Hélas ! mon cher Sauveur, je ne sens rien » de pareil dans ma pauvre âme : je n'y vois que des cho» ses tout-à-fait opposées ; mais regarde ma misère, aie » pitié de mon état, fais-moi aussi éprouver ces divines » vérités. Manifeste toi à moi comme un Rédempteur » puissant, et dis une fois à mon âme, que tu es sa » délivrance » !

Recourez ainsi à Jésus, par vos prières, vos soupirs et vos épanchemens de cœur, et vous éprouverez enfin la vérité de ses promesses, et la fermeté de sa parole ; vous serez alors assurés par votre expérience, que cette parole de notre texte, *le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu*, est une parole émanée de la bouche et du cœur plein d'amour de Jésus le Rédempteur ; et qu'elle a aussi été dite pour vous et pour être votre consolation et votre soutien. Ah ! puissant Jésus ! tes paroles sont sans doute inébranlables, et plus

fermes que les cieux et la terre. Mais hélas! si ton Saint-Esprit n'ouvre point nos cœurs, pour les entendre, et ne les scèle pas en nous par sa vertu puissante, nous n'en goûterons jamais la force. Fais nous voir et éprouver que tu es ce Fils de l'homme qui est venu pour nous sauver. Découvre-toi, et glorifie-toi dans nous, comme un Sauveur véritable et réel; afin que dans l'heureuse expérience de tes divines vérités et de tes consolantes promesses nous puissions te dire : *Ah ! que béni soit éternellement celui qui est venu au nom du Seigneur, Amen.*

VIIme. SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

En ce temps là, on publia un Edit de la part de César-Auguste, pour faire un dénombrement des habitans de toute la terre. Ce dénombrement se fit, avant que Quirinus fût gouverneur de Syrie. Ainsi tous allaient pour être enregistrés, chacun dans sa ville. Joseph aussi monta de Galilée en Judée, savoir de la ville de Nazareth, à la ville de David, nommmée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être enregistré avec Marie, son épouse, qui était enceinte, etc. St.-Luc. II, 1, 14.

Mes bien-aimés auditeurs!

Jésus-Christ *en nous* est un mystère qui renferme toutes les richesses de la gloire des enfans de Dieu. Saint Paul le déclare positivement dans son épitre aux Col. Ch. 1, 27. Cet apôtre veut faire entendre, que si nous voulons avoir droit de mettre notre espérance en Jésus, et que nous désirions d'avoir part à sa rédemption, il faut qu'il soit *en nous*. Il est d'usage parmi les chrétiens

d'attribuer le salut à Jésus, et de parler de la confiance qu'ils mettent en ses mérites et en sa mort. Rien de plus beau ni de plus louable que ces sentimens. Ils ont raison de regarder les souffrances et la mort de ce Sauveur comme l'unique cause de leur bonheur, et le seul fondement de leur salut ; puisqu'il *n'y a point de salut en aucun autre*, et qu'il *n'y a point d'autre nom sous le ciel qui soit donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés*. Act. VI, 12. Mais avec cela ils ne pensent pas assez, que pour avoir part à ce salut, il faut que *Jésus soit dans eux*. « Que signifie cela, dira-t-on, *Jésus dans nous ?* » Ceux qui mettent leur confiance, qui espèrent le salut par lui, ne croient-ils pas l'avoir dans eux : y a-t-il un chrétien qui ne se flatte de le porter dans son cœur ? Oui, on s'en glorifie, mais ce n'est pas assez de s'en flatter, il faut que cela soit vrai, il faut savoir avec certitude et par sentiment, ce que c'est que d'avoir Jésus dans soi.

L'apôtre regarde *Christ en nous* comme un grand mystère, et comme une chose infiniment glorieuse ; car il dit que *les richesses de la gloire de ce mystère sont grandes, et ne peuvent être manifestées que par le Père céleste aux âmes saintes*. Ce mystère, *Christ en nous*, c'est quand Jésus, dans la force et dans la réalité de sa rédemption, est manifesté à une âme, par le St.-Esprit. Lorsque les fruits de sa mort et de sa résurrection lui sont appliqués, de sorte que Jésus avec sa justice, ses mérites, son sang, sa sainteté, sa sagesse appartient à une âme. Lorsque ce Jésus vit dans elle, qu'il lui communique sa vie, sa lumière et sa force, pour la destruction de l'empire du Diable, et pour l'établissement du règne de Dieu. Alors ce n'est plus l'homme qui vit,

c'est Christ qui vit en lui : il se laisse tellement conduire et gouverner, que toutes ses pensées, ses actions, ses paroles et sa vie sont dirigées selon les volontés de cet aimable Maître ; et il vit désormais en la foi du fils de Dieu qui l'a aimé et qui s'est donné soi-même pour lui. Oui, c'est avec vérité et assurance que je vous le dis ; si Christ ne vit pas ainsi dans nous, et que nous ne vivions pas aussi dans lui, nous n'avons point de droit à l'espérance de la gloire des enfans de Dieu. Mais pour qu'il y vive, il faut qu'il y naisse, qu'il y soit formé, qu'il y prenne vie, force et accroissement ; afin que par cette naissance spirituelle dans nos cœurs, tous les autres fruits de sa rédemption nous soient appliqués et communiqués. C'est de cette naissance spirituelle que nous voulons nous entretenir, à l'occasion de la naissance naturelle de notre Sauveur, dont nous célébrons la mémoire aujourd'hui, et dont nous venons de lire l'histoire. Nous allons considérer,

La naissance de Jésus dans les âmes, et voir,

I. Ce qui précède cette naissance.

II. En quoi elle consiste, et comment elle se fait.

III. De quelle manière elle se manifeste par ses suites et ses effets.

I. Les différentes circonstances qui précédèrent la naissance de notre Sauveur, et qui sont rapportées dans notre texte, nous découvrent l'admirable conduite de la Providence pour acheminer les choses au but où elle veut les conduire. Il fallait, selon les Ecritures, que le Christ naquît à Bethléem ; et pour que les Ecritures s'accomplissent, il faut que l'empereur romain y contribue. Il faut que, par une dispensation de la Providence, il publie un édit dans tout son empire, pour

que ses sujets aient à se faire enregistrer, chacun en sa ville; afin que Joseph et Marie aient occasion d'aller à Bethléem, et que Marie aille mettre au monde le fils de Dieu et le sauveur du genre humain dans le lieu qui avait été marqué par les prophètes pour sa naissance. L'événement répondit parfaitement à la prophétie; car comme ils étaient là, le temps de Marie pour enfanter fut accompli, et elle enfanta son fils premier né, et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crêche.

Dans cette conduite de la Providence, nous remarquons deux choses, qui précèdent ordinairement la naissance spirituelle de Jésus dans les âmes, et deux circonstances par lesquelles Dieu fait passer ceux en qui il veut faire naître son fils. L'homme, de sa nature, est si peu disposé à recevoir Jésus, qu'il faut que Dieu le conduise par différentes voies, pour l'amener à son fils, et pour le disposer à l'embrasser, et à le laisser naître dans lui.

La *première circonstance*, c'est l'édit de César-Auguste, par lequel il ordonne aux juifs, aussi bien qu'aux autres nations, de se faire enregistrer pour témoigner qu'ils étaient ses sujets. Les juifs étaient déchus de l'état de liberté dans lequel Dieu les avait mis, quand il les choisit pour son peuple : il ne faut point douter qu'ils n'y eussent été maintenus, s'ils n'étaient pas devenus ingrats et rébelles à Dieu; mais ayant provoqué sa colère, il les fit emmener captifs en Babilone. Après le retour de leur captivité, ils servirent différens maîtres : les Romains entr'autres les subjuguèrent, et les réduisirent sous leur domination : ils y étaient quand l'édit de César-Auguste fut publié; de sorte qu'ils furent obligés de lui obéir, et de se reconnaître par-là sujets de cet empire.

Il est aisé de juger que ce leur était une chose mortifiante, un joug qu'ils ne portaient que malgré eux, et qui les faisait sans cesse soupirer après leur première liberté. C'est précisément dans ce temps de servitude, où l'empereur romain les oblige à donner des témoignages de leur sujétion, que le Messie naît. Jacob l'avait prédit. Que ce serait quand le sceptre se serait départi de Juda et le législateur d'entre ses pieds, que le Scilo viendrait; c'est-à-dire que le Messie naîtrait quand les juifs seraient sous le joug des étrangers.

C'est aussi ce qui arrive à l'égard d'une âme dans laquelle Jésus doit naître. Dieu permet que les maîtres étrangers, les tyrans qui l'ont captivée, lui fassent sentir sa sujétion à leur empire. Il permet qu'ils appesantissent leur joug sur elle, qu'ils règnent avec rigueur, afin qu'elle reconnaisse qu'elle a perdu sa douce et précieuse liberté, et qu'ainsi cela la porte à soupirer après sa délivrance. Quand Dieu voulut retirer les enfans d'Israël de l'Egypte, il permit que le roi Pharaon les opprimât cruellement; qu'il publiât divers édits pour leur rendre la vie amère, et même pour les détruire. Pharaon les assujétit à divers travaux onéreux; il les employa à faire des briques et à lui bâtir des villes. La vue de Dieu, en tout cela, était de dégoûter les israélites de ce pays, de les faire penser aux promesses que Dieu avait faites à leurs pères, et de les faire soupirer après leur délivrance. C'est aussi ce qui arriva; car il est dit, *que les enfans d'Israël soupirèrent à cause de la servitude, et crièrent, et leur cri monta jusqu'à Dieu*, Exod. II, 23. Mais surtout quand Moïse fut envoyé pour mettre à exécution les desseins de Dieu, et pour retirer ce peuple de l'Egypte, ce fut alors que Pharaon redoubla la servi-

tude, qu'il appesantit son joug plus que jamais sur eux. Cependant, chose merveilleuse ! dans le temps que les Israélites paraissent être pour toujours sous la tyrannie des Egyptiens, Dieu vient, il envoie Moïse, il les retire avec force de la violence de leurs ennemis.

C'est-là ce qu'éprouvent aussi toutes les âmes que Dieu veut retirer de la servitude. Elles ressentent que c'est dans ce temps-là que le Pharaon infernal redouble ses efforts pour les lier, qu'il aggrave leur joug, et qu'il les occupe tellement, qu'à peine ont-elles le temps de penser à leur délivrance : c'est alors qu'il excite les plus rudes tempêtes, qu'il fait soulever les passions, et qu'il met une pauvre âme dans une agitation qui la fait crier, soupirer et gémir. Mais tout cela n'arrive que par la dispensation de la Providence, et selon les charitables vues de sa sagesse ; car il est nécessaire de sentir la dureté du joug de Satan et du péché, pour désirer et pour se disposer à porter celui de Jésus. Tant que l'homme n'est point remué et agité, il croupit sur sa lie comme du vin qui n'a point été transvasé. Il vit tranquillement sous la tyrannie de Satan et du péché : il s'y réjouit ; il ne sent pas le poids de ses chaines, et il aime sa captivité, jusqu'à ce que Dieu permette que ses ennemis la lui rendent par trop amère et ennuyeuse ; c'est pourquoi Dieu permet que Satan afflige particulièrement une âme, même dans des choses mortifiantes pour la chair. Il fait que le péché prend un caractère plus violent ; il permet que la conscience soit agitée de craintes, d'angoisses, et qu'enfin elle soit dévorée par une infinité de chagrins, qui lui rendent sa condition insupportable. Tout cela, afin de dégoûter du monde, de soi-même, et de son état de corruption ; afin de rendre insuppor-

table le joug du péché et du diable ; afin de faire soupirer après la délivrance. En effet, c'est alors qu'on éprouve la vérité de ce que dit l'Ecriture : *Ceux qui dominent sur mon peuple le font hurler*, Esaïe III, 5. Dans son état de sécurité, l'âme était comme une colombe dont *les étrangers dévoraient la force sans qu'elle s'en aperçut ; elle était consumée sans qu'elle le sentît*. Os. VII, 9. Mais maintenant elle sent la tyrannie des maîtres cruels auxquels elle s'était vendue pour son malheur.

O qu'il serait à souhaiter que toutes les pauvres âmes pécheresses sentissent une fois vivement ce joug de Satan et du péché ! Qu'il serait à souhaiter qu'elles en fussent une fois bien dégoûtées ! Combien, je vous prie, Satan et le péché ne tourmentent-ils pas leurs esclaves, pour les obliger à leur rendre le service qu'ils demandent d'eux ? Une âme esclave du monde et de ses passions n'est-elle pas déchirée par mille mouvemens qui la rongent et qui l'inquiètent ? Tantôt son orgueil, tantôt son avarice, tantôt ses convoitises charnelles la remplissent de troubles et d'inquiétudes. Combien de cruelles douleurs ne ressent point un cœur qui est rempli de haine, d'envie, et d'un désir furieux de se venger ! Quelle gêne ne se donne point un esclave du monde, pour plaire aux hommes, pour s'attirer l'estime des grands et des petits, pour avancer ses intérêts et sa fortune, pour se maintenir dans les dignités et dans les avantages qu'il possède ; enfin, dans quelle torture continuelle n'est point une pauvre âme charnelle ? Certes, sa vie n'est que vanité et rongement d'esprit ; ce n'est qu'un tissu de chagrins, un enchaînement de maux et de soucis. Cependant Satan est assez rusé pour leur faire aimer

cet état d'agitation : il sait leur faire trouver leur nourriture dans ce qui les consume, et leur plaisir dans la torture qu'il leur donne ; et, par je ne sais quel enchantement, ils aiment leur servitude ; parce que la passion et la convoitise, qui est la vie d'une âme corrompue, y trouve de quoi se satisfaire : de là vient que quelque dure que soit leur captivité, il y en a peu qui la sentent, qui la reconnaissent salutairement, et qui désirent de s'en voir délivrés. Il n'y a que l'Israël de Dieu, je veux dire les âmes dans lesquelles doit naître le Messie, qui portent ce joug malgré elles, et qui ne se soumettent qu'avec peine aux édits de ce tyran infernal. Il n'y a que celles-là qui désirent sincèrement leur liberté.

Une *seconde circonstance* qui a précédé la naissance de Jésus, c'est le voyage de Joseph et de Marie. Ils sortent de Nazareth pour se rendre à Bethléem, parce qu'ils devaient se faire enregistrer dans le rôle de la famille de David, de laquelle ils étaient. Sans doute que ce voyage ne manqua pas de leur être pénible et incommode, surtout à cause de la grossesse de Marie, dont le terme de l'enfantement approchait. Une personne dans cet état, n'était guère propre à voyager. Mais ils étaient sans doute informés des intentions de Dieu, ils savaient qu'il était nécessaire qu'ils allassent à Bethléem, afin d'accomplir les Ecritures, et de donner à ce Jésus qui devait naître, un des caractères du Messie qui était marqué par les prophètes ; savoir, qu'il devait naître à Bethléem.

C'est ce qui doit aussi s'accomplir dans une âme. Il faut qu'elle quitte Nazareth pour monter à Bethléem, c'est-à-dire qu'elle quitte son pays et sa ville natale, qu'elle renonce à sa corruption et à son péché, pour

aller à Bethléem, à la cité de David, à la cité du Dieu vivant, à l'église des premiers nés et des vrais membres de Jésus, dont les noms sont écrits aux cieux, à la véritable *maison de pain*, où se trouve le pain céleste et la manne cachée. C'est cette Bethléem qui est le siége de sa parenté à laquelle elle doit se rejoindre, où elle doit se faire enrôler. C'est-à-dire qu'il faut qu'une âme dans laquelle Jésus doit naître, commence à tourner son amour, ses désirs et ses volontés du côté des choses divines, et à chercher la société de Dieu, de ses saints et de ses enfans : c'est-là ce que Jésus Christ demande de ceux qui veulent venir à lui, et qui veulent le recevoir chez eux. *Si quelqu'un*, dit-il, *veut venir avec moi, qu'il renonce a soi-même, qu'il se charge de sa croix, et me suive*, Matth. XVI, 24. *Et quiconque vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme et ses enfans, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple*, Luc XIV, 26. Voilà le Nazareth qu'il faut quitter, c'est soi-même, c'est l'attachement charnel aux créatures, pour chercher l'union avec Jésus et ses membres, et pour devenir un de ses disciples. Aussi long-temps qu'une âme demeure dans sa Nazareth, dans sa séparation d'avec Dieu, dans son attachement à elle-même, au monde et à ses faux biens, le Messie qui, selon les Ecritures, doit naître à Bethléem, ne naîtra pas dans elle. C'est ce que ce divin Sauveur faisait entendre à ses disciples, lorsque, sur la demande qu'ils lui firent, *pourquoi il se manifestait à eux, et non point au monde?* il leur donna pour réponse : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui et ferons notre demeure chez lui*, Jean XIV, 23.

Peut-être penserez-vous, que pour sortir de Nazareth, pour renoncer à soi-même et au monde, et pour pouvoir se joindre à la famille de David, à la Bethléem spirituelle, il faut déjà avoir Jésus, il faut qu'il nous ait déjà donné la force de le faire; et qu'ainsi on ne peut pas compter ceci pour une chose qui doit précéder, mais plutôt qui doit suivre la naissance spirituelle de Jésus. Ici il faut se souvenir qu'il y a différens degrés dans la vie de Jésus. Sans doute qu'une âme qui doit sortir de Nazareth, doit avoir déjà quelque portion de cette vie dans elle. Quand le Sauveur dit, *si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous viendrons à lui*, il n'entend pas que ces âmes, dans lesquelles il veut venir, soient encore éloignées de lui, puisqu'il témoigne, qu'elles l'aiment et qu'elles gardent sa parole; car il est impossible d'aimer Jésus sans le posséder en quelque manière : mais il veut dire, qu'il viendra et qu'il se communiquera à elle plus intimement, et avec une mesure plus abondante de grâces. La Vierge Marie, quand elle monta de Nazareth à Bethléem, avait déjà conçu le fils de Dieu, elle le possédait; mais elle ne l'avait pas encore mis au monde. Ainsi dans une âme qui sort de Nazareth selon l'esprit, il y a déjà un commencement de vie de Jésus : elle l'a déjà conçu par le Saint-Esprit; mais elle ne le possède pas encore dans cette mesure de lumière, de grâce et de force que Jésus veut lui communiquer par sa naissance dans elle.

Comprenez donc, mes chers auditeurs, que ces deux choses doivent nécessairement precéder la naissance de Jésus dans une âme; savoir, la connaissance et le sentiment de sa misère, et la résolution sincère de sortir de sa corruption, pour se joindre à la famille de David,

pour trouver ainsi son Sauveur, et avoir part à sa vie et à sa gloire. Certes si vous n'avez jamais éprouvé ces choses-là dans vous, vous n'avez point encore de part à la vie de Jésus. Vous n'aurez même point d'espérance de le jamais voir naître en vous, tant que vous n'entrerez point dans ces différens états, par lesquels le Père fait passer ceux qu'il veut donner à son fils pour héritage. Vous n'êtes point encore de ceux auxquels les promesses touchant le Messie sont faites; car il est venu et il vient, *pour publier aux captifs la liberté, et aux prisonniers l'ouverture de la prison.* Esaïe. LXI, 1.

Mais que dis-je? Vous ne comprenez peut être pas ce langage. Peut-être n'entendez-vous pas ce qu'on vous dit, quand on vous parle d'une captivité et d'un esclavage spirituel. Semblables à ces juifs auxquels Jésus parlait de la liberté dans laquelle ils devaient se laisser mettre par le fils de Dieu, et qui lui répondaient, *nous sommes la postérité d'Abraham, et jamais nous ne servîmes personne, comment dis-tu, il vous faut être affranchis?* Jean. VIII, 33. Vous croyez comme eux avoir toujours été libres; et c'est vous dire une chose étrange, que de vouloir vous convaincre que vous êtes sous l'empire du Diable; vous qui prétendez être dès votre naissance sous celui de Jésus; vous qui êtes dans le sein de l'Eglise, qui faites profession de renoncer à Satan, au monde, et à toutes leurs œuvres, d'adorer le vrai Dieu, et son fils Jésus comme votre Sauveur. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que ce peut être que cette captivité spirituelle, dont on vous parle; mais écoutez ce que Jésus répond aux âmes trompées comme vous: *En vérité, en vérité je vous le dis, que quiconque fait le péché est esclave du péché; et si le fils*

de Dieu ne vous affranchit, vous ne serez jamais véritablement libres. Jean VIII, 34, 36. Si vous vouliez examiner votre état, vous reconnaîtriez sans peine bien des tristes marques de cette funeste servitude. En combien de manières êtes-vous les esclaves des hommes, par la crainte, et par l'orgueil, qui vous portent à leur obéir plutôt qu'à Dieu, et à chercher leur estime et leur approbation plutôt que la sienne? Combien peu éprouvez-vous ce que saint Paul dit des Romains convertis : *Maintenant vous avez été affranchis du péché, et faits esclaves de Dieu, afin que vous ayez pour fruits la sanctification, et pour fin la vie éternelle.* Rom. VI, 22.

Où est, je vous prie, votre sanctification, ce précieux fruit de l'affranchissement spirituel? Hélas! vous êtes esclaves sans le savoir, sans vouloir le croire, et sans vous mettre en peine d'être délivrés de vos chaînes : cela vient de ce que vous ne connaissez point Jésus, que vous ne vous souciez point d'aller à lui, et que vous ne désirez point d'avoir part aux fruits de sa naissance et à la vie spirituelle de sa grâce.

Ne vous imaginez pas au reste qu'il suffise pour cela d'avouer et de sentir en quelque façon cette captivité, de s'en plaindre, et même d'en gémir, sans se mettre en peine d'en être délivré. Il faut prendre le parti de quitter Nazareth, il faut une fois renoncer au monde, à la chair et à ses passions, qui sont les soutiens du règne des ténèbres et les obstacles à la manifestation du règne de Jésus. Tant que vous ne mortifierez point votre amour-propre, vos mouvemens de colère et de haine, pour vous tourner du côté de Bethléem, pour chercher les choses célestes, et pour vous joindre à la famille spirituelle du David mystique, il est certain que vous

n'éprouverez jamais rien de la naissance et de la manifestation de Jésus dans vous. *La sagesse éternelle n'entre point dans un cœur malicieux, et n'habite point dans un corps asservi au péché.*

Demandez donc, chers âmes, au Père de notre Seigneur Jésus-Christ, que par sa sagesse et sa puissance infinie, il fasse que quelques aveugles que vous soyez dans les voies de Dieu, et quelque peu de goût que votre chair trouve dans sa conduite, vous soyez une fois disposées à recevoir Jésus.

Nous allons tâcher d'apprendre dans la seconde partie de cette méditation, ce que c'est que sa naissance spirituelle dans une âme, et comment elle se fait.

II. Dans la naissance naturelle de Jésus-Christ nous ne découvrons que croix, que bassesse et qu'humilité. Cet aimable Sauveur naît d'une mère pauvre et méprisée, il naît dans une étable. Il est couché dans une une crêche, et envelopé de chetives bandelettes. Il ne trouve pas seulement de la place dans l'hôtellerie, qui est pourtant l'azile et la retraite des étrangers les plus misérables; de sorte qu'on ne voit rien au déhors qui le fasse connaître pour ce qu'il est. Ce cher enfant était pourtant le Fils de Dieu, le roi des hommes et des anges, à qui tout l'univers et toutes les créatures appartiennent. Il aurait pû, s'il eût voulu, naître dans la splendeur et dans la pompe. Toutes les créatures se seraient employées à le servir, et a fournir tout ce qui aurait été nécessaire pour relever sa gloire. Mais non, dès sa conception et sa naissance, il a choisi la bassesse et la pauvreté, il a pris la forme de serviteur, il s'est anéanti soi-même, et au lieu de la gloire qu'il possédait de l'éternité, il s'est ex-

posé à tout ce qu'il y avait de plus humiliant ; il a voulu dès son entrée au monde faire voir comment on doit le regarder ; non comme un roi mondain, dont le règne vienne avec éclat ; non comme un Messie auprès duquel il faille chercher les grandeurs du siècle, et les biens de la vie ; mais comme un Sauveur qui venait, et qui voulait venir chez ceux qui voudraient le recevoir sous le voile de la croix, de l'humilité et du renoncement.

C'est encore sous ces mêmes voiles d'humilité et d'abaissement qu'il naît dans le cœur de ses enfans. Il n'a pas encore changé de maximes, et pendant tout le temps que son règne de grâce, qui est un règne caché, durera, ses maximes d'humilité et de renoncement auront lieu, et ce sera que sous ce voile que les âmes le reconnaîtront. Aussi une âme ne goûte-t-elle la force et l'efficace de la naissance de Jésus, que lorsqu'elle s'anéantit, qu'elle s'humilie et qu'elle s'abaisse avec son sauveur. Quand par la lumière du Saint-Esprit, il lui montre ce qu'elle est, qu'elle se voit indigne de la colère de Jésus, et que dans ce sentiment elle lui dit : *Seigneur je ne suis pas digne que tu entre sous mon toit.* C'est alors que cet humble Jésus aime à se faire connaître à elle ; c'est alors qu'il veut y naître, y manifester sa vie et sa force. C'est ce qu'il a promis en plusieurs endroits, par les déclarations qu'il en a données, tant par ses paroles que par sa conduite. Voici ce qu'il disait déjà sous l'ancienne alliance : *Ainsi a dit celui qui est haut élevé, qui habite dans l'éternité, et duquel le nom et le saint : j'habiterai dans le lieu haut et saint, et avec celui qui est brisé et humble d'esprit ; afin de donner la vie à ceux qui ont l'esprit humble, afin de vivifier ceux qui ont le cœur brisé,*

Esaïe LVII. 15. Et en St.-Matth. XVIII. 4. Il assure que; *quiconque se sera humilié soi-même comme un petit enfant, celui-là sera grand au royaume des cieux.*

Il confirme par sa conduite et par son exemple ce qu'il dit par ses paroles; car dans le temps de son séjour ici bas, il aimait à se familiariser avec les simples et les pauvres, plutôt qu'avec les sages et les grands du siècle: il choisissait des faibles; mais humbles et dociles, pour en faire ses disciples et les dépositaires des mystères de son royaume: c'était à eux qu'il révélait les secrets de son incarnation, de sa naissance, de ses souffrances et de sa mort. Enfin les humbles, les simples, les petits enfans ont été ceux auxquels il a revélé ses volontés, comme il le déclare par ces paroles d'actions de grâces qu'il adresse à son père: *Je te rends grâces, Père, Seigneur du ciel et de la terre,* de ce *que tu as caché ces choses aux sages et aux entendus,* et *que tu les as revélées aux petits enfans; il est ainsi, Père, parce que tel a été ton bon plaisir.* C'est ainsi que Dieu a choisi les choses viles, faibles et folles de ce monde, plutôt que les nobles, les fortes, et les sages. Entre ceux qui sont appelés à la connaissance des mystères de Jésus, l'Apôtre dit, *qu'il n'y a pas beaucoup de sages, de puissants et de nobles selon la chair,* 1. Cor. II. 26, 27. Par conséquent il faut que ceux de ces états relevés, qui veulent parvenir à cette connaissance, descendent de leur hauteur, et s'abaissent comme les plus petits aux pieds de Jésus.

C'est donc une vérité constante, que c'est sous la croix et l'humilité que Jésus se manifeste aux âmes, et que c'est dans la bassesse qu'il naît en elles. Comme il vous importe d'avoir la connaissance et la conviction

de cette vérité, il convient d'éclaircir un peu ces deux points; savoir, en quoi consiste cette humilité et cette bassesse sous laquelle Jésus aime à paraître, et ce que cette naissance de Jésus.

Par cette humilité et cette pauvreté, il ne faut pas entendre une pauvreté extérieure et temporelle, comme s'il n'y avait que les personnes destituées des biens du monde qui eussent part à la naissance spirituelle de Jésus, ou qu'il n'y en eût point d'entre ceux qui sont dans les richesses et dans les grandeurs, qui fussent participans de cette grâce. Non, ce n'est point aux choses extérieures que Dieu regarde; mais il faut entendre ici une pauvreté spirituelle, une bassesse et une humilité du cœur à laquelle doivent se laisser conduire tous ceux qui veulent voir Jésus naître dans eux. Tant les grands que les petits, tant les riches que les pauvres, tant les sages que les fous, tous doivent devenir des pauvres en esprit, s'ils veulent que Jésus vienne à eux : *Bienheureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.*

Cette humilité de cœur, cette pauvreté d'esprit, n'est autre chose qu'une vue et un sentiment que le Saint-Esprit donne à une âme de la privation où elle est de l'image de Dieu, et de l'horrible laideur dans laquelle elle paraît devant lui, à cause du péché, sentiment qui fait qu'elle s'abaisse, s'humilie et s'anéantit devant lui, qu'elle se condamne elle-même et donne gloire à Dieu. Elle commence à se mépriser, à s'anéantir comme la pécheresse aux pieds du Sauveur, et à avoir pour Dieu des sentimens de respect, de vénération, et de crainte mêlée de confiance; de sorte qu'elle se met dans la poussière devant lui, et se juge indigne de sa grâce.

C'est dans le temps qu'une âme a de pareils sentimens d'elle-même, qu'elle éprouve ce que c'est que la naissance de Jésus. C'est au milieu de ces pensées d'anéantissement et d'abaissement que Jésus vient répandre dans elle une consolante lumière, par laquelle il lui fait sentir sa douceur, son amour, et la condescendance tendre et charitable qui l'a porté à se faire homme pour elle, pour la chercher et la sauver. Il se manifeste à l'âme dans sa sainte humanité, lui faisant voir qu'étant *os de ses os, et chair de sa chair*, qu'étant *son frère*, elle peut tout espérer de sa grâce et de son amour : par-là il l'invite à prendre courage, à se consoler dans ses infirmités, et à être assurée qu'il n'y a rien qui lui soit plus agréable que de pouvoir guérir et vivifier les cœurs humiliés, froissés et brisés. Quelle douce consolation n'est-ce pas que de goûter ce que c'est que l'humanité de Jésus, de voir dans cette humanité la restauration de sa nature déchue, l'adoucissement des terreurs que cause la vue de la grandeur de la Divinité, et le remède contre sa profonde indignité. Oui, quand Jésus fait voir à une âme comment il est devenu homme pour elle, combien il est rempli de tendresse et d'amour pour ses frères, sur-tout pour ses frères affligés, qui pleurent leurs misères et leur pauvreté ; alors elle conçoit le mystère de la naissance et de l'incarnation du fils de Dieu ; alors elle en sent la force et la vertu ; enfin elle commence à éprouver les joies qui suivent les douleurs de l'enfantement : elle ne se souvient plus de toutes ses douleurs, en voyant qu'une créature nouvelle a été formée dans elle, que l'enfant Jésus vient d'y naître.

Voyez, chers auditeurs, c'est ainsi que Jésus fait goûter le mystère de sa naissance à ses enfans. Faut-il

s'étonner, après cela, si le monde est si ignorant de ces choses, s'il manque d'expérience, s'il est vide de réalité, et s'il n'a qu'une idée vague et sans force de ce qu'il confesse de bouche, lui à qui les chétives bandelettes de Jésus sont si méprisables; lui qui ne veut point se laisser humilier et conduire au sentiment de son néant et de sa pauvreté? Certes, les hommes mondains ne savent ce que c'est que les douces et tendres impressions que fait dans un cœur la vue de l'adorable humanité du fils de Dieu. Au reste, il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils sont absolument incapables de les ressentir tant qu'ils sont privés du sentiment de leur grande indignité devant Dieu. Leurs cœurs sont des hôtelleries où Jésus ne trouve point de place, et où il y a trop de différens hôtes avec lesquels Jésus ne saurait habiter. Jésus est un enfant de paix et de tranquillité, qui aime le silence et la retraite; mais leurs cœurs sont des auberges pleines de tumulte, de cris, de débats et de toutes sortes d'excès. Jésus est un enfant humble, simple, et qui aime à se tenir caché et voilé aux yeux de la chair; mais eux sont orgueilleux, hautains, pleins du désir de paraître et de se faire estimer du monde. Enfin il y a une perpétuelle opposition entre ces âmes charnelles et Jésus; aussi peut-on bien en appeler à leur expérience, et leur dire, sans craindre de se tromper, qu'ils n'oseraient dire devant Dieu qu'ils savent ce que Jésus fait goûter aux âmes dans lesquelles il naît. Non, certes, âmes mondaines, vous n'éprouvez point les doux et tendres épanchemens de grâce et d'amour que l'humanité de Jésus répand dans le cœur de ses enfans. Vous ne connaissez point ce Sauveur dans sa nature humaine, dans laquelle il découvre toute la miséricorde

de Dieu envers les hommes. Vous ne voyez point comment la Divinité, revêtue d'une majesté qui fait trembler une âme pécheresse, est adoucie et tempérée par ce voile de l'humanité de Jésus. Ce sont-là des mystères qui ne se découvrent que par la révélation du Père et par l'illumination du Saint-Esprit : c'est un mystère, *grand sans contredit, qu'un Dieu manifesté en chair, un Emmanuel, un Dieu avec nous, un Jésus en nous;* c'est le mystère de l'espérance de la gloire des enfans de Dieu. Cela ne se communique point par la génération, ne se donne point par l'éducation, et ne s'acquiert point par l'étude, les soins et les travaux de la sagesse humaine ; mais cela est donné d'en-haut aux âmes simples et humbles : c'est un mystère que Jésus manifeste à ceux qui lui ouvrent leurs cœurs.

O ! si les hommes savaient quel est le glorieux avantage dont ils se privent, en se rendant incapables d'éprouver les heureux effets de l'incarnation du fils de Dieu, ils s'empresseraient bien d'avantage à connaître par expérience cet adorable enfant Jésus. Ils seraient en peine et en travail, jusqu'à ce que Jésus fût formé en eux: mais hélas! ils se contentent de l'écorce, ils se repaissent de la vaine chimère de leur connaissance littérale, stérile et morte, sans se mettre en peine d'en goûter la réalité. Et faut-il s'en étonner ? Ils en font de même de tous les mystères de la religion. La religion chretienne n'est plus aujourd'hui, chez la plupart, une science expérimentale, une puissance divine, qui touche le cœur, qui renouvelle l'âme. Ce n'est plus qu'une science de mots, une connaissance de certaines histoires, qu'on apprises dès sa jeunesse, et qu'on sait tirer de son cerveau quand la bienséance, l'orgueil, et l'amour-propre le

demandent. C'est ainsi que l'on connaît communément le mystère de la naissance de Jésus, et toutes les autres vérités divines que la religion chrétienne nous enseigne. Hélas! quel triste vide! quelle chose morte que le christianisme du plus grand nombre! Dans quelle désolante pauvreté ne se trouveront-ils pas quand Jésus viendra mettre au jour l'état de tous les hommes.

Mes chers frères, vous qui avez quelque désir de votre salut, désirez, cherchez une fois de sentir la puissance de l'incarnation de Jésus, de la manière que nous venons de le dire. Pour cela ne craignez point de vous abaisser, de vous laisser anéantir devant lui dans la vue de votre misère spirituelle. Laissez-vous mettre par le Saint-Esprit dans l'état de ces cœurs affligés, amollis et travaillés, dans lesquels Jésus aime à naître et à loger. Plus votre cœur sera touché de votre indignité, plus Jésus aimera à s'approcher de vous pour vous consoler, vous purifier, et vous rendre les demeures de sa sainteté et les temples de son esprit. Ne vous arrêtez point aux maximes du monde qui se moquent de la bassesse et de l'humilité de Jésus et de ses membres. *Laissez tous ces hautains, hommes menteurs et vains, s'égarer à l'écart;* pour vous apprenez, que c'est sous la croix que Jésus se manifeste, et que, plus vous entrerez avec Jésus dans le renoncement et l'anéantissement, plus vous sentirez sa vie divine se fortifier dans vous, plus vous éprouverez la réalité et la force de sa naissance et de sa manifestation en chair.

III. Considérons maintenant comment cette naissance de Jésus se *légitime* et se manifeste par ses suites.

Nous découvrons dans notre texte des choses bien magnignifiques, qui suivirent la naissance de Jésus. On

y voit d'abord une mission d'anges glorieux qui, environnés de lumière, avec une splendeur de gloire et de majesté céleste, viennent annoncer à des bergers le mystère de cette naissance, leur font découvrir les avantages qu'eux et tout le peuple en doivent retirer, après quoi ils éclatent en chants de triomphe, en disant : *Gloire soit à Dieu aux cieux très-hauts, en terre paix, aux hommes bonne volonté.* C'était-là un rayon de la gloire de Jésus, et un petit échantillon de l'hommage que les armées célestes, et toutes les créatures, auraient voulu rendre à ce roi divin qui venait de naître, s'il leur eût été permis de témoigner toute la joie qu'elles ressentaient à la vue de ce mystère. Il est certain que le ciel et la terre tressaillaient à la considération de cet Homme-Dieu qui paraissait au monde, et que toutes les créatures seraient venues l'adorer dans son berceau, si la chose n'avait dû demeurer un mystère, caché aux yeux de la chair, et même du démon, et qui ne devait être aperçu que par les yeux de la foi.

Ici nous avons une image de ce qui arrive à une âme quand Jésus naît dans elle ; on y remarque trois choses :

1°. Une *lumière* divine et extraordinaire qui brille non-seulement autour d'elle, mais aussi dans son intérieur. *Celui qui a commandé que la lumière éclatât du sein des ténèbres est celui qui a répandu sa clarté dans nos cœurs, afin que nous éclairions les autres de la connaissance de la gloire de Dieu, qui éclate dans la personne de Jésus-Christ.* 2 Corinth. VI, 6. Jésus est ce divin soleil de justice, qui en s'élevant, dissipe les ténèbres d'une âme, écarte les brouillards qui la couvraient, lui fait découvrir la beauté et la grandeur des

choses divines, l'échauffe de ses rayons, la réjouit par sa clarté, et la rend fertile par les influences salutaires qu'il répand sur elle. C'est par ce divin soleil, qu'une âme devient un enfant de lumière, qui marche dans la lumière; car il ne tient pas la lumière, qu'il reçoit de son Sauveur cachée, et comme couverte sous un boisseau; mais elle éclaire aussi à l'entour de lui: ses rayons se répandent au dehors, par la *lumière qu'il fait luire devant les hommes, lesquels voyant ses bonnes œuvres glorifient le Père céleste qui les produit.* Il est impossible que Jésus naisse dans une âme, sans qu'il apporte cette lumière avec soi. Puis donc que Jésus est lumière, *si nous disons que nous avons communion avec lui, (si nous disons qu'il est en nous, et nous en lui, et que nous avons part à sa naissance et à sa vie), et que cependant nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous n'agissons pas selon la vérité.* 1 Jean. I, 6. Comme il est impossible que le soleil se lève sur notre horison, sans qu'il nous apporte la lumière; ainsi il ne se peut qu'une âme, dans laquelle Jesus naît, ne sente les rayons vivifians de ce divin soleil.

Cette illumination est le *premier* effet de la naissance de Jésus, comme il paraît par notre texte; mais c'est aussi une marque à laquelle on reconnait combien il y a peu d'hommes qui soient participans de cette grâce de leur Sauveur; puisque, non-seulement ils ne possèdent point cette lumière; mais encore qu'ils refusent de la voir et de la recevoir. Cette lumière vient se présenter aux siens, mais les siens ne la veulent point admettre. Les hommes aiment mieux leurs ténèbres, parce qu'ils ont peur que leurs mauvaises œuvres ne soient révélées. Jean III. 19. C'est pourquoi leur en-

tendement et leur cœur sont obscurcis de ténèbres, et remplis d'ignorance ; ils ne connaissent point Dieu, ni celui qu'il a envoyé Jésus-Christ ; ils sont éloignés de la vie de Dieu et vivent dans la vanité de leurs pensées ; toute leur vie se ressent de l'obscurité qui règne dans leurs âmes ; et l'on voit en effet qu'ils ne s'adonnent qu'au prince de la puissance de l'air qui exerce son pouvoir en eux. Malgré cela ils prétendent pourtant avoir communion avec Jésus, et ils se flattent d'avoir part aux fruits de son incarnation et de sa naissance. C'est ainsi que le monde confond et renverse l'économie de Dieu : il sépare ce qui est indispensablement uni, il voudrait posséder Jésus, sans être obligé d'admettre sa lumière, et sans vouloir renoncer aux œuvres des ténèbres.

Mais vous, qui désirez sérieusement d'avoir une part à la vie de Jesus, ne le séparez jamais de sa lumière, ne croyez pas que vous puissiez le posséder si sa lumière ne vous pénétre et ne vous accompagne partout, si elle ne répand dans toute votre conversation des rayons qui fassent remarquer que vous portez dans vous le divin Soleil de justice. Qu'on puisse vous dire comme l'Apôtre dit aux Thessaloniciens : *Mais quant à vous mes frères, vous n'êtes point dans les ténèbres, vous êtes tous des enfans de lumière*, parce que vous marchez à la faveur de la lumière du Soleil de Justice, qui s'est levé sur vous et qui comme un orient céleste, nous a visités dans sa grâce et son amour. *C'est pourquoi ne dormez point comme font les autres, mais veillez et soyez sobres, étant revêtus de la cuirasse de la foi et de la charité, et ayant pour casque l'espérance du salut*. 1. Thess. v. 4. 8.

2°. Cet effet de la naissance de Jésus est suivi d'un *second* qui l'accompagne nécessairement, c'est la *joie*.

Voici je vous annonce une joie; et qu'elle est la source de cette joie? C'est *qu'aujourd'hui, dans la Cité de David, vous est né le Sauveur qui est le Christ le Seigneur.* La joie, une grande joie, est donc la suite de la naissance du Sauveur; et cela au jugement de ces esprits bienheureux qui savent parfaitement ce que c'est que la véritable joie; car ils ne jugent pas sur la déposition des yeux de la chair, comme les hommes font, quand ils prennent pour un sujet de grande joie, quelques succès favorables dans le monde. Mais les Anges appellent une grande joie, celle qui doit s'étendre jusques dans l'éternité. Ils appellent une grande joie, la délivrance heureuse que le Rédempteur opère quand il nous a arraché des mains des ennemis spirituels, de nos misères et des malheurs éternels auxquels nous avait assujettis le péché et c'est-là aussi sans doute le sujet de la joie d'un enfant de Dieu, lorsque par la manifestation de Jésus dans lui, il est participant des biens glorieux que ce Sauveur apporte avec soi. Ce qui fait que sa joie est grande; c'est qu'il a connu et senti avec douleur les maux dont ce Jésus le délivre : il a senti la captivité du péché, les frayeurs et le poids accablant de la colère de Dieu, les foudres et les malédictions de la loi : il a frémi à l'aspect de la mort, et de la perdition. Outre cela, il découvre en Dieu une gloire si capable de rendre une âme heureuse : il voit tant de bonheur dans les biens célestes et éternels : il a de si hautes idées de Dieu, une si grande confiance en sa grâce, et en son amour, que quand il voit venir à lui un Sauveur qui veut le mettre dans la possession de ces biens-là, qui les lui donne, et les lui confère actuellement, sa joie ne peut-être qu'inexprima-

ble ; ainsi les anges avaient bien raison de dire : *Voici, nous vous annonçons une grande joie.*

Oui, adorable Jésus, tu es un fondement solide de joie parfaite et éternelle. Il y a une félicité réelle à te posséder et à te connaître ! Les anges le témoignent, et l'expérience des enfans de Dieu nous en assure. Cependant les hommes ne le croient point, et ils ne pourront point le croire jusqu'à ce qu'ils l'éprouvent eux-mêmes. Sans l'expérience, vous pourrez entendre parler des incomparables avantages de cette naissance, et des sentimens de joie dans lesquels vous devez être. Vous chanterez des cantiques, vous réciterez des prières qui contiendront de belles paroles, et qui sembleront marquer la joie que vous avez dans le cœur ; mais au milieu de tout cela, vous sentirez vos consciences vous démentir, elles vous diront que vous ne sentez point dans vous ce ce que vous dites de bouche. Vos cœurs demeureront froids, indifférens et vides de ces doux et consolans sentimens que l'expérience fait goûter aux âmes favorisées de la naissance de Jésus : avec cela vos cœurs soupireront secrètement, ou ils penseront, même au milieu de vos exercices extérieurs de dévotion, aux plaisirs du monde et de la chair ; enfin, vous n'entendrez point ces paroles de la mission céleste : *Voici nous vous annonçons une grande joie.*

3°. Un *troisième effet* qui suit la naissance de Jésus, sont les *louanges* et les actions de grâces. Si les anges, que cet événement ne touche pas de si près, éclatent en chants de triomphe ; combien plus une âme, qui en goûte les avantages, qui voit que c'est pour elle que tous ces prodiges de grâces et d'amour se font ; combien

plus, dis-je, a-t-elle sujet de s'écrier : *Gloire soit à Dieu aux lieux très-hauts, en terre paix, envers les hommes de bonne volonté!* Ces actions de grâces sont un effet de la joie divine que les enfans de Dieu ressentent, ce sont des suites de la délivrance et des bienfaits qu'il leur a accordés. C'est dans ce doux sentiment qu'ils louent et bénissent de tout leur cœur leur souverain bienfaiteur. C'est la seule chose qu'ils se voient capables de faire, au milieu de l'abondance des bienfaits de Dieu qui les environnent, ils disent avec David : *Que rendrai-je à l'Eternel? tous ses bienfaits sont sur moi : je prendrai la coupe des délivrances, et j'invoquerai le nom de l'Eternel*, Ps. CXVI, 12, 13, comme voulant dire : Que donnerai-je à ce grand Dieu, en récompense de tant de grâces qu'il me fait? Je ne lui saurais rien donner qui ne soit déjà à lui; mon corps, mon âme, ma vie, tous mes biens, ma couronne, mon sceptre et mon trône lui appartiennent déjà; mais je lui présenterai cette seule chose qu'il demande de moi : c'est le sacrifice de mes louanges : *Je prendrai donc la coupe des délivrances*, c'est-à-dire la coupe des louanges que je lui dois pour tant de délivrances qu'il m'a accordées, *et j'invoquerai le nom de l'Eternel.* Je publierai et je déclarerai hautement, à la gloire de mon Dieu, que c'est lui qui m'a délivré de tant de misères, et que c'est à lui que j'en dois la reconnaissance.

Ces actions de grâces sont naturellement accompagnées d'un sacrifice de soi-même à son libérateur, d'anéantissement et d'abaissement profond devant la grandeur et la majesté de Dieu. C'est dans cet état qu'une âme dit : *Gloire soit à Dieu*, qu'elle lui rend cette gloire qu'elle lui avait ravie, en le reconnaissant et en l'ado-

dorant comme le seul digne d'être loué et exalté éternellement, en se prosternant devant lui comme de la poussière et de la cendre indigne de sa grâce, et en rentrant sous l'heureuse dépendance de son adorable volonté, à laquelle elle s'était soustraite par son péché et sa rebellion. Elle désire qu'il soit aussi reconnu et adoré de tous les autres hommes; c'est pourquoi elle ajoute : *En terre paix, aux hommes bonne volonté.* Par-là elle exprime le désir ardent qu'elle aurait que tous reconnussent l'amour incomparable que Dieu leur porte en Jésus-Christ, pour que, rentrant dans son union, tous devinssent des organes de la gloire de ce Dieu, comme ils y avaient été destinés par leur première création. « Ah! que tous les hommes, dit-elle, » ne goûtent-ils cette paix, et ne sont-ils participans de » cette bonne volonté, de cette bienveillance que Dieu » leur présente en son fils Jésus! Que tous les hommes » ne voient-ils les trésors, les richesses de grâce qui » leur sont destinées et réservées en lui! Avec quel » empressement ne se soumettraient-ils point à lui, et » ne viendraient-ils point s'humilier aux pieds de leur » Sauveur, pour glorifier ce Dieu qu'ils ont méconnu » et abandonné! «

Telle est, mes frères, la voie par laquelle Dieu rentre dans la gloire qui lui avait été ravie, et dans ses droits sur cette créature qui s'était révoltée contre lui. C'est ainsi que la grâce de Dieu triomphe de l'homme, et qu'en le conduisant à Jésus elle le délivre du diable, du péché, de la mort et de la damnation. Heureuse victoire de Dieu sur l'homme! victoire infiniment avantageuse à cette pauvre créature! heureuse dépendance, dans laquelle l'homme retrouve un bonheur digne de lui! Car

rentrer sous l'aimable empire de son Créateur, dans son union, dans son sein, c'est pour une âme le centre de la félicité éternelle. Voyez, voilà ce que la naissance de Jésus doit produire dans vous : voilà le bonheur auquel elle doit vous conduire. Ah ! ne regardez pas ces mystères si pleins de grâce, si glorieux, comme des choses sans force et sans efficace. Ne vous contentez pas de vous en tenir à la simple superficie. Cerchez à éprouver une fois la jouissance actuelle de ces biens réels. Jésus est le puissant et éternel lien qui nous réunit à Dieu : c'est lui qui est la source de la grâce, le point qui réunit la Divinité à sa pauvre créature. Si vous avez Jésus, s'il naît dans vous, si vous entrez par la foi dans sa lumière et dans la participation de sa vie divine, vous aurez communion avec Dieu, et Dieu avec vous : vous toucherez au vrai but, vous goûterez les heureux fruits de l'incarnation du fils de Dieu, et de toute l'œuvre de la rédemption. Que ce grand Dieu touche vos cœurs par son esprit, et les engage à chercher l'expérience de ce salut qui vous est proposé, et à goûter la douceur des biens qui vous sont présentés en Jésus votre rédempteur ! *Amen.*

VIIIme. SERMON.

LE TABLEAU
DU VRAI CHRISTIANISME.

Car la grâce salutaire à tous les hommes a été manifestée ; et elle nous enseigne, qu'en renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans le siècle présent, dans la tempérance, dans la justice et dans la piété ; en attendant la bien-heureuse espérance, et l'apparition de la gloire du grand Dieu, et notre Sauveur Jésus-Christ ; qui s'est donné soi-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier pour lui être un peuple particulier, et zélé pour les bonnes œuvres. Saint-Paul à Tit. Chap. II, 11, 14.

Mes chers et bien-aimés Auditeurs !

Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ prédit, qu'aux derniers temps *il s'éleverait de faux christs qui entraîneraient les hommes à la perdition, et qui séduiraient même les élus, s'il était possible.* Matth. XXIV, 24.

Par ces faux christs, il ne faut pas seulement entendre ces imposteurs qui s'élevèrent successivement, et dont chacun entreprit de se faire passer parmi les juifs pour le véritable Messie, avant et après la venue de Jésus. Cette prédiction regarde aussi tous les docteurs capables de séduire les hommes par une fausse doctrine parée du beau nom de doctrine chrétienne. Encore n'est-ce pas là la seule voie par où le père de mensonge cherche à nous perdre ; il met en usage, comme autant de faux christs, les fausses idées et les opinions erronées, que l'on se forme du Christ, de Jésus et de sa religion; opinions qui s'établissent quelquefois si puissamment, et si généralement, que les élus même risquent d'être emportés par le torrent. En effet combien d'idées trompeuses, fausses et chimériques se fait-on du christianisme ? Sans examiner celles qui ont cours dans les communions différentes, qui partagent la chrétienté, je me contenterai ici d'en remarquer quelques-unes qui sont communes à tous.

Qu'y a t-il, par exemple, de plus commun dans toutes les sectes, que les idées relâchées qu'on a sur le christianisme ? Il n'y a rien au monde à quoi on emploie moins de soin et d'application, qu'à bien établir son salut : rien à quoi on travaille avec moins de zèle, d'ardeur et d'empressement qu'à se préparer une éternité heureuse. Quand il s'agit des choses temporelles, d'avancer ses intérêts, de se procurer du bien, de l'honneur, de la réputation, l'homme sent quelque chose dans soi qui émeut son cœur, qui excite dans lui des désirs et des passions, qui ensuite se produisent par des soins empressés. Mais quand il s'agit du salut, des intérêts éternels de l'âme ; le cœur est plus froid que glace ; on

sent qu'il n'y a point de goût, ni de penchant, on n'éprouve point ces désirs, ce feu, cette vivacité intérieure qu'on sent pour le monde. De là vient que tout ce qu'on fait pour cela au dehors est languissant, et se réduit à peu de chose ; encore ne le fait-on que comme une corvée : on le regarde comme un joug, dont on souhaite d'être bientôt déchargé. On croit avoir bien travaillé à son salut, lorsqu'on a rendu à Dieu quelque culte extérieur qu'on a fait acte de comparition dans un temple, etc. Voilà à quoi se réduit le christianisme de la plus grande partie des chrétiens et de ceux même qui veulent paraître les meilleurs N'est-ce pas là un faux christ, un christianisme trompeur qui entraîne une infinité d'âmes à la perdition ? Cependant on n'en remarque, ni la fausseté ni le danger, parce que la séduction est à peu près générale.

On peut encore regarder comme de faux christs ces idées basses et peu avantageuses qu'on a de l'efficace du christianisme : il n'y a rien au monde, à quoi on attribue moins de force et d'opérations réelles. Toutes les créatures produisent quelques effets, et leurs productions sont sensibles. Quelles ne sont pas les productions du soleil, de la terre, du feu, et de toutes les choses créées? Quels ne sont pas les effets que produisent dans l'homme, le Diable, le péché, les passions, et les convoitises du monde? En un mot rien n'est mort dans la nature, chaque être a sa vie et une vertu particulière. Il n'y a que le christianisme qu'on regarde comme une chose morte, stérile, sans force, sans réalité. On ne voit point les productions heureuses que la parole de Dieu lui attribue; et quoiqu'on ne remarque, ni dans la volonté, ni dans la conduite, aucun changement salutaire et réel, et

qu'au lieu de cela on n'y voit que des productions tout à fait contraires, on ne laisse pas de se croire chrétien, de se flatter qu'on connaît Jésus et son évangile. N'est-ce pas là encore un faux christ qui a la vogue parmi les chrétiens d'aujourd'hui? Il est même si généralement reçu, que les élus sont presque séduits par la multitude, et contraints d'adopter ce christianisme mort et chimérique. C'est ce faux christ que notre texte nous donne occasion de combattre. Pour le détruire nous ferons voir combien le christianisme est une chose efficace, puissante et réelle, et combien de productions divines il fait sentir dans une âme qui en est véritablement animée. Dans cette intention nous allons faire, avec l'aide du Seigneur, *le tableau dn vrai christianisme, et l'examiner.*

I. Par rapport à son fondement et à sa source, qui est la grâce de Dieu en Jésus-Christ.

II. Par rapport à ses effets et à ses productions dans l'âme, qui sont, le renoncement à l'impiété et à la pratique de la piété.

III. Par rapport à sa fin et au but où il conduit l'homme, qui est la manifestation de la gloire et de la félicité qui se trouve en Jésus.

C'est avec justice qu'on nomme les paroles de notre texte, le sommaire du christianisme; on y trouve en effet une description succincte et complète de toute la religion chrétienne, considérée sous les rapports de sa source, de ses effets, et du but heureux auquel elle conduit. Saint Paul avait donné à son disciple Tite, qui était évêque en Crète, des leçons pour les personnes de tous les états. Il veut que ceux qui font profession du christianisme se conduisent d'une manière sage, qui marque

la sainteté de leur vocation. Le motif qu'il leur propose pour les y engager est : Que *la grâce salutaire de Dieu nous est apparue ;* non pour nous laisser dans nos péchés, ou pour servir à cacher notre méchanceté; mais afin de nous apprendre et de nous donner la force de *renoncer à l'impiété , et aux convoitises du monde,* etc.

I. L'apôtre voulant nous donner ici un excellent sommaire de tout le christianisme, nous montre le fondement sur lequel il doit être établi et la source de laquelle il doit découler ; c'est *la grâce de Dieu et la Rédemption de Jésus.* Il indique ainsi deux sources du Chirstianisme, qu'il convient d'examiner chacune à part.

1°. La *première est la grâce de Dieu*, qu'il nous dépeint sous des caractères consolans et qui nous font voir qu'elle en est la nature. Il la nomme *une grâce de Dieu ;* ce qui marque que Dieu était en droit de punir les hommes, de les regarder comme ses ennemis et de les traiter comme des rébelles ; qu'en qualité de juge il aurait pû les condamner à une perdition éternelle ; car le mot de *grâce* emporte une indignité dans celui à qui on la fait, et un mérite tout opposé à la faveur qu'on lui accorde. Un criminel à qui un prince fait grâce est reconnu pour avoir mérité la mort ; mais par un effet de la bonté et de la clémence de son souverain, on lui annonce sa grâce, c'est-à-dire le pardon et l'exemption des peines qu'il avait méritées. Cette grâce est appelée la *grâce d'un Dieu,* pour en marquer la grandeur et l'étendue. Les grâces doivent être estimées relativement à la personne qui les accorde. La grâce d'un prince, d'un monarque, est sans doute quelque chose de plus grand que celle d'un particulier ; mais quand on parle de la grâce d'un Dieu;

c'est la grâce la plus haute, la plus excellente et la plus étendue qui se puisse concevoir : c'est une grâce qui renferme non-seulement la délivrance des maux et des peines, mais aussi une communication de biens et de gloire incomparable : c'est une grâce qui s'étend, non-seulement sur le corps, mais encore particulièrement sur l'âme ; enfin une grâce qui ne se borne pas au temps et à cette vie passagère, mais qui va jusque dans l'éternité. Ainsi parler de la grâce d'un Dieu, c'est parler du plus grand et du plus souverain bonheur qui puisse arriver à l'homme. Cependant personne ne connaît bien cette grâce de Dieu, que ceux qui ont éprouvé dans leurs consciences les flèches de son indignation, qui ont été présentés devant son tribunal, dans leurs consciences, comme de pauvres criminels dignes de la mort éternelle ; et qui, dans cette situation, ont été dans les craintes et dans les tremblemens. Ceux-là savent estimer le prix de la grâce de Dieu. Quand ils reçoivent cette douce nouvelle par le Saint-Esprit, dans leur cœur, que leur Dieu leur fait grâce, qu'il les reçoit en son amour, qu'il ne veut plus jamais se souvenir de leurs péchés ; c'est alors qu'ils éprouvent quelle gloire et quel bonheur il y a dans la grâce d'un Dieu.

L'apôtre la dépeint comme *une grâce salutaire à tous les hommes*. Ce n'est point une grâce particulière à quelques-uns, c'est une grâce générale, qui, non-seulement embrasse tous les hommes, mais encore qui serait capable de renfermer dans son immense étendue mille mondes s'il y en avait autant. C'est une grâce salutaire à tous les hommes, dans les sincères intentions de Dieu : il la leur présente à tous, dans le désir empressé de les en rendre tous participans, et de leur donner à tous les

biens glorieux que cette grâce renferme. Si cette grâce n'est pas reçue de tous, si elle ne produit pas ses effets salutaires dans tous, ce n'est pas faute de charitables intentions de la part de Dieu, ni de soins redoublés pour la faire recevoir aux hommes; mais c'est la faute de l'homme qui, par malice, rejette cette grâce, aimant mieux les ténèbres que la lumière; parce que ses œuvres sont mauvaises, et qu'il craint de venir à la lumière pour les y voir manifestées. C'est l'homme qui, par ses résistances, s'oppose à la bonne volonté de son Dieu, qui refuse d'aller à lui, et repousse la main secourable de son Sauveur. Ainsi, soyez assurés que c'est une grâce étendue et infinie qui s'offre à vous, et qui veut se communiquer à tous ceux qui donneront accès à ses opérations. Croyez que c'est une grâce qui se présente à vous et à laquelle vous avez tous droit.

Satan tâche de ravir aux âmes cette douce et puissante vérité, savoir que la grâce de Dieu est aussi pour elles. Combien de fois, leur dit-il: « *Cette grâce n'est point pour toi; elle est pour Paul, pour Jean, pour Pierre et pour d'autres âmes choisies et privilégiées comme celles-là;* pour toi, qui es une âme si impure, si infidèle, si inconstante et si remplie de péchés et d'abominations, il y aurait de la témérité d'y prétendre: non, non, ne crois pas que ce soit à des gens comme toi que la grâce de Dieu est destinée. » C'est ainsi que Satan, l'esprit d'incrédulité et de défiance abat le courage d'un pauvre pécheur. Souvent il tâche de lui persuader qu'il n'y a point de Sauveur, point de grâce, ni de salut à attendre, et que par conséquent la prière, la religion, et la piété sont inutiles. Dans ces tristes momens d'épreuve, ayons recours à cette grâce salutaire: armons-

nous de cette divine et consolante vérité : *La grâce de Dieu est une grâce salutaire à tous les hommes* ; car en vérité toutes les âmes qui soupirent après elle, dans le sentiment de leurs péchés, et de la colère de Dieu, ont droit à cette grâce ; c'est à elles qu'elle doit être et qu'elle sera certainement salutaire. D'où il s'ensuit que ce serait agir de concert avec le démon que de vouloir leur disputer le droit à un bien que Dieu a voulu rendre général. Aussi ne peut-on assez prier, exhorter et conjurer des âmes reveillées et sensibles à leurs péchés, de résister à ces dards enflammés du Diable, en ne donnant point accès à ses mensonges dans leurs cœurs ; car il ne serait pas moins dangereux que criminel d'ajouter plutôt foi à Satan qu'à la parole de Dieu, et à Dieu même, qui proteste, qu'il veut que sa grâce soit *salutaire à tous les hommes*.

Pour les âmes impénitentes, qui ne sentent point leurs péchés, elles n'ont proprement point de combat à soutenir contre le diable ; elles ne sentent pas que cette grâce leur soit disputée : l'esprit de mensonge leur a fait croire qu'il n'y a rien de si certain pour elles que la grâce de Dieu, et qu'elles sont bien assurées d'en être participantes. Ce n'est pas à ces âmes-là que nous parlons ; car elles regarderaient nos exhortations comme inutiles. « A quoi bon, diraient-elles, nous exhorter à embrasser la grâce, nous savons depuis long-temps que c'est à nous qu'elle appartient, nous l'embrassons aussi ; et il faudrait être bien malheureux pour ne point croire qu'on a droit à cette grâce de Dieu. » Tels sont les discours des pécheurs qui n'ont jamais senti les attaques par lesquelles Satan tâche de ravir à une âme affligée les assurances de la grâce de son Dieu. Nous attendrons qu'ils aient

commencé à sentir leur misère, pour leur parler sur cette matière, en priant Dieu de leur ouvrir le cœur, afin qu'elles apprennent à soupirer après sa grâce.

L'apôtre décrit cette grâce comme une grâce qui a *paru clairement*. C'est une grâce éclatante qui est annoncée publiquement. Ce n'est point une grâce que Dieu se contente de garder dans son sein. Une grâce cachée est quelque chose, mais elle n'a son effet, et elle ne fait des impressions de joie, d'amour et de reconnaissance dans celui à qui elle est destinée, que lorsqu'elle lui est manifestée. Pendant tout le temps qu'elle demeure inconnue, le cœur de celui qui se sent coupable, est dans la crainte et dans l'attente du supplice qu'il a mérité. Mais quand elle vient à lui être annoncée par quelque héraut de paix, alors son cœur délivré des craintes et des frayeurs qui l'agitaient, se trouve tout-à-coup saisi par des mouvemens de joie, de reconnaissance et d'amour envers son bienfaiteur. Ainsi la grâce de Dieu est une grâce qui paraît clairement, qui se manifeste dans le cœur des enfans de Dieu, et qui devient en eux un sujet de triomphe, de louanges, de joie et de paix. Un doux repos succède alors à toutes les inquiétudes qu'ils ont essuyées par les sentimens du péché et de la colère de Dieu.

Il est vrai que cette grâce demeure quelquefois cachée pendant quelque temps à leurs cœurs, et que dans les commencemens de leur conversion ils ne connaissent Dieu que comme un Dieu courroucé et irrité contre eux. Dans cet état, ils n'osent croire qu'il y ait, dans le cœur de Dieu, quelque grâce et quelque amour pour eux : en effet, dans le temps que Dieu les humilie et les convaint de leur misère, il cache en quelque façon

l'amour qu'il leur porte ; il tient renfermés dans lui-même les sentimens de tendresse qu'il a pour eux, et ne leur fait sentir que des choses qui y paraissent tout-à-fait opposées. Pendant que les frères de Joseph se voyaient rudement traités par ce puissant gouverneur de l'Egypte, qui était leur frère, ils ne pensaient guère qu'il y eût dans le cœur de cet homme des sentimens d'amour, de compassion et de tendresse pour eux : ils ne faisaient attention qu'à ce qu'il leur faisait souffrir, et à ce qu'ils avaient encore à attendre de son indignation. Mais quand Joseph se fut donné à connaître à eux comme leur frère, alors leurs craintes cessèrent : ils commencèrent à avoir de la confiance en lui, et à jouir tranquillement des témoignages de tendresse et d'amour qu'il leur donna. C'est ce qui arrive à une âme dans les premiers mouvemens de sa repentance, et dans le sentiment de ses péchés : elle ne voit en Dieu que de l'indignation pour elle. Mais quand il l'a assez humiliée, il lui manifeste a grâce, il se fait connaître comme ami, comme père, comme frère ; et c'est alors que la grâce de Dieu *paraît clairement*. Pour savoir ce qui se passe en ce cas dans une âme, il faut l'avoir éprouvé. Nous prions seulement celles qui sentent quelques désirs de la grâce, de croire qu'elle ne leur demeurera pas long-temps cachée, et que l'heureux jour approche où elle se manifestera dans elles, à leur consolation : en attendant, qu'elles s'arment seulement du bouclier de la foi pour le combat, qu'elles soient patientes, qu'elles veillent, prient, et qu'elles ne se laissent point détourner du côté du monde, pour y chercher de fausses consolations.

2°. Le *second* fondement, ou la seconde source d'où

découle le christianisme sincère et solide, c'est *la rédemption de Jésus*. Les chrétiens sont des rachetés de l'Eternel, des rachetés de Jésus, rachetés au prix de son sang. Ils sont donc siens; étant siens, ils ne peuvent pas refuser de suivre sa volonté. Sa volonté n'a pour but que leur réunion avec Dieu, par la foi en Jésus-Christ, et le rétablissement de leur nature corrompue, qu'il veut produire par son esprit de sanctification. *C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé*, dit Jésus-Christ, *que quiconque contemple le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle*, Jean VI, 40. *C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification*, 1. Thess. IV, 3. Une âme qui se laisse ranger dans l'ordre de cette volonté, ne saurait manquer d'être fondée dans un christianisme véritable et solide.

L'apôtre dit que *Jésus-Christ nous a rachetés*. La rédemption suppose ces trois choses; — un état de captivité, — une rançon qu'on paie pour le rachat d'une personne, — et un état de liberté dans lequel on rétablit la personne rachetée. Ces trois circonstances se rencontrent dans le rachat que Jésus a fait des hommes.

Premièrement, les hommes étaient dans un état de *captivité*. Le maître sous lequel ils étaient captifs, l'apôtre le nomme *l'iniquité; il nous a rachetés de toute iniquité*. Les hommes étaient donc sous l'empire de l'iniquité; les esclaves du démon, détenus sous la puissance du péché et de la mort. Sous ce règne de l'iniquité, ils ne pouvaient éprouver que les troubles qui agitent une âme séparée de Dieu et privée de sa grâce, les reproches et les remords d'une conscience navrée du péché: ils ne pouvaient sentir que les horreurs de la mort temporelle et éternelle: voilà l'état funeste d'un homme pendant

tout le temps que la rédemption de Jésus n'a point encore son effet et sa force dans lui. Cependant il ne peut s'empêcher de sentir des inquiétudes et des alarmes qui le tourmentent aussi souvent qu'il pense à lui-même : il ne peut s'empêcher de sentir les frayeurs de la mort éternelle et de la colère de Dieu : il ne sait ce que c'est que de posséder un Dieu réconcilié et appaisé, d'être assuré de son amour. Le plus grand mal est que, plongé dans cet abîme de misère, il n'y fait point d'attention ; il ne se connaît point, et rarement lui arrive-t-il de désirer faiblement d'être délivré de sa captivité, parce qu'il ne la sent pas. Voilà l'état duquel Jésus doit le retirer par sa rédemption.

Secondement, quelle *rançon* notre charitable Sauveur a-t-il payée pour le rachat des hommes captifs? C'est, dit l'apôtre, *en se donnant soi-même.* Il faut sans doute que le rachat d'une âme immortelle soit quelque chose de grand et de difficile. David le reconnaissait bien, quand il disait que toutes les richesses du monde et toute l'abondance de la terre ne seraient pas capables de racheter une seule âme. *Personne*, dit-il, *ne pourra racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon : le rachat de leur âme est trop cher, il ne se fera jamais par l'abondance des richesses.*, Ps. XLIX, 8, 9. Il ne fallait pas moins que le fils de Dieu, pour faire ce rachat ; encore fallait-il qu'il se donnât *lui-même*, qu'il donnât son nom, son corps, sa vie, son sang, tout ce qu'il avait, pour racheter ces âmes perdues. En vérité, chers auditeurs, vous devriez faire plus de cas de vous-mêmes que vous ne faites. Jésus a fait tant de cas de vous ; il a payé pour vous un prix, une rançon infinie ; il s'est donné et livré soi-même tout entier pour vous.

Vous ne devriez pas vous donner au monde et à la vanité, vous vendre à si vil prix, livrer en proie à Satan et au péché ces précieuses âmes rachetées par le sang du fils de Dieu, sur-tout puisqu'il ne vous en revient que du néant, des choses vaines et indignes de vous. En vérité, vous ne connaissez guère la noblesse de votre être, vous ne faites guère l'estime que vous devriez faire de votre dignité. Pour un vain honneur, pour une poignée de richesses, pour quelques intérêts passagers, donnerez-vous vos âmes à Satan, au monde, au péché? Les abandonnerez-vous à la perdition éternelle? Pensez un peu que le gain de tout le monde est trop chétif pour balancer la perte d'une seule âme. Triste aveuglement que celui des hommes! Quoi de plus déplorable que de voir des créatures si précieuses, si chères, si excellentes, s'abaisser jusqu'aux enfers, et ramper sous celles qui ne devraient être que leurs esclaves! Pensez à ces paroles: *Jésus s'est donné soi-même pour vous*. Prenez une fois aussi la résolution de vous donner à lui, et de vous arracher des mains des tyrans auxquels vous vous êtes livrés jusqu'à présent, afin que vous entriez dans l'état de liberté dans lequel Jésus, par son rachat, met les âmes qui l'embrassent.

Troisièmement, cette *liberté* est aussi comprise dans la rédemption opérée par Jésus-Christ; car *il affranchit et délivre les âmes de leur captivité. Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres*, dit il, en saint Jean VIII, 36. L'apôtre nomme cet affranchissement, *une purification : il nous a purifiés*. Cette purification, c'est l'affranchissement de ce maître sous lequel l'homme était captif, et que l'apôtre a tantôt nommé l'*iniquité*. Par la délivrance de toute iniquité, l'homme

est délivré aussi du *roi* de l'iniquité, qui est Satan : il est délivré des *œuvres* d'iniquité, qui sont, le péché, l'incrédulité, la désobéissance, l'impureté, etc. : il est délivré des *suites* et des *effets* de l'iniquité, qui sont, la colère de Dieu, la mort et la damnation éternelle ; de sorte que l'homme étant affranchi du péché, devient *un serviteur volontaire de la justice*, Rom. VI, 18, 22, capable de servir le Dieu vivant, *en justice et en vraie sainteté, tous les jours de sa vie, sans crainte*, Luc I ; ou, comme il est dit dans notre texte, *d'être à Jésus comme un enfant et une âme consacrée à lui particulièrement, et zélée pour les bonnes œuvres.* N'est-ce pas là, mes chers amis, un solide fondement de christianisme réel ? Se peut-il que, de cette source de la rédemption de Jésus, il ne découle d'excellentes eaux de purification et de sanctification qui produisent leurs effets dans toute la vie d'un chrétien ? Une âme ainsi rachetée par Jésus de ses iniquités, et purifiée par son sang, peut-elle ne pas avoir dans elle une source abondante et intarissable, qui se fasse voir par la pratique constante du bien, et par la fuite du mal ? Ces dispositions sont en effet les indices auxquels la réalité du christianisme se fait remarquer, comme nous l'allons voir dans la *seconde* partie de cette méditation.

II. Saint Paul dit que la grâce de Dieu nous *enseigne*, c'est-à-dire nous porte efficacement et nous donne la force *de renoncer à l'impiété, et aux convoitises du monde.*

1°. Le premier effet par lequel la grâce se produit, est qu'elle porte l'homme à renoncer au mal. Pour mieux découvrir ces puissantes opérations de la grâce, il convient d'examiner ce que c'est que renoncer à l'impiété

et aux convoitises du monde. *Renoncer à l'impiété*, ne signifie pas seulement s'abstenir des péchés grossiers, ne point s'abandonner à des crimes et à des vices qui sont infâmes devant les hommes, ne pas être ouvertement sans religion et sans respect pour la Divinité. C'est-là pourtant l'idée qu'on se forme ordinairement d'un impie. On ne donne ce titre qu'à un homme qui néglige les devoirs de la religion et les actes extérieurs du culte divin, qui ne fréquente point les temples, qui méprise les sacremens, qui ne prie point Dieu, et qui, au contraire, vit dans la dissolution. On dit d'un tel homme, c'est un impie. Mais *renoncer à l'impiété*, renferme ces trois choses; — que la grâce découvre à l'homme son impiété; — qu'elle lui en inspire de la haine et du dégoût, — et qu'elle le porte à s'en affranchir.

La grâce, pour porter l'homme à renoncer à l'impiété, lui fait sentir ce que c'est que cette impiété, qui est dans lui. La première chose qu'elle fait, c'est de convaincre l'homme qu'il est un impie; elle saisit son cœur, elle ouvre cet abîme; elle déploie aux yeux de l'homme ce qui y est, ce qu'il porte dans son fond; elle lui fait sentir et connaître son incrédulité, son éloignement de Dieu, son manque de crainte et de respect pour lui, la défiance et l'inimitié qu'il porte dans son cœur contre ce Dieu; car c'est proprement là ce que veut dire *impiété* (*asebeia*) défaut de religion, défaut de connaissance, de respect, de crainte de Dieu: c'est-là proprement ce que la grâce dévoile aux yeux de l'homme. Et alors il sent combien il est rempli de haine, d'incrédulité, et d'inimitié envers Dieu. Il reconnaît que *toutes les imaginations du cœur de l'homme ne sont que mal en tout temps*. Gen. VIII, 21. L'homme se sentant dans cet

éloignement de Dieu et de tout bien, ne trouve point dans les créatures de quoi remplir et satisfaire son cœur. C'est pourquoi la grâce lui découvre aussi les convoitises du monde, comment il est rempli de mauvaises passions, d'orgueil, d'ambition, d'avarice, d'amour-propre, d'attachement à ce présent siècle, de désirs charnels, de sensualité, de brutalité, comment, à l'égard de son prochain, il n'a qu'hypocrisie, qu'apparence, qu'indifférence et mépris: comment il est rempli de mille passions secrètes de haine, d'envie, d'aigreur, de mauvais soupçons et d'autres vices contraires à la charité et à l'amour du prochain. Voilà ce que la grâce découvre à l'homme; elle éclaire les coins les plus reculés du cœur, et découvre toutes les iniquités qu'il renferme.

Lorsque la grâce découvre ainsi à l'homme son impiété et les convoitises du monde qui règnent dans lui, il ne se peut qu'il ne soit mécontent de soi-même, qu'il ne commence à détester la souillure et l'impiété qui se trouvent en lui; à se haïr, et à regarder avec horreur le mauvais fond de son cœur. Il commence à dire, avec David: *Ah! éternel, des maux sans nombre m'ont environné, mes iniquités m'ont atteint, et je ne les ai pu voir; elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et le cœur me manque.* Ps. XL, 13. Enfin il s'écrie avec Paul: *Hélas! misérable que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort?* C'est alors que sa pauvre âme est travaillée, que son cœur est brisé, touché, humilié et confondu devant Dieu.

Mais aussi c'est alors que la grâce produit dans cette âme un désir ardent d'être déchargée du fardeau de misère et de péché qui l'accable. Sous la conduite de cette grâce salutaire l'âme pénitente va au sang de Jésus;

elle déploie aux pieds de son Sauveur crucifié, ses maux, et son indignité. Elle implore ses miséricordes et ses compassions : elle se plonge dans le sang de Jésus et se cache en lui par la foi, pour que ses péchés soient couverts devant Dieu. Ce sont-là les vrais moyens que la grâce fournit à une âme affligée, pour être délivrée de son impiété : c'est d'aller à Jésus et de saisir par la foi la vertu de sa rédemption. Dès qu'elle en éprouve l'efficace, elle sent en même temps le pouvoir du mal affaibli chez elle. En Jésus elle se trouve affranchie de la domination de Satan, du monde, de la chair et de tous ses ennemis : elle commence à leur refuser sa volonté, à les combattre, à les mortifier, à leur résister, à les dompter, enfin à les chasser. Et dès qu'une âme commence ainsi à renoncer intérieurement à l'impiété et aux affections mondaines, elle ne manque pas d'y renoncer extérieurement. La source étant une fois bouchée, les ruisseaux qui en découlaient tarissent naturellement. Lorsque l'arbre est coupé, les mauvais fuits tombent d'eux-mêmes. Ainsi lorsque l'apôtre nous dit, *que la grâce nous enseigne à renoncer à toute impiété et aux convoitises mondaines ;* voici ce qu'il veut dire. Que la grâce opérante dans l'âme montre et découvre à l'homme son impiété et ses péchés ; qu'elle lui en inspire de la haine et du dégoût et qu'elle le porte à chercher les moyens nécessaires pour les dompter et les détruire.

Voyez, mes chers frères, voilà comment la grâce travaille dans l'homme pour le faire renoncer à l'impiété. C'est par le fond, c'est par le cœur qu'elle commence, elle va chercher le mal dans sa source ; et c'est ainsi que vous devez l'avoir éprouvé, si jamais elle a travaillé dans vous. Certes, le christianisme véritable ne consiste

pas dans une simple spéculation, ni dans une pratique purement extérieure, mais dans une œuvre divine et vivante qui a son siége dans le cœur et qui en découle comme de sa vraie source. Tout ce qui ne vient pas de cette source n'est qu'hypocrisie; ce n'est qu'un fantôme qui ne soutient point l'épreuve au temps de la tentation. En un mot, si la grâce n'agit ainsi dans vous, vous ne serez jamais des chrétiens réels, et jamais vous ne pourrez haïr, détester, et détruire l'impiété.

On pourrait ici vous reprocher vos impiétés et les convoitises mondaines dans lesquelles vous vivez; mais aux reproches des hommes vous trouverez des excuses. Vous chercherez toujours à vous cacher et à vous déguiser. Il sera plus facile de vous convaincre en vous menant devant le tribunal de vos propres consciences : en vous montrant comment la grâce agit dans le cœur des vrais chrétiens, et comment elle y produit un christianisme intérieur, en changeant le cœur, en lui découvrant ses misères, en lui en inspirant de l'horreur et en y excitant un désir sincère de s'en laisser affranchir. En vous prenant ainsi par vos cœurs, vous ne réussirez pas à vous cacher à vous-même. Vous saurez bien si la grâce a déja opéré quelque chose de pareil dans vous. Ces convictions et ces lumières pourront vous découvrir quel est le caractère de vôtre christianisme. Quand même vous vous trouveriez exempts des impiétés grossières, cette doctrine vous menant au cœur renversera tout votre système mal entendu. En un mot, vous trouverez que vous n'êtes rien moins que chrétiens, dès que votre chritianisme ne découle point de ce fond, et n'est point une production de la grâce opérante dans vous, comme no us venons de le dire.

2°. Comme la grâce est agissante dans l'homme pour y détruire le mal, elle l'est aussi pour y établir le bien, elle lui enseigne *à vivre sobrement, justement et religieusement*. Ceci comprend tous les devoirs de la piété et de la sainteté. Comme nous avons vû que *renoncer à l'impiété* ne signifie pas seulement être exempt d'une impiété grossière et infâmante devant le monde ; mais que cela emporte des dispositions nouvelles dans le cœur ; de même nous dirons aussi que, vivre *religieusement* envers Dieu, *justement* envers le prochain, et *sobrement* envers soi-même, ne signifie pas seulement, faire quelques actes extérieurs de religion, être exempt de grandes injustices ou de violence, et de cruauté envers le prochain; enfin ne point être entaché de grossière ivrognerie, de gourmandise, d'impureté. Ces devoirs de la vraie piété emportent plus que ces choses extérieures, et doivent avoir leur source dans le cœur. Quand la grâce enseigne à l'homme à vivre ainsi religieusement, etc.; voici ce qu'elle fait en lui. Elle lui inspire une sincère inclination, un désir ardent et un amour tendre pour la piété : elle lui en découvre la beauté, la gloire et tous les avantages : elle lui fait voir combien il y aurait de bonheur à avoir pour Dieu des sentimens d'amour et de crainte filiale ; enfin combien il y aurait de douceur pour une âme d'être véritablement religieuse envers Dieu ; c'est-à-dire, réconciliée avec lui, et dans cette réunion, de pouvoir l'adorer et le servir en esprit et en vérité.

Cette même grâce lui découvre aussi le repos et la paix qui accompagnent les sentimens d'amour, de charité, de support fraternel, et de patience envers le *prochain*. Quelle douce satisfaction il y a d'être délivré

de ces aigreurs, de ces haines, de ces passions violentes qui rongent et agitent sans cesse l'âme, de ces colères qui emportent contre le prochain à la moindre petite offense qu'on en reçoit. Elle lui fait voir qu'on est au centre du repos quand on possède ce fond de douceur et d'humilité, qui a été en Jésus-Christ, et auquel il conduit ses disciples. Une âme à qui la grâce fait faire ces découvertes se trouve par-là excitée à soupirer aux pieds de Jésus et à lui dire; « Cher Sauveur, qu'il serait doux d'avoir cette bonté qui a paru dans toute ta vie! Fais couler dans moi une goutte de cette huile sacrée, qui est dans ta précieuse humanité, pour adoucir l'âcreté de mon âme, pour me porter à concevoir pour les hommes des mouvemens de tendresse, de charité et de compassion, et pour me donner la force de supporter non-seulement leurs défauts, mais aussi les injures qu'ils me font, avec patience et résignation à ta sainte volonté ».

Enfin, la grâce découvre à cette âme la tranquillité et le bonheur qu'il y aurait à vivre à l'égard de *soi-même* dans la tempérance, dans la pureté et dans la simplicité. Quel bonheur ce serait d'être délivré des passions fatigantes de l'amour-propre, de l'orgueil, des convoitises de la chair, et des inquiétudes que donne le soin du corps. En un mot, la grâce découvre à l'homme l'excellence et le bonheur de la vraie piété et de la sainteté; de sorte que les désirs commencent à se tourner de ce côté-là: il commence à l'aimer, à la désirer, à soupirer après elle, et à dire comme David: *O Eternel! combien sont aimables tes tabernacles! Mon âme désire grandement et même défaut après les parvis de l'Eternel: mon cœur et ma chair sont transportés de joie après le Dieu fort et vivant. O! que bienheureux sont ceux*

qui habitent en ta maison, et qui te louent incessamment! O! que bienheureux est l'homme dont la force est en toi! Ps. LXXXIV, 2, 3, 5, 5. Il semble que cet Homme divin se trouvait embarrassé d'exprimer les désirs qu'il sentait dans son cœur pour son Dieu. Ses paroles sont entrecoupées, ses élans sont vifs et ardens, il ne sait quels termes et quelles expressions trouver pour présenter à son Dieu les désirs qu'il avait de le servir, de le glorifier et de l'aimer. Tels sont les mouvemens que la grâce produit dans l'âme, lorsqu'elle veut la porter à la sainteté : elle commence par lui en inspirer un ardent désir ; et ce désir sincère est une marque infaillible de l'opération de cette grâce divine.

La grâce qui forme ces désirs ne les laisse pas infructueux, car elle fait que l'homme se met en devoir de chercher et d'employer les moyens de se procurer une piété véritable, et de pouvoir vivre en ce présent siècle sobrement, justement et religieusement. Pour y parvenir, il va puiser la sainteté dans la source où elle se trouve infailliblement ; savoir auprès de Dieu, dans Jésus le saint par excellence, dans son précieux sang répandu, dans ses plaies, d'où découle la vie, la guérison et le salut des âmes. C'est-là qu'il tourne ses désirs. C'est dans ces sentimens qu'il va devant son Dieu, et qu'il lui dit avec une simplicité et une confiance filiale : « Seigneur! tu vois que je ne puis vivre en ce présent siècle sobrement, justement et religieusement, si tu n'as pitié de moi, si tu ne m'en donnes les forces, si tu ne remplis mon cœur de ton Saint-Esprit, si tu ne me laves dans le sang de ton saint Fils Jésus, et ne me revêts de sa sainteté. Tu vois que mon cœur tend de sa nature à toute autre chose, et que ma corruption na-

turelle m'entraîne toujours ailleurs ; donne-moi donc, Seigneur, un cœur pur, un cœur net, juste et droit en toutes ses voies. Dirige toi-même mon cœur à craindre ton grand nom, et que ton Saint-Esprit me conduise dans les sentiers de la vérité, de la piété et de la sainteté, afin que je fasse ta volonté. » C'est dans ces sortes d'épanchemens qu'il approche son cœur de celui de Dieu, et qu'il jette, pour ainsi dire, ce cœur comme un fer dur, froid et rouillé, dans le brasier de l'amour de Jésus, pour l'y laisser amollir, échauffer, enflammer, et devenir lumineux. Etant devenu participant de l'amour ardent et de la lumière de Jésus, il ne peut pas manquer de faire luire sa lumière devant les hommes par des œuvres de sainteté, de justice, de sobriété, de tempérance et d'autres fruits de l'esprit, à la vue desquels les hommes sont portés à glorifier le Père qui est aux cieux : il ne peut pas manquer d'être, comme saint Paul le dit, *un flambeau au monde, qui porte devant soi la parole de vie*, et qui répand partout des rayons de la nature divine, dont il est participant. C'est ainsi qu'une âme est mise en état de vivre, en ce présent siècle, sobrement, justement et religieusement.

Remarquez ici que les expressions dont l'apôtre se sert pour exprimer la fuite du mal et la pratique du bien, insinuent que toutes ces choses-là ne se passent point sans combat, sans résistance, sans violence. Renoncer à l'impiété, c'est abandonner son premier maître, savoir le démon, qui exerce son pouvoir dans l'homme par la force du péché. C'est le haïr, le mépriser, le combattre et le détruire. C'est vivre d'une vie nouvelle, au milieu de la génération perverse de ce présent siècle rempli d'obstacles, de ténèbres, de maximes toutes con-

traires à celles de Jésus et de son Evangile : tout cela demande du combat, de la mortification, du renoncement à soi-même, et de la résolution, de la part de celui qui veut l'entreprendre. Hélas! il n'est que trop vrai que quand une âme commence à recevoir les impressions de la grâce, à s'en laisser toucher, et à renoncer à ses anciens maîtres, ces tyrans lui déclarent la guerre, lui suscitent mille difficultés, lui livrent assauts sur assauts, par les différentes tentations qu'ils excitent dans elle. Le péché se fait alors sentir plus vivement, comme une vapeur renfermée dans les entrailles de la terre, qui excite mille tempêtes et mille secousses violentes, et qui cherche à prendre l'essor par quelqu'endroit ; lorsqu'il sent qu'on lui résiste, qu'on le repousse, qu'on lui ferme toutes les portes par lesquelles il pourrait se produire, il redouble ses efforts, et tâche d'ébranler l'âme : il est comme un chien enchaîné qui, ne pouvant se dégager, ronge sa chaîne et tout ce qui est autour de lui ; de sorte qu'il semble souvent à une âme que son état est pire que jamais. D'ailleurs, qui pourrait dépeindre toutes les machinations et toutes les tentations du démon, pour empêcher une âme de renoncer à son royaume d'iniquités? Une des principales, c'est de lui reprocher jusqu'aux moindres choses, et de tâcher de lui faire perdre toute espérance, toute confiance en Dieu, et le désir qu'elle pourrait avoir de s'approcher de lui. Il tâche de lui faire croire que sa misère est trop grande, son état de corruption trop désespéré, pour y pouvoir remédier ; il tâche enfin de lui faire perdre courage, de la jeter dans le relâchement, et, s'il lui était possible, dans le désespoir. Ensuite le monde, le siècle pervers au milieu duquel nous

vivons, ne saurait voir qu'on renonce à ses maximes, qu'on ne courre point avec lui dans un même abandon aux vices, et qu'on ne fasse point comme lui ; c'est pourquoi il couvre d'opprobres et de mépris ceux qui veulent renoncer sincèrement à ses désordres ; il les retranche de sa société, il les regarde avec dédain, il les persécute par des injures, des tourmens, des calomnies, et souvent par les plus cruels supplices.

C'est-là une partie des combats que les disciples de Jésus ont à soutenir ; et toute âme qui a résolu de renoncer à l'impiété, pour vivre selon la piété en Jésus-Christ, s'engage dans cette guerre. Elle est si violente, cette guerre, et les ennemis sont si rusés, si puissans et en si grand nombre, que tout homme y succomberait infailliblement, s'il n'avait pour défense que ses propres armes et les forces de la nature ; mais telle est la vertu triomphantede la grâce de Dieu en Jésus-Christ, que dès que nous recourons à ce puissant Sauveur; non-seulement il brise la tête du serpent et de tous nos ennemis, mais encore il nous arme de courage et de force pour les vaincre par la foi en lui. Quand nous nous livrons à lui en entier, il nous affranchit de la malédiction de la loi et des reproches de la conscience, en prononçant sur nos âmes l'absolution, la paix et la bénédiction ; il mortifie le vieil homme, et amortit la force du péché, qui est en nous, par la vertu de son corps meurtri et crucifié : il répand sur nos cœurs la vertu de son précieux *sang, qui nous purifie de tout péché et nous lave de toute souillure de la chair et de l'esprit:* il nous remplit de ce courage héroïque, avec lequel *il a vaincu le monde*, pour nous rendre intrépides, et comme insensibles aux mépris et aux insultes des enfans de Bélial ; enfin, il

abaisse tellement Satan sous nos pieds, que nous pouvons le braver comme un ennemi vaincu et impuissant; et dire dès le premier choc *nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés*. Rom. VIII., 37. Tout l'exercice de notre guerre spirituelle consiste à recourir promptement, par la prière, au Dieu des délivrances, à nous retirer par la foi entre les bras, dans les plaies ouverte de Jésus notre libérateur. Couverts de ce bouclier, nous résistons à tous nos ennemis du dedans et du dehors; nous combattons, nous triomphons *étant fermes dans la foi*. Pierre V, 9. Que dis-je? Notre puissant et fidèle Sauveur accomplit en nous la promesse faite à son Israël. *L'Eternel combattra pour vous, et vous demeurerez dans le silence*.

C'est ainsi, chers auditeurs, qu'une âme, qui désire sincèrement d'être sauvée par la grâce salutaire de Dieu en Jésus-Christ, obtient la victoire sur tous ses ennemis, et qu'elle entre dans un christianisme solide et réel.

III. Quand elle y est une fois établie et affermie, il ne lui reste qu'à y persévérer fidèlement, et attendre, avec une espérance ferme et tranquille, *la fin heureuse et le but où ce christianisme la conduit*, qui est l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. *En attendant la bienheureuse espérance* etc.

L'Apôtre veut dire, qu'un tel christianisme, opéré par la grâce dans le cœur, fondé sur Jésus et sur sa rédemption et qui se produit par la fuite du mal et la pratique du bien, assure l'âme devant Dieu, lui inspire une ferme confiance pour le jour de sa venue, la met en état de subsister en sa présence et d'avoir accès à son trône, pour participer à sa gloire et à sa félicité. Quand

l'Apôtre parle de l'aparition de la gloire du grand Dieu et Sauveur, et qu'il dit, qu'une âme est dans l'atente de cette aparition, il ne veut pas seulement parler de la dernière aparition de Jésus en gloire, mais de l'aparition particulière qui se fait à chaque âme, lorsqu'il vient la retirer de cette vie : ainsi Saint-Paul veut dire que le vrai christianisme assure l'âme contre les frayeurs de la mort. Imaginez-vous, quelles pointes infernales peut sentir un cœur encore plongé dans ses péchés, quand les pensées de la mort, du jugement, de la venue de Jésus, viennent le frapper vivement ? Quelles craintes, quelles alarmes n'excitent point en lui ces objets épouvantables, quand l'image lui en est tracée devant les yeux par quelque accident, par quelque danger, ou par des témoignages visibles de la colère de Dieu. A quel triste état de perplexité n'est-t-il pas réduit, dans ces sortes de rencontres ? Pendant que le danger est éloigné, il ne sent pas beaucoup ces craintes et ces alarmes : il est dans la sécurité et dans un repos trompeur qui assoupit toutes les facultés de l'âme ; mais quand il est surpris dans cet assoupissement par quelque éminent danger de mort, les troubles où il se trouve sont inconcevables et inexprimables.

Le vrai christianisme seul, renferme et enseigne le secret de vaincre ces craintes, ces angoisses, ces désolations qui se font sentir dans une âme impénitente. Il fait que l'âme, assurée de sa réconcilliation et de sa paix avec Dieu, le voit venir à elle, non comme un juge et un tiran, mais comme un ami, un père qui veut la rendre participante de sa félicité, pour toute une éternité. C'est sans contredit un des priviléges incomparables du christianisme de pouvoir mourir en paix, avec

joie, avec une espérance solide et certaine d'une meilleure vie. Cela étant, il faut que le christianisme soit quelque chose de bien puissant et de divin, pour assurer ainsi le cœur dans le temps que tout paraît tendre à sa destruction et à son anéantissement; pour le faire se reposer et se fonder sur les choses invisibles avec autant d'assurance que s'il les voyait. En vérité quand le christianisme ne procurerait d'autre avantage que celui-là, il mériterait qu'on sacrifiât tout pour se le procurer. Un jour viendra, mes chers auditeurs, où nous éprouverons ce que c'est que d'être dans ces derniers combats. Heureux ceux d'entre nous qui auront ainsi laissé préparer leurs cœurs par la grâce, qui auront appris par elle à se rassurer contre toutes les frayeurs que ce roi des épouvantemens est capable de produire, et à remettre doucement leurs âmes dans le sein de Jésus leur rédempteur.

Mais si le christianisme assure le cœur contre les craintes que pourrait causer la venue particulière de Jésus à chacun de nous, par la mort; il l'assure aussi pour le jour de sa dernière venue; et si, dans le temps qu'une âme chrétienne vit encore dans ce monde, elle voyait Jésus venir dans les nues, elle serait assurée de pouvoir subsister en sa présence, de pouvoir lever sa tête en haut, et d'aller au-devant de lui avec joie et chant de triomphe. C'est-là un bonheur infiniment grand, mais hélas! il est peu connu et peu recherché. On ne croit pas que le christianisme puisse ainsi tranquilliser et rassurer nos cœurs. On ne fait point de retour sur soi-même pour voir si on jouit de cette assurance et pour se demander à soi-même. Si Jésus venait, s'il était révélé des cieux avec les anges de sa gloire, de

quel nombre serais-tu ? Serais-tu de ceux qui pourraient subsister avec joie devant lui ? Ou serais-tu de ceux qui se cacheraient et qui diraient aux montagnes : *tombez sur nous, et aux côteaux, couvrez nous* ? On ne se fait point ces questions, on vit dans la sécurité. Chacun croit qu'il n'y a rien à craindre, qu'il n'y a point de danger pour lui. On ne donne son attention qu'aux choses du monde qu'on voit devant ses yeux. On mange et on boit, comme au temps de Noé. On prend et on donne de femmes en mariage et on ne pense point à cette aparition du fils de l'homme. Voilà l'état où vivent la plupart ; de sorte que quand cette aparition viendra, ils seront surpris, parce qu'ils ne l'attendaient pas. Le vrai chrétien, au contraire, n'en sera point surpris, parce qu'il attend tous les jours l'arrivée de son gracieux maître, il veille, il prie, il se dégage de plus en plus de ce qui pourrait le retarder et l'empêcher de voler à la rencontre des son seigneur.

Non-seulement le vrai chrétien se prépare ainsi à la venue de Jésus, il va plus loin ; car l'expression de l'Apôtre, *en attendant*, semble indiquer quelque chose de plus. Il veut faire entendre que, non-seulement un enfant de Dieu se prépare à cette aparition, mais encore qu'il la désire, et la souhaite. Tels sont en effet les mouvemens que produit un christianisme réel dans une âme qui en est animée. Il lui fait souhaiter de voir bientôt la pleine manifestation du salut de Dieu, et lui fait dire avec Jacob : *Seigneur ! j'attends, je souhaite, je désire ton salut*, Gen. XLIX, et avec l'épouse de Jésus, *Seigneur Jésus viens bientôt, Amen ! oui, Seigneur Jésus viens*, Apoc. XXII. 17 20. Aussi notre Apôtre dit-il dans un autre endroit, que *la couronne de justice est réservée à tous ceux qui auront aimé l'apparition de*

Jésus. Ainsi le vrai christianisme fait désirer, soupirer après son apparition : il nous apprend à l'aimer et à souhaiter de nous voir bientôt entièrement délivrés de ce qui nous empêche encore ici bas d'aimer souverainement le cher objet de notre amour, et de jouir pleinement de la glorieuse félicité, dont sa grâce a répandu les prémices dans nos cœurs. C'est dans cette espérance heureuse qu'une âme chrétienne vit dans ce monde comme citoyenne des cieux ; elle y a déjà sa conversation ; son cœur, ses désirs, son amour tendent-là : elle n'est ici bas que comme une étrangère, qui tend à sa patrie céleste, et qui aspire à y aller bientôt trouver sa glorieuse parenté, à y voir Jésus son frère et son rédempteur, son éternel époux et toutes les âmes heureuses qui l'ont aimé qui l'ont suivi, qui ont combattu sous l'étendart de sa croix, et qui ont vaincu par son sang. C'est de ce côté-là, mes chers auditeurs, que je souhaite que tendent nos cœurs; c'est-là que je désire de vous voir et de louer avec vous l'adorable auteur de notre salut. Veuille ce grand Dieu, par sa grâce puissante, toucher et préparer nos cœurs ; afin qu'ayant ici bas notre conversation dans les cieux, nous puissions attendre Jésus, qui doit transformer notre corps vil, et le rendre conforme à son corps glorieux, Amen !

IXme. SERMON.

LA PROPHÉTIE DE SIMÉON.

Et Joseph et sa mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère; voici, cet enfant *est mis pour être* une occasion de chute *, et de relèvement à plusieurs en Israël, et pour être en butte à la contradiction; en sorte que les pensées du cœur de plusieurs seront découvertes. Et même une épée te transpersera l'âme*, etc. St. Luc. Chap. II, 33, 40.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Quand on considère, d'un côté, le triste état dans lequel l'homme est tombé par son péché, et de l'autre, la colère de Dieu qui repose sur lui, et dont le poids l'accablera éternellement, s'il n'en est délivré; il paraît qu'il ne devrait rien souhaiter plus ardemment que de trouver un moyen pour sortir de cette misère, et voir venir un rédempteur le tirer de son état de perdition. Il semble que, quand ce moyen se présente, et qu'un pareil libérateur paraît, ce misérable homme perdu

devrait l'embrassser de tout son cœur ; devrait être ravi de voir arriver celui qui lui apporte un si puissant secours, une si heureuse délivrance. Mais qu'arrive-t-il? Voici un Sauveur qui naît et qui paraît au monde, dans le dessein de délivrer et de racheter les hommes : les anges le leur annoncent avec les démonstrations de joie les plus éclatantes, comme nous l'avons vu dans l'histoire de la naissance de Jésus. Malgré tout cela, il arrive ce que l'esprit prophétique, parlant par la bouche de Siméon, prédit d'abord que ce sauveur parut, que loin d'être reçu de tous, et que les hommes se disposent à lui donner entrée chez eux ; au contraire, ils lui contrediraient et le rejetteraient. Cette triste prédiction n'a été que trop accomplie, et elle l'est encore tous les jours. Si le Seigneur Jésus en relève quelques-uns d'entre nous, il est aussi, à l'égard du plus grand nombre, une occasion de chute, comme nous le voyons dans cette partie de l'histoire évangelique que nous avons à examiner aujourd'hui. Cette matière fera le sujet de notre entretien, où nous considérerons,

I. A qui Jésus est un sujet de chute.

II. A qui il est un sujet de relévement.

I. On pourrait être surpris d'entendre que Jésus soit une occasion de chûte, et que même notre texte dise, *qu'il est mis pour la chute de plusieurs*. Il faut donc observer d'abord que, l'on ne veut pas dire par-là, que ce Sauveur soit venu pour damner une partie des hommes. Non ; car *Dieu n'a point envoyé son fils pour condamner le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui.* Jean. III, 17. Ainsi il n'est point la cause efficiente ou l'auteur de la perte et de la ruine d'aucun. S'il est une

pierre d'achoppement à quelques-uns, cela n'arrive que par la malice des hommes, qui tournent à leur mort ce qui leur était présenté pour leur donner la vie, et qui convertissent en poison la plus excellente médecine. L'intention de Jésus venant au monde est de relever et de sauver tous les hommes. *Le fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu.* Luc. XIX, 10. S'il arrive que, loin de les sauver, il leur devienne un sujet de chûte et de scandale, ce sont eux-mêmes qui se heurtent à cette pierre, et qui combattent les intentions charitables de ce bon Sauveur. C'est par cette malicieuse résistance à ses intentions que se vérifient ces paroles : *Il est venu apporter la guerre et l'épée en la terre ; il est venu mettre la discorde entre le père et le fils, entre la mère et la fille.* Ce n'est pas que ce doux agneau, ce prince de paix, soit en aucune manière la cause des divisions et des dissentions ; mais il en devient l'occasion innocente, parce que son évangile, étant tout à fait contraire au monde, aussitôt qu'il y paraît, il s'élève des contradictions et des oppositions. Le monde ne veut point le souffrir, il le persécute, il le rejete, il tâche de le détruire et de le bannir.

D'ailleurs les hommes sont déjà de leur nature dans un état de chûte et plongés dans le malheur. Jésus est seulement la pierre de touche et la lumière qui manifeste ce que les hommes sont déjà par eux-mêmes, ennemis de Dieu, esclaves de leurs passions et assujétis à Satan pour faire le péché. Tant que Jésus ne porte point sa lumière, dans une âme, tout y est tranquille. Satan est paisible prossesseur de son palais : il n'y a point de guerre ni de division au sujet du salut et de la religion. Chacun croit qu'il est dans un bon état, dans un état de

grâce, on est dans un état de mort sans le sentir, dans la sécurité au milieu du danger. Mais quand Jésus vient avec sa lumière, qu'il perce un peu les ténèbres et les illusions qui aveuglent les hommes : quand par cette lumière il vient à découvrir et à condamner la fausseté, l'hypocrisie et le péché dans lesquels les hommes vivent; qu'il commence à les convaincre de leur misérable état, et à les menacer d'une perdition éternelle, s'ils y demeurent; c'est alors que tout commence à entrer dans le trouble et dans l'agitation. Alors l'homme fait voir ce qu'il est, et ce qu'il recèle dans son sein : alors sa haine et son aversion pour Dieu, son incrédulité envers le Sauveur éclatent : son attachement à soi-même et aux choses de la terre se manifeste; ses véritables pensées et les mouvemens de son cœur sont découverts. Avant que Jésus se présente dans sa divine lumière, il semble qu'on soit bien éloigné d'être les ennemis de Dieu; il semble qu'on l'aime, qu'on le craint, qu'on le sert, et qu'on l'adore; quoique dans le fond on ne soit que terrestre, mondain, et charnel. Mais quand Jésus paraît avec son régne, qui n'est pas de ce monde; alors les véritables sentimens du cœur de l'homme se produisent : alors il fait voir qu'il est véritablement ennemi de Jésus et de son règne spirituel; de sorte que bien loin que les hommes se soumettent à ce Jésus, ils lui résistent, ils le persécutent dans ses membres dans sa doctrine, dans sa personne, et le regardent comme l'ennemi de leur repos et de leur tranquillité. C'est ainsi que Jesus est un *sujet de chûte pour plusieurs.*

Mais voyons un peu plus particulièrement qui sont ceux, *à qui* Jésus est un sujet de chûte? Notre texte l'explique en peu de mots, quand il dit que *Jésus sera*

un signe auquel on contredira; par-là, il veut faire entendre que la raison pour laquelle plusieurs se scandaliseront en Jésus, sera, parce qu'ils lui contrediront. Mais qu'est-ce que lui contredire? Ici les hommes s'aveuglent étrangement; ils sont bien éloignés de croire qu'ils s'opposent à Jésus et qu'ils lui contredisent, dans le temps même qu'ils sont à son égard dans une entière opposition. Parce qu'ils font profession de réclamer son nom; parce qu'ils témoignent, par quelques cérémonies et par de belles paroles, qu'ils ont du respect et de la vénération pour lui: qu'ils le prient, l'adorent, l'invoquent, et confessent de bouche qu'il est l'objet de leur confiance, et le seul fondement de leur salut; quiconque leur dirait qu'ils contredisent à Jésus, qu'ils le rejettent, qu'ils le démentent, serait regardé par eux comme un imposteur et un calomniateur. Qu'est-ce donc que contredire à Jésus? Faites attention, je vous prie, que Jésus rejette et condamne dans sa parole toute la sagesse et la justice de l'homme, comme inutile devant Dieu. Il veut que l'homme reconnaisse sa folie, son ignorance, et qu'il en ait une vive douleur: qu'il confesse devant Dieu son injustice, son impureté, et sa corruption etc. L'homme fait-il cela? Non en vérité, au contraire, il veut soutenir sa propre sagesse et sa propre justice: il prend plaisir à ses propres lumières, et à établir ses propres mérites: il ne veut point donner entièrement la gloire de son salut à Dieu, et reconnaître de bonne foi, qu'il n'est qu'un pauvre misérable pécheur.

Pour se persuader que l'homme est dans ces sentimens au sujet de soi-même, il ne faut que faire attention à l'orgueil et à la vanité qu'il tire de sa sagesse, de sa science, de son esprit, de son pouvoir, et de ses

belles qualités. Il n'y a qu'à examiner la confiance qu'il met, et le fond qu'il fait sur ce qu'il produit de bon et sur le mal dont il s'abstient. En tout cela, l'homme est infiniment contraire à Jésus, et plus opposé que ne le peut croire une âme qui n'a pas encore vu, dans la lumière de l'esprit, le fond de sa corruption, ni senti la force de son attachement à elle-même. Jésus et sa parole, dit à l'homme : « Si tu veux avoir part à mes biens,
» détache ton cœur de l'amour des biens de la terre,
» méprise les honneurs, les richesses, les plaisirs et les
» joies mondaines ; renonce à toutes ces choses-là, et
» cherche de tout ton cœur les biens de mon royaume,
» ma grâce, ma justice, la joie et la paix que je donne
» à mes enfans par mon esprit. » L'homme acquiesce-t-il à ce que Jésus lui prescrit ici ? Non, assurément ; au contraire, son cœur méchant et rebelle répond secrètement à Jésus : « Quand même je courrai après les ri-
» chesses et les honneurs du monde, et que je pren-
» drai ma part des plaisirs de la vie, je ne laisserai pas
» d'avoir part aux biens célestes ; je ne crois pas qu'il
» soit absolument nécessaire de renoncer si sérieuse-
» ment à l'amour de toutes ces choses, et de chercher
» avec tant d'ardeur et d'empressement ces biens spiri-
» tuels et éternels. Après tout j'espère que Dieu ne me
» veut pas refuser sa gloire, quand même je serai oc-
» cupé aux choses de cette vie, selon que la nécessité
» présente l'exige ; car enfin, on ne peut pas être dans
» ce monde, environné de toutes ses créatures, sans
» s'y occuper, sans être embarrassé des soins que notre
» condition nous impose. » Tel est le langage du cœur humain, de ce cœur dont parle le prophête Jérémie, quand il dit : *Le cœur est trompeur et désespérément malin par-dessus toutes choses.* Jér., XVII, 9.

Pour preuve que ce sont-là les véritables dispositions où sont les hommes, remarquez quel acharnement ils ont pour les biens de la terre, avec combien d'empressement ils recherchent les richesses, les honneurs et les plaisirs; et au contraire, quelle est la froideur et la lenteur avec laquelle ils aspirent aux biens célestes. Jésus dit à l'homme : « Si tu veux être de mes disciples, il te » faut souffrir, comme moi, les contradictions, les » opprobres et les injures des hommes avec patience. Te » revêtir d'un esprit de douceur et de charité pour » ceux mêmes qui te font du mal, et prier pour eux. » Il te faut enfin renoncer à ton orgueil, à tes mouvemens de colère et à tes désirs de vengeance, pour entrer dans des dispositions d'agneau, telles qu'ont été » les miennes, afin que tu puisses un jour me suivre et » avoir part à ma gloire. » L'homme, au contraire, dit: « Cela n'est pas possible à une créature faible, telle que » je suis. Je ne puis m'empêcher de concevoir de la » haine et de l'aigreur contre des personnes qui me font » du mal. Je ne puis sonffrir qu'on me méprise, qu'on » me calomnie, qu'on me fasse du tort et qu'on me » traite mal sans l'avoir mérité; et quoique je conserve » des ressentimens, que je désire de venger mon honneur, et que je tâche d'établir ma réputation et ma » fortune sur les ruines de mes ennemis, je ne laisserai » pas d'être chrétien et enfant de Dieu. » Encore une fois, examinez la conduite constante de ceux qui croient être dans le meilleur état; vous verrez, par cette conduite et même par leurs discours, que ce sont-là leurs vrais sentimens, et que quelque opposition qu'il y ait entre leur vie et les maximes de Jésus; ils se persuadent d'être enfant de Dieu et disciples de Christ. Qu'en dites-vous?

Ne reconnaîtrez-vous pas une fois que vous contredites à Jésus en bien des manières, et que vous le démentez en face.

Mais remarquez sur-tout trois espèces de contradictions où les hommes sont à l'égard du Seigneur Jésus.

1°. Il se trouve en eux *une opposition de cœur*. Si vous faites tant soit peu d'attention sur vous-même, vous sentirez que quand Jésus, dans la lumière de sa parole et de son esprit vous montre votre devoir, vous convaint de vos péchés, et vous fait remarquer les secrètes passions que vous nourrissez, vos cœurs s'opposent à ces découvertes. Quand il demandera de vous du renoncement, de la mortification dans des choses que vous aimez, qu'il vous appellera à la repentance, à l'abandon du monde et de ses maximes corrompues, vous remarquerez quelque chose dans vous qui se révoltera contre ses sollicitations. Vous tâcherez de détourner vos pensées de ces réflexions-là. Vous chercherez à étouffer ces convictions, à excuser votre corruption, et vous trouverez mille prétextes pour vous soustraire aux justes prétentions de Jésus, et aux puissantes convictions de son esprit. Enfin, quand Jésus viendra heurter à la porte de vos cœurs, cette rebellion qui est en vous vous empêchera de les lui ouvrir, parce que votre orgueil, votre mondanité, votre avarice, et les convoitises charnelles que vous aimez n'y trouveraient pas leur compte, elles ne seraient pas satisfaites, si ce divin Hôte venait à entrer chez vous. Ce sont-là les *contradictions du cœur*.

2°. Remarquez les *contradictions* et les *oppositions* qu'il y a entre *votre vie* et la vie de Jésus. Cet humble agneau a toujours vécu dans la souffrance, dans les mé-

pris et dans le renoncement à toute chose : il a aimé la pauvreté, la bassesse, l'humilité ; vous, au contraire, vous n'aimez que les aises et les commodités de votre chair. Vous ne cherchez que les honneurs, l'estime et les louanges des hommes. Vous courez après les vaines richesses de la terre ; enfin votre vie est toute mondaine, charnelle et terrestre ; au lieu que la sienne a été divine, céleste et spirituelle. Avouez donc que la conduite de Jésus n'est guère conforme à la vôtre ; et puisqu'il se trouve une si étrange opposition entre la vôtre et la sienne, cessez de dire que vous n'êtes point de ceux qui lui contredisent, ou changez de conduite, et embrassez un genre de vie conforme à celle de votre Sauveur. Sans cela, quand vous protesteriez mille fois hautement que vous n'avez pas dessein de lui contredire et de vous opposer à lui, vous serez pourtant un jour mis au rang de ceux auxquels il aura été un signe de contradiction.

3°. Remarquez encore qu'il se trouve, dans l'homme naturel, une *opposition* particulière *à l'égard des enfans de Dieu.* Quand vous voyez quelques personnes qui font profession d'aimer et de suivre Jésus, qui renoncent de bon cœur aux maximes du siècle, qui souffrent avec patience les injures, qui ne recherchent point les honneurs, les richesses et les plaisirs de la terre, mais qui, au contraire, embrassent les maximes de leur Sauveur ; que pensez-vous de telles personnes ? que sentez-vous pour elles ? De l'éloignement, du mépris, et peut-être de la haine : vous les regardez comme des gens singuliers et entêtés : vous vous moquez d'eux, vous les calomniez ; c'est beaucoup si votre aversion ne vous porte pas à les persécuter ouvertement, à les excom-

munier, à les séduire ou à les chasser tout-à-fait. Examinez toutes vos différentes oppositions et contradictions par rapport à Jésus, à sa vie, à sa doctrine et à son peuple; et jugez devant Dieu si une profession extérieure, si quelques confessions de bouche et de lèvres suffisent pour vous faire croire qu'il ne vous est point un signe auquel vous contredites. Si vous ne vous jugez pas vous-mêmes sur des témoignages si clairs et si convaincans, sachez que Dieu vous jugera un jour d'un jugement qui vous sera terrible et insupportable.

Puisqu'il est vrai, comme nous venons de le faire voir, que les hommes contredisent à Jésus en tant de manières, est-il étonnant que ce Sauveur leur soit un sujet de scandale et de chute? Non, il ne faut plus en être surpris, car ces deux choses suivent naturellement l'une de l'autre. Quand on contredit et qu'on s'oppose à Jésus, nécessairement on se scandalise en lui, de sorte qu'il devient une odeur de mort à mort; et c'est ce qui arrive à la plupart de ceux à qui il est offert. Siméon ne dit pas que Jésus sera *un snjet de chute* à plusieurs d'entre les nations, d'entre les peuples barbares, qui n'avaient jamais entendu parler du Messie; mais il assure que ce sera à *plusieurs en Israël*, à une grande partie de ce peuple, auquel il avait été auparavant prédit et dépeint en tant de manières, et auquel il fut présenté d'une façon si éclatante au temps de sa manifestation.

C'est ce qui arrive encore parmi ceux qui font profession de le reconnaître pour le Messie, et qui se regardent comme le peuple de Dieu: il arrive que Jésus manifesté dans les opérations de sa grâce, dans l'efficace de son sang, de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection, leur est un sujet de scandale, une pierre

d'achopement. Tant qu'on s'en tient à l'écorce du christianisme, qu'on ne leur parle que d'une religion de cérémonies, d'un culte extérieur, d'une simple réformation de mœurs, de la fuite des vices grossiers et de la pratique des vertus apparentes, mais purement humaines, on ne trouvera peut-être chez eux ni contradictions, ni oppositions ; mais vient-on à leur faire voir comment Jésus veut combattre et mortifier les inclinations dépravées et les convoitises de la chair ; c'est alors que les hommes sont bientôt scandalisés, qu'ils contredisent Jésus, et qu'ils se révoltent contre sa vérité. Ainsi s'accomplit l'Ecriture, qui dit : *Je mets en Sion une pierre angulaire, choisie et précieuse. Et qui croira en elle, ne sera point confus ; au contraire, elle tourne à honneur à ceux qui croient ; mais à l'égard des incrédules, cette même pierre leur sera une pierre d'achopement, qui les fera tomber ; savoir pour ceux qui se brisent contre elle, en se révoltant contre la parole.* 1. Pier. II, 6, 7, 8. Vous pouvez remarquer dans ce passage, pourquoi Jésus est une pierre de scandale ; c'est parce qu'ils sont rebelles, parce qu'ils lui contredisent, qu'ils s'opposent à ce qu'il demande d'eux, et qu'ils ne veulent point renoncer à eux-mêmes, au monde et au péché, pour le recevoir et l'embrasser. Il s'agit donc, chères âmes, de se soumettre tout entier à Jésus, avec tout ce qu'on a de dons, de lumières et de forces d'âme et de corps. Il s'agit de le suivre et de l'embrasser avec tout ce qu'il est, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a dit, pour en faire l'objet de notre amour, la règle de nos mouvemens et de toute notre vie. Alors, loin de nous être un sujet de chute, il nous relèvera de notre abaissement, et nous serons de ces âmes pour le salut

desquelles Jésus est venu. C'est de ces âmes-là que nous devons parler dans notre seconde Partie.

II. Quoique Jésus soit un sujet de chute à la plupart, il y en a pourtant un certain nombre selon notre texte, à qui il est *un sujet de relèvement* et de salut; car il est mis aussi *pour le relèvement de plusieurs en Israël.* Qui sont donc ceux-là, me direz-vous? Nous trouvons dans notre texte trois caractères de ces âmes à qui Jésus est *un sujet de relèvement.*

1°. C'est qu'elles reçoivent *et embrassent Jésus avec joie* quand il se présente à elles. Anne, la prophétesse, était de ces âmes : cette sainte matrone étant survenue, comme on portait Jésus au temple, d'abord qu'elle l'eut vu, elle loua et glorifia Dieu ; elle vit avec joie ce salut, elle reçut son Sauveur avec amour, reconnaissance et actions de grâces. Nous avons vu ci-dessus que le caractère principal de ceux à qui Jésus est *un sujet de chute,* c'est qu'ils le rejettent, qu'ils lui contredisent, et qu'ils ne veulent point le recevoir. Par une raison contraire, une âme à qui Jésus est *un sujet de relèvement*, lorsqu'il lui est présenté, quoique sous de chétives bandelettes, quoique sous les voiles de la croix et du mépris, le reçoit et l'embrasse avec joie et actions de grâces. Elle n'emploie pas seulement des paroles pour marquer sa reconnaissance, mais encore des larmes de joie, des chants d'alégresse, sont les fidèles témoins de sa sincérité. Dans ces doux transports d'amour et de reconnaissance, elle s'abandonne et se sacrifie avec tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est, à Jésus son sauveur. Elle ne le reçoit pas seulement en partie, comme si elle ne voulait prendre de Jésus que ce qui plaît à la nature ; mais elle l'embrasse tout entier, lui ouvre toutes les portes de

son cœur, et sa vie, son exemple, ses paroles, ses lois, ses opprobres et sa croix, lui sont aussi agréables et précieux que sa justice, sa mort, ses mérites, et tout ce qu'il a fait pour racheter les hommes. Comme à Eliéser, elle lui dit : *Entre, béni de l'Eternel, pourquoi te tiendrais-tu dehors?* Elle se réjouit plus d'avoir trouvé Jésus, que si elle avait acquit tout les trésors du monde; toute remplie de joie et d'amour, elle dit avec Philippe : *Nous avons trouvé Jésus, le prophête de Nazareth, qui est celui dont les prophêtes ont écrit et Moïse aussi.* Jean I, 15.

Chers auditeurs, c'est assurément un bonheur inexprimable d'avoir trouvé Jésus, et d'être participant de la manifestation de ce glorieux rédempteur. Consultez là-dessus tous les enfans de Dieu, qui ont eu part à ce bonheur. *Abraham* a désiré de voir la journée de Christ. il l'a vue, et s'en est réjoui, il en a béni son Dieu, et cela l'a disposé à suivre partout sa vocation et ses ordres. *Moïse*, quand il eut connu le Christ, ne fit point de cas de toute la gloire de l'Egypte ; mais il préféra les opprobres de Jésus à tous les avantages qu'il aurait pu avoir dans ce pays ; il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché. *Saint Paul*, quand il eut appris à connaître Jésus, regarda tous les avantages de la terre comme *de la boue et du fumier* : il ne désira que *de gagner Christ, d'être trouvé en lui, et d'avoir part à sa mort et à sa résurrection*. *Les disciples*, quand ils eurent trouvé Jésus et qu'ils l'eurent connu pour le Messie, abandonnèrent tout, le suivirent, et s'attachèrent constamment à lui ; parce qu'ils avaient reconnu et cru qu'il était issu de Dieu, et qu'il avait les paroles de la vie éternelle : fermes dans cette foi, ils soutinrent son témoignage jusqu'à la

fin, et le scélèrent de leur sang. Toutes ces âmes-là ont loué et béni Dieu d'avoir trouvé Jésus, mais d'une louange réelle, par laquelle elles se consacraient à Jésus, en entier, sans réserve, et pour toujours. Telles sont les âmes auxquelles le Sauveur est un *relèvement*, ce sont elles que Jésus *relève de la poudre et retire de dessus le fumier, pour les faire asseoir avec les principaux de son peuple*. Il les relève de leur chute, il les fait remonter à leur céleste origine, et en les réunissant à Dieu, il les fait rentrer dans leur véritable centre. Oui, trouver Jésus, l'embrasser, le posséder, c'est le véritable rétablissement d'une âme, et le comble du bonheur; toutes celles qui le goûtent sont véritablement heureuses, quelque triste que puisse être leur condition quant aux circonstances extérieures.

C'est-là sans doute un des principaux caractères d'une âme à qui Jésus est *un sujet pour relèvement*. Mais qu'en dites-vous, chers auditeurs? Possédez-vous ce caractère? Avez-vous jamais senti votre cœur porté à louer Dieu de vous avoir fait trouver Jésus? Avez-vous dit dans les doux épanchemens de votre cœur: « Bon Dieu! » puisque tu me fais la grâce ineffable de me donner » ton fils, je désire de tout mon cœur de me donner » à toi. Je souhaite que toute ma vie et tout mon être » soient sacrifiés à ton service et à ta gloire. Seigneur! » que puis-je t'offrir en reconnaissance des grâces que » tu me fais? C'en est une infiniment grande que tu me » permettes de me donner à toi, à un si bon maître, à un » Dieu si digne de me posséder, et si capable de me » rendre heureux! Hélas! que peut dire ta pauvre » créature à la vue de tant de bienfaits? J'en suis con- » fus; je ne puis que te bénir dans le silence et t'adorer

» dans la poussière de mon néant » ! Dites, chers amis, avez-vous jamais ainsi épanché vos cœurs devant le trône de votre Dieu. Avez-vous jamais senti un sincère et ardent désir de faire luire votre lumière devant les hommes ; afin que votre Dieu, votre bienfaiteur soit glorifié par eux au moyen de votre sainte conversation ? Certes ceux en qui de pareils mouvemens ne se trouvent point, ne connaissent point encore Jésus : par conséquent ils ne sont pas encore de ceux à qui Jésus est *un sujet de relèvement*. Aspirons, à goûter une fois la réalité de tout cela. Demandons au Père céleste qu'il nous attire à la connaissance et à la communion de son adorable fils, alors nous éprouverons que Jésus est un puissant *relèvement* aux pauvres pécheurs tombés dans la misère et dans le péché; nous éprouverons combien sa grâce est puissante pour élever nos âmes, nos cœurs, toutes nos affections et nos désirs à lui et aux choses d'en-haut ; et quelle félicité il y a d'être consacré à lui et de lui appartenir tout entier.

2°. Un *second caractère* d'une âme à qui Jésus est un sujet de *relèvement*, c'est un sincère renoncement au monde, et à soi-même, pour s'attacher à Dieu. Nous voyons par l'exemple de sainte Anne la prophétesse, ce que sont les âmes qui cherchent sérieusement d'avoir part à Jésus ; il est dit d'elle, *qu'elle ne bougeait du temple et qu'elle servait Dieu en jeûne et en oraison nuit et jour*. Excellent témoignage que le Saint-Esprit donne à cette pieuse femme, non pas tant pour l'amour d'elle, que pour l'amour de nous ; afin que nous apprenions par-là comment nous devons être disposés, si nous voulons comme elle avoir le bonheur d'embrasser Jésus, lors même qu'il vient à paraître dans la bassesse et dans

le mépris. *Elle ne bougeait du temple, mais servait Dieu nuit et jour.* Ceci marque, et son détachement des choses de la terre, et son attachement à Dieu. *Elle ne bougeait du temple.* Nous n'assurerons pas avec quelques zélateurs outrés des traditions humaines, que cette sainte veuve avait son domicile ordinaire dans le temple, ou qu'elle y était attachée par quelque vœu particulier. Nous ne prétendons point non plus canoniser ici l'attachement excessif que quelques chrétiens ont pour leurs temples et pour les actes extérieurs du culte divin, dans le temps qu'ils profanent et détruisent le temple du Dieu vivant qui devrait être leur cœur, où Dieu veut être adoré en esprit et en vérité. Nous faisons seulement cette remarque pour nous édifier de la sincérité avec laquelle cette âme sainte avait détaché son cœur de la terre, pour le tourner vers Dieu, vers les choses spirituelles et celestes.

L'ancien temple de Jérusalem, était, pour ainsi dire, la porte des cieux, l'habitation particulière de Dieu, où il se rendait en quelque façon visible et sensible : c'était le trésor des promesses et le dépôt des grâces qu'il destinait à son peuple. Telle était l'économie de Dieu, sous l'ancienne alliance, pendant que le chemin des lieux saints n'était point encore ouvert, que le voile n'avait point encore été rompu, et que le Messie n'avait pas encore été manifesté. Sainte Anne cherchait donc Dieu et le servait de la manière dont il s'était manifesté : il s'était formellement déclaré là-dessus : *vous chercherez l'Éternel où il habitera, et vous irez au lieu que l'Éternel votre Dieu aura choisi d'entre toutes vos Tributs pour y mettre son nom*, Deut XII. 5. Ce lieu était à Jérusalem, c'était le Temple, c'était là qu'il fallait chercher l'Éter-

nel, et où il se manifestait particulièrement. Ce temple était un tîpe, une figure bien marquée du temple spirituel, du propitiatoire céleste, qui est Jésus. Comme c'était au temple, et devant le propitiatoire, que Dieu avait promis de se laisser trouver; de même, c'est par Jésus seul que nous pouvons avoir accès au Père : c'est en lui que nous trouvons un Dieu réconcilié et favorable. Il ne faut pas douter que cette pieuse veuve n'ait tourné vers lui les désirs de sa foi et les plus tendres mouvemens de sa piété. C'est lui qu'elle cherchait dans le temple. Là elle adorait déjà Dieu en la face de Jésus-Christ son Sauveur promis; mais elle ne foulait pas seulement de ses pieds les parvis de l'Eternel ; elle ne se contentait pas d'être présente au temple ; elle y allait pour présenter ses prières avec jeûne, nuit et jour, car elle *servait Dieu en jeûne et en oraison nuit et jour*. Plus présente d'esprit que de corps, elle y assistait pour porter les sacrifices de son cœur, de ses soupirs et de ses larmes, devant le propitiatoire, pour les mêler avec l'eau et le sang que son Sauveur devait répandre pour elle à la croix, pour les offrir comme des oblations agréables aux yeux de Dieu.

C'est-là aussi ce que fait une âme qui veut trouver Jésus, elle ne bouge du temple, elle est en oraisons jour et nuit. Ce temple n'est plus un certain lieu qui soit favorisé et privilégié plus que d'autres. Il n'y a plus de pareil lieu sous la nouvelle alliance. Le temple dans lequel l'âme fidèle assiste continuellement, c'est l'union avec Jésus et ses membres : c'est l'assemblée des premiers nés qui sont écrits dans les cieux ; c'est l'Eglise du Dieu vivant, dans l'union de laquelle un enfant de Dieu cherche l'accomplissement de ses promesses, et la jouissance

de sa grâce. C'est dans ce temple qu'elle trouve un propitiatoire, une arche, un autel et une victime. Jésus lui-même est le propitiatoire, l'arche, l'autel, et le sacrifice de la nouvelle Alliance; et tont cela se trouve dans l'église des enfans de Dieu. C'est cette église qui a en dépôt ce trésor, et dans laquelle Jésus a placé son nom, son mémorial et tous les heureux fruits de sa rédemption. C'est à ce chef et à cette église, que s'unissent les vrais croyans; et c'est de quoi Saint Paul les félicite, quand il leur dit : *Vous êtes venus à la montagne de Sion; à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, aux miliers d'anges, à l'assemblée et a l'église des premiers-nés, dont les noms sont écrits dans le ciel, à Dieu qui est le juge de tous, aux esprits des justes qui sont parvenus a la perfection, à Jésus médiateur de la nouvelle Alliance, et au sang de l'aspersion, qui dit de meilleures choses que le sang d'Abel*, Hebr. XII. 22, 23, 24. C'est à cette sainte Eglise, à cette heureuse assemblée que le même Apôtre veut que les fidèles se tiennent constamment attachés, quand il dit : *N'abandonnons point notre assemblée, mais encourageons-nous les uns les autres*, Hebr. X. 25.

Par le temple dont tu ne dois point bouger, cher ami, tu peux *aussi* entendre ton propre cœur. Ce cœur doit être un sanctuaire du Dieu vivant un temple du Saint-Esprit, dans lequel, non-seulement Dieu doit habiter, mais aussi dans lequel tu dois continuellement assister. Tu ne devrais jamais en sortir : tu devrais toujours y être par le recueillement, par la vigilance, et par une continuelle attention sur toi-même et sur ce qui se passe dans toi. C'est-là que tu devrais t'entretenir avec ton Dieu, lui présenter tes soupirs, tes désirs, tes prières

tes supplications, t'offrir à lui en sacrifice, dans l'union avec Jésus, ton médiateur, ton sacrificateur et ta victime éternelle. Voilà le véritable culte des enfans de la nouvelle alliance, et que Dieu demande de toi, si tu veux que Jésus te soit un continuel *relèvement*. C'est par cet exercice spirituel, et cette constance à chercher Dieu dans le temple du cœur, qu'on trouve enfin Jésus, qu'on l'embrasse comme l'auteur de la grâce et de la vie, qu'on s'unit à lui par la foi comme à la pierre élue et précieuse que Dieu a mise pour fondement unique, inébranlable et éternel du salut.

A ses oraisons la bienheureuse Anne joignait le jeûne, *elle servait Dieu en jeûne et en oraison nuit et jour ;* et par-là elle faisait voir son renoncement à soi-même, et aux plaisirs, charnels ; car le jeûne marque la mortification des inclinations sensuelles. Le jeûne des enfans de Dieu n'est par une simple abstinence du boire et du manger, pour quelque temps, car les hypocrites peuvent aussi jeûner de cette manière ; mais c'est une constante mortification des affections et des apétits déréglés de la chair, un renoncement sincère à la sensualité qui porte à l'assouvissement de passions qui engourdisent l'âme, ralentissent les prières, et donnent de l'éloignement pour tous les exercices de pieté. Les enfans de Dieu ont éprouvé de tout temps que l'attachement aux sensualités de la nature est un grand empêchement à leur élévation vers Dieu, et à leur union avec lui ; c'est pourquoi ils ont tâché de se mortifier par le jeûne, par l'abstinence et la sobriété. Saint-Paul disait : *je traite durement mon corps et je le tiens assujéti de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même rejeté.* Cor. IX. 27. Et il demande de tous ceux qui veu-

lent être revêtus du Seigneur Jésus, *qu'ils n'aient pas soin de la chair, pour accomplir ses convoitises.* Enfin c'est une exhortation générale à tous ceux qui cherchent à avoir part aux biens spirituels, de *prendre garde que leurs cœurs ne soient appésantis par la gourmandise et par l'ivrognerie.*

Remarquez, chers amis, que ce que je dis ici, je ne le dis pas pour les enfans charnels de ce siècle. Le monde corrompu et aveugle ne se croit pas obligé de suivre les exemples des Saints : il les laisse écrits dans la parole de Dieu : il lui suffit d'en savoir l'histoire, mais il n'a garde de les imiter. Qu'Anne la prophétesse ait été sainte, qu'elle ait fait tout cela, dit-on, c'était une sainte ; pour nous, nous ne sommes pas et ne voulons pas être des saints, ni nous mettre sur le pied de servir Dieu avec jeûnes, avec larmes, et en oraison jour et nuit. Il serait même ridicule d'exiger cela, et de nous en parler sérieusement. En effet, c'est inutilement qu'on en parle au monde. L'exemple des patriarches, de tous les fidèles de l'ancien et du nouveau Testament, des disciples du Sauveur et de tous les vrais chrétiens ne le touchent pas. Il est environné d'une grande nuée de témoins, d'une multitude innombrable d'enfans de Dieu qui sont allés à la gloire par le chemin du renoncement et de la croix ; cependant il ne veut point les suivre. Il prétend pouvoir se frayer une autre route pour parvenir au même bonheur. Suivre Jésus sans renoncer à soi-même, et au péché. Avoir part à sa gloire sans participer à ses opprobres. Aller à Dieu sans conversion? Etre sauvé sans Sauveur? Quel monstrueux système de religion, quel christianisme, ou plutôt, quel paganisme ; c'est-là pourtant l'idée trompeuse de biens

des gens qui se disent chrétiens; pourvu qu'ils soient nés dans la religion de Jésus-Christ, qu'ils aient appris à en parler, et qu'ils lui rendent quelque culte; ils croient que Jésus leur est *un relèvement*, un Sauveur qui les rendra participans de sa rédemption et de sa gloire. O damnable tromperie! ô étrange séduction!

Mais, pauvres hommes trompés, pourquoi Dieu vous a-t-il fait rédiger par écrit tous les excellens exemples de ses enfans? Pourquoi vous fait-il mettre devant les yeux la manière dont ils se sont comportés dans le monde, dont ils ont cherché leur Dieu, et l'ont trouvé; comment ils ont combattu, prié, jeûné, souffert, pour avoir part à Jésus? N'est-ce pas afin que vous soyez avertis que vous devriez être et faire de même; afin de vous montrer le chemin que vous devriez suivre? Mais non, vous vous contentez d'en entendre le récit et d'en savoir parler, sans vous soucier d'aller au même but par les mêmes routes. Ils sont allés à la gloire par les mépris, les souffrances et les persécutions; et vous, vous prétendez y parvenir par les honneurs, les plaisirs, les richesses et les commodités de cette vie, sans efforts, sans combat, sans victoire, sans repentance, sans foi, sans conversion? Encore une fois, votre aveuglement est affreux; reconnaissez enfin votre déplorable erreur, avant que vous soyez obligés de dire, mais peut-être trop tard: *Insensés que nous étions, nous nous sommes égarés hors du chemin de la vérité, la lumière de la justice ne nous a point éclairés, le soleil de la justice ne s'est point levé sur nous, nous avons marché par des voix égarées, ignorant la voie du Seigneur.*

Ah! chers amis, si vous voulez trouver Jésus et l'avoir pour Sauveur, faites comme Anne la prophétesse

et tous les vrais enfans de Dieu ; cherchez *votre Dieu avec jeûnes et oraisons nuit et jour* en lui sacrifiant les inclinations dépravées de votre cœur, en vous approchant de lui comme de votre souverain bien, de votre trésor. Pour cela vous avez besoin de la grâce et de la force de l'Esprit de Jésus ; car cela ne se fait pas par les forces de la nature et de la raison ; c'est l'Esprit de Dieu qui doit donner à une âme le désir, la volonté et la force ; mais Dieu vous la présente cette grâce et cette force : il veut vous la donner, il ne faut que l'embrasser, et s'en servir. Vous sentez bien que ce Dieu bon et fidèle vous attire, vous excite à chercher et à prier ; qu'il vous châtie, qu'il vous reprend par son Esprit dans vos cœurs, quand vous suivez vos penchans criminels, et que vous vous laissez emporter par vos passions charnelles. Voyez, voilà la grâce de Dieu qui s'offre à vous. Mettez-vous en devoir de suivre l'appel grâcieux de Jésus, qui vous dit : *Venez à moi*, etc. *Suivez-moi*, *que celui qui a soif* de grâce, de vie, de salut, *vienne*, etc. Suivez la route où sa grâce veut vous conduire ; vaquez à la prière, à la conversation, avec votre Dieu, à l'examen de vos consciences, à la retraite et au silence : vous éprouverez qu'en vous exerçant à suivre ses mouvemens de la grâce, les choses qu'elle demande de vous deviendront faciles, parce qu'elle les produira elle-même dans vous. Vous éprouverez que ce vous sera enfin une joie de chercher Dieu dans le temple de votre cœur, et de le servir *jour et nuit, en jeûnes et en oraisons ;* et qu'ainsi Jésus vous deviendra de plus en plus *un sujet de relèvement*. Ce puissant rédempteur vous fera avancer tous les jours du côté de votre parfait rétablissement ; et de la fin de votre foi, qui est le salut de vos âmes. *Voici*,

dira-t-il, *je vais renouveler toutes choses*. Apoc. XXI, 5.

3°. Un *troisième caractère* des âmes à qui Jésus est mis pour *relèvement*, c'est *qu'elles attendent la délivrance*. Anne la prophétesse parlait de lui à tous ceux qui attendaient la délivrance en Israël. L'église judaïque était alors dans un triste état de corruption. Les vrais israélites gémissaient sous le poids de plusieurs calamités qui les accablaient. A la vue des abominations qui se commettaient, ils étaient comme des pauvres prisonniers gémissant dans les chaînes de l'iniquité. *Au dehors*, ils ne trouvaient chez les docteurs et les sacrificateurs, que des doctrines corrompues, et mêlées de traditions humaines et de vaines cérémonies très-onéreuses. On ne les repaissait que d'enseignemens humains qui, loin de les éclairer, de les consoler, de les fortifier, et de nourrir leurs âmes, ne faisaient que les affliger, charger leurs consciences, et affaiblir les mouvemens de vie divine qui pouvaient être en elles. *Au dedans*, ils étaient agités par mille tristes pensées de doute, de découragement et de désespoir, à la vue du retard des promesses de Dieu Il y avait si long-temps qu'on attendait ce Messie, et il ne venait point. Il y avait tant de siècles que les prophètes en avaient parlé et l'avaient promis, et pourtant on ne le voyait point paraître. Toute leur espérance semblait presque évanouie; de sorte qu'ils étaient dans de grandes angoisses. Dans cette perplexité elles attendaient, elles désiraient de voir enfin arriver la délivrance, elles soupiraient après le libérateur; et la nouvelle de sa venue releva leur courage abattu, fit revivre leur espérance et raluma leur foi; enfin ce fut pour elle un véritable Evangile, de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

C'est à de pareilles âmes que Jésus est encore aujourd'hui *un sujet de relèvement.* Il faut que ceux qui veulent se réjouir de sa venue, et qui veulent être en état de l'embrasser avec joie, attendent et soupirent après leur délivrance. Ces expressions, *attendre la délivrance*, marquent; — un *sentiment des maux* et des misères dans lesquels on est, qui excite un désir ardent de s'en voir délivré; de sorte que c'est un effet de la lumière divine, et une disposition d'une âme éclairée de la grâce, et participante des mouvemens de la vie nouvelle, quand elle attend sa délivrance.—Elles marquent un *état de vigilance et de préparation* à recevoir ce qu'on attend, lorsqu'une âme attend son libérateur en veillant et en priant, non dans la paresse et dans la sécurité; encore moins dans le péché et dans l'abandon aux convoitises de la chair et du monde; car elle sait trop bien qu'elle ne pourrait pas attendre son Sauveur, ni le recevoir en cet état.—Elles marquent encore un *état de patience et de résignation*, c'est-à-dire qu'une âme qui attend sa délivrance, ne perd point courage. Quand la chose qu'elle attend est différée, loin de céder aux mouvemens d'impatience et de doute qui tendent à la decourager, elle se résigne et s'abandonne à la volonté de celui qui est le Maître de ce qu'elle attend, et patiente jusqu'à ce que l'heure marquée soit venue. — Enfin, ces expressions emportent aussi un *sentiment d'espérance et de confiance*. Une âme qui attend, s'assure que celui qui doit venir, viendra et ne manquera point : elle se fortifie et se repose sur la fidélité et sur la puissance de celui qui l'a promis. Il est trop véritable pour tromper et pour rien promettre qu'il ne veuille tenir : il est puissant pour effectuer et accomplir ses promesses, malgré

toutes les difficultés qui pourraient s'y opposer. Ainsi *attendre la délivrance*, c'est quand une âme soupire après Jésus comme le vrai libérateur ; le cherche, prie, crie et désire le connaître. Que si ce qu'elle demande ne lui est pas accordé aussitôt et comme elle le souhaiterait, elle ne perd point courage ; mais elle attend, elle se résigne à la volonté de son Dieu ; et en attendant, elle espère fermement qu'il accomplira enfin ses promesses.

Telles sont les dispositions de ceux à qui Jésus est *un sujet de relèvement et de salut*. Il est représenté dans l'Ecriture comme un libérateur, comme un sauveur et comme un médecin ; ainsi il n'a à faire qu'avec des captifs, des pauvres pécheurs perdus, et des malades, c'est-à-dire qu'il n'est un Sauveur actuel que pour ceux qui sont véritablement sensibles à leur captivité, qui sentent leurs péchés, qui crient et gémissent dans le sentiment douloureux de leurs maladies spirituelles. C'est ce que l'Ecriture témoigne partout. Voici comment le Sauveur lui-même en parle : *L'esprit du Seigneur l'éternel est sur moi, c'est pourquoi l'Eternel m'a oint pour évangéliser aux débonnaires ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier aux captifs la liberté, et aux prisonniers l'ouverture de la prison*, Esaïe LXI, 1, 2. Dans un autre endroit, il dit : *Je ne suis point venu appeler les justes* (c'est-à-dire ceux qui se croient assez bons pour pouvoir subsister devant Dieu), *mais les pécheurs à la repentance* (c'est-à-dire ceux qui, sentant leurs péchés et leur misère, pour en être délivrés, embrassent les moyens que je leur présente). *Car ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal*. Matth. IX, 12, 13.

Quelque claire que soit cette vérité, les hommes prétendent avoir part à Jésus, sans qu'ils sentent leurs maladies. Ils veulent avoir part à sa délivrance, sans avoir été de ceux qui l'attendent, sans sentir leur captivité, et sans qu'ils s'en trouvent chargés et lassés. Du reste, quand il ne s'agit que d'un aveu de bouche, cela est encore assez ordinaire. Il ne leur coûte rien de dire qu'ils sont des pauvres misérables pécheurs; qu'ils n'espèrent le salut que par la grâce de la rédemption; qu'ils ne sauraient rien faire d'eux-mêmes, etc. Mais de sentir véritablement la misère à laquelle réduit le péché; de gémir et de soupirer après la délivrance; et de désirer de tout son cœur d'être participant de la force et de la réalité de la rédemption de Jésus; c'est ce qu'il est rare de trouver parmi les chrétiens. Ils ne connaissent pas bien le besoin qu'ils ont d'un Sauveur. Ils s'imaginent, comme les Juifs, qu'étant la postérité d'Abraham, membres de la société extérieure des chrétiens, ils sont par-là même chrétiens et enfans de Dieu, dans le temps qu'ils sont de pauvres captifs sous la tyrannie du diable et du péché. Enfin qu'il est rare parmi les chrétiens, aussi bien qu'il l'était alors parmi les juifs, de voir des âmes qui attendent la délivrance de Jésus.

Cependant soyez assurés, que si vous voulez être de ceux à qui Jésus est un *relèvement*, il faut que vous soyez dans l'attente de votre affranchissement, et que vous sentiez quelque chose de pareil à ce que sentaient les âmes qui attendaient la délivrance d'Israël. Pour cela vous avez besoin de l'esprit de Dieu, qui vous réveille, qui vous excite, qui vous fasse sentir ce que vous êtes de votre nature, et qui vous inspirent du dégoût pour votre état de corruption. Certes l'homme

n'a pas cela de lui-même ; il est comme endurci et insensible à sa misère ; et si quelquefois il s'en aperçoit, il n'en a qu'un sentiment passager, faible et impuissant. Demandez donc à Dieu avec empressement qu'il vous fasse la grâce de désirer sincèrement votre délivrance, comme une chose à laquelle vous avez tant d'intérêt, et dans laquelle vous trouvez un si grand bonheur. Mais ne vous trompez pas en vous imaginant que vous attendez cette délivrance, dans le temps que votre attente n'est pas accompagnée d'un désir sincère, d'une confiance entière, et d'une ferme espérance. Heureux, si vous attendez tranquillement l'accomplissement des promesses de votre Dieu ; vous entendrez un jour l'agréable nouvelle, que celui qui doit les accomplir en vous, est venu ; et vous éprouverez alors d'une manière réelle et consolante, que Jésus vous sera un sujet de *relèvement*, de joie et d'assurance éternelle.

Voyez, chers auditeurs, voilà comment Jésus *est mis pour la chute et pour le relèvement de plusieurs en Israël.* Comme la plus grande partie de ceux à qui il est présenté ne veulent point le recevoir, lui contredisent, le rejettent et le méprisent, ils demeurent dans leur perdition. D'autres, mais en petit nombre, le reçoivent, l'embrassent avec joie et avec actions de grâces, renoncent à toute autre chose pour trouver Jésus, et soupirent après leur entière et parfaite délivrance par la grâce de ce Jésus. A ceux-ci Jésus est *sujet de relèvement* et de salut C'est à toi maintenant, cher ami, d'examiner de quel nombre tu es ; il s'agit ici d'un bien ou d'un mal éternel : Il te serait funeste de te tromper, toi-même et de te flatter dans ton malheur, en résistant aux convictions de ta conscience. Dût-il t'en coûter

tout ce que tu as de plus cher, il vaut mieux avouer sincèrement ce qu tu es, te mettre aux pieds du trône de ton Dieu, et le prier de te donner son esprit, afin que tu puisses chercher Jésus, le désirer, le trouver, l'embrasser, te soumettre à lui de touit ton cœur et trouver en lui la délivrance de tous tes maux. Sonde ta conscience pour te reconnaître tel que tu es, afin que tu puisses donner gloire à ton Sauveur, soit pour la grâce qu'il t'a faite de te connaître, soit pour la connaissance qu'il t'a donnée de ton triste et déplorable état, soit pour la grâce qu'il te fait d'être de l'heureux nombre de ceux qui le possèdent; soit enfin par l'aveu sincère du peu de connaissance et d'expérience que tu as de toutes les choses qui se passent dans les âmes qui ont part à Jésus, pour que, dans ce sentiment, tu te laisses humilier devant lui, et amener à lui, afin de recevoir la vie et le salut par lui. Veuille ce bon et fidèle rédempteur, qui désire si ardemment le salut de tous les pauvres pécheurs, nous regarder en ses compassions, toucher efficacement nos cœurs, et ouvrir les yeux de notre entendement, pour voir, d'un côté notre misère, et de l'autre le puissant remède qui est en lui, afin que loin de négliger le temps heureux de la visitation, nous en profitions pour être relevés de notre chute, et nous laisser rétablir dans les biens glorieux que nous avons perdus; afin qu'en Jésus nous les retrouvions et les possédions éternellement! Amen.

Xme. SERMON.

LA CIRCONCISION SPIRITUELLE.

Le huitième jour, auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné, avant qu'il eût été conçu dans le sein de sa mère. St. Luc. II, 21.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Par la grâce de Dieu nous commençons aujourd'hui une nouvelle année de notre vie. Les grâces de notre Dieu se renouvellent tous les jours sur nous. Il veille par ses tendres soins à notre conservation, non-seulement pendant un jour, et une année, mais encore pendant cette longue suite d'années qui compose notre vie. Ce charitable Dieu nous a donné le mouvement et l'être : il nous a tirés des flancs de nos mères : il nous a conservés et préservés jusqu'ici de plusieurs dangers, et comblés d'une infinité de grâces; de sorte que nous jouissons encore, par sa faveur, de la vie, de la santé, de la paix et de mille autres effets de sa libéralité. Certes, nous devrions être émus de tendresse et d'amour envers un Dieu qui en a tant pour nous, dans le temps que

nous le méritons si peu, et que nous sommes plus dignes dêtre visités en sa colère, que d'être favorisés de son amour. Fais-y réflexion, cher ami, tourne-toi vers ce Dieu, qui est si près de toi, qui te cherche en tant de manières, et qui te comble de tant de biens; et cela, sans que tu y penses, sans que tu le mérites, et peut-être sans que tu le lui demandes. Qui est-ce qui t'a donné ce corps et cette âme raisonnable, avec leurs facultés, cette vie, cette santé, cette force, ces biens, et tous les autres avantages, dont tu jouis? Ne sont-ce pas des effets de la bonté d'un Dieu qui pense à toi, qui a soin de toi, lors même que tu l'oublies? Qui est-ce qui t'a tiré de tant de dangers? Qui t'a fait éviter tant de malheurs? Qui t'a garanti de tant de maux? Qui t'a tiré de plusieurs affligeantes circonstances dans lesquelles tu étais engagé? N'est-ce pas ce Dieu bon, qui par-là veut encore te montrer combien il t'épargne, qui veut te donner le temps de rentrer en toi-même, et de le reconnaître enfin pour ton Dieu et pour ton bienfaiteur? Voici tant d'années que tu vis dans le monde d'une vie naturelle et animale; quand commenceras-tu à vivre d'uue vie spirituelle? Quand commenceras-tu à laisser vivre en toi Jésus, sans la vie duquel toute autre vie n'est qu'une mort. Il vaudrait mieux n'être jamais au monde, que d'y vivre sans Jésus, et sans grâce. Examine cela; c'est-là ton objet et ton but principal; c'est-là pourquoi tu es dans le monds, et l'œuvre pour laquelle Dieu t'y a placé.

Mes chers auditeurs, pour savoir si cette vie nouvelle est dans vous, venez avec moi examiner selon notre texte, *les suites de la naissance et de la vie spirituelle de Jésus dans une âme, comment*,

I. Elle se laisse circoncire avec Jésus, et

II. Reçoit un nouveau nom avec lui.

I. Quand on a quelque idée de ce que c'est que la vie, on ne saurait nier que celle de Jésus ne soit quelque chose d'agissant et de puissant dans une âme qui la reçoit. Pour examiner si nous avons cette vie, et quelles en sont les suites, il convient de commencer par *la circoncision spirituelle*. Notre texte nous donne matière d'en parler à l'occasion de la circoncision que Jésus reçut en sa chair, huit jours après sa naissance. Pour en parler avec ordre, nous considérerons trois choses.

1°. Ce que c'est que cette circoncision spirituelle.

2°. Quand elle se fait.

3°. Pourquoi elle se fait.

1°. Chacun sait ce qu'était la circoncision, faite de main en la chair, que Dieu avait ordonnée à Abraham et à sa postérité, pour être un sceau de la justice de la foi ; elle était administrée à tout enfant mâle, le huitième jours après sa naissance. Cette circoncision ne se faisait pas sans douleur ni sans effusion de sang. Cela se voit par l'histoire de Hémor, de Sichem et de tous les hommes de leur ville. Gen. XXXIV, 25. C'est de cette circoncision faite de main en la chair que Jésus fut circoncis en ce jour. Notre conformité avec lui ne consiste pas à être, comme lui, circoncis dans notre corps ; ce sacrement tipique et figuratif de l'ancienne alliance a été accompli et aboli par sa circoncision corporelle ; de sorte que dès-lors c'est par la circoncision du cœur que Jésus veut rendre conformes à lui ceux qui veulent vivre de sa vie. Cette circoncision spirituelle est, aussi-bien que la corporelle, *un retranchement, un dépouillement du corps des péchés*.

Premièrement, ce retranchement se fait par la justification et la rémission des péchés, dans laquelle ils sont remis et pardonnés à une âme qui croit en Jésus, comme saint Paul l'insinue, quand il dit : *Lorsque vous étiez morts dans vos péchés, et incirconcis dans votre chair, il vous a vivifiés avec lui, vous ayant gratuitement pardonné tous vos péchés*, 13.

Cette circoncision se fait *aussi* par la mortification de la chair et de ses convoitises, par la purification du cœur, par le renouvellement de toute la nature corrompue ; et tout cela est produit par l'aspersion du sang de Jésus-Christ, lorsque le Sauveur applique et communique au pécheur qui croit en lui la vertu de son précieux sang, par lequel il *purifié de tout péché*. 1. Jean I, 7. Sa *conscience est purifiée des œuvres mortes, pour servir le Dieu vivant*. Hebr. IX, 14. Alors son corps et son âme, sa volonté et ses affections, sont arrachés à l'esclavage du péché ; alors le germe du péché, qui est la concupiscence ou le penchant au mal, est coupé par la racine, afin qu'il ne produise plus ses mauvais fruits, et que le *péché ne règne plus dans notre corps mortel, pour lui obéir en satisfaisant les convoitises de la chair*. Rom. VI, 12. Cette circoncision spirituelle opérée ainsi dans l'homme, s'avance et se perfectionne tous les jours de plus en plus. Après que la grâce lui a inspiré de la haine pour le péché, et un désir ardent pour la sainteté, il travaille aussi, sous la conduite de la grâce efficacement opérante de son Sauveur, à retrancher, à mortifier de plus en plus la chair avec ses convoitises, et à se purifier *de toute souillure de chair et d'esprit pour avancer et achever sa sanctification en la crainte de Dieu*.

Avant cette circoncision spirituelle, une âme est enveloppée du péché et des affections de la chair. Toutes ses pensées, ses paroles et ses actions en sont souillées et empoisonnées. Tous ses désirs, ses recherches, vont aux choses de la terre, et à ce qui flatte la chair : les maximes qu'elle suit en découlent, et ne tendent qu'à nourrir la corruption, qu'à lui donner de nouvelles forces. Mais quand elle devient participante de la circoncision de Christ, elle commence à être dégoûtée de sa corruption, à ne plus prendre de plaisir dans le péché, mais à tourner son cœur et ses désirs vers son Dieu son souverain bien, vers Jésus l'auteur de son salut, le centre de son repos la source unique et éternelle de sa parfaite félicité. Elle s'applique à la recherche des choses éternelles et divines; à les aimer, à soupirer après leur possession, et à mettre son bonheur et sa joie dans la jouissance des biens que son Sauveur lui a acquis. Après cela, il ne faut plus douter qu'elle ne *fuie devant le péché comme devant un serpent;* et *qu'elle ne s'abstienne de tout ce qui a quelque apparence de mal*, 1, Thess. v, 22. Elle mortifie les membres du vieil homme qui sont les affections déréglées et l'avarice : elle rejette la colère, l'indignation, la malignité, la médisance, les paroles déshonnêtes, le mensonge et toutes les autres actions du vieil homme, Col. III, 5, 8. C'est ainsi qu'elle est circoncise avec Jésus son Sauveur, et qu'elle s'avance dans la sanctification et s'achemine vers la cité céleste, où rien de souillé n'entrera, et de laquelle les incirconcis seront exclus. En vérité, toute personne qui n'a point expérimenté cela, peut se dire hardiment à elle-même, qu'elle n'est pas encore circoncise spirituellement avec Jésus,

et par conséquent, qu'elle n'a pas encore actuellement part aux mérites et à la vertu de sa circoncision, ni à sa naissance, ni à sa vie. En effet, toute âme qui ne sent point dans son cœur une véritable haine pour le péché, qui ne veut point y renoncer et le mortifier, fait voir par cela même, qu'elle n'est point circoncise avec Jésus, et que par conséquent Jésus n'est point encore né, et ne vit point dans elle.

Nous avons dit secondement que la circoncision ne se fait pas sans *douleur*. Cela doit s'entendre aussi de la circoncision spirituelle ; car c'est aussi une circonsision réelle, un retranchement, et par conséquent quelque chose de violent et de douloureux. Le corps du péché est si naturel à l'homme, sa chair et ses convoitises lui sont si attachées, que quand on les retranche et les mortifie, il semble qu'on lui arrache une partie de lui même, ou qu'on lui donne tout-à-fait le coup de la mort. Quand il faut déraciner les coutumes invétérées, qui sont comme changées en une seconde nature. Quand il faut surmonter des penchans qui sont nés avec nous, mortifier des passions favorites, et abandonner tant de choses dans lesquelles notre chair trouvait sa joie et son plaisir ; sans doute que cela ne se fait pas sans douleur et sans résistance de la part du vieil homme ; c'est pourquoi l'Ecriture-Sainte appelle cette circoncision spirituelle, un *crucifiement*, une mortification, dans laquelle la chair, l'homme de péché, est comme attaché en croix et appliqué à la gêne. Il n'est plus en état de faire ce qu'il voudrait : il ne peut plus jouir de cette agréable liberté, ou plutôt de cette douce licence, par laquelle il s'abandonnait sans résistance et sans contradiction à ses penchans. Le joug de Jésus, qu'un enfant de Dieu

commence à charger sur soi dans cette circoncision spirituelle, est sans doute quelque chose de dur et de pesant à la chair; il ne faut pas moins que l'amour de Jésus répandu dans nos cœurs et la vertu de sa grâce, pour nous faire trouver son *joug aisé et son fardeau léger*. Vous l'éprouvez, vous qui êtes crucifiés avec Christ pour mourir au péché, au monde et à la chair; vous éprouvez combien d'assauts ces ennemis vous livrent et combien de cuissantes douleurs cela vous cause. En un mot, il faut avouer qu'il est douloureux à la nature de sentir le vieil homme crucifié et mortifié; mais il faut convenir aussi, que vivre en Dieu dans une étroite union avec Jésus et dans le sentiment de sa grâce et de son amour, c'est une douce vie et un heureux sort pour un enfant de Dieu.

Quelque dure, en effet que cette circoncision du cœur paraîsse à notre chair, c'est pourtant une chose non-seulement possible; mais encore nécessaire et même agréable à un enfant de Dieu; car c'est la circoncision de Christ. C'est une circoncision dont la première plaie de Jésus est l'adoucissement et le beaume; et à laquelle il travaille lui-même comme le Souverain Sacrificateur de la nouvelle alliance. C'est lui qui donne les forces, qui inspire la résolution, le désir et la volonté de se laisser circoncire: c'est lui qui rend supportables, et souvant douces toutes les douleurs qu'on souffre en la chair pour lui; c'est lui enfin qui rend possible et facile, ce qui serait impossible à la nature abandonnée à elle-même; car une âme dans laquelle Jésus commence à vivre, puise dans cette vie nouvelle des forces pour renoncer au péché et pour surmonter la chair et ses affections déréglées; parce qu'elle découvre des objets de gloire, d'amour et

de joie spirituelle et céleste, qui en captivant son cœur l'entraînent de ce côté-là, et lui font trouver facile et doux le renoncement à ces faux biens à ces vieux engagemens qu'elle avait contractés avec la chair, le monde, et le péché. Ah! quand c'est pour l'amour de Christ, qu'on est circoncis, quand c'est lui qui fait l'opération, quand la plaie que sa main fait au cœur, est adoucie par son sang; tout est possible et agréable. Une âme se prive volontiers de toutes les choses les plus précieuses, dans lesquelles elle aurait pû trouver quelque plaisir selon la chair, pour gagner Christ.

Voyez, chers auditeurs, voilà la circonscision spirituelle dont une âme est circonscise en Jésus, quand ce Sauveur a commencé à naître et à vivre dans elle. Certes, il est impossible que Jésus naisse et vive dans une âme, sans qu'elle soit rendue participante de cette circonscision. Il est impossible que la vie de Jésus soit dans un cœur, sans qu'il mortifie et retranche le corps de péché, si contraire à cette vie, sans qu'il détruise tout ce qui combat et qui tend à étouffer cette vie nouvelle. Examinez-vous donc, vous qui croyez avoir vécu en Christ, et qu'il habite en vous. Voyez si vous êtes participans de cette circonscision de Christ, faite de main, par l'esprit du Dieu vivant, dans le cœur. Demandez-vous à vous-mêmes si vous avez un sincère dégoût pour le corps de péché, c'est-à-dire, pour tous les péchés en général? A quel point vous êtes attachés au monde et à ses maximes? Comment vous regardez les passions et les convoitises de votre chair? Quels mouvemens vous sentez pour les plaisirs que votre chair désire? Tout cela vous est-il ennuyeux et dégoûtant? Regardez-vous votre chair, avec toutes ses passions et ses

concupiscences, comme vos ennemis capitaux, contre lesquels vous devez être continuellement en garde? Si vous ne sentez point encore de pareils mouvemens de dégoût et de répugnance pour vous-mêmes et pour le monde; c'est une marque qu'il n'y a point encore de vie nouvelle dans vous, que Jésus n'a point encore commencé à vivre dans votre cœur, et qu'ainsi vous êtes encore incirconscis et morts dans vos péchés.

2°. La seconde chose que nous avons à considérer dans la première partie de ce discours, est le temps auquel se fait cette circonscision. Il est dit de celle de Jésus, qu'elle se fit *quand les huit jours furent accomplis pour circonscire l'enfant*. Selon la teneur de la loi lévitique, la circonscision devait se faire huit jours après la naissance de l'enfant. D'un côté, Dieu avait en vue de faire voir qu'il ne fallait pas tarder long-temps à introduire dans son alliance ces petites créatures naissantes; mais qu'il fallait, dès les premiers jours de leur vie, les lui consacrer. D'un autre côté, par ce petit délai, Dieu voulait que l'enfant acquit quelques forces pour supporter plus facilement l'opération de la circonscision.

Ceci nous fournit deux édifiantes réflexions sur la circonscision spirituelle des enfans de Dieu.

Premièrement, nous apprenons de-là, que la circonscision suit de près la vie nouvelle qu'une âme reçoit en Jésus dans la conversion. Lorsque cette vie nouvelle est une fois produite dans elle, elle ne saurait trop se hâter de renoncer au péché et aux convoitises du monde, ni trop tôt se consacrer à Dieu, et s'abandonner à l'amour, à la miséricorde que cette lumière de vie fait découvrir en lui. Cet enfant, que la femme de l'apocalypse en-

fanta, Apoc. XII, et qui représente la vie nouvelle, ne fut pas plutôt venu au monde, qu'il fut élevé à Dieu et à son trône, et ainsi soustrait aux persécutions du dragon, à la corruption du monde et aux séductions du péché, pour recevoir une éducation digne d'une nouvelle créature et d'un élève de la sagesse éternelle. Une âme qui reçoit la vie de Jésus s'engage à son service : elle ne peut pas, par conséquent, demeurer au service du diable et du monde, car elle ne peut pas servir deux maîtres si différens et si opposés. Mais elle se déclare pour le vrai Dieu; elle s'écrie avec les enfans d'Israël, lorsque le feu céleste est descendu dans son cœur : *C'est l'Eternel qui est Dieu, c'est l'Eternel qui est Dieu.* S'étant livrée et consacrée à Jésus-Christ, elle ne cherche point, par les subtilités de son raisonnement, le damnable secret de concilier *Christ* avec *Bélial*; mais, dès le premier instant, elle fait vœu de ne vivre que pour celui qui est mort pour elle; et ainsi elle déteste le monstrueux alliage de la lumière avec les ténèbres, de la justice avec l'iniquité. Voyez donc, vous qui désirez d'avoir part à la vie de Jésus, à quels dangers vous vous exposez en différant votre sincère renoncement au monde et au péché. Vous marchandez avec la chair et le sang. Vous renvoyez toujours au lendemain la rupture que vous devez faire avec vos compagnies de débauches et de divertissemens charnels. Vous remettez à un avenir encore éloigné le renoncement à de certaines passions que vous aimez encore; mais souvenez-vous que la vie de Jésus ne saurait être en vous, sans que la circoncision et la mortification de votre chair ne la suive aussitôt; et que par ces délais vous empêchez que la vie de Jésus ne se manifeste en vous. Vous retenez sa vérité

en injustice, et vous vous roidissez contre les attraits de sa grâce, pour rester sous la puissance du péché et de la corruption.

Une *seconde* réflexion que la considération du *temps de la circoncision* nous fournit, c'est la véritable condescendance, que Dieu a pour ses enfans. Il les épargne, il les supporte, il leur donne les moyens et les forces nécessaires pour porter avec plus de facilité ce qu'il pourrait y avoir de dur dans la circoncision spirituelle, dans le dépouillement du péché. Comme les huit jours qui s'écoulaient entre la naissance et la circoncision étaient destinés à ce que l'enfant nouvellement né acquît plus de force pour supporter l'opération de la circoncision; de même Dieu dans la circoncision spirituelle de ses enfans, use de ménagement à leur égard; il les traite avec beaucoup de tendresse, comme une mère traite un enfant encore faible. Il est vrai qu'il ne les affranchit point de la nécessité d'être circoncis avec son Fils de renoncer à eux-mêmes, au monde et au péché: il ne veut en aucune manière épargner, bien moins favoriser la chair et son empire; cependant dans toutes les lois qu'il est obligé de leur imposer pour leur délivrance et leur préparation à la gloire, ce Dieu bon et charitable, ménage et soutient leur faiblesse. Il fait la chose, il est vrai; il en vient à l'opération, parce qu'il le faut; mais c'est avec beaucoup de douceur, avec une sagesse et une précaution divines. Il circoncit une âme; mais ce n'est qu'après lui avoir donné la force de soutenir cette circoncision: il l'oblige à se dépouiller du péché: mais ce n'est qu'à mesure qu'il verse dans elle une nouvelle vigueur pour surmonter toutes les difficultés qui s'y pourraient rencontrer.

Car il faut savoir que la circoncision spirituelle a différens degrés. Quant à la rémission des péchés et aux premiers mouvemens de haine pour le péché et d'amour pour Dieu et pour la sainteté ; cela est donné à une âme, d'abord après sa naissance spirituelle, dès son réveil à la nouvelle vie, aussitôt que, par la foi en Jésus, elle s'est jetée entre ses bras et lui a abandonné son cœur : mais quant à l'exécution de tous les bons désirs qu'elle a conçus dans sa nouvelle naissance, elle y avance à mesure que la grâce augmente en elle, et qu'elle emploie fidèlement les forces que cette grâce lui communique. Dans l'exécution de ces saints désirs, qui sont comme les progrès de la circoncision spirituelle, notre doux et charitable Sauveur use envers une âme de beaucoup de patience. Voyez comment il en agit envers ses Disciples ; avec quelle tendresse il les supporte, comment il corrige peu-à-peu leurs défauts ; les retire de leurs erreurs, et les fait avancer peu-à-peu dans sa connaissance et dans son amour. Quand on lui demanda pourquoi il traitait ses Disciples avec tant de ménagement ? Matth. IX, 14, 17. Pourquoi les Disciples de Jean jeûnaient si souvent, tandis qu'eux ne jeûnaient point ? Il répondit, qu'étant depuis peu avec lui comme une épouse nouvellement mariée, il ne convenait pas qu'ils fussent en deuil : il ajouta, qu'il n'est pas expédient de coudre une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, et qu'il ne faut pas mettre le vin nouveau, fort et violent, dans de vieux vaisseaux : faisant entendre que ses disciples, qui étaient encore faibles comme des vaisseaux fragiles, n'étaient pas en état de supporter bien des choses qu'il avait à leur dire et à leur commander ; et quant aux pratiques extérieures de mortification, il ne

les exigeait pas d'eux à la rigueur, comme un témoignage nécessaire et certain de leur fidélité envers lui, puisque les hypocrites mêmes pouvaient se distinguer par-là dans le temps qu'ils persévéraient dans l'incrédulité et dans un état de réprobation. Te le est la condescendance de Jésus envers les âmes sincères, mais encore faibles, qui se donnent à lui. C'est ainsi que Dieu en usa autrefois envers son peuple d'Iraël. Quand il les eut retirés d'Egypte, il ne les mena pas d'abord par le chemin où ils auraient rencontré les oppositions violentes des Philistins qui, sans doute, les auraient fait repentir d'être sortis de l'Egypte; mais il les conduisit doucement par le désert. Son esprit les mena pas à pas, comme une mère mène un enfant à la descente d'une montagne, ou, pour parler avec le prophête: *L'esprit de l'Eternel les mena doucement, comme on mène une bête qui descend dans une plaine: Tu as ainsi conduit ton peuple, afin de t'acquérir un nom glorieux.* Esaïe, LXIII, 14.

Il y a ici, chers auditeurs, quelque chose de bien consolant pour une pauvre âme qui voit avec douleur qu'elle ne fait pas dans la sainteté les progrès qu'elle devrait faire: qui sent encore une infinité de misères et d'infirmités, et qui se voit encore sujette à faire des faux pas qui lui font douter qu'elle ait part à la circoncision spirituelle des enfans de Dieu. Elle tombe souvent dans de tristes pensées de découragement, qui lui font craindre qu'elle n'ait encore rien de la vie nouvelle de Jésus. Elle voit d'ailleurs, dans la considération qu'elle fait du chemin du salut, quelque chose de si élevé au-dessus de ses forces, des ennemis si infatigables, des difficultés si révoltantes pour la chair, qu'elle

premiers jours, donner un témoignage de sa sujétion à craint de ne jamais venir à bout du dessein qu'elle a formé de parvenir à la cité céleste.

Pour dissiper ses doutes et calmer ses frayeurs, une âme ainsi alarmée n'a qu'à songer à la longue attente de notre bon Dieu envers ses pauvres créatures, à ce support charitable et tendre que Jésus a pour les âmes sincères. Il faut qu'elle sache que celui qui l'appelle à cette circoncision spirituelle, est non-seulement puissant pour lui donner la force de souffrir, de combattre et de vaincre, mais qu'il est aussi, bon et plein de compassions pour avoir pitié de ses infirmités, et pour se comporter envers elle selon que son état pourra le permettre. *Nous n'avons pas un Souverain sacrificateur incapable de compâtir à nos infirmités, puisqu'il a été tenté, de même que nous, en toutes choses, si on en excepte le péché. Ayant souffert lui-même, et ayant été tenté, il peut secourir ceux qui sont tentés.* Hebr. IV, 15. Ch. II, 18. Nous n'avons pas à faire à un maître dur, qui punisse d'abord à la rigueur les fautes de ses serviteurs, commises par ignorance, par oubli, par précipitation ou par faiblesse ; mais à un bon Père, à un Sauveur débonnaire : il s'agit seulement d'avoir de la sincérité, d'agir avec droiture à son égard : c'est ce que Dieu demande sur-tout ; du reste il se charge de conduire une âme, malgré ses faiblesses et ses infirmités, au but qu'elle désire. Oui, chers amis, si vous souhaitez sincèrement de suivre les attractions de la grâce de votre Dieu, vous éprouverez qu'il avancera dans vous l'œuvre de votre circoncision spirituelle, qu'il vous donnera des forces pour vous y soutenir. Vous éprouverez que ce qui vous paraissait, au commencement, impossible et insurmontable, vous deviendra facile, par les accrois-

semens de grâce qu'il versera dans vos cœurs, pour le dépouillement journalier du corps de péché.

Au reste, il n'y a rien ici qui doive flatter les âmes impénitentes dans leur sécurité; car leur état est bien différent de celui de ces âmes réveillées et désireuses de leur sanctification. Elles n'ont pas encore fait le premier pas dans la circoncision spirituelle : elles sont encore sous la captivité du vieil homme; ainsi elles ne peuvent pas espérer que les péchés dans lesquels elles vivent volontairement, soient des faiblesses et des infirmités que Dieu supportera. Il est vrai qu'il a de l'indulgence pour ses enfans, mais il faut remarquer que les enfans de Dieu sont plus contrits et plus affligés à la vue de ce qu'on appelle des faiblesses et des fautes légères, ils sont plus prompts à en gémir, à se condamner eux-mêmes, que les faux chrétiens ne le sont, après avoir commis les plus grands crimes : ainsi, loin de pouvoir se flatter de la condescendance de Dieu, ils doivent tout craindre de sa colère; et cela aussi long-temps qu'il se plaisent dans les délices du péché, sans vouloir y renoncer, ni en être affranchis par la circoncision spirituelle du cœur.

3°. Voyons maintenant, *pourquoi cette circoncision se fait?*

Jésus-Christ voulut être circoncis par deux raisons.

Premièrement, pour rendre à la loi de Dieu l'obéissance qu'il lui devait, en qualité de *pleige* et de caution pour les hommes; car en cette qualité il s'était rendu sujet à la loi, comme saint Paul le dit : *Quand l'accomplissement des temps est venu, Dieu a envoyé son Fils né d'une femme, et assujéti à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, et que nous reçussions l'adoption des enfans.* Gal. IV, 4, 5. Il voulait, dès les

la loi de Dieu, et du dessein qu'il avait de l'accomplir.

Secondement, c'était pour donner, dans l'effusion de son sang, un prélude et comme les prémices des souffrances et de la mort, dans laquelle il devait verser son sang pour le rachat des hommes ; de sorte que la circoncision de Jésus-Christ était déjà comme un préliminaire et un commencement de l'obéissance active et passive qu'il devait rendre à la loi, et du sacrifice qu'il devait offrir à la justice divine pour nous. — Un enfant de Dieu reçoit aussi la circoncision spirituelle par ces deux raisons.

Premièrement, pour donner un témoignage de sa soumission et de son obéissance envers Dieu, et pour faire voir qu'il est resolu de se remettre sous sa dépendance. Le péché est une rébellion contre Dieu, une révolte contre son maître, et son souverain. Pendant tout le temps que l'homme demeure sous l'esclavage du péché, il est l'ennemi de Dieu ; mais quand il reçoit la nouvelle vie en Jésus, il cesse d'être rebelle, en renonçant au péché, et en se laissant dépouiller de ce qui est contraire à l'amour et à l'obéissance qu'il doit à son Dieu. L'homme ne peut avoir aucune part, ni à l'amour de Dieu, ni à ses biens, sans rentrer en reconciliation et en communion avec lui ; et pour y être admis, il faut qu'il rentre dans une humble soumission à ses volontés et à ses lois. Il commence à lui marquer cette obéissance dans la circoncision spirituelle, dans laquelle il se laisse dépouiller du corps du péché, pour être revêtu de Christ et pour devenir une nouvelle créature en lui, faisant de la volonté de Dieu la règle de son cœur, de sa vie et de sa conduite. C'est pour cela que l'homme est amené à la foi en Jésus, et la nouvelle

vie lui est donnée, afin qu'il rende à Dieu la gloire qu'il lui avait ravie par son péché. Aussi est-ce à cette obéissance de foi que les apôtres, les prophètes, et tous les serviteurs de Dieu ont dû et doivent encore amener les hommes. Rom. XVI, 26. 1. Pier. I, 22. Cela nous montre quelle erreur grossière et dangereuse entretient celui qui prétend être enfant de Dieu sans l'aimer; être serviteur de Christ sans faire sa volonté : cela est absurde et impossible. Etre enfant de Dieu, et son serviteur, emporte nécessairement un amour sincère, une confiance entière, une obéissance fidèle ; et par conséquent une circoncision spirituelle. Prétendre être enfant de Dieu autrement, c'est se faire illusion, c'est se laisser tromper par le diable et par son propre cœur ; c'est renverser l'économie de Dieu et se moquer de lui.

Secondement, un enfant de Dieu se laisse circoncire avec son Sauveur, *pour lui être rendu conforme* et participer aux croix et aux souffrances qui accompagnent le christiansime. Cette circoncision spirituelle, ce renoncement à soi-même, cette mortification du corps de péché est à la vérité un joug pesant et une croix bien douloureuse pour le vieil homme ; cependant une âme qui a la vie nouvelle, consent à la prendre sur soi, pour témoigner par-là qu'elle veut suivre Jésus dans les souffrances ; et par ces premières douleurs de la circoncision spirituelle, elle se prépare à toutes celles dont Dieu jugera à propos de la charger à la suite de Jésus. Car la circoncision spirituelle étant une croix intérieure, elle est aussi la véritable préparation aux croix extérieures. C'est-là le principe de la patience et de la résignation avec laquelle un enfant de Dieu souffre les mépris, les opprobres, les injures et les persécutions auxquelles il pourrait être

exposé pour le témoignage de Jésus. Quiconque ne se sera point laissé disposer par cette croix intérieure, qui est la mortification du vieil homme et de ses affections, ne sera guère en état de souffrir avec patience et résignation, quand les croix extérieures viendront l'assaillir. D'où vient qu'on est si impatient dans les afflictions, qu'on est si-tôt porté au murmure, quand il s'agit d'avoir quelque part aux souffrances de Jésus? Cela ne provient que du défaut de cette circoncision spirituelle. Le cœur est encore rempli de son orgueil, d'attachement à soi-même et aux passions de la chair. Certes si les mérites et la vertu de la circoncision de Jésus avaient été appliqués sur nos cœurs : si nous avions appris, dans sa parole et à son exemple, à renoncer à nous-mêmes, à mortifier nos mauvaises affections, à ne vouloir rien être dans le monde, à nous reconnaître dignes de toutes les humiliations: si nous savions par expérience ce que nous confessons de bouche, que nous avons mérité toutes sortes de peines temporelles et même la damnation perpétuelle, nous n'aurions pas tant de répugnance à supporter les torts, les affronts et les injures qu'on nous fait. Nous serions mieux disposés à recevoir avec patience et humilité les différentes épreuves par lesquelles il nous faut passer.

Considérez, chers auditeurs, ce qui se passe dans un enfant de Dieu, dès qu'il est rendu participant de la vie de Jésus. Hélas! combien y en a-t-il qui s'imaginent être enfans de Dieu, dans le temps qu'ils n'éprouvent rien de tout cela! Le monde aveugle regarde la vie de Jésus comme une chose morte qui ne produit rien dans l'âme. Voit-on chez la plupart des hommes aucune marque de cette circoncision spirituelle? Se laissent-ils dépouiller du péché? Renoncent-ils à eux-mêmes, au

monde et à ses maximes corrompues? Voit-on qu'ils avancent dans le renouvellement intérieur, dans la mortification de leurs passions, et qu'ils achèvent leur sanctification en la crainte du Seigneur, en se laissant nettoyer de toute souillure de chair et d'esprit ? Hélas! rien n'est plus rare chez les prétendus chrétiens d'aujourd'hui. Mais quel est votre aveuglement, âmes trompées et misérables! Vous vivez dans ce monde d'une vie purement animale et corporelle, cette vie seule produit dans vous ses opérations : par elle vous avancez en stature et en forces de corps et d'esprit ; vos lumières naturelles se fortifient ; votre jugement et votre raison se perfectionnent ; vous acquérez de l'expérience dans les choses naturelles et humaines ; et tout cela, parce que vous vivez, parce que vous avez dans vous le principe de la vie naturelle, qui anime ces corps que vous portez. Vous voyez ce que cette vie naturelle fait dans vous : vous en sentez les productions et les opérations; mais que pensez-vous de la vie spitituelle, de la vie nouvelle de Jésus, ne produit-elle rien de semblable dans les âmes ? Ne se manifeste-t-elle pas par des opérations conformes au principe divin d'où elle découle ? Si vous en êtes animés, elle vous fera croître en grâce, en sagesse, en connaissance et en expérience spirituelle; elle vous fortifiera, vous donnera les forces nécessaires pour vaincre vos passions, pour renoncer au monde, pour mortifier votre chair ; enfin elle vous portera à la recherche sincère des choses éternelles ; mais sans cela vous demeurerez toujours morts, froids, et indifférens pour toutes les choses divines : vous vivrez dans un continuel abandon à vos penchans, sans résistance, et peut-être sans scrupule. Qu'en pensez-vous, avez-vous

la vie de Jésus dans vous? Si vous dites que vous vivez et que vous croyez en lui, on pourra peut-être vous répondre avec raison, que la vérité n'est point en vous. Où sont, je vous prie, les productions de cette vie céleste et divine? Montrez que vous vivez, faites le connaître par des actions et des opérations conformes au principe de cette vie nouvelle; donnez à Dieu et aux hommes quelques témoignages réels de la vie de Jésus, si elle est dans vous. Mais c'est peut-être inutilement qu'on vous y exhorte. Il semble que aimez mieux demeurer dans votre mort, et vous contenter d'avoir le nom de vivre. Vous tâchez de vous persuader que vous vivez, quoique vous soyez morts : vous attendez ainsi que Jésus, qui tient les sept esprits de Dieu en sa main, et qui connaît vos œuvres, vienne vous convaincre, comme ceux de l'église de Sardes, que vous n'avez qu'un vain fantôme de vie, et qu'il n'y a chez vous qu'un triste vide de toute réalité.

Mais vous, qui éprouvez la force de cette vie de Jésus, conservez-la soigneusement. Excitez-la de plus en plus dans vous par vos prières, par votre attachement sincère à la source d'où vous l'avez puisée. Suivez ses mouvemens, n'étouffez point ses productions et ses opérations. Il est vrai qu'elles tendent à vous dépouiller de plus en plus de vous-mêmes; mais elles servent aussi à vous purifier et sanctifier de plus en plus, pour vous préparer, par une circonscision journalière, à la parfaite vie de Jésus, qui doit être manifestée en vous. Par-là, vous aurez un témoignage convainquant que vous avez part à la vie nouvelle, que vous êtes des membres vivans de Jésus. Cela vous servira aussi de témoignage devant les hommes, car ils verront en cela que vous êtes conduits

par un autre esprit que les mondains, que vous vivez d'une autre vie ; et qu'ainsi vous aurez un autre sort qu'eux. Par-là vous assurez de plus en plus votre vocation et votre espérance d'être un jour rendus conformes à Jésus en gloire. Oui, après que vous lui aurez été rendus conformes ici bas, en renoncement, en souffrances et en croix : *Lorsque Jésus-Christ, qui est notre vie, apparaîtra, vous paraîtrez aussi avec lui, revêtus de gloire*. Col. III, 4.

II. Une seconde chose qui se passe dans une âme qui participe à la vie de Jésus, c'est qu'elle reçoit avec lui *un nouveau nom*.

Dans la circonscision, le Sauveur reçoit un doux et glorieux nom ; car notre texte dit, *qu'il reçoit le nom de Jésus*. Ce nom a été donné au fils de Dieu comme ayant été fait homme par son incarnation ; car, par sa divinité, il était, comme il le sera toujours, le vrai Dieu béni éternellement sur toutes choses. Il était l'Eternel, le Dieu fort, le Tout-Puissant, etc, et possédait tous les glorieux titres, tous les augustes noms qui conviennent à la divinité, mais il n'avait point le nom de Jésus, ni de Sauveur. C'est le dessein qu'il a formé de racheter les hommes, et l'exécution qu'il a donnée à ce dessein, par son incarnation, qui lui a procuré ce nom. Si le fils de Dieu n'avait jamais résolu de sauver les hommes. S'il n'avait pas promis, dans l'alliance qu'il a traitée avec son père, dans le conseil éternel de la divinité, de venir délivrer les hommes de leur funeste chute, il n'aurait jamais été appelé *Jésus*. Et s'il est appelé quelquefois *Sauveur*, ou *le Rédempteur d'Israël*, sous l'ancienne alliance, avant son incarnation ; ce n'est

qu'en vue de la rédemption future qu'il devait infailliblement opérer ; ainsi on peut dire que ce nom de Jésus est un nouveau nom que le fils de Dieu a reçu dans la circoncision, comme il dit lui-même : *A celui qui vaincra, j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et mon nouveau nom.* Apoc III, 12.

Ce nom n'est pas un mot vide de sens, car il ne l'a reçu que parce qu'il en remplit la signification, et qu'il en possède la réalité. *Il sera appelé Jésus*, dit l'ange, *parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés.* Les noms de Dieu ne sont pas comme ceux des hommes, qui souvent n'ont que les lettres qui les composent. Ceux que Dieu s'est attribués portent avec eux la chose même qu'ils expriment ; il ne se donne ces noms que parce qu'il est tel en effet, et plus réellement tel, que le nom ne le peut exprimer. Car tout ce qui est en Dieu, et ce qui vient de lui est plein de réalité et de vérité ; ainsi Jésus n'est appelé de ce nom, que parce qu'il devait être et qu'il était véritablement, le Sauveur du genre humain, et qu'il possédait toutes les qualités nécessaires pour l'œuvre incomparable qu'il entreprenait.

Ce Fils éternel de Dieu, en qualité de rédempteur et de sauveur, a une relation nécessaire et naturelle avec ceux qu'il rachète. Ainsi, si en qualité de rédempteur il a reçu un nom qu'il n'avait point encore auparavant, il faut que ceux qui sont faits participans de sa rédemption, reçoivent aussi un nouveau nom qu'ils n'avaient point encore avant qu'ils eussent part aux priviléges de cette rédemption. C'est ce qui se fait dans ceux qui naissent de nouveau avec Jésus, et qui sont circoncis avec lui. Dans cette nouvelle naissance, dans cette circoncision spirituelle, ils reçoivent un nouveau

nom. — Mais quel est-il ce nouveau nom? Comme celui que le Fils de Dieu reçut par son incarnation est le nom de *Jésus, de Sauveur ou de Rédempteur;* celui que ses enfans reçoivent dans leur naissance nouvelle, c'est celui de *rachetés et de sauvés.*

Avant que les pauvres âmes entrent dans une liaison de cœur et une union étroite avec Jésus par la foi : avant qu'elles soient véritablement participantes de la réalité que son nom emporte avec soi, leur nom est celui *d'esclaves du diable, de captifs du péché, d'enfans de colère et de damnation.* Voilà leur ancien nom, le nom qu'elles ont de leur nature, et avec lequel elles naissent; le nom que la parole de Dieu leur donne. Jésus-Christ disait à ces juifs rebelles qui ne voulaient point le reconnaître pour le Messie : *Vous avez le diable pour père.* Jean VIII, 44. Saint Paul nomme ceux qui vivent selon le train de ce monde, *des enfans de rebellion;* et un peu plus loin, *des enfans de colère.* Eph. II, 23. En effet, qui pourrait exprimer l'horreur renfermée dans le nom de *pécheur, de transgresseur, d'ennemi de Dieu?* Cependant, quand cet homme, qui est désigné sous des noms si odieux, et qui est plus misérable que les noms ne le peuvent exprimer, vient à entrer en relation et dans une heureuse union avec Jésus, par la foi, pour avoir part à sa rédemption; alors il reçoit un nouveau nom. Jésus devient son Sauveur, et il est son racheté; Jésus devient son roi, et lui son sujet; Jésus son maître, et lui son serviteur et son disciple. Dieu devient son père, et lui son enfant; ce sont-là les nouveaux noms, les glorieux titres qu'une âme reçoit avec son Sauveur, dans sa circoncision spirituelle, selon les promesses excellentes qui en sont faites : *A celui qui vaincra,* dit

Jésus, *je lui donnerai un caillou blanc, sur lequel sera écrit un nouveau nom, que personne ne connaît que celui qui le reçoit*, Apoc. II, 17. C'est ce que Dieu avait déjà promis, sous l'ancienne alliance, à ceux qui se convertiraient à lui. Au lieu, dit-il, qu'ils auront été appelés *Lohammi* (c'est-à-dire, *vous n'êtes point mon peuple*), il leur sera dit : *Vous êtes les enfans du Dieu vivant ;* et au lieu qu'on les appelait *Loruhama* (c'est-à-dire, *point de miséricorde*), ils deviendront ceux envers qui *j'userai de miséricorde*. Os. I, 10. Ch. II, 23. L'apôtre saint Pierre fait l'application de tout cela aux enfans de la nouvelle alliance, qui sont appelés des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu. I. Pier. II, 10. Ce glorieux nom d'*enfant de Dieu*, est donc le nouveau nom qu'une âme reçoit dans sa nouvelle naissance ; c'est le *caillou blanc* qui lui est donné, qui n'est autre chose que la justice pure et parfaite de Jésus-Christ, qui étant conférée à une âme dans sa régénération, lui donne droit d'être faite enfant de Dieu, selon que le dit saint Jean : *A tous ceux qui l'ont reçu* (Jésus et sa justice), *il leur a donné le droit d'être faits enfans de Dieu, savoir à tous ceux qui croient en son nom*. Jean I, 12.

Il y a encore *deux considérations* à faire au sujet de ce nouveau nom :

La *première*, c'est que le droit et le pouvoir d'imposer de nouveaux noms n'appartenaient qu'à des supérieurs et aux pères de famille. Quand les anciens recevaient quelque étranger dans leur famille, et au nombre de leurs domestiques, ordinairement ils changeaient son nom. Pharaon changea le nom de Joseph. Le maître d'hôtel de Nébucadnézar changea les noms de Daniel et de ses compagnons. Les rois de Babylone et d'Egypte ont

souvent changé les noms des rois de Juda, quand ils les assujétissaient à leur domination. Quand Dieu traita alliance avec Abraham, il changea son nom d'Abram en Abraham. Jésus-Christ donna aussi des nouveaux noms à Simon, aux fils de Zébedée, et à plusieurs autres de ses disciples, lorsqu'il les reçut dans son école et sous sa discipline. Ce changement de nom marquait un droit de supériorité, et signifiait quelque chose de particulier et d'extraordinaire. Quand Dieu veut recevoir une âme pour en faire un membre de sa famille céleste, il convient qu'en changeant son cœur il lui fasse changer de nom, qu'il lui ôte le nom odieux qu'elle portait sous sous l'empire du diable. Il est juste qu'il efface ce nom, et qu'il n'en soit plus fait mention à jamais, selon cette promesse : *J'ôterai hors de sa bouche les noms des Bahalins, et on n'en fera plus mention par leurs noms.* Os. II, 17. Et cela, afin que s'il est possible, ce nom, avec tout ce qu'il avait de réalité et d'effet, soit entièrement aboli.

Mais, en abolissant et en effaçant cet ancien nom, il faut que Dieu qui devient son roi et son maître, lui en donne un nouveau qui marque la dépendance de Dieu, qu'elle est un sujet de son royaume, un membre de sa famille ; afin que par ce nouveau nom, elle soit sans cesse avertie des nouveaux engagemens qu'elle a contractés, de l'état d'enfant de Dieu dans lequel elle est entrée, et qu'ainsi elle vive d'une manière conforme à la vocation glorieuse à laquelle elle est appelée. C'est ce que saint Paul remettait en mémoire aux Ephésiens convertis, quand il leur dit : *Souvenez-vous que vous étiez autrefois Gentils par rapport à la chair et appelés incirconcis : vous étiez dans ce temps là hors de Christ, vous*

étiez étrangers à l'égard des alliances de la promesse ; n'ayant point d'espérance, et étant sans Dieu au monde. Voilà l'ancien nom que les Ephésiens avaient, avant leur conversion, et le misérable état dans lequel ils étaient ; voici maintenant le nouveau nom qui leur fut donné : *Mais maintenant que vous êtes en Jésus-Christ : Vous qui étiez autrefois éloignés vous êtes rapprochés, par le sang de Christ : Vous n'êtes plus étrangers ni des gens venus de déhors, mais vous êtes les concitoyens des saints et les serviteurs de Dieu ;* pourquoi cela, et à quoi cela les engage-t-il? Il nous l'apprend, quand il ajoute : *Afin qu'étant édifiés sur le fondement des prophêtes et des Apôtres, dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire vous soyez un temple consacrée à Dieu,* Eph. II., 11. 22. Ainsi, en devenant *un saint temple du Seigneur*, une âme reçoit un nouveau nom sous lequel elle est inscrite dans le livre de vie ; et cela l'engage puissamment à avoir sa conversation dans les cieux ; à se conduire comme un membre de la famille sainte du Pere céleste, dont Jésus est le chef et le frère aîné, auquel tous ceux de cette famille doivent être rendus conformes, dans cette vie par la sainteté et les souffrances, et dans l'autre, par la gloire et la félicité éternelle.

Une *seconde considération* qu'il y a à faire au sujet de ce nouveau nom, c'est que ce n'est pas un nom sans réalité. Une âme qui a part avec Jésus à la nouvelle naissance, n'est pas seulement appelée *une racheté de l'Eternel, une affranchie, un enfant de Dieu,* mais elle l'est aussi en effet ; car ce n'est pas elle qui se donne ces noms, en s'imaginant ou en se flattant elle-même d'être ce que ces noms signifient ; mais c'est Dieu qui la lui donne ; c'est au jugement de Dieu qu'elle est telle,

c'est lui qui scelle ces nouveaux noms dans son cœur par son esprit, en lui en faisant goûter la réalité, en la revêtant des qualités nécessaires pour les porter légitimement. Ainsi les noms que Dieu donne aux âmes qui se convertissent à lui ne sont jamais sans réalité. Cela n'a pas besoin de preuve. Dieu est un Dieu trop fidèle et trop véritable pour donner des noms qui n'auraient qu'un vain éclat sans effet et sans force. Si le Sauveur *donne le droit d'être fait et nommé enfant de Dieu*; c'est une marque qu'on l'a reçu comme sa vie sa lumière, qu'on croit en son nom comme en son Rédempteur; c'est une marque certaine qu'on *n'est pas né de la chair et du sang, ou de la volonté de l'homme, mais qu'on est véritablement né de Dieu*, Jean I, 12, 13.

Apprenez de-là, chers auditeurs, à estimer la dignité incomparable d'une âme qui a part à la vie nouvelle de Jésus, et à ambitionner l'honneur auquel elle est admise, de recevoir du Père céleste un nouveau nom, gravé dans le cœur par le Saint-Esprit. Les adorateurs de la bête portent son caractère et son nom, Apoc. XIII, 17, XVI, 2. Les rachetés de l'Eternel, qui adorent le vrai Dieu en esprit et en vérité, ont aussi une marque à laquelle on reconnaît leur engagement au service de Jésus. La félicité et la gloire qui y sont attachées ne sont point connues du monde; c'est un nom que personne ne connaît que celui qui le reçoit. Voulez-vous en concevoir la dignité et la grandeur, il faut que vous soyez circoncis, afin que dans cette circoncision spirituelle, dans ce nouveau baptême, vous receviez un nouveau nom avec un cœur nouveau, et qu'ainsi vous soyez scellé du sceau du Dieu vivant, qui est son Esprit. Mon Dieu grave aussi dans mon cœur, avec la touche de ton Saint-Esprit, ce

nom glorieux dont tu favorises tes enfans; mais pour que j'en puisse être paré, donne-moi, avec ce nouveau titre, un cœur nouveau, un cœur selon ton cœur, propre à recevoir l'impression de ce nom; afin que, loin de le deshonorer, j'en exprime la réalité dans toute ma vie pour ta gloire!

Vous me direz peut-être que vous portez déjà ce nom; mais là-dessus, je vous prierai de faire un retour sincère sur vous-mêmes, pour examiner si c'est par usurpation et par abus que vous vous arrogez ce titre, ou s'il vous a été réellement donné d'en-haut; car comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas l'homme qui peut se donner ce nom; c'est Dieu qui le lui donne. Il ne vous servira de rien de vous imaginer que vous êtes enfans de Dieu et les rachetés de Jésus; il faut que ce soit Dieu qui atteste cela dans votre cœur, par son esprit: il faut que lui-même vous marque de son sceau; sans cela, vous tâcherez en vain de vous persuader que vous l'avez. Les hommes auront beau vous tenir pour tels: inutilement vos pasteurs vous nommeront-ils fidèles et bien-aimés enfans de Dieu; vous ne le serez pas pour tout cela. Toutes les créatures ensemble ne sauraient vous donner une chose qui ne dépend que de Dieu et de sa pure libéralité. Mais si Dieu vous la donne, vous pourrez en être assurés: et alors cela aura une influence sur toute votre vie, de manière qu'en *invoquant le nom du Seigneur Jésus, vous vous éloignerez de toute iniquité*. 2. Timoth. II, 19. Votre sainte conversation, votre renoncement au monde et au péché, votre amour pour Jésus, votre attachement à Dieu et aux choses éternelles vous fera connaître pour membres de la *génération élue, de la sacrificature royale, de la nation*

sainte, et du peuple acquis, qui est appelé des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu; afin d'annoncer les vertus de celui qui vous a rachetés. 1. Pier. II, 9.

Avez-vous, chers auditeurs, quelque chose de pareil? Remarque-t-on cela dans vous? C'est ce qu'il convient d'examiner. Il faut voir si vous produisez des témoignages convaincans que vous portez à bonnes enseignes le nouveau nom que Dieu donne à ses enfans. Si cela est ainsi dans vous, vous êtes heureux, vous avez sujet de vous rejouir d'une joie indicible dans la considération du privilége dont Dieu vous honore; mais si vous ne l'avez point, vous êtes misérables; vous êtes hors de Christ et sans Dieu: vous êtes encore dans votre vieil état de péché, sous la colère de Dieu. Ah! se tromper dans une chose de cette importance, c'est de toutes les erreurs la plus déplorable: c'est un malheur sur lequel on devrait verser des larmes de sang. Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vos propres âmes, tâchez d'être assurés de votre fait. La chose n'est pas difficile. Dieu nous donne tous les moyens nécessaires pour nous connaître et pour nous voir tels que nous sommes. Les caractères de ses enfans, qu'il nous met devant les yeux, sont assez capables de nous découvrir à nous-mêmes notre état, si nous voulons nous en faire une sincère application, et si nous voulons examiner si nous les possédons. Il me semble qu'il n'y a rien de si doux, de si grand, et de si glorieux, que ce nouveau nom des enfans de Dieu. Que s'il n'est pas toujours connu du monde, qui ne le reçoit point; au moins doit-il être connu et senti de celui qui le reçoit, et à qui Jésus l'applique, par son Saint-Esprit; ainsi une âme qui ne le voit point dans soi, a sujet de s'affliger, de s'humilier devant Dieu, et

de lui demander de tout son cœur la grâce de le connaître et de le posséder.

Il ne me reste maintenant rien à faire, mes très-chers auditeurs, sinon de vous souhaiter, au commencement de cette année, ces heureux priviléges des enfans de Dieu, ces glorieuses productions de la vie de Jésus, que nous venons de vous mettre devant les yeux. Plût à Dieu que mes souhaits fussent suivis de l'effet et de la réalité! Pour le bien que je vous veux, je demande à mon Dieu qu'il vous rende participans de la circoncision spirituelle de son Fils, et qu'il vous donne le nouveau nom dont il honore les siens. Le grand Dieu, en la main duquel sont vos cœurs, veuille les incliner à se laisser circonscrire! Quel bonheur! si les cours de nos princes et de nos rois, si les siéges de nos magistrats, si les chaires de nos pasteurs, si nos temples et nos autels, si nos sociétés et nos familles ne renfermaient que des personnes qui portassent à juste titre le nom d'enfans de Dieu! Si nos cœurs étaient circoncis et consacrés à l'Eternel; s'ils étaient dépouillés du corps du péché, et affranchis de la corruption qui les souillent! combien verrions-nous de grâces et de bénédictions couler sur nous? Combien d'heureux effets de la vie et de la force de Jésus? C'est ce que je souhaite de tout mon cœur à tous. Alors nous recouvrerions cet heureux nom du peuple de Dieu, dont nous nous rendons indignes par tant d'ingratitudes : nous porterions légitimement ces glorieux titres de *rachetés de l'Eternel et d'enfans de Dieu*, accompagnés de tous les priviléges qui y sont attachés. Dieu veuille regarder en ses compassions éternelles son église désolée, qu'on peut avec raison appeler *la délaissée et la désolation même*. Esaïe LXII, 4. Dieu

veuille sur-tout avoir un œil de pitié ouvert sur ce cher troupeau, et sur tous les membres qui le composent; qu'il daigne toucher leurs cœurs par son Saint-Esprit, rompre leurs liens d'iniquité, et les attirer à la communion de son Fils Jésus, par la vertu victorieuse de sa grâce, pour en faire de véritables *rachetés de l'Eternel*. Qu'il écrive dans leurs cœurs le nom sacré de *Jésus*, et leur en fasse goûter la réalité, afin qu'ils soient véritablement le peuple de l'Eternel, l'héritage auquel il prenne son bon plaisir, qui soit scélé de son sceau, revétu de son image, couvert de sa justice, animé de son esprit, pénétré de son amour, et enrichi de ses bienfaits : un peuple sur lequel il ait les yeux ouverts pendant toute l'année, pour verser sur lui ses bénédictions spirituelles et temporelles, et pour détourner de dessus lui les malheurs et les fléaux qu'il a déjà éprouvés ci-devant, et dont il pourrait encore être menacé dans l'avenir.

Ah! grand Dieu! souverain arbitre de l'univers! toi qui es toujours le même, qui es l'Eternel, et dont les années ne seront jamais achevées; regardes-nous tes pauvres créatures, qui ne sommes que des pauvres voyageurs sur cette terre; regardes comment nos jours et nos années s'écoulent, et comment la course rapide de notre vie nous entraîne vers l'éternité. Nous allons bientôt être ravis de dessus cette terre, pour nous en aller à cette éternité, d'où il n'y aura plus de retour. O Dieu! fais-nous penser pourquoi nous sommes ici-bas, et à la tâche que nous avons à remplir pendant le court séjour que nous faisons dans ce monde, afin que nous aspirions sur-tout à être participans de la vie nouvelle de Jésus, qui doit nous conduire à la vie éternelle;

que nous nous puissions circoncire tous les jours par la vertu sanctifiante de ton esprit. Ah! ne permets pas, grand Dieu, que nous passions notre vie, ce temps de grâce que tu nous donnes, dans la sécurité et dans l'oubli des choses à venir, en ne nous attachant qu'à celles d'ici-bas : mais fais que nous nous amassions un trésor au ciel, que nos cœurs soient où est notre trésor, en attendant l'heureux jour où nous en aurons la pleine jouissance. Enfin Seigneur, qui es notre Créateur et notre puissant Rédempteur, qui nous as jusqu'ici comblés de tant de bienfaits, ajoute à toutes ces grâces celle de faire de nous tes véritables enfans, de nous donner ton nouveau nom, de le graver dans nos cœurs et de l'écrire sur nos fronts, afin que nous soyons reconnus pour être du nombre de tes serviteurs, et que nous ayons, dans ton céleste palais, une habitation assignée et assurée pour toute l'éternité. *Amen!*

XIme. SERMON.

LA CONSERVATION DE LA VIE DE JÉSUS.

Or après qu'ils furent partis, voici un ange du Seigneur qui apparut en songe à Joseph, et lui dit ; lève-toi et prend le petit enfant et sa mère, et t'enfuit en Egypte ; et te tiens là, jusqu'à-ce que je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire mourir etc. St. Matth. Chap. II, 13, 15.

Mes chers et biens-aimés Auditeurs,

C'est une prudence assez naturelle aux enfans de ce siècle de cacher avec soin ce qu'on a de plus cher et de plus précieux. Dans une déroute générale, dans les malheurs publics de guerre, d'incendie, ou d'inondation, chacun tâche premièrement de sauver sa vie ; ensuite les pères et les mères cherchent à mettre en sûreté leurs enfans ; après cela, s'ils peuvent, ils emportent ce qu'ils ont chez eux de plus nécessaire et de meilleur, pour subvenir à leur indigence. Les enfans de lu-

mière, les enfans de Dieu, usent d'une prudence à peu près semblable à celle-là. Ils ont un trésor qui leur est infiniment cher; ce précieux trésor, c'est Jésus. Dieu les a favorisés du don de son Fils. Il leur fait la grâce de le posséder et de le loger dans leurs cœurs; et par-là d'être enrichis de toutes les richesses de sa grâce et de son amour. Tous les autres biens sont vils et méprisables à leurs yeux au prix de ce trésor précieux; c'est pourquoi leur prudence est sur-tout occupée à cacher et à conserver ce bien incomparable: c'est-là cette prudence du serpent, que Jésus-Christ leur recommande, quand il leur dit: *Soyez simples comme des colombes, et prudens comme des serpens*, Matth. x. 16. On dit du serpent, que lorsqu'il est poursuivi, il cherche sur-tout à cacher sa tête et la mettre en sûreté. Une âme qui possède Jésus use de la même précaution: elle cache la principale partie de sa vie, sans laquelle tout le reste n'est rien: elle cache la vie divine qu'elle a reçu du père céleste en Jésus, par la vertu du Saint-Esprit; et le reste, son corps, ses biens, son honneur, sa vie et tout ce qu'elle a de plus cher dans le monde, elle l'abandonne aux insultes et aux persécutions de ses ennemis, comme il plaira à Dieu d'en ordonner.

C'est de cette prudence des enfans de Dieu, que notre texte nous donne matière de parler aujourd'hui. Nous y apprenons, à l'exemple de Joseph, comment, quand Dieu nous a rendus participans de son Fils, et qu'il l'a fait naître en nous, par la vertu de son esprit, comment, dis-je, nous devons cacher ce trésor, et avoir soin de nous le conserver sous la conduite de la Providence de Dieu, qui veille lui-même à la conservation de

son Fils dans nous C'est-là le sujet des méditations que nous allons maintenant faire en la présence et en la crainte du Seigneur. Nous examinerons donc, — la prudence et le soin que les enfans de Dieu ont de conserver Jésus comme leur trésor ; et nous verrons,

I. Pourquoi ils le cachent.

II. Comment ils conservent sa vie.

I. Nous voyons déjà dans notre texte un accomplissement de la prédiction que Siméon fit touchant le Messie. En le tenant entre ses bras, il dit qu'il serait un signe auquel on contredirait, un personnage qu'on tâcherait de détruire et de perdre : en effet le voici déjà obligé de s'enfuir en Egypte pour éviter les persécutions et la cruauté d'Hérode. L'heure n'était pas encore venue où il devait verser son sang et donner sa vie pour la rançon du genre humain. Il n'était pas encore temps qu'il allat se présenter aux persécuteurs et aux bourreaux qui devaient l'immoler à leur haine, et faire de lui un sacrifice à Dieu pour la reconciliation du monde. Il fallait que Jésus crût en stature et en âge, qu'il fut manifesté en sa vie et par ses miracles, avant que de souffrir et d'aller à la mort ; c'est pourquoi, dans cette occasion, il prend le parti de fuir. Il se cache, il évite la fureur de de ceux qui cherchaient sa vie ; et ce qui le fait fuir, ce sont les persécutions d'Hérode ; les machinations secrètes et les cruautés innouïes par lesquelles ce tyran cherchait à le mettre à mort dès les premiers jours de sa vie. C'est-là aussi le motif de l'avertissement que l'ange donne à Joseph de se retirer en Egypte avec le petit enfant ; car, dit-il, *Hérode cherchera le petit enfant pour le faire mourir.*

C'est par la même raison que les enfans de Dieu ont soin de tenir cachée la nouvelle vie de Jésus, pour qu'elle ne soit pas exposée aux contradictions et aux persécutions de l'impie Hérode ; je veux dire, du diable et du monde : car Jésus n'est pas plutôt né dans une âme, que Satan tâche de l'en chasser et de le faire mourir. Pour cela il se sert ordinairement de deux moyens qui sont, la *ruse* et la *violence*.

Premièrement il emploie la *ruse*. Quand les sages furent venus à Jérusalem pour s'informer du lieu où était né le nouveau roi des juifs, Hérode dissimulant le trouble où il était, feignit de vouloir, aussi bien que ces sages, aller adorer ce nouveau roi ; mais sa véritable intention était de le faire mourir. C'est-là aussi un des moyens que Satan emploie pour détruire Jésus dans une âme, aussitôt qu'il y est né. Il sait bien que l'établissement du règne de Jésus est la destruction de son empire, et que ce Sauveur vient pour détruire ses œuvres ; c'est pourquoi il ne se manifeste pas sitôt dans un cœur, que cet infernal Hérode et tout son royaume ténébreux en est troublé, et qu'il emploie tout pour écarter ce nouveau roi des cœurs. Il use d'abord de ruse et de fraude : il fait semblant de vouloir aussi adorer Jésus avec les sages, et voici comment cet esprit malin s'y prend. Quand il voit qu'une âme est touchée, qu'elle commence à sentir sa misère, et qu'à la faveur de la lumière du Saint-Esprit, elle se tourne vers Jésus, qu'elle commence à le chercher, à le désirer, pour trouver en lui sa délivrance et son salut ; alors il est effrayé de ce changement ; il craint que son règne ne tombe, prévoyant que si Jésus devient le maître de l'âme, il sera obligé d'en déloger. Pour prevenir cela, il

permet que l'homme s'amende un peu, qu'il reforme sa conduite extérieure, qu'il quitte ces péchés grossiers qui alarment sa conscience : il consent qu'il se corrige de son ivrognerie, de ses tromperies, de ses juremens, et des autres péchés éclatans, qui sont trop visiblement incompatibles avec l'état d'un enfant de Dieu : il consent qu'on prenne un genre de vie honnête, modéré, sage, et moralement bon devant le monde ; enfin il souffre qu'un homme emprunte le masque de la vertu et même de la piété, pourvu que le cœur demeure secrètement assujéti à Satan et au péché.

Mais comment le diable et le monde impie peuvent-ils faire semblant d'adorer Jésus et permettre qu'on lui rende un hommage extérieur? C'est afin de pouvoir d'autant mieux détruire sa vie et son règne intérieur dans les cœurs. L'ennemi permet la réformation des abus grossiers, pour tranquilliser une âme, pour la jeter dans un faux repos. « Il est bon, lui dit-il, de se refor-
» mer; mais il faut éviter l'excès. Il ne faut pas être
» ennemi de soi-même et de son repos. Il ne faut pas se
» rendre la vie si amère, se tourmenter par des inquié-
» tudes inutiles; enfin il faut se garder de donner dans
» une piété outrée, et dans la singularité. Plusieurs de
» ces gens, qui ont voulu se distinguer des autres par
» leur piété, sont tombés dans l'erreur et dans l'illu-
sion. » Telles sont les ruses par lesquelles le démon tâche de détourner une âme de la recherche sincère de son Jésus. Il tâche d'étouffer les désirs qu'elle sent de voir l'accomplissement des promesses de Dieu en elle, et s'oppose par-là à la vie de Jésus ; de sorte que si une âme se laisse gagner par ces tromperies, elle demeure dans la superficie du christianisme, éloignée de la réalité et

du royaume caché de Jésus. Les douleurs salutaires qui brisaient son cœur, à la vue de sa misère, se dissipent; et ainsi elle tombe dans un état de sécurité et d'hypocrisie plus dangereux que n'était son état de libertinage et de dissolution.

En vérité, je crains que la plupart de ceux qu'on tient pour de vrais chrétiens ne soient dans ce triste état : plus on apprend à les connaître, plus on remarque qu'ils se sont contentés de quelque changement extérieur. Ils n'ont point continué leurs poursuites jusqu'à ce qu'ils aient vu éclore la vie nouvelle de Jésus, jusqu'à ce que la nouvelle créature ait pris force et accroissement en eux. C'est pourquoi malgré leur belle apparence extérieure, malgré la bonne opinion qu'eux et d'autres ont de leur état, ils demeurent sans expérience des opérations heureuses que Jésus produit dans les cœurs des hommes. Chers amis, donnez vous garde de cette tromperie : elle est très-dangereuse; et plus ordinaire qu'on ne le pense.

Les *ruses* de l'ennemi vont encore plus loin. Comme ce n'est pas assez, pour pouvoir se flatter d'avoir de la piété, que d'abandonner le mal, mais qu'il faut aussi aimer le bien; Satan consent encore qu'un homme remplisse les devoirs extérieurs de la religion; qu'il aille soigneusement à l'église; qu'il participe aux sacremens; qu'il ait ses prières réglées, et même des extraordinaires. Il peut souffrir qu'il fasse des exercices fréquens de dévotion; qu'il prie, qu'il chante, qu'il lise, et qu'il s'entretienne de choses saintes. Pourquoi permet il tout cela? Parce que tout cela peut subsister sans la véritable conversion du cœur, et sans que son règne soit détruit : parce que, sous cette appareil imposant de

dévotion ; il trouvera le moyen de se conserver l'empire du cœur et de ses mouvemens, pour s'en servir selon sa volonté, quand et comme il lui plaira! C'est pour cela aussi qu'il tâche de distraire une âme pieuse, mais encore faible, du constant attachement qu'elle devrait avoir pour son Dieu, en marchant continuellement en sa présence. Quand elle aura fait des exercices extérieurs de dévotion, il la jettera dans un faux repos et dans une secrète estime d'elle-même, à la vue de ses bonnes œuvres. « Il suffit, lui dira-t-il, d'avoir prié et » d'avoir servi ton Dieu ; maintenant tu peux te donner » quelque relâche. Il ne faut pas avoir toujours l'esprit » attaché aux choses divines ; il faut aussi converser » avec le monde, donner quelque temps aux choses de la » vie, et se dédommager par des plaisirs honnêtes de la » tristesse, du recueillement et des exercices de la » piété. » Par ces imposantes tromperies, qui sont d'autant plus dangereuses qu'elles paraissent être fondées dans la raison, il jette l'âme dans le relâchement, dans le défaut de vigilance, dans la vanité des pensées mondaines, dans des discours inutiles et profanes, et la détourne de l'adoration en esprit, qu'elle devrait sans cesse rendre à son Dieu, dans le temple de son cœur. C'est ainsi qu'il l'entretient dans un christianisme superficiel, dans une piété de mots, de mines, de cérémonies, et dans un état où elle est incapable de goûter la vie de Jésus.

Telle est la ruse avec laquelle Satan fait semblant d'adorer Jésus ; mais par-là il ne cherche en effet qu'à détruire *la vie du petit Enfant*, à étouffer ses premiers mouvemens dans une âme, et à lui en ravir la réalité, pour ne lui laisser qu'un fantôme de christianisme,

qui ne la soutient point au temps de l'épreuve. C'est ce que vous éprouverez, âmes hypocrites, qui vous laissez tromper par ces ruses de Satan. Vous éprouverez que la véritable vie de Jésus, le suc, la force et l'efficace puissante de sa rédemption, vous demeureront toujours inconnues. Prenez garde à ceci, chers amis, qui sentez quelques mouvemens de la grâce qui vous sollicitent d'aller à Jésus par une sincère repentance et une vive foi. Prenez garde que Satan, par ces ruses, n'étouffe bientôt ces premiers germes de vie spirituelle, et ne vous arrête à une réforme simplement extérieure et apparente. Laissez-vous conduire à Jésus, par l'esprit qui vous a saisi, afin que vous voyez l'œuvre de sa grâce bien affermie dans vous ; afin que vous soyez véritablement participantes de la vie et de la victoire de Jésus; et qu'enfin vous soyez délivrées du royaume des ténèbres, et transportées au royaume de la lumière de Jésus, pour en connaître les mystères, et pour avoir part aux glorieux priviléges qui sont comme les sceaux qui assurent une âme, que Jésus vit en elle, et elle en lui.

Secondement, lorsque Satan voit que ses *ruses* ne lui résusissent pas, mais que le Saint-Esprit les découvre, les fait remarquer à une âme, et l'avertit *de ne point retourner vers Hérode*, pour n'être pas entraînée de nouveau, par ses tromperies, sous l'empire des ténèbres. Lorsqu'il voit qu'une âme ne veut plus se contenter de la superficie, ou de quelque piété extérieure ; mais qu'elle cherche la réalité, et désire sincèrement d'entrer dans le royaume de Jésus ; alors il se démasque, il se déclare *ouvertement le persécuteur* de Jésus, l'ennemi de ceux qui le cherchent, et le destructeur de sa vie. Quand Hérode vit que sa ruse lui avait manqué, que

les sages n'étaient point retournés à lui pour l'informer touchant ce qui concernait *le petit Enfant*, et qu'il ne pouvait point le perdre par finesse, il envoya des gens de guerre, ou plutôt des bourreaux, pour mettre à mort tous les petits enfans du territoire de Bethléem; et cela dans le dessein d'envelopper le petit enfant Jésus dans ce massacre. Ce fut alors que sa véritable intention se manifesta, et qu'il fit éclater ce qu'il avait recélé jusqu'alors dans son âme.

Telle est aussi la méthode que l'Hérode infernal observe dans les moyens qu'il emploie pour détruire Jésus et son règne. Le premier, c'est la ruse, la finesse, la flatterie, la tromperie; mais quand tout cela n'a pas le succès qu'il désirait, il se démasque, quitte la peau de brebis qu'il avait empruntée, et il se revêt de la figure de lion: il emploie la *cruauté* et la *violence*: il jette feu et flammes: il envoie ses gendarmes, et veut faire périr Jésus, à quelque prix que ce soit. Quelquefois les violences que Satan emploie pour cela ne sont *qu'extérieures*, lorsqu'il excite des persécutions, la haine et la fureur des méchans contre Jésus et contre ses enfans: lorsqu'il leur suscite des ennemis au-dehors qui les calomnient, qui les injurient, qui leur ravissent leur honneur, leurs biens, et souvent la vie. Par ces violences, il tâche de leur ravir leur trésor, de leur faire abandonner Jésus, et de les engager de nouveau dans le monde et dans le péché. Cependant ces cruautés extérieures ne sont pas les plus dures ni les plus dangereuses. Satan exerce aussi des violences *intérieures*, quand il excite dans le cœur toutes sortes de mauvaises pensées et tâche de réveiller les passions: quand il lance contre une âme ses dards enflammés, de blasphêmes,

de doute et de désespoir : quand il se prévaut des accusations de la loi et des reproches de la conscience, pour la faire trembler sous les frayeurs de la mort et de l'enfer. Il exagère ses péchés ; il les lui représente plus haut que les montagnes, plus nombreux que le sable de la mer, et plus horribles que les enfers. Il lui fait croire que ses crimes sont plus grands que la miséricorde de Dieu, et qu'ils ne peuvent pas lui être pardonnés. Il lui représente Dieu comme un Dieu terrible, et le Sauveur comme un juge toujours irrité, qu'elle n'ose regarder, et duquel elle n'ose approcher.

Par-là il cherche à jeter l'âme dans la défiance, dans l'éloignement de Dieu, dans le découragement et dans le murmure : il tâche qu'elle ne sente plus que dégoût, que répugnance pour les choses divines, et pour tout exercice de dévotion. Enfin une pauvre âme, ainsi affaiblie par cet infernal Hérode, est portée, ou à s'endormir dans la sécurité, ou à se croire privée de toute espérance de retour. Qui pourrait faire le détail de toutes les ruses et de tous les stratagêmes que l'ennemi emploie pour combattre le règne de Jésus et pour détruire sa vie dans les âmes ? C'est au milieu de ces violences que les enfans innocens de Bethléem sont obligés de laisser la vie : les satellites de Satan les tuent. Les premiers mouvemens de repentance, de foi, d'amour et de reconnaissance, qu'une âme avait commencé à sentir sont comme étouffés ; et c'est ainsi que s'accomplit encore souvent aujourd'hui cette prophétie : *On a oui des cris dans Rama, des lamentions, des plaintes, et de grands gémissemens ; Rachel pleurait ses enfans, et ne voulait point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus.* Oui, cette Rachel désolée, cette

âme persécutée ne saurait se consoler de voir ses enfans, les productions naissantes de l'esprit de Dieu dans son cœur, les sujets de sa joie et de sa consolation, l'amour qu'elle avait pour son Dieu, la tendresse qu'elle ressentait pour Jésus son sauveur dans le sentiment de sa grâce, le goût et le plaisir qu'elle trouvait dans la prière et la méditation de sa parole ; de voir, dis-je, que tout cela soit comme étouffé, de sorte qu'elle n'en goûte plus rien, et qu'au lieu de cela, elle ne sent que langueur, tiédeur, et un certain engourdissement qui lui permet à peine de gémir sur son triste état : alors, comme une vierge désolée, elle peut dire avec la fille de Sion : *La paix s'est éloignée de mon âme, j'ai oublié ce que c'est que le bonheur; ma force est perdue, et l'espérance que j'avais en l'Eternel: ô Eternel! souviens-toi de mon affliction et de mon pauvre état, qui n'est qu'absinte et que fiel.* Lam. III, 17, 18, 19. C'est ainsi que Satan croit envelopper l'enfant de Jésus dans ces massacres, pour en priver une âme; et il n'arrive, hélas! que trop souvent, qu'il vient à bout de ce qu'il désire.

Mais, bon Dieu! qui se laissera persuader de cela? Qui voudra croire que Satan persécute ainsi encore aujourd'hui l'enfant Jésus dans les âmes? Le monde aveugle prétend avoir part à Jésus, à sa vie et à sa gloire, sans renoncer au règne des ténèbres et sans éprouver les persécutions du tyran infernal! Il n'y a rien qu'on espère d'obtenir plus facilement que le salut. On croit que cela est immanquable; aussi voyez-vous qu'il n'y a rien à quoi les hommes emploient moins d'applicatiou et de soin. On ne dirait pas à les voir qu'ils ont à combattre un ennemi puissant qui est résolu de leur faire tout le mal qu'il pourra, s'ils entreprennent de passer par la

porte étroite. Que s'ils connaissent les ennemis qui s'opposent à leur conversion et à leur salut, ou ils leur abandonnent lâchement le champ de bataille, ou ils essaient de les surmonter par eux-mêmes, sans recourir pour cela à celui à qui il appartient de combattre et de vaincre ; de sorte que ces ennemis ont toujours le dessus, sans qu'ils s'en mettent en peine, sans qu'ils veuillent et puissent leur résister.

Mais vous, chers amis, qui savez ce que c'est que la vie de Jésus, et qui en sentez la force et la douceur dans vos cœurs, ne trouvez point étrange, si vous tombez en plusieurs tentations par les ruses et les violences de cet infernal Hérode. Souvenez-vous que *nous n'avons point à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances ; contre les princes des ténèbres de ce siècle, contre les esprits malins qui sont dans les airs*, Eph. IV, 12. Ce n'est pas assez que cela se lise dans l'Ecriture-Sainte, il faut que vous l'éprouviez dans vous. Il faut que vous appreniez par votre expérience les ruses que Satan emploie contre Jésus, que vous soyez exposés à ses violences et à ses cruautés, selon la mesure de traverses et de souffrances que Dieu vous a destinée pour votre purification et pour votre affermissement dans sa grâce et dans sa vie. Quand donc vous vous sentirez traversés par les ruses et les violences de vos ennemis, sachez qu'il faut que cela soit ainsi, afin que les écritures soient accomplies en vous. Prenez cela pour une bonne marque, pour un témoignage, que Jésus, la postérité de la femme, commence à avoir de la vie en vous ; car, quand cette semence sainte commence à germer et à fructifier, la semence du serpent tâche de l'étouffer

tout-à-fait, s'il est possible. Quand Satan se voit chassé hors d'une âme qui possède Jésus, il entre en courroux et persécute ceux *qui sont de la postérité de la femme, et qui gardent les commandemens de Dieu et le témoignage de Jésus.* Apoc. XII, 17. Ne vous étonnez donc point si vous éprouvez tout cela; préparez-vous au combat, revêtez-vous de toutes les armes de Dieu pour résister à l'ennemi, et prenez les précautions nécessaires pour cacher Jésus votre trésor.

Vous pouvez apprendre dans l'exemple de Joséph, et dans les instructions que Dieu lui donne.

II. Comment vous le devez cacher. C'est ce que nous avons dessein d'examiner dans la seconde partie de notre méditation.

1°. Quand une âme veut cacher Jésus, c'est-à-dire, conserver sa grâce et sa vie comme son précieux trésor, il faut que cela se fasse sous la conduite de la Providence. Une âme serait bien incapable d'elle-même d'éviter les ruses, et de résister aux violences de Satan, si Dieu lui-même ne veillait pour elle. Nous voyons dans notre texte que c'est Dieu lui-même qui prend soin de la conservation de son fils. C'est lui qui fait avertir Joseph des piéges qu'Hérode tendait au petit enfant, et des violences par lesquelles il chercherait sa vie. C'est lui qui lui commande de se retirer : c'est lui enfin qui lui marque le lieu où il doit s'enfuir et le temps qu'il doit rester. Dieu fait encore tous les jours la même chose à l'égard des âmes à qui Jésus communique sa vie. Il travaille lui-même à conserver son œuvre dans elles. Il connaît toutes les ruses et les machinations de l'Hérode infernal. Il sait que ses pauvres et faibles

enfans ne sont pas en état de découvrir ses malices, ni de lui résister; c'est pourquoi il prend lui-même soin d'eux, il combat lui-même contre Satan, il dissipe ses conseils, il oppose une digue à ses violences; enfin, c'est à lui-même à qui Satan a à faire. O quel puissant refuge! quelle efficace consolation dans toutes les tentations et dans toutes les persécutions, de savoir que c'est Dieu qui est le guerrier qui s'oppose à notre ennemi! C'est aussi par-là qu'il fortifiait autrefois son peuple dans les combats qu'il avait à soutenir, et dans les assauts que ses ennemis lui livraient; et c'est ainsi qu'il rassure encore aujourd'hui les âmes contre toutes les persécutions du diable et des enfers. *L'Eternel combattra pour vous*, leur dit-il, *tenez-vous dans le silence, et voyez la grande délivrance que l'Eternel va vous donner*. Exod. XIV, 13, 14. C'est Dieu qui est le créateur, non-seulement des hommes, mais même des diables; il connaît par conséquent leurs forces, il peut les arrêter; c'est pourquoi il dit: *Nulles armes forgées contre toi ne réussiront, et tu condamneras toute langue qui se sera élevée contre toi; c'est-là l'héritage des serviteurs de l'Eternel*. Es. LIV, 14, 15, 16, 17. Ces sortes de promesses sont abondamment répandues dans toute la parole de Dieu, et cela a fortifié de tout temps les enfans de Dieu, au milieu des plus grandes tempêtes.

Puisqu'une âme fidèle a un si puissant refuge, et que Dieu l'assure que c'est lui-même qui veut veiller à la conservation de la vie de son Fils en elle, elle ne saurait mieux faire que de mettre en dépôt le trésor qu'elle porte entre les mains de celui qui le lui a confié, en implorant continuellement le secours puissant de celui qui a commencé son œuvre en elle. Il est dit dans l'Apoca-

lypse, chap. XII, que *le fils mâle que la femme enfanta fut enlevé pour être avec Dieu, auprès de son trône*, et ainsi mis à couvert des persécutions et de la rage du dragon qui attendait qu'il vînt au monde pour le dévorer. C'est ce que des âmes, dans lesquelles cet Enfant est né, dans qui la nouvelle créature a été formée; doivent sans cesse avoir devant les yeux; elles doivent sans cesse recommander au Père céleste et à la garde de son esprit, par des prières ardentes, cette nouvelle vie qu'elles ont en Jésus. Oui, chers auditeurs, confiez ce cher et précieux dépôt, que vous avez reçu de Dieu, à celui qui vous l'a donné. Il est puissant pour vous le garder, et pour vous le rendre au jour où vous le pourrez posséder en entier et en sûreté. Maintenant que vous êtes environnés d'ennemis, vous ne le pourrez point conserver, si vous ne le mettez entre les mains toutes puissantes du Père, en le priant de vouloir lui-même veiller à sa conservation. En le lui remettant, vous trouverez en lui une solide assurance et une puissante consolation contre toutes les tentations de Satan. Si vous n'aviez que vos propres forces, et que vous vinssiez à les comparer avec les assauts que vous avez à soutenir, vous ne pourriez pas manquer de tomber dans le désespoir; mais votre confiance et votre fermeté doivent être inébranlables dès que vous avez pour fondement et pour ressource celui qui combat pour vous et avec vous. Oui, celui sous les yeux duquel vous combattez, qui vous donne les forces, les armes, le courage et la victoire, est le puissant Dieu des armées; il est le Roi invincible; Satan n'est devant lui qu'une vile créature impuissante, qu'il oblige, quand il le juge à propos, de concourir à la gloire de son nom et au bonheur de ses enfans.

2°. Une âme qui veut cacher Jésus, et conserver sa vie en elle, malgré les ruses et les violences de Satan, doit prendre garde aux avertissemens que Dieu lui donne, et lui être obéissante. Dieu découvre à Joseph, par le ministère de son ange, les machinations du roi Hérode, et lui donne les instructions nécessaires pour les éviter. Sur cela Joseph, aussitôt qu'il est éveillé, suit l'ordre de Dieu, il prend le petit enfant avec sa mère, et s'enfuit en Egypte. C'est aussi ce que chaque âme fidele doit faire. Dieu travaille efficacement à la conservation de son fils Jésus en elles; mais il faut que, de son côté, elle fasse de soigneuses attentions sur les voies de Dieu : il faut qu'elle écoute sa voix dans sa parole, et par ses anges. Pour entendre cette voix et écouter cette parole, il faut qu'elle entre dans un doux sommeil, dans un repos, un recueillement et une cessation intérieure des passions, des agitations et des dissipations qui lui dérobent la voix de Dieu, et qui l'empêchent de l'entendre. Ce sommeil intérieur est l'état où une âme peut recevoir les instructions et les impressions de la voix de Dieu ; lorsque ce *sommeil tombe sur les hommes, Dieu leur ouvre l'oreille, il scèle leur châtiment*, Job. XXXIII, 15. Cela se fait lorsque l'âme se laisse affranchir de la chair, qu'elle se retire des tracas du monde et des dissipations du siècle, qu'elle tâche d'entrer dans une intime et douce conversation avec Dieu, qu'elle tourne son cœur vers lui, et qu'elle élève vers lui ses désirs et ses pensées. C'est alors qu'elle est en état de recevoir ses instructions, et de profiter de ses avertissemens ; c'est alors qu'il lui fait découvrir les ruses par lesquelles Satan pourrait la séduire, et les violences par lesquelles il veut la détourner, en lui

montrant les moyens d'éviter les unes et de surmonter les autres. Ainsi, chers amis, qui souhaitez de savoir comment vous pourrez conserver votre trésor, pensez à ceci, cherchez à entrer souvent dans le repos intérieur et dans le recueillement, à vous soustraire, aussi souvent que vous le pourrez, aux agitations du monde, pour vous livrer à un doux sommeil dans lequel vous vous entreteniez avec votre Dieu. Je ne prétends pas ici que vous conceviez rien de fantastique, ou qui ressente l'enthousiasme; je veux seulement vous dire que vous devez vous retirer souvent de vos dissipations, que vous sortiez du tourbillon de ces passions violentes, de ces inquiétudes qui vous mettent dans l'incapacité de recevoir aucune impression divine; afin que Jésus, qui heurte à la porte de vos cœurs par son esprit, y puisse avoir audience, y rendre sa parole efficace, et y faire son œuvre. C'est-là un soin nécessaire à une âme qui veut garder Jésus, et conserver le précieux trésor de sa vie divine.

Il ne suffit pas d'écouter et de recevoir les instructions de Dieu, il faut qu'il y ait de l'obéissance et de la soumission à ses ordres. Il faut les suivre. Souvent une âme peut être informée de la volonté de Dieu, et voir ce qu'il demande d'elle; mais elle n'obéit point à sa voix, parce que ses paroles lui paraissent trop dures, trop contraires à ses passions, trop opposées aux penchans et aux inclinations favorites de la chair : c'est pourquoi elle ne se met point en devoir, comme Joseph, de se lever pour suivre l'ordre de Dieu. Chers amis, si vous voulez garder Jésus, et que les soins que Dieu prend de vous le conserver, aient quelque succès, il faut que vous suiviez le conducteur qui marche devant vous. Il est au fait

de toutes les ruses de vos ennemis, il est puissant pour repousser toutes leurs violences et leurs attaques ; mais il faut que ceux qui veulent avoir part à sa victoire, s'engagent dans sa milice et marchent sous ses ordres. Ainsi, quand vous entendez sa voix, si vous endurcissez vos cœurs, vous n'entrerez point dans son repos. Cependant, aimer les jugemens de Dieu et les instructions de son esprit, les suivre et s'y soumettre, c'est un effet de la grâce, c'est elle qui nous donne de pouvoir dire avec David : *O Éternel! tes jugemens*, c'est-à-dire les instructions par lesquelles tu nous redresses, par lesquelles tu juges et condamnes ce qu'il y a dans nous de mauvais ; *tes jugemens ne sont que vérité ; ils se trouvent également justes ; ils sont plus désirables que l'or, ils sont plus doux que le miel ; aussi ton serviteur en est éclairé ; il y a un grand salaire dans leur observation.* Ps. XIX, 10, 11, 12.

3°. Mais quels sont les conseils et les instructions que la voix de Dieu donne à une âme, pour cacher Jésus, et pour conserver la vie de sa grâce contre les persécutions de Satan? C'est *de fuir ; lève toi, prens le petit Enfant et sa Mère et t'enfuis en Egypte*, dit le messager céleste à Joseph. Le temps n'était pas encore venu où Jésus devait souffrir, mourir, être exposé aux cruautés de ses ennemis sanguinaires ; c'est pourquoi Dieu ordonne qu'on le sauve en fuyant. Le conseil que Dieu donne encore aujourd'hui aux âmes qui ont commencé à recevoir la vie de son Fils, c'est de fuir. Voyez, chers auditeurs, comment Jésus, dans le temps de son séjour ici bas, a été traité ; c'est ainsi qu'il l'est encore aujourd'hui. Il y a un temps où il est encore dans les âmes comme dans ses premiers mouvemens de la vie, où sa

vie divine commence à y être formée. Il n'est pas temps alors qu'il soit exposé à la rage et aux violences des ennemis; il n'est pas temps que cette âme, dans qui Jésus ne fait que de naître, soit le but des violences de Satan et des persécutions du monde; il convient alors qu'elle fuie. Il est dit de la femme de l'apocalypse, qu'étant persécutée par le dragon, deux grandes aîles d'aigle lui furent données, et qu'elle s'envola de devant le dragon au désert pour y être en sûreté. C'est ce que doivent encore faire ceux qui sont de la semence bénite de la femme.

Mais qu'est-ce que fuir? C'est, *premièrement*, ne pas s'exposer témérairement et sans vocation de Dieu, sans être muni des grâces et des forces nécessaires aux insultes, aux persécutions et aux violences du diable et des hommes. Car il faut remarquer que dès qu'une âme sent quelques mouvemens de la vie de Jésus, la nature aime y mêler du sien. Elle veut d'abord s'ingérer à reprendre, à combattre le monde : elle agit souvent comme un homme qui porterait sa bourse ouverte sur la main au milieu des voleurs et des brigands : elle veut faire le docteur des ignorans; mais elle ne remarque pas que cela n'est pas tant l'œuvre de Dieu qu'un mouvement de la nature qui aime à paraître, et cela sous prétexte de rendre témoignage à la vérité, de soutenir les intérêts de Dieu, et de s'opposer au règne du diable. Par ce zèle imprudent les âmes s'attirent souvent la haîne du monde, les persécutions, les contradictions et les mauvais traitemens des hommes; mais comme elles n'étaient pas encore préparées à tout cela, et qu'elles s'étaient engagées dans le combat, sans être armées, par une précipitation de leur nature et de leur amour-propre, il arrive souvent

qu'elles se trouvent terrassées dès le premier choc, et que, pour s'en tirer, elles renient Jésus, et le perdent en renonçant aux voies de la piété et de la sainteté.

C'est donc un conseil salutaire que la sagesse céleste donne aux âmes, que lorsque Jésus est encore un enfant, lorsque le temps de ses souffrances n'est pas encore venu, elles fuient; c'est-à-dire, qu'elles s'occupent à laisser croître Jésus en elles, qu'elles ne se précipitent point à se vouloir produire, sans que Dieu les y appelle; mais qu'elles attendent le temps où l'enfant étant devenu fort et où étant munies de forces et des grâces suffisantes, elles pourront se soutenir avec fermeté et contribuer à la gloire de Dieu, et à l'avancement de son règne. Alors elles seron en état de surmonter avec courage toutes les violences et les mauvais traitemens du monde et du diable, et de s'en aller avec Jésus aux souffrances et à la mort. Si Saint-Pierre avait suivi ce conseil, et qu'il se fût caché avec les autres disciples, il n'aurait pas fait la funeste chute qu'il fit, il n'aurait pas renié son maître, par la crainte des souffrances et de la mort à laquelle il s'était témérairement exposé. C'est ce qui arrive encore à beaucoup de pauvres âmes faibles qui, par par la tromperie de leurs cœurs, présument trop de leurs forces, et s'exposent aux assauts de leurs ennemis. Ainsi, vous qui avez quelques sentimens de la vie de Jésus, ne méprisez point cet avis; prenez garde que vous ne vous livriez à la vivacité de votre nature, et que vous ne preniez ce feu étranger pour un véritable mouvement de l'esprit de Dieu. Ne vous exposez pas par un zèle prématuré et inconsidéré; mais travaillez à vous avancer, dans l'union avec votre Dieu, à vous enraciner en Jésus et dans son amour, afin qu'il prenne

en vous une stature capable de résister à toutes les violences des ennemis.

Vous me direz peut-être, comment cela s'accorde-t-il avec ce que l'Ecriture nous dit de la fidélité avec laquelle un enfant de Dieu doit confesser Jésus et le glorifier, en faisant luire sa lumière devant les hommes? Comment, direz-vous encore, cela peut-il subsister avec cette parole qui nous commande de réprimer les œuvres infructueuses des ténèbres, et de faire hommage, devant le monde, à Jésus et à sa vérité? A cela je réponds que l'observation de ces devoirs n'est pas incompatible avec la retenue et les précautions que je viens de recommander. Pour concilier tout cela, il n'y a qu'à distinguer les temps et les manières d'agir, convenables à chaque chose et à chaque personne. Il y a bien des manières de faire luire votre lumière devant les hommes, et de confesser Jésus devant le monde. Votre sainte conversation, votre conduite humble, douce et opposée aux maximes corrompues et relâchées du siècle, votre charité pour votre prochain, votre patience, votre esprit de paix et de conciliation avec tous, autant qu'il dépend de vous, seront de puissans témoignages, qui ne laisseront pas votre lumière sous le boisseau; ce seront des preuves qui, quand vous ne diriez pas un mot, témoigneront assez de ce que vous êtes, sans qu'il soit nécessaire d'attaquer le monde de front, de le condamner et de le réprimer d'une manière qui lui donne prise sur vous. D'ailleurs il faut aussi observer les temps convenables. Il y a un temps où les enfans de Dieu sont appelés à désavouer, à reprendre, à censurer et à condamner l'impiété des hommes; où il faut confesser Jésus hautement, et rendre des témoignages authen-

tiques à la vérité. Il y a des temps où il faut absolument hasarder sa vie, et tout ce qu'on a de plus cher pour la gloire de Dieu ; mais il faut bien examiner si ces temps-là sont venus pour nous, si Dieu nous y appelle, si le temps auquel Dieu appelle son fils hors d'Egypte est accompli. Enfin, il faut que toute la conduite d'un enfant de Dieu soit réglée par la sage et puissante direction de Dieu et de sa grâce.

Au reste, je n'entends pas ici autoriser les âmes lâches et timides, qui n'ont aucun courage pour confesser Jésus ni par leurs paroles, ni par leur vie ; et qui, au contraire, sentent de la honte de lui, de ses voies et de ses maximes, qui craignent de s'attirer le mépris des hommes, et de s'exposer aux moindres souffrances en professant la piété, et le renoncement à ce présent siècle. Car une âme rendue participante de la vie de Jésus, doit nécessairement donner des témoignages de ce qu'elle est : loin d'avoir honte de lui et de ses maximes, elle doit porter sur son front et dans toutes ses démarches une empreinte, une livrée qui annonce au monde celui à qui elle appartient. Voilà un témoignage absolument nécessaire qu'un enfant de Dieu doit donner et qu'il donne aussi dès les premiers mouvemens qu'il a de la vie nouvelle de Jésus. Or, ce n'est pas de cela que nous parlons, ce n'est pas de ce témoignage que nous voulons détourner une âme, quand nous lui disons de fuir ; mais c'est de ce témoignage public qui attaque directement les hommes et leur corruption, qui s'élève contre eux pour les réprimer, les condamner, et s'opposer au torrent des abus et des péchés qui règnent dans le monde : c'est de ce témoignage-ci que nous disons que toutes les âmes ne sont pas capables,

et qu'elles ne doivent pas s'y engager sans être assurées de la vocation et de la conduite de Dieu, et sans être bien munies des forces et des grâces nécessaires pour surmonter toutes les violences des ennemis, et pour demeurer victorieuses dans le combat. Ce que nous disons ici ne doit pas non plus aller jusqu'à éteindre l'esprit et ses mouvemens dans quelques âmes touchées et éclairées, qui sentiraient un penchant charitable à redresser leur prochain par des répréhensions fraternelles et particulières. Nous désirons seulement que les âmes qui commencent à goûter la vie de Jésus, prennent bien garde de ne pas trop s'exposer en s'occupant trop des autres, et en cherchant avec trop d'empressement la réformation de leur prochain ; mais qu'elles s'occupent sur-tout d'elles-mêmes, et tâchent de croître dans la grâce et dans la connaissance de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ.

Fuir, c'est non-seulement éviter les violences et les persécutions des ennemis, mais *secondement* se donner garde de leurs ruses, de leurs tromperies et de leurs séductions. Souvent le diable, le monde et la chair font semblant de vouloir adorer Jésus avec nous ; mais, dans le fond, ils ont en vue de nous l'ôter et de nous en priver. Notre chair nous flatte. L'orgueil se prévaut des grâces que nous pourrions avoir reçues ; notre amour-propre les exagère, et il tâche de nous jeter dans un faux repos et un relâchement qui nous arrête en chemin, et affaiblit le désir d'avancer de plus en plus dans la grâce. Le monde tâche aussi de nous tromper en se trompant lui-même : il couvre ses péchés, son relâchement, sa liberté charnelle, de mille beaux prétextes ; il abuse même de la parole de Dieu et des passages des

Ecritures, pour autoriser sa vie libertine et sensuelle; il a soin d'étaler ses exercices de dévotion, le culte et le service qu'il rend à Dieu, et veut faire croire aux hommes, comme il se le persuade à soi-même, qu'il craint Dieu, qu'il adore Jésus, et qu'il travaille sérieusement à son salut. Quoi ! dit-il aux âmes pénitentes, croyez-vous que nous n'ayons pas, aussi-bien que vous, le désir de nous sauver ? que nous ne fassions rien pour cela, et que nous ne tâchions pas de plaire à Dieu aussi bien que vous ? Vous imaginez-vous être les seuls qui craignez Dieu, qui le servez, et qu'il n'y aura que vous et ceux qui vous ressemblent, qui iront en paradis ? Tel est le langage de ce monde aveugle qui gît dans le mal, qui vit dans l'impénitence, qui est ennemi de Jésus, qui le combat, et qui tâche de le détruire dans les âmes. Tels sont les dangereux filets par lesquels le monde tâche d'entraîner les âmes à faire comme lui. Ajoutez à cela toutes les différentes ruses du diable, dont nous avons déjà parlé ci-dessus.

Certes, pour peu qu'on fasse attention à cela, il faut convenir que les enfans de Dieu ont sujet de fuir et de se tenir en garde, autant contre la ruse et la flatterie que contre la violence de leurs ennemis ; car Jésus, ce trésor incomparable qu'ils ont reçu, ne saurait subsister avec Bélial, avec le monde impie, avec la chair et ses passions. Il ne saurait y avoir d'accord entre ces deux principes opposés. Aussitôt que vous suivrez les volontés et les désirs de la chair, vous verrez la vie de Jésus s'affaiblir, et enfin se perdre et se retirer de vous. Votre trésor ne saurait non plus se conserver parmi les vanités et les folies du monde. Le monde a beau couvrir ses libertés charnelles de quel voile il voudra, si vous le suivez, vous éprou-

verez avec douleur que la vie de Jésus en souffrira, et que si vous continuez à vous plaire dans la conformité à ce présent siècle, vous la perdrez tout-à-fait. Étudiez-vous donc à éviter toutes les dangereuses séductions du monde et de la chair, et sachez que la vie de Jésus, si vous la voulez conserver, demande un sincère renoncement à la chair et à ses inclinations vicieuses : cela est d'autant plus nécessaire que cette vie nouvelle veut être conservée avec beaucoup de circonspection. Semblable à un enfant nouveau-né et encore tendre, elle est d'abord blessée et altérée par les moindres attaques. Soyez donc averties, vous qui avez quelque part à cette vie, qu'elle demande un renoncement sincère et général à tout ce qui la blesse, un attachement de cœur à Dieu, une liaison intime et un commerce continuel avec Jésus, qui est le soutien et la nourriture de cette vie, comme il en est l'auteur et le principe : *Demeurez en moi*, dit-il, *et je demeurerai en vous : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire*. Jean xv, 4, 5..

Une circonstance qui paraît peu importante, mais qui mérite pourtant notre attention, c'est que l'enfant Jésus fut conduit par Joseph *en Egypte*, pour y être caché ; pourquoi en Egypte, dira-t-on ? Pourquoi dans un pays plongé dans l'idolâtrie et abandonné à toutes sortes de dissolutions et de vices ? Ceci renferme quelque chose d'instructif et par conséquent de remarquable. D'un côté, c'était pour accomplir les Ecritures, qui disaient : *J'ai appelé mon fils hors d'Egypte* ; d'un autre côté, la conduite de Dieu, les prédictions de son esprit, et les vues de ses conseils ont toujours quelque chose d'édifiant pour ses enfans. Comme nous voyons

ici Jésus, son père putatif et Marie sa mère, demeurer avec les Egyptiens sans se souiller de leurs péchés, et sans participer à leur idolâtrie; mais y conserver leur sainteté et leur innocence; et vivre purement et saintement au milieu des dissolutions. Comme nous voyons Jésus demeurer un Jésus toujours semblable à lui-même, au milieu de l'Egypte; ainsi les enfans de Dieu peuvent aussi tenir caché Jésus en Egypte; au milieu du monde corrompu, ils doivent conserver Jésus leur trésor. Quand on exhorte les chrétiens relâchés à vivre selon Dieu, et à se conserver exempts des péchés qui règnent dans le monde, l'excuse qu'ils allèguent ordinairement pour s'en dispenser, c'est la difficulté qu'ils y trouvent. Ils sont, disent-ils, au milieu d'un monde plongé dans le mal, avec lequel il faut vivre: ainsi on est obligé de faire comme lui, si on veut y avoir quelque repos; si le torrent nous entraîne, si les exemples nous engagent, la nécessité nous force à faire comme les autres. Par-là, ils croient être dispensés de renoncer aux dissolutions et aux maximes du siècle. Ne serait-ce pas pour confondre ce langage séducteur des faux chrétiens que Dieu a voulu cacher son fils en Egypte. Il est vrai qu'on est obligé de converser avec les hommes corrompus, et que, si on voulait entièrement s'en séparer, il faudrait sortir du monde. Mais au milieu de la conversation extérieure avec les mondains, une âme, en qui Jésns habite par la foi, peut et doit conserver son innocence, et ne point participer à leurs péchés: elle ne communique point à leurs œuvres infructueuses de ténèbres: elle renonce sérieusemant à toutes les iniquités de l'Egypte; ainsi la conversation extérieure peut subsister, et subsiste effectivement, sans la communion et

la participation intérieure. La grâce de Dieu montre le moyen et donne la force, aux âmes auxquelles elle apparaît, de *vivre sobrement, justement et religieusement dans ce siècle présent*; d'être en Egypte, au milieu de la génération perverse, comme une génération sainte qui annonce les vertus et la gloire de celui qui les appelle des ténèbres à sa merveilleuse lumière. C'est-là cacher Jésus en Egypte, conserver Jésus au milieu des abominations qui inondent ce qu'on appelle le monde chrétien; c'est-là suivre l'intention de l'esprit de Dieu, parlant par la bouche de Paul aux Philippiens, quand il leur dit : *soyez sans reproche, enfans de Dieu, et irrépréhensibles, au milieu de la race déréglée au milieu de laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde, qui portez la parole de vie.* Philip. II, 15.

Ne vous étonnez donc pas, chers amis, si Dieu vous ordonne de cacher Jésus en Egypte; il est vrai que cela paraît surprenant, et que dans l'exécution la chose semble très-difficile et même impossible; mais celui qui vous l'ordonne c'est celui qui veut vous donner la force de le faire. Étudiez-vous seulement à devenir de ces âmes qui sont mortes au monde et dont la vie est cachée avec Jésus en Dieu, de ces âmes dont l'Eternel est le Dieu, le rocher, la retraite et la défense; de ces âmes justes desquelles on peut dire : *Le nom de l'Eternel est une forte tour, le juste s'y retire et il y est préservé.*

Cette femme de l'Apocalipse qui s'envole de devant le dragon, se retire dans le désert, au lieu qui lui avait été préparé de Dieu. Les enfans de Dieu qui sont désignés par cette femme, sont comme dans un désert, étant dans ce monde et dans le commerce des méchans.

Mais ce désert, affreux par son aspect extérieur, devient pour eux une heureuse solitude où ils jouissent de l'union et de la conversation avec Dieu : c'est pour eux une école où ils apprenent le renoncement aux souillures du siècle et la recherche sincère des choses éternelles : ils y trouvent un lieu ordonné de Dieu, où ils sont entretenus, nourris et préservés des séductions du monde et du péché, des ruses et des cruautés infernalles du dragon.

Chers auditeurs, qui avez quelque part à la vie nouvelle de Jésus, apprenez quel est le trésor incomparable dont Dieu vous favorise. Soyez avertis que Satan cherche en bien des manières la vie du petit Enfant. Prenez les mesures convenables, et suivez les avis salutaires de la sagesse éternelle, pour cacher votre trésor et le soustraire aux poursuites des voleurs et des meurtriers qui veulent vous en priver. Fuyez avec soin ce qui peut leur donner prise sur vous, et sur-tout fuyez les péchés de l'Egypte, au milieu de laquelle vous êtes : vivez dans cette Egypte avec votre Jésus, comme des étrangers qui devez bientôt retourner au pays d'Israël, à la patrie commune de tous les enfans de Dieu, à la maison de votre Père céleste, à la Jérusalem d'en-haut, à la cité du Dieu vivant, qui est le lieu où doivent tendre vos désirs et toutes vos démarches. Pendant que vous êtes en Egypte, vivez dans la retraite, dans la conversation avec votre Dieu, dans l'union étroite avec Christ, qui est votre vie. Vivez dans le renoncement au monde et aux vanités qu'il vous présente, afin qu'ayant été cachés avec Jésus quand votre Sauveur sera manifesté, vous puissiez aussi paraître avec lui en gloire, et que vous ayez part à sa délivrance lorsqu'il viendra retirer ses élus

de la captivité sous laquelle ils gémissent, pour les introduire dans le Canaan céleste, dans l'heureuse et éternelle liberté de ses enfans.

Seigneur Dieu, père de notre Seigneur Jésus-Christ, attire-nous, par la vertu de ton Saint-Esprit, à la communion de ton fils Jésus, et fais-nous présent de ce Fils adorable de ton amour. Que désormais nous soyons à lui et lui à nous. Qu'un lien éternel d'amour réciproque nous lie tellement à lui, que nul ennemi ne puisse nous priver de sa faveur, nous ravir ce précieux don de ta charité paternelle ; mais qu'il nous possède tout entiers comme son héritage, comme le salaire de ses travaux et de ses souffrances ; et qu'à notre tour nous le possédions comme notre plus riche trésor ; et cela pour jamais. *Amen !*

XIIme. SERMON.

JESUS CHERCHÉ ET RETROUVÉ.

Or son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Et quand il eut atteint l'âge de douze ans, ils montèrent à Jérusalem, selon la coutume de la fête. Lorsque les jours de la fête furent achevés, comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem; et Joseph et sa mère ne s'en aperçurent point, etc. SAINT LUC, chap. II, 41, 52.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

C'EST une grâce infiniment précieuse pour les hommes, que Dieu veuille dresser son tabernacle parmi eux, et y fixer sa demeure. Qu'il veuille faire d'eux ses temples, habiter avec eux et en eux. Par leur rébellion et leurs péchés, ils étaient devenus le repaire de l'esprit immonde, un amas de toutes sortes de misères. Ils étaient éloignés de Dieu et de sa grâce, et par conséquent éloignés de la source de tout solide bonheur. Mais Dieu,

ar un effet de ses compassions infinies ; vent les retirer e ce funeste état, et les délivrer des ennemis qui les nt captivés, afin de pouvoir se rapprocher d'eux, et n faire sa demeure éternelle. C'est une grâce que les ıommes estimeroient davantage, si Satan et le péché ne es avaient si fort aveuglés, et rendus adverses à Dieu :t à leur propre bonheur.

On se croit trop honoré d'être visité par un roi, ou le loger chez soi quelque prince. On s'empresse à le bien recevoir, et à lui donner des marques de son respect ; mais quand il s'agit du Monarque souverain des cieux et de la terre, on n'est point touché de la grâce qu'il veut nous faire de venir chez nous, on ne s'empresse pas de lui préparer une place où il prenne plaisir à habiter. En vérité, il me semble que quand les hommes ne seraient coupables que du mépris qu'ils font de la bonté de Dieu et de l'indifférence criminelle qu'ils ont pour lui, il ne saurait y avoir de peines assez dures pour punir leur ingratitude. Cependant, que les hommes veuillent le reconnaître ou non, il est toujours vrai que c'est le solide et unique bonheur d'une âme immortelle, que de posséder Dieu habitant en elle : c'est une gloire à laquelle toutes celles du monde ne sont pas comparables, et qui mérite d'être recherchée avec tous les soins dont une créature peut être capable. L'unique chose que Dieu demande en nous offrant cette grâce, c'est de reconnaître le vide affreux où l'on est, dès que Dieu ne remplit pas toute la capacité du cœur. A l'exemple de Joseph et de Marie, dont parle notre texte. Il faut commencer à le chercher, mais à le chercher jusqu'à ce qu'il ait été retrouvé, afin qu'étant réuni à lui nous puissions rentrer dans la possession de la vraie vie et de

la parfaite félicité. Cette matière fera aujourd'hui l sujet de nos méditations. Nous nous nous proposons d' examiner, en suivant l'Evangile de ce jour,

La recherche sincère que l'âme fait de Jésus, aprè qu'elle l'a perdu; et nous verrons :

I. Comment l'âme perd Jésus.

II. Comment elle le cherche.

III. Comment enfin elle le retrouve.

I. Une des principales causes de l'extrême froideur avec laquelle les hommes s'occupent à chercher Dieu, c'est qu'ils ne se laissent pas bien convaincre qu'ils l'ont perdu : ils ne veulent pas croire qu'ils soient si éloignés de lui et si vides de sa grâce. Dans la fausse opinion où ils sont, ils ne s'empressent pas beaucoup à chercher ce qu'ils se flattent d'avoir déjà ; cela étant, si on veut une fois porter les hommes à chercher leur Dieu sérieusement, il est absolument nécessaire de les convaincre qu'ils l'ont perdu.

1°. Pour y réussir, il convient d'examiner ce que c'est que s'éloigner de Dieu et perdre Jésus.

Nous voyons, dans l'exemple de Joseph et de Marie, que les pratiques de piété extérieures, même les meilleures et les plus légitimes, malgré toute l'exactitude qu'on peut apporter à les observer, n'empêchent pas qu'on ne perde Jésus. Dans le temps que Joseph et Marie venaient de s'acquitter des devoirs que la religion judaïque leur imposait, ils perdirent l'enfant Jésus. Car notre texte dit : *Qu'ils avaient accompli les jours de la fête*. Ils avaient observé tout ce que la loi exigeait d'eux, ils avaient sanctifié la fête selon le commandement de Dieu. Cela était tout-à-fait louable ; malgré cela, il

eurent le malheur de tomber dans une funeste négligence, qui leur fit perdre de vue l'enfant Jésus.

Ici nous apprenons d'abord que tous les cultes extérieurs, quoique commandés de Dieu, malgré l'exactitude avec laquelle on s'en acquitte, ne sont pas toujours une marque qu'on possède Jésus, ni une preuve certaine qu'on ne l'a pas perdu. L'homme est si matériel, si attaché à ses sens, qu'il se félicite secrètement soi-même, quand il a rempli les devoirs extérieurs de la religion ; et de-là il croit avoir satisfait à ses obligations envers Dieu, et se flatte qu'il est content de lui. Cela arrive sur-tout après les grandes fêtes, pendant lesquelles on a été à l'Eglise, aux prières ou à la communion, et d'autres actes de dévotion. Quand ces jours-là sont finis, on remarque chez la plupart, que le cœur se réfroidit insensiblement, s'ouvre de nouveau aux créatures, et se livre à ses premiers penchans. Cela arrive sur-tout chez ceux dont le cœur n'a point été changé par une sincère conversion, et qui par conséquent ne s'acquittent des devoirs de la religion que par coutume, par contrainte et par violence. Quand ces jours de gêne sont passés avec quelle violence ne reprend-il pas son cours? C'est comme un torrent qui a été retenu pendant quelque temps par une digue ; quand on vient à la rompre ou à lever la bonde qui le retenait, il s'élance avec plus de fureur et de rapidité qu'auparavant.

Les enfans de Dieu ne sont pas même hors de danger à cet égard : ils risquent encore d'être entraînés dans le relâchement, après que les jours de fêtes sont passés ; à moins qu'ils ne se tiennent soigneusement sur leurs gardes ; parce qu'alors l'ennemi retourne à la charge et tâche de faire de nouveaux ravages, pour peu qu'il soit

favorisé par les dispositions corrompues du cœur : pour les porter à la tiédeur et à la securité, l'ennemi leur dira qu'il est permis de prendre quelque relâche : il tâchera de les jeter dans la dissipation, d'amuser leurs sens, de réveiller leurs passions, de les éloigner de leur cœur, de leur faire oublier Dieu, d'interrompre ce commerce spirituel de foi et d'amour avec Jésus, qui fait la principale douceur et la sûreté d'un enfant de Dieu : et pour peu que l'ennemi y réussisse, le cœur tombera dans une indifférence mêlée de dégoût, puis dans une léthargie spirituelle, delà dans l'insensibilité, et enfin dans la mort ; de sorte que le dernier état sera pire que le premier. Au reste quand je dis qu'il est dangereux de se reposer avec trop de confiance sur les actes extérieurs du culte divin, je ne prétends pas donner par-là sujet de mépriser ou de rejeter l'exercice extérieur de la religion, si recommandé de Dieu ; car les choses en elles-mêmes ne sont pas cause de ce mal ; mais la dépravation du cœur de l'homme, et la malice du démon qui prend occasion des meilleures choses, pour jeter dans le relâchement et dans la sécurité. Il est nécessaire de découvrir aux hommes ce mauvais penchant de leur cœur, afin qu'après leurs exercices de dévotion ils se gardent de tomber dans le relâchement et dans la négligence, comme fit Marie, et par-là de perdre Jésus.

La première cause de la perte que Marie fit de l'enfant Jésus, c'est *la négligence : Jésus demeura à Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent*. Chacun avouera que c'était en effet une négligence bien condamnable dans Joseph et dans Marie, d'avoir si peu de soin d'un si précieux trésor. Il paraît que cette mère, par une vue trop fréquente et une possession non inter-

rompue de cet adorable enfant, ne faisait pas tout le cas qu'elle aurait dû faire de ce bien inestimable; delà vient que Jésus, de son côté, s'éclipse, la quitte, et la prive de sa présence pour quelque temps, afin qu'elle apprenne à conserver avec plus de soin la grâce que Dieu lui faisait de posséder celui en qui repose le salut de toutes les nations.

C'est ce qui arrive encore souvent à bien des âmes : elles perdent Jésus par leur négligence et par le peu de cas qu'elles font de lui; et on peut dire que l'indifférence envers lui est la principale cause de leur privation. On ne sent pas le besoin qu'on a de lui. On ne se met point en peine de ne pas sentir les témoignages de l'habitation de Jésus dans son cœur; enfin quand même on reconnaît que Jésus ne se trouve point dans nous, on ne s'en afflige point, et on ne s'empresse point à sortir de ce malheureux état; delà vient que les âmes demeurent dans un si grand éloignement de Jésus. Oui, c'est le peu de cas qu'on fait de lui, qui l'éloigne de nous, et qui nous empêche de trouver notre félicité en lui. Pour les hommes purement naturels, comme ils ne sont remplis que du monde, ils ne sentent d'amour, de désirs et d'attachement que pour les choses qui paraissent devant leurs yeux; mais à l'égard des choses spirituelles, divines et intérieures, ils n'en font point de cas, parce qu'ils ne les connaissent point.

Mais peut-être ne voudrez-vous pas le croire, que vous n'avez que de l'indifférence pour Jésus, et que vous ne faites point de cas de lui; il me semble que je vous entends vous récrier contre cette accusation : « A » Dieu ne plaise, dites-vous, que nous méprisions ce » bon Jésus; au contraire, nous croyons en lui, nous

» l'aimons, nous l'embrassons, nous l'adorons, comme » l'unique fondement de notre salut. » Voilà un beau langage assurément ; mais entrez dans votre intérieur, et voyez ce que vos consciences vous diront. Examinez avec quelque attention, ce qui se passe dans vous, quand vous avez de l'estime pour une chose. Voyez ce que vous sentez pour un bien dont vous faites cas, pour une personne que vous aimez sincèrement. N'est-il pas vrai que vous vous sentez de l'inclination et de la tendresse ? N'est-il pas vrai que la beauté ou la bonté de ce que vous estimez, vous frappe, vous touche, et fait des impressions sensibles daus votre cœur ? Sentez-vous quelque chose de pareil pour Jésus ? Vos entrailles se remuent-elles dans vous ? Vos désirs, votre amour et vos affections se tournent-elles vers lui ? La beauté et la bonté de Jésus engagent-elles puissamment vos cœurs à le choisir pour l'unique objet de vos recherches et de votre attachement ? Examinez ensuite ce que vous faites à l'extérieur pour une chose que vous estimez, ou pour une personne que vous honorez et que vous aimez. Quels soins, quelle ardeur, quelle constance n'employez-vous pas pour vous procurer la chose que vous estimez, ou pour marquer votre inclination et votre respect à la personne que vous aimez ? Demandez-vous à vous-mêmes, si vous faites la même chose pour Jésus ? Après cela, si vous voulez être sincères, vous serez obligés d'avouer que vous ne sentez pas, et que vous ne faites pas pour Jésus ce que vous sentez et ce que vous faites pour les choses périssables que vous estimez ; de là vous pourrez conclure que vous ne le connaissez pas encore, et qu'il est encore, à votre égard, comme éloigné et perdu.

Ce mépris pour Jésus ne se trouve pas seulement chez

les hommes non convertis, il s'empare aussi souvent des enfans de Dieu, lorsqu'ils ne sont pas bien sur leurs gardes, et qu'ils ne veillent pas sur leur propre cœur : par leur négligence il leur arrive, comme à Marie, de perdre Jésus de vue. Le cœur de l'homme est infiniment trompeur et naturellement porté à la tiédeur et à l'indifférence pour Jésus. Pour peu qu'une âme suive la pente de la nature, elle s'énorgueillit des grâces que Dieu lui fait : elle se repose sur ses bonnes œuvres, et se mire dans ses bonnes qualités : elle croit que rien ne peut la faire tomber; cela l'entraîne dans un faux repos qui dégénère en relâchement, et qui enfin oblige Jésus à se retirer et à s'éloigner d'elle sans qu'elle s'en aperçoive. C'est ainsi qu'elle s'engage dans un labyrinthe de maux qui lui coûtent ensuite beaucoup de larmes et de recherches; trop heureuse encore, s'il lui reste assez de sensibilité de cœur pour s'apercevoir de son triste état, et si Jésus daigne se rapprocher d'elle; sans quoi elle périrait dans sa langueur, ou il lui arriverait comme à Esaü, de pleurer inutilement.

Tout cela devrait être, pour les âmes, un motif puissant pour veiller et prier; car si cela est arrivé au bois verd, à la sainte Vierge, à cette âme élue et si favorisée de Dieu, que n'arrivera-t-il point au bois sec, à toi, pauvre âme, qui as à peine éprouvé les premières opérations, les premiers attraits de la grâce, toi qui commences à peine à faire les premiers pas dans le chemin du salut? Si Dieu t'accorde quelques grâces; si Jésus te fait goûter quelques effets de son amour; s'il répand dans ton cœur les fruits salutaires et consolans de son esprit, prends garde de te laisser aller à la sécurité et au faux repos, si dangereux pour les âmes à qui Dieu

accorde quelques grâces. Défie-toi de ton cœur et de la malice de Satan, jaloux du bonheur de l'homme. Plus tu te vois comblée des grâces de Dieu, plus tu dois par-là être excitée à la vigilance et à la prière, et t'en servir pour repousser les nouvelles attaques de Satan et de ta corruption. Saches qu'un sentiment continuel de ta misère, de ton indignité, de ta faiblesse, et un constant entretien de cœur avec Jésus ton Sauveur, te sont plus nécessaires que dans aucun autre temps; car c'est alors que Satan cherche avec le plus de violence à t'arracher les grâces de ton Dieu ou à t'en faire mal user. Souviens-toi, quand tu goûtes l'amour de ton Dieu, et que tu en sens les douces effusions, souviens-toi de te servir de ces grâces pour t'attacher plus fortement à Jésus, et pour t'enfoncer avec plus d'amour et et d'ardeur dans son sein, pour t'y cacher et t'y mettre à couvert des persécutions de Satan.

Une *seconde cause* de la perte que Marie fait de son fils, c'est *la légèreté. Ils pensaient*, dit le texte, *qu'il était dans la compagnie*. Dans une affaire de si grande importance, il ne fallait pas se reposer sur une simple conjecture, il fallait être assuré; ainsi c'était une grande légèreté à Joseph et à Marie, de se persuader si facilement d'une chose qui n'était effectivement point. C'est ici encore une des principales causes de l'éloignement dans lequel les hommes demeurent à l'égard de Jésus. On espère que Dieu nous fera grâce, et qu'il nous fera part de son royaume; mais hélas! ce sont le plus souvent des opinions vagues et hasardées; on n'est point assuré de son fait, quoique la chose soit d'une conséquence infinie. Dans les choses qui ne regardent que de vils intérêts temporels, l'homme s'assure autant qu'il peut, il

prend toutes les précautions possibles pour n'être pas trompé, et pour parvenir à son but. Mais dans le spirituel, dans les choses qui concernent son bonheur ou son malheur éternel, il s'en tient à des conjectures : *Je pense*, dit-il, *j'espère, je compte*, etc. Et cela, sans assurance, sans examen, et sans une exacte recherche du fondement de l'espérance qu'il a. On ne lui voit point ici cette crainte d'être trompé, ces précautions infinies, cette sollicitude qu'on remarque en lui pour les choses de la terre. Il fonde son salut sur la foi de ceux qui l'ont élevé, sur la foi de ceux qui l'enseignent. Il professe une religion, parce qu'il y est né, non par choix ni par une conviction, que c'est le véritable chemin du ciel ; et comme sa créance et son espérance ne sont que des imaginations et des idées vagues, il est impossible qu'il fasse l'expérience de ce que Jésus vaut, à ceux qui goûtent sa grâce et son amour.

Cependant les hommes ne veulent pas reconnaître qu'ils ne fondent leur salut que sur de simples opinions chimériques ; ils disent : « Qu'ils sont assurés de leur » salut, que ce serait un état bien malheureux que » d'être dans le doute sur une chose d'une si grande » importance, et qu'ils fondent l'espérance de leur sa» lut sur la vérité de Dieu, sur ses promesses, sur sa » grâce. » Voilà ce que disent les plus judicieux d'entre eux, quand on leur demande raison de l'espérance qu'ils croient avoir. Il est vrai que la grâce de Dieu est le seul fondement du salut ; mais pour que vous puissiez vous y fonder, il faut que vous l'ayez cette grâce ; si vous dites que vous l'avez, je vous demanderai si elle vous a appris *à renoncer à toute impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre en ce présent siècle sobrement*,

justement et religieusement ; car telles sont les productions de cette grâce dans tous ceux à qui elle apparaît clairement? Cette grâce vous a-t-elle changés et convertis, a-t-elle fait de vous des hommes nouveaux, créés à l'image de Jésus-Christ, pour vivre de sa vie et marcher dans les œuvres que Dieu a préparées, afin que ceux qu'il a justifiés par sa grâce y marchent? Ephes. II, 8, 10. Il ne suffit pas de dire : J'espère en la grâce de Dieu, j'espère au Dieu vivant ; il faut que nous puissions dire avec vérité que ce Dieu vit et habite en nous par sa grâce, et que nous le possédons véritablement, sans quoi toutes nos espérances ne sont que des illusions.

Pour vous en convaincre, faites un peu attention à ce qui se passe dans vos cœurs, à la vue de quelques signes éclatans de la grandeur, de la justice et de la colère de Dieu ; ou quand vous pensez sérieusement à la mort, au jugement, à l'éternité; ou quand vous êtes attaqués de quelque maladie qui vous met en danger d'éprouver ces grandes choses à venir. Remarquez, dis-je, dans quel état se trouvent vos cœurs, comment ils tombent dans les craintes et les frayeurs; comment ils se laissent aller à l'impatience, au désespoir, à la haine et au blasphême contre Dieu; comment ils ont recours aux consolations humaines et à tous les secours extérieurs qu'il est possible de se procurer : ce sont-là autant de marques du peu d'assurance que vos cœurs ont devant Dieu. Pendant que les choses vont bien, que Dieu semble se taire, et que la conscience n'est pas réveillée, il est aisé à l'homme de se flatter de ces espérances trompeuses. Il n'en voit pas le vide; mais quand Dieu vient à lui comme un feu consumant, lorsqu'il faut soutenir l'épreuve ; c'est alors que le misé-

rable homme trompé se voit couvert de confusion : les fragiles appuis, sur lesquels il se reposait, se rompent ; il tombe dans le vide et dans une ruine éternelle. C'est ce que vous éprouverez à l'heure de la mort, mes chers amis : vous le reconnaîtrez au jour où vous comparaîtrez devant le tribunal du souverain juge, si vous n'êtes assurés par le Saint-Esprit de votre union avec Christ, qui est le seul fondement du salut.

Cette légèreté et cette facilité à se persuader ainsi des choses sans fondement, est aussi un dangereux écueil pour les enfans de Dieu ; car telle est la malheureuse pente de la nature, qu'elle se contente aisément de la superficie. La nature d'elle-même est paresseuse dans l'œuvre du salut, elle évite l'application, elle aime à s'épargner la peine où l'engagerait une trop scrupuleuse recherche, un travail assidu, une longue préparation à l'éternité. De sorte que, si les chrétiens se laissent emporter à cette pente de leur cœur, ils tomberont bientôt dans le relâchement et perdront Jésus. Ils s'imagineront qu'ils avancent dans la voie du salut, pendant qu'ils seront dans la sécurité, parce qu'ils ne s'abandonnent pas aux dissolutions de la chair comme d'autres, et qu'ils se distinguent d'eux par des exercices plus fréquens de piété et de dévotion. Tout cela peut leur persuader qu'ils sont dans un bon état, et ralentir le premier zèle qu'ils avaient pour leur salut. Delà vient qu'insensiblement ils s'éloignent de Jésus, et qu'ils le perdent ; et quand ils l'ont perdu, ils ne le remarquent pas, ils croient encore être dans sa compagnie. Voilà où les tromperies du cœur sont capables de conduire les âmes qui se relâchent de l'exactitude et de la sincérité avec laquelle elles doivent travailler à leur salut.

Prenez donc pour maxime constante, de ne point bâtir sur de simples conjectures, et de ne vous point contenter d'opinions et d'espérances incertaines. Ici il faut de la certitude, il ne faut pas moins qu'une assurance réelle et divine, qui nous soit donnée par le Saint-Esprit. Priez donc le Père céleste, qui revèle ses vérités éternelles par Jésus-Christ aux âmes humbles, qu'il veuille scéler dans vous par son Saint-Esprit toutes les vérités contenues dans sa parole, qui sont nécessaires à votre salut : qu'il les réalise dans vous, et qu'il vous y affermisse par l'efficace de ses paroles qui sont esprit et vie, afin qu'étant mis à l'épreuve, votre espérance ne soit point confondue, ni votre foi sans fondement. Certes, tout ce qui n'aura pas été ainsi vivifié dans vous par le Saint-Esprit, tout cela s'évanouira et vous échappera au temps de la tentation. Le christianisme veut être assis sur une base ferme et solide, sur un fondement divin et éternel; car il doit soutenir l'épreuve du feu qui éprouvera toutes choses. Tout ce qui ne sera point l'œuvre de Dieu dans vous, s'évanouira comme les ombres disparaissent au lever du soleil. Ainsi ne vous reposez point sur de simples opinions; assurez-vous de la réalité; cherchez cette assurance en Dieu par le moyen de sa parole. Par-là votre édifice, votre bâtiment subsistera éternellement. Mais si vous vous contentez de bâtir sur le sable mouvant d'une opinion incertaine et d'une espérance chimérique. Si, à l'exemple des vierges folles, vous vous imaginez qu'il y a de l'huile dans vos lampes, dans le temps qu'elles sont vides, vous subirez le même sort qu'elles; quand vous croirez être admis avec Jésus au banquet de ses noces, vous vous en verrez exclus, et jetés dans les ténèbres où il y aura des pleurs et des grincemens de dents.

De tout ce que nous venons de dire, nous pouvons tirer des instructions pour examiner si nous possédons Jésus, ou si nous ne l'avons point. Si vous voulez savoir si vous le possédez, observez ceci.

1°. Ne prenez pas les apparences extérieures pour des indices certains. Ne croyez pas que, parce que vous faites profession de la bonne religion, parce que vous vous acquittez avec quelque exactitude des services qu'elle prescrit, ce vous soit une marque infaillible que vous le possédez. Ces apparences peuvent se trouver chez les plus grands hypocrites; ils peuvent être des observateurs scrupuleux des devoirs extérieurs de la religion, sans qu'ils aient un cœur nouveau, converti et changé, sans qu'ils connaissent Jésus, sans qu'ils soient unis à lui et qu'ils le possèdent par la foi.

2°. Examinez quelle estime, quel cas votre cœur fait de Jésus? Demandez-vous sérieusement, comment vous le regardez? Si vous le préférez à toutes choses, c'est déjà un indice que vous le possédez; car il est impossible d'avoir pour lui une estime et un amour de préférence, sans le connaître et sans le goûter; comme d'un autre côté on ne peut pas le connaître et le goûter sans faire cette estime de lui: ce sont deux choses inséparables. Que si, au lieu de cette estime et de cet amour, vous ne sentez qu'indifférence pour lui, tandis que vous faites encore beaucoup de cas des richesses et des grandeurs du monde; c'est une marque que vous ne possédez pas encore Jésus, et que vous ne le connaissez point; et plus vous êtes insensibles à cette malheureuse disposition de votre cœur, moins vous êtes en état de retrouver Jésus.

3° Examinez si toutes les connaissances que vous avez

des choses divines, et les espérances que vous vous faites du salut ne sont pas de simples opinions fondées uniquement sur la naissance de parens chrétiens, sur l'éducation, et sur les connaissances que vous avez acquises par les facultés naturelles de votre esprit; ou si votre foi et votre espérance sont scélées dans vos cœurs par son témoignage? Car c'est le Saint-Esprit qui glorifie Jésus; et *personne ne saurait dire que Jésus est son Seigneur, sinon par le Saint-Esprit*. 1. Cor. XII, 3.

Oui, quand vous seriez le plus grand docteur du monde, que vous auriez toute la science des hommes dans la tête, et que vous auriez épluché et approfondi toutes les questions de la théologie et de l'Ecriture; si le Saint-Esprit n'a pas produit dans votre cœur la foi opérante par l'amour et la charité, vous ne possédez encore que la théologie des démons. Connaître Jésus, l'aimer, le posséder, c'est l'œuvre du Saint-Esprit; et cette œuvre est toute autre chose que les mots et les idées qui s'apprennent par les facultés naturelles de l'esprit humain. Si vous appliquez ces caractères à votre état, vous pourrez assez facilement reconnaître si Jésus est en vous, ou s'il n'y est point. S'il y est, conservez avec soin votre trésor, et prenez garde que personne ne vous ravisse votre couronne; mais si vous ne l'avez point, soit que vous l'ayez perdu, soit que vous ne l'ayez encore jamais eu, prenez la résolution sincère de le chercher, et venez apprendre dans l'exemple de Joseph et de Marie, comment vous devez faire cette recherche. C'est ce que nous devons examiner dans la seconde partie de cet entretien.

II. Comment une âme cherche-t-elle Jésus?

1°. La *première* chose qui se fait sentir dans une âme qui se détermine à chercher Jésus, c'est *une vive douleur* d'avoir perdu ce trésor, et de s'en voir privée. C'est ce qui se remarque dans la mère de Jésus, comme elle le témoigne elle-même, quand elle dit à son fils : *Voici ton père et moi te cherchions, étant en grande peine.* Qui aurait vu le cœur de cette mère désolée, y aurait remarqué une infinité de pensées différentes qui le torturaient. Tantôt sa négligence et le peu de soin qu'elle avait eu de conserver son fils ; tantôt l'excellence du bien qu'elle venait de perdre, se présentait à son esprit ; combien de craintes n'agitaient pas son âme, quand elle songeait que par sa négligence, il serait peut-être arrivé quelque accident fâcheux à cet adorable enfant ? Tout cela est bien aisé à présumer en examinant seulement les mouvemens de la nature.

Il se passe quelque chose de pareil dans une âme qui commence à voir la perte affligeante qu'elle a faite de Jésus, et le triste vide où elle est de sa grâce et de son amour. Lorsque le Saint-Esprit, par sa lumière, vient à toucher une âme, à lui faire voir sa misère et sa pauvreté, à lui découvrir comment elle est éloignée de Jésus, elle commence à être en peine et à sentir des inquiétudes et des angoisses spirituelles, à éprouver ce que c'est que d'être sous la colère de Dieu, sous les frayeurs de la mort et de l'enfer. Ces douleurs et ces angoisses viennent du sentiment qu'elle a de ses péchés, et de la malheureuse indifférence dans laquelle elle a vécu à l'égard de Jésus et des choses éternelles. La mère de Jésus était d'autant plus affligée de la perte de son fils, qu'elle pouvait se reprocher de n'en avoir pas eu assez de soin. Tels sont les sentimens que la découverte du

péché produit dans un cœur, comme on le voit dans les exemples de David, de Manassé, de Pierre, de l'enfant prodigue, etc.

Cette douleur qu'une âme ressent vient aussi de la vue qu'elle a de la grandeur et de l'excellence du bien qu'elle a perdu : c'est Jésus qu'elle a perdu, l'unique sauveur des âmes, le seul médiateur entre Dieu et les hommes, hors duquel il n'y a ni grâce, ni salut à attendre, hors duquel il n'y a que colère, que jugement et que damnation, et dans lequel il y a tant de gloire, de bonheur, de paix et de joie. Cette considération l'afflige mortellement et la navre. Ah ! ce bon et aimable Jésus, qui t'a tant aimé, qui a tant fait pour toi, qui seul peut et veut te sauver, te délivrer de la colère à venir, et te faire part d'une gloire ineffable ; tu l'as perdu, tu l'as négligé, tu l'as outragé, tu l'as abandonné, pour livrer ton cœur et tes affections aux choses vaines, périssables et criminelles, de ce monde. Tu t'es refusée aux doux attraits de son amour, tu as foulé aux pieds le précieux sang de l'alliance par lequel tu as été rachetée, enfin tu t'es séparée de l'unique source de ton bonheur, et du centre éternel de toute véritable félicité. Quel aveuglement, quelle ingratitude, et quel déplorable malheur ! Je souhaite, mes chers auditeurs, que vous le reconnaissiez et que vous soyez une fois véritablement affligés d'avoir perdu Jésus. Heureuses les larmes qui se versent pour ce sujet. Heureuses les douleurs qui se ressentent pour un tel mal ! Je les dis heureuses, parce qu'elles sont des acheminemens à sortir de son malheur, et à retrouver ce glorieux trésor. Pendant que vous ne sentirez point de pareils mouvemens, soyez persuadés que vous êtes dans un pauvre état : pendant

que vous ne sentirez point vos entrailles s'émouvoir à la vue de la félicité qu'il y a en ce Jésus, que toutes les puissances de votre âme ne seront point ébranlées, et ne se mettront point en mouvement pour crier après lui; certes, vous ne le chercherez jamais sérieusement, et vous ne le retrouverez jamais.

2°. Ce furent ces sentimens, ces dispositions intérieures du cœur, qui portèrent Marie, cette mère désolée, à rebrousser chemin : *Ils retournèrent à Jérusalem le cherchant.* La douleur vive qu'elle ressentait, et le désir ardent qu'elle avait de retrouver son fils, ne la laissèrent pas long-temps dans le doute sur ce qu'elle avait à faire. Elle ne consulte pas long-temps, son cœur se tourne d'abord où elle avait laissé son trésor : elle retourne sur ses pas, et reprend la route de Jérusalem, en le cherchant. En chemin faisant, elle s'informe de côté et d'autre, et sur-tout chez ceux de sa connaissance qui étaient allés avec elle à Jerusalem, s'ils ne savaient point de nouvelles de son fils? Ne pouvant rien apprendre d'eux, elle poursuit son chemin jusqu'à Jérusalem.

C'est ici une *seconde* disposition nécessaire à une âme qui veut retrouver Jésus; il faut qu'elle *retourne sur ses pas*. En perdant Jésus, elle s'était malheureusement laissée aller au chemin glissant et large qui mène à la perdition. Elle avait tourné son cœur et son affection vers les choses d'en-bas, et avait négligé celles qui sont en-haut; de sorte qu'elle marchait *selon le train de ce monde, suivant le Prince de la puissance de l'air qui opérait en elle, comme dans tous les autres enfans de rébellion.* Eph. II, 2. Mais quand elle vient à sentir son mal, à ouvrir les yeux sur le mauvais chemin qu'elle

tient, le parti qu'elle prend c'est de rebrousser chemin ; c'est de quitter le chemin de la descente qui mène à la mort, pour reprendre celui qui conduit à Jérusalem, à la cité du Dieu vivant ; enfin, de quitter le train de ce monde et des enfans de ce siècle, pour prendre celui des citoyens des cieux, qui cherchent la patrie céleste et la maison éternelle que Dieu leur a bâtie lui-même. Col. III, 1. Avec ces citoyens des cieux, elle commence à chercher les choses qui sont en-haut, où Jésus son trésor est assis à la droite de Dieu. Quand elle a fait ces heureuses découvertes, elle ne consulte pas long-temps sur ce qu'elle doit faire : elle se lève ; elle quitte la voie dangereuse du péché et du relâchement ; elle reprend son premier zèle et se repent ; elle se lève de son lit de paresse, et va chercher celui qu'elle aime. En chemin faisant, elle s'informe auprès de ceux de sa connaissance ; *elle demande au guêt qui fait la ronde, s'il n'a pas vu celui que son cœur aime*. Cant. III, 2, 3. Souvent ces guêts, au lieu de la conduire à Jésus, la battent et la maltraitent ; mais elle ne se laisse point arrêter dans la résolution qu'elle a prise de rebrousser chemin ; elle y persiste jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son bien perdu, son trésor, son tout.

Mais il faut savoir ce que c'est que *retourner sur ses pas*. Ici plusieurs se trompent, et prennent une fausse conversion pour une véritable ; le passage d'un mauvais chemin à un autre également mauvais, pour un retour au droit chemin du salut ; et c'est ainsi que plusieurs changent de chemin, sans retourner sur leurs pas pour entrer dans le bon chemin. Par exemple, quand ils ont quitté quelques grossiers péchés, quelques mauvaises habitudes, qui leur étaient même incommodes et peu

honorables devant le monde ; qu'ils se sont retirés de leurs débauches et de leurs dissolutions ; ils croient être changés et convertis, quoiqu'ils conservent avec cela des cœurs charnels, mondains et attachés à la terre. Un jeune homme, en entrant dans le mariage, se retire de ses libertinages de jeunesse et des mauvaises compagnies qui l'entraînaient à la débauche ; mais il reprend d'autres attachemens, d'avarice et de mondanité, par lesquels son affection charnelle reprend son essor ; cependant il se flatte d'être changé, de s'être amendé, et il s'en félicite soi-même. C'est ainsi que bien des gens quittent un vice pour en reprendre un autre, et qu'ils réforment un peu l'extérieur de leur conduite pour entrer dans un état d'hypocrisie, de vertu extérieure, de vie réglée et de bonne opinion d'eux-mêmes, plus dangereux que ne l'était leur état de dissolution et de péchés éclatans. Mais, en vérité, ce n'est pas là retourner sur ses pas ; car le chemin large qui conduit à la perdition, a beaucoup de sentiers, lesquels aboutissent tous à un même but, qui est l'enfer. Il ne sert de rien de quitter le sentier de la débauche pour reprendre celui de l'avarice, de quitter la voie du libertinage pour reprendre celle de l'hypocrisie et de la tromperie de soi-même ; il n'importe par laquelle de ces routes on arrive à la perdition.

Ainsi, *rebrousser chemin*, *retourner sur ses pas*, c'est prendre un chemin tout opposé à celui qu'on tenait auparavant ; avoir des affections, des désirs et des penchans tous différens de ceux qu'on avait, aimer ce qu'on haïssait auparavant, haïr ce qu'on aimait, chercher avec empressement ce qu'on négligeait, et mépriser ce qu'on estimait et qu'on cherchait avec passion.

Le cœur, les désirs et les affections étaient tournés vers le monde, vers les honneurs, les richesses et les plaisirs de la chair; c'était à cela qu'on était attaché et après quoi on courait avec ardeur. Dans ce temps-là on vivait dans une indifférence totale pour Dieu, on ne sentait que dégoût, que froideur et que répugnance pour Jésus: on avait que du mépris pour les choses divines, et on les négligeait. Mais, maintenant, le cœur et les affections sont tournés vers ces objets-là; ce sont les choses qu'on aime, et auxquelles on pense avec plaisir et avec un désir ardent de les posséder; d'un autre côté, on ne fait point de cas des choses mondaines et temporelles. Auparavant, on avait le cœur rempli de passions violentes, d'orgueil, d'ambition, d'impatience, de vengeance, aux moindres injures qu'on recevait; maintenant on est revêtu des entrailles de miséricorde, de compassion, d'esprit patient, de bénignité et de douceur, pour supporter non-seulement les petites fautes de nos frères, mais aussi les malices et les injures grossières de nos ennemis. Enfin, *retourner sur ses pas*, c'est changer de cœur, de volonté, d'affections et de conduite, avoir dans l'intérieur et à l'extérieur des choses toutes opposées à celles qu'on avait auparavant.

Tel est, chers amis, le retour que vous avez à faire, si vous voulez sincèrement vous mettre sur une route qui vous fasse retrouver Jésus. Tant que vous suivrez le chemin du monde, vous n'y trouverez pas Jésus. Cela ne souffre point de difficulté; Jésus ne se rencontre pas sur le chemin de l'enfer. Cela est de l'aveu de tout le monde; mais, hélas! personne n'examine sérieusement s'il a quitté cette route égarée pour prendre celle qui conduit à Jésus. Chacun s'en tient au chemin

où il est; personne ne croit avoir besoin de retourner sur ses pas. On ne connaît point le changement que Dieu demande, et qui est si nécessaire à une âme qui veut trouver Jésus; on ne connaît point le mystère de la nouvelle création, où le vieil homme est crucifié avec Christ, pour faire place à la nouvelle créature. On ne sait ce que c'est qu'un cœur renouvelé et nétoyé par le sang de Jésus; que les nouvelles qualités, qui font que l'homme suit dans sa conduite extérieure une route toute nouvelle. Chers amis, ne vous laissez point tromper, examinez si vous avez ce nouveau cœur, ces nouveaux désirs et cette nouvelle conservation si nécessaires pour pouvoir vivre dans la communion avec Jésus.

3°. Mais qu'elle route Marie prend-elle, quand elle retourne sur ses pas? La *troisième* démarche qu'elle fait, c'est de s'en retourner à Jérusalem; elle va chercher son fils dans le temple, au milieu des docteurs. Pendant les trois jours qu'elle le chercha, elle s'était sans doute informée partout, elle avait déjà demandé de tous côtés si on ne l'avait point vu; mais ne le trouvant point où elle pouvait croire qu'il était, elle va au temple; et c'est-là qu'elle trouve son fils.

Ici nous découvrons l'endroit où une âme pénitente cherche et trouve Jésus; c'est dans la Jérusalem spirituelle, c'est dans le temple de Dieu. Cette Jérusalem, ce temple, c'est l'église du Dieu vivant, c'est l'assemblée des saints, la communion des membres de Jésus; c'est dans ce temple que sont les docteurs, les prophêtes et les apôtres de l'agneau, qui forment l'heureuse troupe de témoins au milieu desquels se trouve Jésus. Dieu est un être infini, dont l'essence est incompréhensible à l'homme, et qu'on ne peut trouver, à

moins qu'on ne le cherche de la manière qu'il a lui-même prescrite et révélée. Un homme privé des lumières de la révélation pourra bien le chercher ; mais comme il ne sait à quoi s'en tenir, et que cette divinité est infinie, il se perd dans ces recherches, et son esprit est comme englouti dans les profondeurs de cette mer sans fond. C'est pourquoi Dieu, en se manifestant et en révélant sa volonté aux hommes, s'est comme renfermé dans de certaines bornes, pour s'accommoder à leur faiblesse ; et il veut qu'ils le cherchent, l'adorent et le servent comme il le leur a commandé dans cette révélation. Sous l'ancienne alliance, il avait choisi un peuple, une ville, un propitiatoire, où il avait mis son nom, auquel il avait attaché ses promesses, et qui était comme l'entrepôt de ses grâces : il s'était comme renfermé dans ces étroites bornes, et c'est-là qu'il voulait se laisser trouver, *là je viendrai à toi et te bénirai.* Exod. xx, 24. Sous le Nouveau Testament, il *n'y a* point, il est vrai, de lieu particulier choisi pour cela : ce propitiatoire, ce temple, cette ville est répandue par tout le monde ; les choses cérémonielles, les figures, ont cessé ; mais la réalité est demeurée. S'il n'y a point de lieu fixé où Dieu veuille être servi et cherché plutôt que dans un autre, la vérité est qu'il veut être servi et adoré selon qu'il s'est manifesté ; et l'église n'est autre chose que le corps ou l'assemblée de ceux qui servent et adorent Dieu selon sa volonté. C'est dans ce temple de l'église que Jésus veut être cherché, et où il veut se laisser trouver.

Ceux qui le cherchent autrement qu'il ne s'est révélé, qui le cherchent par les lumières de leur raison, ou suivant les mouvemens de leur propre cœur, ne le trou-

veront point, quelque bonnes que puissent être d'ailleurs leurs intentions. Car adorer Dieu, le servir le conconnaître, ne dépend pas de la volonté de l'homme, mais de la volonté de Dieu ; ainsi il faut savoir cette volonté pour le pouvoir faire d'une manière qui lui soit agréable : Or cette volonté ne se trouve que dans l'église dans l'assemblée de ses enfans, où il a voulu mettre en dépôt ses trésors pour en faire part à tous ceux qui les y cherchent.. Quand une âme impatiente de trouver Jésus, lui dit : *Déclare-moi, ô toi! que mon âme aime, où tu pais, et où tu fais reposer ton troupeau sur le midi*. Jésus lui répond : *Si tu ne le sais pas! sors et suis les traces du troupeau, et pais tes chevrettes près des cabanes des bergers*, Cant. I. 7, 8. C'est-à-dire, regarde cette heureuse troupe de mes enfans et de mes disciples qui composent le troupeau de ma bergerie, et suis leurs traces. Joins-toi à leur société spirituelle par une véritable union de cœur et d'esprit, et apprends comme eux à me connaître.

Sur-tout, une âme interroge les docteurs de cette église, de cette société Divine. Ces docteurs sont les prophètes et les apôtres : elle lit, elle médite ; elle examine les témoignages que ces docteurs rendent à Jésus ; et ces témoignages sont comme les chandeliers qui portent la lumière et le feu divin ; comme la cruche d'Aaron dans laquelle est cachée la manne celeste. C'est pourquoi la disposition ordinaire de ceux qui cherchent Jésus, c'est d'aimer la société de ses disciples, de suivre leurs traces, et d'imiter leurs exemples. Ils aiment aussi la parole de Dieu contenue dans les saints écrits des prophètes et des Apôtres : ils en font leurs délices, et la méditent jour et nuit : ils y cherchent le fondement de leur salut :

ils y embrassent les promesses de grâce que Dieu y déploie, ils la mettent dans leurs cœur, la portent dans leur bouche, l'expriment par leur vie ; et c'est en suivant cette voie qu'ils retrouvent Jésus.

Voulez-vous donc, mes chers auditeurs, voulez-vous trouver Jésus ? il faut que vous sentiez vos cœurs portés à l'union et à l'imitation des enfans de Dieu; je dis *l'imitation* ; car cette imitation est le plus fort lien de l'amitié et de l'union. Quand vous voyez les exemples des enfans de Dieu du temps passé, et la sainte conversation de ceux du temps présent ; il faut que votre cœur se sente porté à se joindre à eux, à les imiter. Il faut aussi que vous sentiez du goût pour la parole de Dieu; que vous puissiez dire avec David, *qu'elle est douce à votre palais, plus douce que le miel à votre bouche.* Si au contraire vous n'aimez que la conversation des mondains, les compagnies des gens corrompus et charnels. Si vous sentez que vos cœurs n'ont que du dégoût pour la parole de Dieu ; et que vous trouviez plus de goût à lire des livres qui nourrissent vos passions et qui contentent vôtre curiosité, qui ne tendent qu'à vous enfler d'une fausse science, à vous gâter le cœur et l'esprit : si vous êtes ainsi disposés, c'est une marque certaine que vous ne cherchez point Jésus et que vous ne le trouverez point.

Examinez-vous donc, et écoutez ce que vos consciences vous diront là-dessus : prenez-garde au penchant de vos cœurs. Voyez à quoi tendent les conversations que vous avez avec le prochain, ce que vous y cherchez, et ce que vous y faites? Est-ce une conversation d'enfant de Dieu que vous avez ensemble, où l'on s'entretienne des moyens de trouver, de goûter et de posséder Jésus?

Est-ce là le sujet de vos conversations, le but de vos visites ? Trouvez-vous plus de plaisir dans de pareilles sociétés, que dans les compagnies de joie, de jeux, et de divertissemens mondains ? Encore une fois écoutez ce que disent vos cœurs, et quels sont les penchans qui y prévalent ? Quel temps employez-vous à la lecture et à la méditation de la parole de Dieu ? Ces momens que vous avez de loisir, les passez-vous à vous entretenir avec votre Dieu, à entrer dans une liaison étroite avec votre Sauveur ? Ou aimez-vous mieux vous occuper à des récréations charnelles ? Au lieu de racheter le temps, et d'en dérober pour ainsi dire, quelque partie à vos occupations temporelles, pour la donner aux choses spirituelles, ne laissez-vous pas écouler celui que vous avez de reste, sans faire quelque provision pour le temps à venir ? Certes vous pouvez ce me semble, reconnaître ici ce que vous êtes : en examinant les dispositions des âmes qui cherchent Jésus, vous pourriez facilement voir, si vous les avez, si vous êtes de ceux qui le cherchent, et qui ont espérance de le trouver.

Si quelque chose empêche que vous ne soyez touchés de tout ceci ; c'est que d'un côté vous ne croyez pas avoir perdu Jésus et être éloignés de lui ; et que d'ailleurs vous ne sauriez vous persuader qu'il faille être dans toutes ces dispositions, pour le chercher avec succès. Mais croyez-le, chères âmes, nous vous le répétons encore une fois : Si vous voulez une fois trouver Jésus il faut que vous éprouviez ces trois choses : — Que vous sentiez vos cœurs attendris, froissés d'une salutaire tristesse à la vue de votre misère. — Que dans ces vifs sentimens de douleur, vous commenciez à retourner sur vos pas,

pour prendre le chemin de la repentance et de la foi qui mène à Jésus. — Et qu'enfin vous vous retiriez des vaines conversations des enfans de ce siècle, pour chercher dans l'uniou avec les amis de Jésus, et dans les saintes écritures les voies qui mènent à ce Sauveur. Ce sont-là les dispositions dans lesquelles le Saint-Esprit veut mettre les âmes qui désirent de retrouver Jésus, et dans lesquelles il faut que vous soyez, si vous voulez éprouver ce qu'il fait dans un cœur qui l'a retrouvé. C'est ce que nous devons encore examiner dans la troisième partie de cette méditation

III. Lorsqu'une âme, revêtue des dispositions que nous venons d'indiquer, cherche Jésus avec persévérance et sincérité, non-seulement un ou deux jours, mais trois jours, c'est-à-dire, constamment, jusqu'à ce qu'elle l'ait découvert ; elle le trouve enfin heureusement, et quand elle l'a trouvé, cette lumière ne reste point sans témoignage. Ce Sauveur se manifeste tel qu'il est ; et voici à peu près ce qui se passe en elle. Nous voyons dans l'exemple de la sainte Vierge que cette tendre mère se plaint à son fils : *Pourquoi nous as-tu ainsi fait ?* Pourquoi nous as-tu laissés si long-temps dans l'angoisse et dans l'inquiétude ? elle lui expose la douleur avec laquelle elle le cherchait, et la peine dans laquelle elle a été pendant les trois jours de son absence. Jésus, de son côté, lui apprend la raison de son éloignement, et allègue l'œuvre principale pour laquelle son père l'avait envoyé, et à laquelle il fallait qu'il s'occupât. Ainsi il se forme entre cette mère affligée et Jésus, un tendre et doux entretien, dans lequel elle épanche son cœur dans son sein, et lui de son côté la rassure, l'instruit, et la console.

1°. Voici la *première* chose qui se fait sentir dans une âme qui retrouve Jésus. Il se forme un *entretien* de cœur entre lui et l'âme, elle verse ses peines dans le sein de ce cher ami des pécheurs, qu'elle a retrouvé : elle se plaint à lui de tous les maux que le diable, le monde et la chair lui ont causés pendant son absence ; elle lui fait voir toutes ses misères et ses fautes ; enfin elle ne lui cache rien.

Ceci paraît fade et ridicule à l'homme charnel ; mais quand une âme touchée se trouve dans ce cas, elle sent son cœur se fondre devant Jésus comme la cire au feu. Si jamais vous en faites l'expérience, vous sentirez toutes les puissances de votre âme s'émouvoir et se porter vers Jésus. Dès qu'il vous aura donné de croire qu'il est votre Sauveur, votre ami, vous vous approcherez de lui avec confiance : vous lui confierez tous vos secrets : vous le consulterez dans vos doutes et dans toutes vos circonstances fâcheuses : vous oserez lui adresser vos plaintes, vos prières et vos supplications ; parce que vous serez assurés qu'il les écoute favorablement : qu'il apportera des remèdes efficaces à vos maux, et qu'il est puissant et bon pour vous délivrer de toutes vos misères. En vérité c'est quelque chose de doux et d'infiniment consolant qu'une telle familiarité avec Jésus. Aspirez à ce bonheur, chers amis, et en attendant que vous y entriez plus avant, n'hésitez point de vous approcher de lui avec vos misères, et de les mettre aux pieds de son trône. C'est ici le cas où vous pourrez vous prévaloir des invitations charitables qu'il fait aux âmes chargées et travaillées, de venir à lui : venez à lui fondés sur ces promesses, et vous en goûterez l'heureux accomplissement.

A mesure qu'une âme s'approche ainsi de Jésus, pour lui confesser ses misères et pour implorer son secours; lui, *de son côté*, ne manque jamais de lui répondre, et de s'entretenir avec elle d'une manière salutaire. Il lui donne des instructions nécessaires sur son état présent il lui montre ses écarts; et cela d'une manière qui, loin de lui faire de la peine, lui est incomparablement plus agréable que les consolations les plus touchantes; car une âme, qui entre ainsi en union avec Jésus, n'aime rien tant, que de voir sa corruption, ses écarts et ses péchés jugés et condamnés; elle dit avec David: *Que le juste me frappe, ce me sera une faveur: Qu'il me réprimande, ce me sera un baume excellent; il ne blessera point ma tête.* Ps. CXLI, 5.

Ces coups ne sont autre chose que ces charitables censures que Jésus fait à ses amis: ces censures leur sont un baume excellent qui ne blesse point *leur tête*, mais qui au contraire réjouit leur cœur, et purifie de plus en plus leur âme; c'est pourquoi il les reçoivent avec joie: ils les aiment, et ils sont les premiers à prononcer la sentence contre eux-mêmes. Car les reproches de Jésus se font d'une autre manière que ceux de la loi et de la conscience: ceux que Jésus fait sont des reproches d'ami, qui partent d'un fond de tendresse: au lieu que les reproches de la loi et de la conscience sont des reproches de juge qui demandent satisfaction, qui portent l'angoisse dans l'âme. Il est bon que vous en sachiez faire la différence; car il n'y a guère de marque plus certaine de l'opération de la grâce dans un cœur, que cet acquiescement de l'âme aux censures et aux châtimens intérieurs, que l'esprit de Jésus lui fait ressentir: c'est le caractère d'une âme qui est sous la main de

Dieu, sous la discipline de son esprit, et qu'il châtie en père, comme un enfant qu'il chérit.

2°. Une *seconde* chose qu'une âme éprouve, lorsque Jésus se rapproche d'elle ; c'est qu'elle rentre dans sa compagnie, et qu'il se prête en quelque manière à ses volontés. Il est dit de l'enfant Jésus, *qu'il descendit avec eux à Nazareth, et leur était soumis*. C'est une grande grâce pour une âme, que Jésus s'abaisse jusqu'à elle : il l'accompagne partout sur le chemin de cette vie : il descend avec elle dans tous les états où elle se trouve : il est avec elle dans les afflictions, dans les tentations, dans les combats qu'elle a à soutenir contre ses ennemis. Lorsqu'elle est persécutée et errante, il l'accompagne ; et quand elle en est aux prises avec le dernier ennemi qui est la mort, il est avec elle pour la faire vaincre. Dans tous ces états, il n'est pas un simple spectateur, ou un témoin oisif de ses misères et de ses afflictions ; mais il l'aide puissamment, et la fait triompher de tout ; de sorte qu'elle peut dire avec joie : *En toutes choses nous sommes plus que vainqueurs, par celui qui nous a aimés.* Qui pourrait exprimer le bonheur et la gloire d'une âme que Jésus accompagne ? Qui pourra lui nuire, qui pourra le vaincre et qui pourra lui résister ? Si Jésus est pour elle, qui sera contre elle ? C'est cela même qui, de tout temps, a fait la plus ferme et la plus douce assurance des enfans de Dieu ; ils savaient que Dieu était avec eux. *Quand je marcherais par la vallée d'ombre de mort*, disait David, *je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi, ton bâton et ta houlette me consolent*, Ps. XXIII. Et dans un autre endroit : *Nous ne craindrons point, quand la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient dans la mer : quand ses eaux viendraient*

à bruire et à se troubler, et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation de ses vagues, nous ne craindrions point; en voici la raison : *Parce que l'Eternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob nous est une haute retraite et un puissant refuge.* Ps. XLVI, 3, 8.

Ce qu'il y a ici de plus consolant encore, c'est que Jésus accompagne une âme avec tant d'attachement, qu'il condescend à ses volontés, et lui est en quelque manière *soumis.* Qu'il me soit permis de parler ainsi avec tout le respect et l'adoration que je dois à ce glorieux Sauveur. Il est dit, *qu'il leur était soumis*, il faisait ce qu'ils désiraient, il leur accordait tout ce qu'ils exigeaient de lui. Telle est la force et la vertu de la foi, de faire que Jésus accomplît les souhaits et les volontés d'une âme, comme l'Ecriture-Sainte le témoigne souvent : *Qu'il te soit fait comme tu veux*, disait-il à la Cananéenne, Matth. XV. Et tout cela, il le fait en conséquence des promesses et des engagemens dans lesquels il a bien voulu entrer. Il est devenu, par une condescendance ineffable, comme le serviteur des hommes; de sorte que tout ce que Jésus possède est employé au service d'une âme qui le possède. C'est-là sans doute un privilége infiniment glorieux, mais dont une âme a grand soin de ne point abuser, et dont elle est bien éloignée de s'énorgueillir : au contraire, elle s'abaisse profondément devant Jésus, dans une humble reconnaissance de l'amour incomparable qu'il lui porte, et elle s'en juge indigne. Si elle se prévaut de la grâce qu'il lui fait, ce n'est qu'à l'égard de ses ennemis, qui voient d'un œil d'envie et de rage le bonheur auquel elle est admise. Fondée sur cette grâce, elle les défie et les brave, dans l'assurance où elle est que ce puissant Sauveur l'accom-

pagnera fidèlement, et la soutiendra jusqu'à la mort.

3°. Une *troisième* chose qui se fait sentir dans une telle âme, c'est que Jésus croit en elle, en sagesse, en stature spirituelle, et en grâce devant Dieu et devant les hommes. C'est ici une des principales opérations de la vie de Jésus. Certes, ce serait une vie bien impuissante, si elle ne faisait point croître celui dans qui elle est. La vie naturelle fait croître les êtres qui en sont doués. Elle se manifeste par des opérations réelles et sensibles dans tout ce qui est animé. Est-ce que la vie spirituelle, dont l'esprit du Tout-Puissant est le principe, ne produirait point aussi quelque chose de réel et de solide dans une âme en qui elle se trouve? Ne la ferait-elle point croître dans le bien, et dans le renouvellement journalier de l'homme intérieur, en affaiblissant de plus en plus l'homme de péché, avec ses convoitises? C'est une chose que personne ne saurait contester, et qui est assez établie par la parole de Dieu, mais dont pourtant on ne voit guère la réalité. On remarque, au contraire, que ceux qui croient que Jésus est en eux, donnent peu de marques d'une vie nouvelle. On ne voit point qu'ils croissent en sagesse et en grâce, qu'ils renoncent à l'impiété et aux convoitises du monde, et que cette grâce leur fasse surmonter leurs passions et mortifier la chair; ils demeurent toujours mondains, charnels, et attachés à la terre par une infinité de liens. Triste marque de la privation où ils sont de la vie de Jésus! Car s'il était en eux, ils croîtraient, et avanceraient dans sa vie spirituelle et divine.

Cependant une âme qui le possède véritablement, éprouve la vérité et la force de cette vie, cet accroissement journalier dans la grâce et dans l'amour de son

Dieu : elle éprouve que cette vie l'aide à se purifier tous les jours de toute souillure de chair et d'esprit, pour achever sa sanctification en la crainte du Seigneur. Chers amis, qui soupirez après Jésus, ne vous laissez point contester la vérité des promesses qui vous sont faites en lui ; mais persuadez-vous fortement que, quand il est dans une âme, il y est un sauveur puissant et vivant. Embrassez ces promesses, et ne donnez point lieu à l'incrédulité. Attachez-vous seulement à lui ; désirez-le, cherchez-le, et soyez assurés que votre travail ne sera point vain ; vous verrez une fois que toutes les salutaires vérités qu'on vous annonce, et que la parole de Dieu enseigne, ne sont pas des simples paroles, mais des choses plus réelles et plus constantes que les cieux et la terre. *Bienheureux seront ceux qui auront cru ; car les choses qui leur ont été dites de la part du Seigneur, auront leur accomplissement.* Amen !

XIIIme. SERMON.

MANIFESTATION

DE LA GLOIRE DE JÉSUS.

Trois jours après on faisait des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. Et Jésus fut aussi convié aux noces, lui *et ses disciples. Et le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit, ils n'ont plus de vin. Mais Jésus lui* répondit, *femme, qu'y-a-t-il entre moi et toi? Mon heure n'est pas encore venue.* etc. ST.-JEAN. Chap. II, 1, 11.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

La nature du règne de Jésus est tout à fait inconnue à l'homme naturel et charnel. Il n'y a rien dans ce règne qui frappe les sens; au contraire, quand on en juge sur les apparences extérieures, on n'y voit rien que de méprisable et de rébutant. Jésus qui en est le *roi, n'a ni éclat, ni apparence qui fasse que nous le désirions : il est le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur.* Esa. LIII, 2, 3.

Ce tableau n'est guère propre à nous donner une haute idée du plus grand des rois, du monarque souverain des cieux et de la terre.

Les *lois* de son royaume sont des règles qui n'accommodent point la chair, et auxquelles l'amour-propre de l'homme ne trouve pas son compte. Ce sont des maximes de renoncement à soi-même, d'humilité, de patience et de résignation, qui enseignent à chaque sujet de ce royaume, comment il doit suivre son roi dans la souffrance, parmi les croix, les opprobres, les combats et les persécutions du diable et du monde. Elles lui montrent comment il doit renoncer à tout désir de vengeance, et à ses impatiences, pour être, comme Jésus, une douce brebis, qui se laisse mener, sans ouvrir la bouche, devant celui qui veut la tondre et l'égorger. Ces maximes ne sont assurément guère du goût de la chair, de cet homme naturel qui est orgueilleux, impatient et vindicatif; aussi est-il impossible qu'il les reçoive, par les lumières et les forces de sa nature, pour en faire les règles de sa vie.

Les *sujets* de ce royaume portent avec eux le mépris. Ce sont des pauvres, des pécheurs, des simples, des ignorans : ce sont des gens rejetés et persécutés du monde; parce que ce roi a choisi les choses folles, basses et viles de ce monde pour confondre les fortes, les nobles, les sages et les plus estimées des hommes. Enfin il n'y a rien dans ce royaume de Jésus, qui s'accorde avec les inclinations de l'homme; rien où il puisse trouver de quoi satisfaire ses passions; c'est pourquoi il lui est, non-seulement inconnu, mais encore odieux et rebutant.

Çela étant, mes chers auditeurs, si l'homme doit

jamais connaître, admettre et recevoir Jésus et son règne, il faut qu'il y intervienne une manifestation céleste ; il faut que Jésus, dans la lumière de son esprit, lui fasse voir sa gloire cachée sous ces apparences méprisables. Quand l'homme reçoit cette lumière, il change de sentiment, il conçoit d'autres idées de ce Jésus et de son règne, alors il le désire, il s'y soumet de tout son cœur. Il est donc important que nous apprenions comment Jésus se manifeste aux âmes, et comment, par cette manifestation, il les dispose à le recevoir et à l'embrasser : c'est ce que notre texte nous donne matière d'examiner. Nous y considérerons,

I. A qui cette manifestation est faite.

II Comment elle se fait,

III. Et pourquoi elle est faite.

Quand nous parlons de la manifestation de Jésus et de sa gloire, nous n'entendons pas celle par laquelle il s'est manifesté au monde, dans son incarnation, et dans sa parole ; ni sa manifestation dernière au grand jour du jugement ; mais nous parlons ici d'une manifestation intérieure et spirituelle, qui se fait dans le cœur, dans l'âme des enfans de Dieu. La première, qui est sa manifestation en chair, est le fondement et la source de la manifestation spirituelle. Celle-là est générale et commune aux impies et aux croyans ; mais celle-ci est particulière aux enfans de Dieu. Il n'y a que les disciples de Jésus qui en soient favorisés, c'est pourquoi dans la description que nous devons en faire, la première chose que nous devons considérer, c'est de voir *à qui elle se fait.*

I. Nous trouvons dans notre texte trois sortes de

gens qui furent témoins du miracle que notre Sauveur fit dans la ville de Cana, et à qui il manifesta sa gloire; des *amis*, des *parens*, et des *Disciples*.

1°. Nous y voyons, des *amis* de Jésus. Les nouveaux mariés avaient sans doute de l'estime pour lui, ils l'aimaient, ils recherchaient sa compagnie, puisqu'ils l'invitèrent à leurs nôces. Jésus de son côté fait voir qu'il avait de l'amour et de l'inclination pour eux; puisqu'il reçoit leur invitation, et qu'il les honore de sa présence : tout cela prouve que ces nouveaux mariés étaient des amis de Jésus; et ce fut en cette qualité qu'ils furent favorisés de la manifestation de sa gloire, par le miracle qu'il opéra en leur faveur.

Ici nous découvrons d'abord un des caractères de ceux qui ont part à la manifestation de la gloire de Jésus; il faut qu'il soient de ses *amis*, et qu'en cette qualité ils l'invitent chez eux, et le prient de les honorer *de sa* présence. Remarquez que la manifestation dont nous parlons ici, n'est pas cette première illumination, par laquelle le père céleste, opérant par sa parole et par son esprit, fait sentir à un homme les premiers rayons de la vérité, pour le conduire à son Fils; mais il s'agit ici d'une manifestation plus particulière, par laquelle l'âme entre dans une connaissance plus claire et dans une liaison plus étroite avec Jésus. C'est sans doute déjà une manifestation de la grâce, faite par l'esprit de Dieu, et un effet de sa lumière céleste, que d'avoir des sentimens d'estime pour Jésus, de commencer à le désirer et à le chercher, en lui présentant un esprit froissé et un cœur brisé; en lui exposant leurs misères, et le besoin absolu où ils sont de son secours. Lorsque dans ces sentimens, ils soupirent et crient après

Jésus, en répandant leurs plaintes devant son trône; ce sont les plus puissants attraits pour l'inviter à venir à eux; car de même qu'un médecin a naturellement du rapport avec un malade, et que c'est là proprement l'objet dont il s'occupe, sans quoi son art serait inutile; ainsi Jésus a une connexion très-particulière avec une pauvre âme malade, affligée, et chargée de ses péchés. Aussi un cœur navré et brisé par la puissante opération de l'esprit de Dieu, n'a pas besoin de beaucoup de paroles pour présenter à Jésus sa misère, et pour l'inviter à venir à lui; son état crie, sa douleur parle, toutes les puissances de l'âme soupirent après la guérison. Quand même un pauvre malade dangereusement attaqué ne dit rien; ses soupirs, sa posture, son état pitoyable, tout cela parle assez intelligiblement, et dit tout haut qu'il voudrait un médecin qui remédiât efficacement à ses maux. Certes, chers auditeurs, si jamais l'esprit de Dieu vous fait sentir vos maladies et vos mystères spirituels, c'est ainsi que vous inviterez Jésus de tout votre cœur à venir vers vous, et à vous visiter en sa grâce. Alors vous implorerez son secours, et il vous l'accordera selon les promesses formelles qu'il en a données: *Je suis le saint et haut élevé qui habite dans l'éternité, j'habiterai un lieu élevé et saint, j'habiterai aussi avec celui qui a le cœur et l'esprit humbles, pour visiter l'esprit des humbles, pour donner la vie à ceux qui ont le cœur brisé*, Esaïe LVII, 15. *Déclarez à ceux qui ont le cœur troublé, prenez courage et ne craignez point: Dites leur que la magnificence leur sera donnée au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu de deuil et le manteau de louange au lieu de l'esprit affligé*, Esaïe XXXV, 4, LXI, 3.

Lui-même, ce charitable Sauveur, appelle à soi avec tant de douceur ceux qui sont tourmentés par leurs péchés, qu'il n'y a pas lieu de douter, que le cœur brisé ne soit le sacrifice le plus agréable à ses yeux. Voulez-vous donc, chers auditeurs, être favorisés de la manifestation gracieuse de Jésus, demandez à Dieu qu'il veuille, par la vertu de son esprit, vous donner des cœurs froissés, des cœurs sensibles à leur maladie, qui sentent le besoin qu'ils ont du céleste médecin, et qui soient assurés, que celui qui est venu pour l'être, viendra aussi à eux. Mais quand l'esprit de Dieu travaillera à former dans vous un tel cœur, à vous couvaincre de vos misères; quand il réveillera votre conscience, pour vous convaincre de vos péchés, et pour exciter par-là dans vous une salutaire tristesse; ne vous y opposez pas, comme cela arrive si souvent. Telle est la dépravation de l'homme qu'il ferme son cœur aux premiers attraits de la grâce : il prétend être meilleur qu'on ne le croit, il ne croit point avoir besoin d'une si vive répentance; enfin le sentiment de sa misère, qui est la première œuvre de la grâce en lui, l'effraie et le révolte. Delà vient que peu éprouvent ce que c'est que ce cœur froissé et brisé, qui est l'objet de la compassion de Jésus, et qui l'engage à se manifester à nous.

2° Nous trouvons dans notre texte des *parens* de Jésus; *car la mère de Jésus était là.* Les nouveaux mariés étaient vraisemblablement des parens de la sainte Vierge; aussi s'intéresse-t-elle beaucoup à eux; et il semble qu'elle soit à cette noce, moins pour assister au festin, que pour mettre ordre aux affaires et pour servir. Ces parens de Jésus sont aussi favorisés de la manifestation de sa gloire; mais qui sont-ils, ces parens? *Suffit-il*, on

est-il nécessaire, pour avoir part à ce privilége, d'être de ses parens selon la chair? Non : voici quels sont les parens qu'il reconnaît, et qu'il aime : *Celui qui fait la volonté de mon père qui est aux cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.* Matth. XII, 50. *Ses parens spirituels ;* c'est-à-dire, ceux qui font la volonté de son père, sont donc proprement ceux à qui il se manifeste. *Celui qui a reçu mes commandemens et les garde*, disait-il, *c'est celui qui m'aime ; or celui qui m'aime sera aimé de mon père ; et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui.* Jean. XIV, 21.

En cela il n'y a rien que de juste et de naturel. Il ne faut point être surpris que Jésus ne puisse et ne veuille se manifester qu'aux âmes qui se soumettent aux volontés de son Père céleste, et qui sont de la famille dont il est le frère aîné ; car il est convenable que ceux qui veulent avoir quelque communion avec ce frère aîné, soient au nombre des serviteurs de Dieu, et qu'ils vivent selon la volonté du Père de famille. Mais quelle est cette volonté qui doit être la règle selon laquelle doivent se conduire les serviteurs de Dieu? Le Sauveur nous l'enseigne, quand il dit : *C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle.* Jean VI, 40. Saint Paul a dit aussi : *C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification.* 1. Thes. IV, 3. La foi au Seigneur Jésus, la foi opérante par l'amour, la charité et la sainteté, est donc la loi primitive, émanée de la volonté de Dieu, pour être la règle invariable de ses enfans. Il faut donc que ceux qui veulent être de la parenté spirituelle de Jésus, soient intimement unis à lui par le double lien de la foi et de l'amour ; qu'ils donnent leur cœur et leurs affections à

Dieu et aux choses célestes ; qu'ils se dépouillent des désirs corrompus de leur chair, pour être revêtus de justice et de pureté, afin qu'ils soient saints dans toute leur conversation ; car c'est à eux que s'adresse cette voix du Père céleste : *Soyez saints, car je suis saint.* Voyez, chers amis, telle est la volonté de Dieu, qu'en croyant au nom du seigneur Jésus, vous renonciez sincèrement au péché, pour recevoir la sainteté du cœur, et pour la faire paraître par vos paroles et vos actions. Certes, pendant que vous aimerez le péché, vous ne pourrez pas être reconnus pour être des parens de Jésus : vous ne serez ni de ses frères, ni des enfans de son Père ; par conséquent vous ne pourrez pas espérer qu'il se manifeste à vous. Tant qu'il n'y aura pas chez vous assez de sincérité pour renoncer à tout ce qui lui déplaît, vous n'éprouverez rien de la manifestation de sa gloire ; vous demeurerez toujours dans la triste privation des priviléges glorieux qu'il communique à ses enfans, en se manifestant à eux. Car Jésus, qui est la sagesse éternelle, fuit la duplicité et l'hypocrisie : *Elle n'entre point dans un cœur malicieux, et n'habite point dans une âme ni dans un corps asservi au péché.*

3°. Enfin, nous trouvons dans notre texte une *troisième* sorte de gens à qui Jésus manifeste sa gloire ; ce sont ses *disciples* ; car il est dit *que Jésus était là avec ses disciples* ; et plus bas, que *ses disciples crurent en lui*, lorsqu'ils eurent vu la gloire de Jésus dans cet éclatant miracle. Ils étaient ses disciples, parce qu'ils étaient entrés dans son école : ils l'avaient suivi : ils lui avaient obéi, lorsqu'il les avait appelés à le suivre : ils étaient ordinairement ses compagnons de voyage ; c'est pourquoi ils eurent l'avantage d'assister avec lui à cette noce ; et

là ils sont favorisés de la manifestation de sa gloire, ils sont affermis dans la foi et dans leur attachement pour lui.

Un des caractères nécessaires à une âme qui veut être participante de la manifestation de Jésus, c'est de devenir un de ses disciples. Hors de l'école de cette sagesse céleste, hors de la discipline de Jésus, on est exposé à toutes sortes d'écarts, on s'égare dans les ténèbres, on s'éloigne de Dieu et de sa vérité; on demeure dans la mort, et par conséquent hors d'état de voir la gloire de Jésus. Mais une âme qui devient son disciple, qui lui demande ses instructions, qui le suit où il la mène, et qui s'abandonne sans réserve à sa conduite; cette âme-là ne manquera point de voir une fois la gloire de Jésus. C'est ce qu'il disait autrefois aux Juifs: *Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie.* Jean VIII, 12. Et dans un autre endroit: *Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; et où je serai, celui qui me sert y sera aussi. Celui qui me sert, mon père l'honorera.* Jean XII, 26.

Ainsi, chers auditeurs, si vous voulez une fois voir la gloire de Jésus, résolvez-vous à devenir de ses disciples: consultez-le sur ce que vous avez à faire, et laissez-vous conduire partout où il veut vous faire passer. Il vous mènera sans doute par un chemin qui paraîtra ténébreux et difficile à votre chair: par un chemin de larmes, de souffrances et de croix, tant intérieures qu'extérieures, où vous serez exposés à la haine du monde et aux attaques du diable. Si, après être entrés dans ce chemin, vous vous lassez de le suivre, et que vous l'abandonniez, vous ne verrez pas sa gloire; vous

périrez au désert, comme les israélites incrédules et rebelles. Jésus ne flatte point, il agit de bonne foi; il ne veut point vous gagner par surprise, il vous déclare naïvement ce à quoi vous devez vous attendre : *Si vous voulez*, dit-il, *être mes disciples, renoncez à vous-mêmes, chargez votre croix, et me suivez.* Matth. xvi, 24. Ne croyez pas, veut-t-il dire, que vos passions puissent trouver leur compte à ma suite : non, elles y trouveront leur *crucifixion* et leur mort; si vous voulez donc me suivre, résolvez-vous à les voir mortifiées et combattues en toutes manières; que si vous *ne voulez* point vous résoudre à cela, ne vous flattez point d'être de mes disciples, ni de jamais voir ma gloire.

Certes, chers amis, pendant que vous serez les sectateurs du monde, que vous n'aurez pour guide *que* vos passions; et que Satan, le prince de ce siècle sera votre maître, vous ne devez pas espérer que la gloire de Jésus se manifeste à vous. C'est là cependant le triste état dans lequel le plus grand nombre des hommes sont, même ceux qui font profession de recevoir Jésus et son évangile. La plupart ne sont rien moins que disciples de Christ, ils sont plutôt les élèves de la chair et les esclaves du monde. Pour en être convaincus, vous n'avez qu'à mettre en parallèle les maximes de Jésus avec celles du siècle, vous verrez bientôt lesquelles vous suivez, et de qui vous êtes disciples. Par exemple, une des maximes principales de Jésus, c'est la patience, la douceur et la résignation, lorsqu'on est méprisé, *outragé*, maltraité; la maxime du monde et de la chair qui lui est opposée, c'est d'arracher œil pour œil, dent pour dent, de rendre outrage pour outrage, injure pour injure. Laquelle de ces maximes suivez-vous? deman-

lez-le à vous-mêmes : consultez l'expérience de tous les ours. Comment vous comportez-vous quand vous êtes exposés aux injures de la part des hommes? Quand quelqu'un vous fait quelque tort, ou blesse tant soit peu votre honneur ou vos intérêts? Qu'est-ce qui se fait sentir dans vous, et que voit-on sortir du fond de votre cœur ? voit-on en vous une patience chrétienne, une résignation à Dieu et à sa conduite, une charité pour ceux qui vous font du mal, comme Jésus, votre maître, l'a pratiquée, et comme il vous y appelle ? Ou si vous ne pouvez pas résister aux premiers mouvemens qui s'élèvent dans vous, avez-vous soin de recourir, par la foi et par la prière, au moyen de les étouffer, pour qu'ils ne prennent pas l'essor et ne gagnent pas le dessus? — Voit-on, au contraire, éclater la passion, voit-on sortir de vos bouches, de vos yeux et de vos mains, le feu criminel de la colère, de la haine et de la vengeance. Hélas! il n'est que trop aisé de reconnaître de quel esprit vous êtes animés. Le plus grand mal est, que vous voulez encore autoriser cette conduite criminelle; vous soutenez qu'il vous est permis de vous défendre et de repousser l'injure par l'injure. Non contens de faire le mal, vous l'excusez, vous l'autorisez, et dans vous et dans les autres. Tout cela fait bien voir que vous aimez les maximes du monde, que vous êtes conduits par son mauvais esprit, et qu'ainsi vous êtes bien éloignés d'être les disciples de Jésus.

Chers amis, laissons-nous une fois convaincre des dispositions que nous devons avoir pour connaître Jésus, et participer à la manifestation de sa gloire. Nous venons de vous les détailler ; mais il faudrait nous en laisser convaincre par le Saint-Esprit, au lieu de nous

bercer par de fausses espérances. Croyons une fois qu pour avoir part à la grâce de Jésus, il faut être de se amis, de ses parens et de ses disciples : de ses amis, en l'invitant à venir chez vous, avec des cœurs touchés de nos maux spirituels ; de ses parens, en étant de la famille dont Jésus est le frère aîné, et conduits par so esprit ; enfin, de ses disciples, en nous soumettant à ses préceptes, en recevant ses instructions, et en le suivant par les chemins qu'il nous a lui-même frayés. Prion le père de N. S. J.-C., qu'il produise en nous, par son esprit, ses dispositions, qui sont des effets de sa grâce, qui dépendent de sa pure libéralité. Par-là, nous apprendrons à éprouver comment la gloire de Jésus se manifeste dans les âmes. C'est ce que nous allons examiner dans la seconde partie de cette méditation.

II. La manifestation de la gloire de Jésus se fait d'une manière inconnue et contraire à la nature.

Premièrement, elle se fait *sous la croix*. Dans le temps que les nouveaux mariés se voient exposés à une grande mortification, et qu'ils manquaient d'une des choses les plus nécessaires, ce fut alors que Jésus vint à leur secours et leur manifesta sa gloire. *Le vin était venu à manquer*, dit notre texte. Il serait inutile de chercher les causes de cet accident, il suffit de savoir que cela mettait les jeunes époux dans une telle confusion, que la mère du Sauveur touchée de leur embarras intercéda pour eux auprès de lui.

Cependant cette disette, cette croix fut l'heureuse occasion où ils voient éclater la gloire de Jésus. C'est ordinairement dans l'affliction que Jésus fait voir sa gloire à ses enfans. Mais il faut avouer que c'est une

conduite bien extraordinaire que celle que Dieu tient envers son peuple ; cest une conduite bien contraire à tous les penchans de l'homme. La raison humaine, les lumières de la nature n'y comprennent rien : les enfans de Dieu s'y trouvent même souvent embarassés. Pendant qu'ils sont sous la croix et dans l'affliction , ils ne peuvent pas s'imaginer que ce soit là une situation propre à voir la gloire de Jésus, et à éprouver la joie que Dieu répand dans le cœur de ses enfans. Au contraire, il leur paraît que Dieu est alors éloigné plus que jamais d'eux et eux de lui : il leur semble qu'ils sont abandonnés à leurs ennemis, à leurs insultes et à leurs persécutions : cela ne leur paraît rien moins qu'un acheminement à la manifestation de la grâce et de l'amour de Dieu ; ils se plaignent de ce qu'il refuse de confondre leurs ennemis, et de leur donner des marques consolantes et sensibles de son amour. Il leur semble que ce serait là un moyen plus convenable à sa gloire, et qu'il en serait mieux glorifié. Delà vient qu'ils s'abandonnent quelquefois à l'impatience, aux murmures, et à contrôler la conduite de Dieu. Asaph souffrait de voir que lui, qui avait lavé ses mains dans l'innocence, fût battu journellement, et que son châtiment revînt tous les matins ; et cela pendant que les méchans étaient dans la prospérité, et jouissaient de l'accomplissement de leurs souhaits, Ps. LXXVIII.

Bien des gens craignant Dieu ont eu de la peine à comprendre que c'est sous la croix que Jesus se manifeste ; mais si cette conduite surprend ces personnes-là, elle doit paraître bien plus étrange encore aux enfans de ce siècle. Hélas ! qu'ils sont éloignés de croire que d'être persécuté soit un bonheur dans lequel il

faille sauter de joie, comme Jésus le dit. Matth.x,11,12
Ils sont bien éloignés de croire que les pauvres en espri sont les véritables riches. Que c'est dans la tristesse e dans les larmes qu'on trouve la solide joie : que c'es dans la mort, et dans le crucifiement de la chair qui se trouve la vraie vie ; toutes ces choses-là leur paraissen des rêveries. C'est pourtant une vérité incontestable, enseignée dans la parole de Dieu, et vérifiée par l'expérience de tous les enfans de Dieu. Ils savent tous que c'est sous la croix qu'il aime à se manifester à eux ; que c'est quand le vin de la joie mondaine vient à leur manquer, quand ils sont privés des consolations humaines, de la confiance en eux-mêmes, en leurs bonnes œuvres et en toutes leurs belles qualités ; lorsque le fond qu'ils faisaient sur toutes ces choses-là vient à manquer, et qu'elles leur sont ôtées par une sage et charitable dispensation du Père céleste ; lorsqu'au lieu de ces vins falsifiés, il les abreuve d'eaux amères et leur fait manger du pain pétri dans les larmes ; c'est alors que Jésus aime à se manifester à eux.

Ainsi la raison pour laquelle si peu d'âmes voient la manifestation de sa gloire, c'est qu'elles fuient la croix. On ne comprend point les intentions de Dieu, et on n'entre point dans ses vues. On s'en prend aux causes secondes, on tâche de secouer le joug de la croix, et si on ne le peut pas, on la porte avec murmure et avec répugnance. Souvenez vous-en, chers amis, quand le vin de la joie frivole et fausse vous manquera ; quand vous serez privées de consolation extérieures, de biens, d'enfans, d'honneur, et même de la paix de la conscience ; sachez que ce sont-là des messagers que Jésus vous envoie, par lesquels il vous invite à lui donner

accès chez vous, afin qu'il se manifeste à vos âmes. Satan tâche de vous donner le change ; il vous fait envisager toutes ces afflictions comme des effets du hasard ou des causes secondes, ou comme des marques de la haine de Dieu ; de sorte que dans ces tristes et criminelles pensées, loin de vous approcher de Dieu, et de le laisser approcher de vous ; vous le fuyez, vous vous abandonnez au désespoir ou à l'endurcissement, vous vous tournez vers les créatures pour y chercher quelque sorte de consolation. Faut-il après cela s'étonner si Dieu n'exécute pas sur vous les desseins de sa miséricorde, et si vous ne voyez point la gloire et la grâce de Jésus? Apprenez donc une fois à comprendre les voies de Dieu. Défiez-vous des fausses lumières de votre cœur corrompu et incrédule, et des suggestions de Satan. Quand vous vous sentez sous la coix et dans l'affliction, approchez-vous de Dieu avec humilité. Ouvrez-lui vos cœurs avec confiance, épanchez-les devant lui par des désirs ardens et par des prières continuelles ; car le voile triste et lugubre de la croix est l'étendard de Jésus, c'est l'avant-coureur qui annonce sa venue, c'est le signal de la manifestation de sa gloire ; ainsi vous avez lieu de croire alors que Jésus n'est pas loin de vous, et qu'il désire de se manifester à vos âmes.

Cependant, lorsque le vin de la joie et de la consolation viendra à vous manquer, ne prétendez pas que Jésus doive d'abord faire ce que vous voulez, et vous envoyer sa délivrance, aussitôt que votre chair ou votre raison corrompues le voudront. Non, la gloire de Jésus ne se manifeste pas à une âme selon les désirs de la nature, mais selon la volonté de Dieu. C'est ce que notre Sauveur fait entendre à sa mère ; car lorsque, s'empres-

sant trop à vouloir tirer ces nouveaux mariés de la peine où elle les voyait, elle vient lui dire : *Ils n'ont point de vin ;* il lui répond : *Femme ! qu'y a-t-il entre moi et toi, mon heure n'est pas encore venue ?* Par-là il lui fait comprendre que l'heure de l'homme n'est pas celle de Dieu. *Qu'y a-t-il entre moi et toi ?* entre tes volontés et mes volontés, entre tes voies et mes voies, entre les heures de ta commodité et celles de mon bon plaisir ! Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes pensées sont élevées au-dessus de tes pensées, et mes voies au-dessus de tes voies. L'heure de l'homme serait celle qui convient à sa passion, à son caprice, à la chair et à la raison ; mais l'heure de Dieu, c'est quand sa sagesse et sa bonté le jugent à propos pour sa gloire et le salut de l'homme. La volonté de l'homme serait de se voir d'abord délivré, de ne pas souffrir long-temps. Cependant l'heure de Dieu dure quelquefois long-temps : elle dure souvent plusieurs jours, et même plusieurs années. Il laisse un Joseph dix ou douze années en prison, un David presque aussi long-temps en exil, vagabond et fugitif devant Saül. Cette heure de Dieu paraît longue à l'homme, il lui semble qu'il tarde trop ; souvent il s'inquiète, il se plaint, il lui semble que les voies de Dieu ne sont pas bien réglées. Mais vous, chères âmes, qui désirez la manifestation de la gloire de Jésus, attendez son heure ; ne lui prescrivez point les temps et les manières dont il doit vous délivrer, ne vous laissez point rebuter par le délai de son secours, ne vous relâchez point dans la prière et dans l'attente de la délivrance de votre Dieu. S'il tarde, veillez, il viendra et ne tardera point ; car à juger du retard selon le jugement de Dieu, il ne tarde point, il vient au temps qu'il

a marqué. Sa puissance aurait d'abord pu faire entrer les enfans d'Israël en Canaan, sans les faire passer par le désert, et sans les y laisser si long-temps errans ; mais sa sagesse trouva à propos d'en agir ainsi. L'esprit de Dieu nous en dit la raison : *C'était afin d'humilier ton cœur, et de t'éprouver, et pour te faire enfin du bien:* Deut. VIII, 16. Sentez-vous que Dieu vous fasse marcher par des déserts stériles et remplis de serpens, par des déserts arides où il n'y a point d'eau, et que même il vous y fasse errer long-temps ; soyez assurés que *c'est afin de vous humilier, de vous éprouver, pour vous faire enfin du bien.* Le but que Dieu se propose est toujours de faire du bien ; vous l'éprouverez, si vous savez profiter des vues de sa sagesse. Prenez garde que vous ne vous tourniez du côté du monde, pour désirer les délices du péché que vous avez laissées en Egypte. En attendant que le libérateur d'Israël fasse éclater le pouvoir de sa grâce, et qu'il manifeste sa gloire, demeurez sous la conduite de son esprit. Suivez le conseil que la sainte Vierge donne aux serviteurs, quand elle leur dit : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Oui, faites ce que Jésus vous dit, et ne sortez point de dessous son obéissance. Prenez garde de donner lieu aux suggestions du diable et aux mouvemens de votre cœur incrédule, qui vous portent à croire que Dieu vous oublie, qu'il vous néglige et vous haït. N'écoutez point non plus les conseils impies des hommes corrompus. Ils tâcheront de vous entraîner à faire comme eux : « Que veux-tu faire? disent-ils avec » la femme de Job, pourquoi te tourmenter? Tu vois » bien que tu n'avances rien, que tu ne reçois pas plus » que les autres ; que Dieu ne répond point à tes vœux, » et que les peines que tu te donnes sont inutiles. Quitte

» donc ces folles imaginations que tu t'es mises en la » tête ; et ces desseins opiniâtres d'être autrement que » le reste des hommes. Fais comme les autres, sans » t'inquiéter et te tourmenter par de vains scrupules. » Tels sont les conseils du diable, du monde et de la chair ; mais le conseil de Dieu et de ses enfans, c'est: *Faites tout ce qu'il vous dira.* Ecoutez la parole de Jésus, suivez les mouvemens de son esprit ; et quand son heure sera venue, vous verrez qu'il changera l'eau en vin, les ténèbres en lumière, la tristesse en joie.

C'est ainsi que sa gloire se manifeste. Quand *son heure* fut venue, à l'égard de ces nouveaux mariés, il dit aux serviteurs : *Emplissez les cruches d'eau.* Cela fait, il arriva, par un effet de sa puissante volonté, que cette eau fut changée en un vin excellent ; et ce changement miraculeux fut manifesté premièrement aux serviteurs qui avaient puisé l'eau, ensuite au maître *d'hôtel*, et enfin à tous les gens de la noce.

C'est aussi ce que le Seigneur fait à l'égard des âmes à qui il veut manifester sa grâce et sa gloire. Cette même eau qu'il leur avait fait verser, il la change en un vin de consolation ; la tristesse et la douleur des enfans de Dieu, devient la source de leur joie. Qui dirait que c'est au milieu des larmes et des eaux d'affliction, qu'ils trouvent Jésus, qu'ils l'embrassent et le possèdent ? Cela est pourtant vrai ; c'est lorsque les pauvres âmes affligées épanchent leurs cœurs en sa présence ; c'est alors que Jésus vient leur parler avec amour ; c'est alors qu'elles sont favorisées d'une communication plus particulière de sa grâce ; enfin, c'est alors que l'eau est convertie en vin. Elles n'auraient jamais cru qu'un vin si excellent pût être produit dans un fond qui n'abondait qu'en

eaux amères, et que leur tristesse pût être convertie en joie; mais cela se fait lorsque dans le sentiment de ses misères, elle va à Jésus avec tout le fardeau de ses péchés, les déploie aux pieds de sa croix, et soupire après sa grâce; lorsque Jésus vient répandre en elle une lumière qui lui découvre la grâce infinie de Dieu, et sa miséricorde éternelle, avec l'efficace de la rédemption de Jésus : il vient l'assurer que tout cela est pour elle; qu'elle a droit non-seulement, mais aussi qu'elle a part à cette rédemption, et elle le possède comme sa sagesse, sa justice, sa sanctification et sa rédemption; par-là Jésus est glorifié dans elle, elle le regarde comme son plus précieux trésor, comme le bonheur le plus digne d'une âme immortelle, qu'elle ne quitterait pas pour mille mondes. Ah! aimable Jésus! manifeste-toi ainsi dans nos pauvres âmes, afin que tu sois glorifié en elles, et elles en toi éternellement!

Telle est, mes chers auditeurs, l'heureuse espérance et l'héritage incomparable des enfans de Dieu qui désirent sincèrement d'appartenir à Jésus. Voilà comment il se manifeste en eux, et comment ils font l'expérience de ce qui est dit dans notre texte : *Jésus manifesta sa gloire*. Puissiez-vous être tous participans de ce bonheur; il est si glorieux et si capable de rendre heureux ceux qui le goûtent, que mon amour pour vous s'épanche en prières et en soupirs devant Dieu, pour qu'il veuille vous y attirer et vous admettre à la possession d'un bien si ineffable. Mais si vous en voulez jouir, cherchez-le, désirez-le une foi sincèrement, et servez-vous des grâces que Dieu vous présente. Sur-tout priez avec persévérance, avec des cœurs touchés d'un désir ardent de voir une fois la gloire de Jésus; car ce n'est que dans

des cœurs ainsi disposés que le Seigneur produit par son esprit cette foi victorieuse, cette foi qui surmonte et dissipe tous les nuages d'incrédulité et de défiance, cette foi enfin qui est la production et l'effet de la manifestation de Jésus.

III. Lorsque Jésus eut manifesté sa gloire, il est dit, que *ses disciples crurent en lui*.

Ce n'est pas que ces disciples n'eussent déjà eu quelque commencement de foi ; car c'était la foi qui les avait portés à se ranger sous sa discipline ; mais cette foi était encore obscurcie et traversée par beaucoup de doutes: ils n'étaient pas encore bien assurés si ce Jésus était véritablement tel qu'il se disait être ; s'il était ce messie promis qui devait les racheter et les délivrer ; mais quand Jésus eut donné, par ce miracle, un exemple de sa puissance, et qu'il leur eut manifesté sa gloire, alors *ils crurent en lui*, c'est-à-dire qu'ils furent convaincus et pleinement assurés que Jésus était le vrai messie, et ils furent portés à s'attacher à lui avec plus de zèle, et à le suivre à travers les difficultés et malgré les afflictions les plus terribles.

C'est-là précisément ce qui arrive à une âme, quand Jésus lui manifeste sa gloire, car alors elle croit en lui. Ce n'est pas qu'avant cette manifestation elle n'ait déjà la foi ; mais cette foi est faible, combattue, chancelante: elle ne connaît Jésus que par les témoignages que les écritures lui ont rendus : elle ne l'a vu qu'à la lueur de quelques étincelles que le St.-Esprit a allumées en elle. Mais elle ne sait pas encore par son expérience, si ce que l'on dit de lui est réel ; s'il est vrai qu'il soit un rédempteur si puissant et si bon, qui détruise dans les

âmes les œuvres du diable, qui transporte ses enfans, du royaume des ténèbres dans son royaume de lumière, de justice, de paix et de joie : c'est ce qu'elle voudrait éprouver, et c'est après quoi elle soupire, parce qu'elle n'en a pas senti jusqu'alors la réalité. Mais quand il lui vient manifester sa gloire, qu'il lui donne des assurances consolantes de son amour, de sa grâce et de ses miséricordes, et qu'il lui applique gratuitement ses mérites et tous les glorieux fruits de sa rédemption ; alors elle croit en lui; alors elle commence à concevoir la vérité des témoignages que l'écriture sainte rend à Jésus : c'est alors qu'elle dit à ce sauveur, comme Job disait à l'éternel : *J'avais ouï de mes oreilles parler de toi, mais maintenant mon œil t'a vû*, Job XLII, 5. Elle peut alors témoigner avec St.-Jean, *de ce qu'elle a ouï de ses oreilles, qu'elle a vu de ses yeux, qu'elle a touché de ses mains de la parole de vie, parce que la vie a été manifestée en elle*, c'est pourquoi elle en rend témoignage. Ainsi elle peut chanter avec les rachetés de l'éternel : *ce que nous avions entendu, c'est ce que nous avons vu dans la ville de l'éternel, dans la ville de notre Dieu, laquelle Dieu maintiendra toujours*, Ps. XLVIII, 8, 9. Avec ce peuple heureux dont parle Esaïe, elle s'écrie : *voici notre Dieu, nous l'avons attendu, et il nous sauvera ; c'est ici l'éternel, nous l'avons attendu, nons nous égayerons et nous nous réjouirons de son salut*, Esaïe XXV, 9.

Croire en Jésus après l'avoir ainsi vu, après avoir été favorisé de la manifestation de sa gloire, c'est sans doute quelque chose de grand, mais c'est en même temps quelque chose d'inconnu et d'incroyable à l'homme naturel ; je ne sais pas même s'il n'y en aura pas qui regarderont ces vérités comme des erreurs, et des productions du

fanatisme : « Quoi ! voir jésus, le toucher des mains, » l'ouïr de ses oreilles, cela est arrivé quand il conversait » sur la terre ; mais cela n'arrive plus, et c'est une illu- » sion de croire qu'on puisse ainsi le voir et le connai- » tre » : C'est ce que pourront dire ceux qui n'ont point éprouvé la force et la réalité de la rédemption de Jésus; ceux même qui ont quelque sincérité, et qui souhaiteraient de le connaître, ont de la peine à croire qu'ils puissent ainsi le posséder et le sentir vivant en eux, et que la foi soit quelque chose de si puissant et de si triomphant.

Cependant personne ne doit nous prêter des idées grossieres et fausses sur ce sujet, comme si nous parlions ici d'une vue ou d'une ouïe qui se fasse par les sens du corps, comme si Jésus se devait faire voir, ouïr et sentir d'une manière extérieure et matérielle. Chacun, pour peu qu'il soit raisonnable, comprendra bien que nous parlons ici d'une vue et d'une manifestatiou spirituelle, qui se fait sentir à l'ame par la foi, et qui n'est autre chose que l'expérience que cette âme fait de la réalité et de l'accomplissement des promesses de Dieu : outre cela, il suffit de consulter la parole de Dieu pour se convaincre que cette connaissance de Jésus et cette expérience de sa rédemption est un privilége dont les enfans de Dieu peuvent être réellement participans. Quoi ! voudrions-nous tenir pour impossible et incroyable que Jésus soit goûté et possédé réellement par une âme fidèle ? voulons-nous nous laisser ravir une si consolante et si glorieuse vérité que la parole de Dieu nous enseigne d'une manière si claire ? Voyons ce qu'elle dit de la foi ? elle la décrit comme une vue et une connaissance infaillible des choses invisibles. *La foi*, dit St.-Paul, *est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point.*

C'est un fondement réel, et inébranlable, sur lequel une âme s'appuie, s'assure comme sur une chose très-ferme et très constante, sans craindre de tomber dans le vide. Elle emporte même déjà avec soi une possession réelle de la chose qu'on espère, autant qu'on la peut posséder en cette vie. C'est une conviction intime et une assurance infaillible, qui ne peut tromper, qui dérive de principes incontestables et aussi convaincans que toutes les choses qu'on peut voir des yeux et toucher des mains. L'apôtre saint Jean nous apprend que cette vue et cette connaissance de Jésus par la foi nous sert de puissant préservatif contre le péché, quand il dit : *Celui qui pèche ne l'a point vu et ne l'a point connu.* 1. Jean III, 6.

Il faut donc voir Jésus et le connaître d'une manière spirituelle pour ne plus faire le péché, et pour le laisser détruire dans soi par la rédemption de Jésus. Ce même apôtre le témoigne par son expérience. *Nous l'avons vu*, dit-il, *et nous témoignons qu'il a été envoyé pour être le Sauveur du monde.* 1 Jean. IV, 14. Saint Paul disait que Dieu avait révélé son fils en lui : il a plu à Dieu de me faire connaître *son fils, afin que je l'annonçasse par l'Evangile.* Gal. I, 15, 16. Pour qu'on ne s'imagine pas que c'était un privilége particulier aux apôtres, il assure de tous les enfans de Dieu, qu'ils ont aussi part à la manifestation de la gloire de Jésus, quand il dit : *Que comme au temps de la création, Dieu dit que la lumière resplendît des ténèbres, de même il a relui dans le cœur des fidèles pour donner l'illumination de la gloire de Dieu en la face de Jésus-Christ.* 2, Corr IV, 6. Enfin les promesses de Jésus sont claires et expresses en faveur de tous ceux qui l'aime-

ront; les voici : *A celui qui m'aime et qui garde mes commandemens, je me ferai voir à lui, il sera aimé de mon Père, nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui.* Jean XIV, 21, 23. Voilà assez de témoignages qui nous assurent que les enfans de Dieu sont favorisés d'une façon particulière de la vue et de la manifestation de Jésus, qu'ils le possèdent, qu'ils le goûtent, et qu'ils sont unis à lui d'une façon tout à fait intime, réelle et consolante, et que tout cela contribue à rendre leur foi victorieuse. Ne doutez donc plus d'une si douce vérité, mais désirez d'en faire *l'expérience*; alors vous éprouverez qu'il y a encore plus de réalité qu'on ne peut vous en dire.

Cette foi victorieuse est le but où Jésus veut vous conduire : il voudrait que vous crussiez une fois en lui d'une foi vivante, fondée sur sa parole, produite par son esprit, et attestée par votre expérience. Il vous invite à ce bonheur : il souhaite que sa rédemption ait son accomplissement dans vous. Mais hélas! ce sont des choses que peu d'âmes éprouvent : les mondains en font des sujets de raillerie et de mépris. Ceux qui en ont quelques faibles désirs se laissent arrêter dans leurs recherches. Plusieurs font semblant de tâcher d'entrer par cette porte étroite; mais ils n'y entrent point, parce que leurs désirs ne sont pas sincères, parce qu'ils se laissent détourner par les obstacles et les difficultés, ils s'en tiennent aux simples pratiques d'une dévotion superficielle, sans vouloir faire à Jésus le sacrifice entier de leur cœur, sans vouloir le suivre dans la voie du renoncement et de l'obéissance. De là vient qu'ils ne parviennent point à la manifestation de sa gloire, ni à cette foi victorieuse par laquelle on éprouve l'heureux accomplissement des promesses de Dieu.

Que tout ceci ne peut-il réveiller quelques âmes de bonne volonté, pour les porter à veiller et à prier avec plus de zèle, et à se retirer avec plus de sincérité du monde; pour les animer à chercher et à crier après Jésus jusqu'à ce qu'elles l'aient ainsi trouvé, qu'elles aient vu sa gloire! Mais hélas! il semble que la plupart de ceux qui entendent de pareilles vérités tombent dans l'abattement, et perdent encore plus courage; parce qu'il leur semble impossible d'en venir jamais là : Ah! funeste dépravation du cœur de l'homme, qui donne plutôt entrée aux suggestions du Diable, que de croire à Jésus. Ils craignent peut-être les railleries et les contradictions des mondains aveugles et impies, ou quelques petites peines que la chair en ressentirait : ils se laissent épouvanter par les difficultés que Satan leur suscite; c'est-là ce qui les empêche d'aller à Jésus et de trouver en lui le vrai repos de leurs âmes. Mais si vous saviez, mes chers amis, à quoi Jésus vous appelle, vous seriez moins paresseux à franchir quelques mauvais pas, vous ne seriez pas si négligens à veiller, à prier et à chercher de tout votre cœur la manifestation de la gloire de Jésus. Venez une fois, je vous prie; prenez courage. Jésus est encore vivant. Quoiqu'assis à la droite de Dieu son père, il nous tend la main, il nous offre son secours, tournons-nous sérieusement de son côté, commençons à devenir de ses amis, de ses parens et de ses disciples, qui le cherchent et qui le suivent constamment. En verité il ne nous rejettera point, il secondera l'œuvre de son esprit dans nous, il nous tirera doucement à lui, il nous disposera à voir sa gloire; et sûrement il nous la fera voir un jour pour la joie de notre cœur. Alors nous croirons en lui, nous l'aimerons,

nous le posséderons vivant et habitant en nous, et nous le goûterons d'une manière qui nous préparera efficacement à la pleine manifestation de sa gloire dans les cieux. Heureux qui écoute, qui entend, et qui suit les salutaires conseils de Jésus et de son esprit, il verra une fois l'heureux accomplissement de ses désirs, et il triomphera par la délivrance que Jésus lui accordera. Amen!

XIVme. SERMON.

LES PRODUCTIONS

DE LA FOI DIVINE.

Et quand Jésus fut descendu de la montagne, une grande multitude de peuple le suivit. Et voici un lépreux vint et se prosterna devant lui, et lui dit: Seigneur, si tu le veux, tu peux me nétoyer. Et Jésus étendant sa main, le toucha, et lui dit: Je le veux, sois nétoyé; et incontinent il fut nétoyé de sa lèpre, etc. Saint Matth. Chap. viii, 1, 13.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

L'erreur la plus dangereuse, et en même temps la plus généralement répandue parmi les hommes, c'est celle par laquelle ils se flattent d'avoir la vraie foi. L'illusion qu'ils se font là-dessus a tant de force sur leur esprit, qu'ils croiraient se faire tort à eux-mêmes et offenser Dieu, s'ils doutaient un moment de leur salut, et s'ils examinaient le fondement de l'espérance qu'ils en ont. De quel œil d'indignation ne regardent-ils pas

ceux qui veulent leur contester cet avantage ? Quel soi n'apportent-ils pas à étouffer les mouvemens de la conscience qui réclame contre l'imagination, et qui veut le convaincre de leur incrédulité ? Loin de faire attention à ces avertissemens ; ils les regardent comme des tentations de Satan, ou comme des accès de mélancolie qui conduisent au désespoir, et qu'il faut par conséquent dissiper et détester.

Delà vient qu'ils refusent d'écouter la voix de l'esprit de Dieu et les témoignages de sa parole, aussi-bien que de ses enfans, qui cherchent à les convaincre *de leur* manque de foi. C'est inutilement qu'on les exhorte à rentrer en eux-mêmes ; ils ne veulent point examiner leur état, ni s'éprouver eux-mêmes. Pour se dispenser de cet examen, et pour se procurer un repos trompeur, ils se forment une idée fausse et arbitraire de la loi ; ils la font consister dans la simple connaissance *littérale* de quelques vérités qu'ils ont apprises dans leur jeunesse : ils se la représentent comme une confiance vague et hasardée, qu'il faut mettre en la miséricorde de Dieu et aux mérites de Jésus-Christ ; mais dans l'idée de cette foi et de cette confiance, ils n'ont garde d'y rien faire entrer de vivant, d'opérant, de réel et de divin. C'est assez pour eux que par effort d'imagination ils tâchent de se persuader qu'ils se confient en la miséricorde de Dieu, et qu'ils se reposent sur les mérites du Sauveur. Peu leur importe de savoir en quoi consiste cette miséricorde, comment elle agit, quels sont les objets auxquels elle s'applique, et quels sont les caractères de ceux qui peuvent s'approprier les mérites de Jésus-Christ ? Il me serait difficile de rapporter ici toutes les différentes idées illusoires que les hommes se forment

de la foi ; et cela, parce qu'ils ne connaissent ni son principe, ni sa nature, ni les effets qu'elle produit.

Cependant on ne saurait assez déplorer ce triste aveuglement. Il est affligeant de voir que la foi, qui est l'unique moyen de parvenir au salut, soit si peu connue et si rare. Hélas ! les choses en sont venues au point que la plupart de ceux qui se disent chrétiens méconnaissent et rejettent les véritables caractères de la foi : ils ne veulent pas se laisser persuader qu'ils en sont destitués ; de sorte que c'est presque inutilement qu'on les invite à s'examiner eux-mêmes là-dessus, et à étudier les vrais caractères de la foi divine. Mais quelque grand que soit leur aveuglement, il ne faut pas négliger de leur donner une idée plus juste de la foi, et de la leur peindre avec ses caractères et ses qualités essentielles. Je me propose de vous montrer aujourd'hui, dans les exemples de foi que notre texte nous offre en la personne du lépreux et du centenier, quelles sont les productions, les effets et les suites d'une foi véritable ; et cela afin de vous donner matière de vous examiner si vous éprouvez en vous cette œuvre divine. Notre méditation aura donc pour objet,

Les productions et les suites de la foi divine ; nous considérerons,

I. Comment la foi humilie l'homme ;

II. Comment elle le porte à la prière,

III. Comment elle lui fait obtenir de Dieu ce qu'il demande.

Un des plus surs moyens de connaître la nature d'une chose, c'est d'en examiner les productions et les effets ; ainsi quand nous voulons savoir si nous avons la foi, il

n'y a qu'à examiner si nous avons ce qui l'accompagne et ce qui la suit infailliblement. Dans l'examen qu'on fait des effets d'une chose, il faut sur-tout remarquer ceux qui lui sont essentiels, et qui ne peuvent être produits par une autre cause. C'est pourquoi dans l'examen que nous ferons des productions et des suites de la foi, nous ne voulons point nous arrêter à celles qui en peuvent être détachées ou qui sont équivoques, comme pourraient être les œuvres extérieures. Il est vrai que la foi purifie le cœur, qu'elle en fait une source féconde en bonnes œuvres, et qu'elle orne l'âme de dons et de belles qualités; mais comme ces bonnes œuvres ne sont pas toujours sensibles, et que ces bonnes qualités et ces dons sont souvent accompagnés de faiblesses qui les rendent méconnaissables à ceux qui les possèdent et aux autres; et que, d'ailleurs les hypocrites peuvent se donner l'apparence extérieure du bien, nous nous appliquerons à examiner, selon notre texte, les caractères qui accompagnent et qui suivent nécessairement la foi.

I. Lorsque la foi est opérée dans le cœur par le Saint-Esprit, elle commence par *humilier* l'âme : c'est ce qu'elle fait dans ces *deux* notables exemples de foi que nous avons dans notre évangile. L'un se jette aux pieds de Jésus, et l'autre se juge indigne qu'il entre sous son toit et qu'il l'honore de sa présence.

L'homme dans son état de nature n'a qu'une connaissance confuse de Dieu et de soi-même : il ignore combien il est une pauvre et misérable créature; combien il est rempli de péchés qui le rendent abominables aux yeux de son créateur : sur-tout il ne connaît point le fond de sa corruption naturelle, dans lequel il n'y a que

mépris de Dieu, que haine, que défiance, et qu'un continuel éloignement de lui : il ne voit point tout cela dans soi, et ne s'en met point en peine. Cependant il sait bien se prévaloir de la moindre belle qualité qui pourrait être en lui : dès qu'il peut présenter un beau côté, qu'il se sent favorisé de quelque beau talent et placé dans des circonstances favorables ; d'abord il s'élève, il s'énorgueillit, et bientôt il se met non-seulement au-dessus des autres, mais encore au-dessus de Dieu et de ses lois : il lui refuse l'hommage, la reconnaissance et l'obéissance qu'il lui doit ; il encense son filet et sacrifie à ses rêts ; il s'imagine que c'est à sa prudence, à sa sagesse, à sa puissance, qu'il doit son bonheur et sa gloire : il fonde même sur ses qualités, sur ses œuvres et ses mérites, l'espérance du salut. C'est une chose bien triste que l'aveuglement de l'homme sur son propre état!

Mais si l'homme est aveugle par rapport à soi-même, il l'est encore plus dans ce qui concerne la divinité. Il ne connait point Dieu, c'est pourquoi il n'a point de respect pour lui : il ne craint point sa grandeur, il méprise sa bonté et son amour, il foule aux pieds ses lois et ses volontés, il le blasphême, il l'offense même en face, et avec autant de fierté que s'il n'avait rien à espérer ni à craindre de sa part. Assurément, une âme ainsi éloignée de Dieu à cause de l'ignorance qui est en elle, et qui ne se fait aucune conscience de pécher, est un objet bien digne de pitié. Mais c'est encore ici une chose que les hommes ne croient pas, ils ne sauraient se persuader qu'ils soient si ennemis de Dieu. Tel est pourtant l'état de tout homme naturel et non-converti : il veut vivre dans l'indépendance, et n'avoir aucune obli-

gation à Dieu, ni pour le bien temporel, ni pour l'éternel.

Il est vrai qu'à l'extérieur l'homme parle tout autrement. Il tâche de se persuader le contraire à soi-même et aux autres : il dit qu'il tient tout de Dieu, qu'il n'a rien sans lui ; enfin quand il n'est question que de paroles, on est religieux. On bénit Dieu, on le remercie, on se dit être par la grâce de Dieu ce qu'on est ; mais quand il s'agit du fond et de la réalité, hélas ! on ne voit qu'un triste oubli de Dieu ; on dit en son cœur, quoique la langue n'ose pas s'élever jusque-là : *Je monterai aux cieux, j'éléverai mon trône par-dessus les étoiles du Dieu fort, je serai semblable au Souverain.* Esaïe. xiv, 13, 14.

Mais bon Dieu, qui est-ce qui se croit tel ? Et qui connaît l'extrême opposition qu'il y a dans son cœur contre toi ? Il n'y a que ta grâce et ta lumière qui puissent l'apprendre et le découvrir à l'homme ; sans cela il demeurera toujours ton ennemi, et dans le temps qu'il te fera la guerre, il tâchera de t'en imposer, s'il est possible, par des grimaces hypocrites et par de belles paroles !

Dans cette état de rébellion contre Dieu, l'homme est bien éloigné de s'humilier devant lui ; mais quand la foi vient à être opérée dans lui par le Saint-Esprit, elle commence à le tirer de cet état. Comme son opposition par rapport à Dieu vient de ce qu'il ne se connaît point et qu'il ne connaît point Dieu, la foi abaisse l'homme et l'humilie devant Dieu par la double découverte qu'elle lui fait faire, et de sa misère, et de la grandeur de Dieu.

1°. La foi, découvre à l'homme *ce qu'il est* ; elle

lui fait voir son néant, sa misère et son indignité : *Je ne suis pas digne*, dit le centenier de notre texte, *que tu entres dans ma maison sous mon toit*. Le lépreux se prosterne devant Jésus, et se jette à ses pieds. C'est l'emblême de ce que fait un homme à qui la foi découvre ce qu'il est ; car il commence à voir comment la lèpre du péché l'a entièrement infecté, depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête. Il se regarde comme un misérable paralytique incapable d'aucun bien, lié par une infinité de passions : alors il commence à voir combien il est éloigné de la présence de Dieu, indigne de sa grâce et de sa faveur ; et combien au contraire il mérite sa colère et son indignation ; alors il entre dans un profond abaissement devant Dieu, et se regarde devant lui comme un ver, un chien mort et un misérable avorton. Il serait difficile d'exprimer les sentimens d'humiliation, d'abaissement et d'anéantissement d'une âme, lorsque la foi lui fait voir ce qu'elle est : il n'est pas possible de dire ce qui se passe entre elle et son Dieu. Elle se cacherait volontiers dans la poussière, elle ferait comme Pierre, elle serait tentée de se jeter dans la mer pour éviter la présence d'un Dieu si saint, et si elle ne pouvait point l'éviter, elle se jetterait à ses pieds, et lui dirait : *Seigneur, retire-toi de moi qui suis un pauvre homme pécheur*. Mais il faut l'éprouver pour le savoir, et pour pouvoir le croire. Dieu veuille que vous l'éprouviez une fois, mes chers auditeurs, et vous fasse voir ce que vous êtes, pour vous porter à vous abaisser devant lui.

2° Une seconde découverte que la foi fait faire à l'homme, et par laquelle elle l'humilie devant Dieu, c'est la *grandeur* de Dieu. Sans la foi Dieu est à l'homme

un être caché, il ne le connaît et ne l'estime point; mais la foi, cette lumière divine, lui découvre la grandeur de Dieu, sa puissance, sa majesté, aussi bien que sa bonté, sa charité et sa miséricorde infinie : elle lui fait découvrir toutes les hautes perfections de la divinité, d'une manière qui fait de vives et profondes impressions sur son cœur, comme nous le voyons dans ce centenier. Si d'un côté il connaît et confesse son indignité, d'un autre il relève la dignité de Jésus : la foi lui fait percer ce voile d'infirmité qui le cachait, pour le lui faire envisager comme le souverain maître de toutes choses, qui n'avait qu'à dire la parole pour être obéi par les choses les moins susceptibles d'obéissance, et qui pouvait commander aux maladies, comme un maître commande à ses serviteurs. Cette foi lui fait trouver en Jésus, non-seulement une puissance infinie capable d'aider : mais aussi une inclination tendre et charitable à soulager les misérables. Ce sont-là les découvertes que la foi fait faire à l'âme sur la nature et l'essence de Dieu ; et tout cela produit en elle, non-seulement un profond anéantissement, mais aussi une confiance entière qui fait, qu'en s'humiliant devant Dieu, elle ose se confier en son amour éternel.

C'est alors que l'homme reconnaît sa folie, son extravagance, et l'état de misère dans lequel il était auparavant. Il ne saurait assez détester son aveuglement d'avoir méprisé un Dieu si grand, si glorieux, si puissant, en la main duquel sont toutes les créatures, et duquel nous tenons tous la vie ; d'avoir si malheureusement abusé de sa patience, et outragé cette miséricorde qui fait maintenant le fondement de sa confiance et la source

de sa consolation. Il s'étonne de tout cela, mais en s'étonnant il ne peut pas assez s'abaisser devant cette souveraine majesté, ni s'empresser trop à lui rendre la gloire qu'il lui avait ravie : alors il reconnaît de tout son cœur, qu'il tient tout de Dieu. Ces découvertes font de profondes impressions, et il serait difficile d'exprimer les idées basses qu'une âme éclairée a de soi quand elle fait comparaison de ce qu'elle est avec ce que Dieu est. Telles ont été les dispositions des enfans de Dieu dans les siècles passés. Quand Abraham veut parler à Dieu, et qu'il se présente devant cette Majesté infinie, il dit qu'il *n'est que poudre et cendre*. Gen. XVIII, 27. David ne sait quels termes employer pour relever la grandeur de Dieu, et pour témoigner son abaissement devant lui; voyez-en des exemples. 1. Chron. XXII, 16, 27. Ajoutez-y les sentimens du Péager pénitent. Luc. XVIII, et 13. Enfin examinez toutes les âmes en qui la grâce a opéré l'œuvre de la foi; vous verrez que la foi commence par humilier l'homme devant Dieu, et à le faire rentrer sous la dépendance de ce divin maître. Car comme un des premiers péchés de l'homme fut l'orgueil, par lequel il voulut être semblable à Dieu, se soustraire à son empire et à sa direction; ainsi la première chose que l'esprit de Dieu fait pour le retirer de sa chute, c'est de l'humilier et de l'anéantir devant Dieu, d'une manière qui brise son cœur, qui renverse toutes les hauteurs de son esprit, qui lui fait regarder comme de la boue sa propre sagesse, sa prudence, sa sainteté, et ses belles qualités, et qui le porte à exalter Dieu, sa grâce, sa grandeur, sa miséricorde et son amour. C'est en ce jour-là, comme dit Esaïe, que *l'Éternel est seul élevé, après que ces*

hommes hautains ont été abaissés. Esaïe. II, 17. Lisez tout cet excellent chapitre, vous y trouverez, depuis le v. 11, jusqu'à la fin, une belle description, tant de l'orgueil de l'homme charnel, que des moyens que Dieu emploie pour l'abaisser, et des suites de cet abaissement.

C'est donc une production infaillible de la foi, d'humilier profondement l'âme devant Dieu. Il s'agirait seulement de savoir, si vous avez éprouvé cette production. Je sais bien que dans les invitations que nous vous ferons de vous examiner là-dessus, vos cœurs et vos pensées répondront d'abord, mais sans avoir bien pesé la chose. » Pourquoi ne nous humilierions nous pas et ne » nous reconnaîtrions-nous pas devant Dieu pour des » pauvres créatures impuissantes ? Il faudrait être bien » aveugle et bien ignorant pour ne le pas faire, et Dieu » nous préserve de le mépriser, de nous soustraire à sa » dépendance et à son obéissance »! Mais permettez-moi, chers auditeurs, de vous dire, que c'est déjà là le langage de la nature aveugle ; c'est déjà une marque de votre incrédulité; car, si vous aviez la lumière de la foi, vous reconnaîtriez en vous toutes ces misères et ce fond de rébellion contre Dieu. Une âme éclairée, sent dans sa nature corrompue ces mouvemens d'opposition, de haine contre Dieu, et le sentiment de cette misère est une des causes de son abaissement devant son créateur; ainsi tant que la lumière de Dieu ne vous découvrira point ce mauvais fond qui est dans vous, jamais vous ne saurez ce que c'est que de vous abaisser et de vous anéantir devant lui : quand même il vous semblera que vous le faites, ce ne sera qu'illusion et que tromperie; votre conduite fera voir que vous êtes les ennemis de

Dieu, et que vous le reniez, sans cesse; malgré les belles paroles que vous pourriez lui donner. Cette ignorance dans laquelle vous êtes de vous-même ne vient que de votre peu de sincérité à bien examiner l'état de votre cœur. Si vous vouliez tant soit peu entrer chez vous, il serait impossible que vous n'y rencontrassiez beaucoup de choses contraires à ces divines productions de la foi. Vous y trouveriez peut-être un mépris et un oubli de Dieu continuel, et une malheureuse disposition à vous abandonner au péché. Vous y découvririez un dégoût inexprimable pour les choses divines, pour la parole de Dieu, pour la prière, pour les entretiens édifians, pour les exercices de piété; et vous verriez que tout le culte que vous rendez à Dieu, quelque superficiel qu'il soit, vous est une gêne, dont vous souhaitez de vous débarasser au plutôt. Vous verriez que ce cœur n'aspire qu'après le monde, qu'il ne prend de plaisir qu'à ce qui satisfait ses convoitises et ses passions charnelles. Oui, chers amis, vous appercevriez cela du premier regard, si vous vouliez vous examiner, et peut être seriez-vous convaincus par-là qu'un cœur qui se plaît dans cet état, et qui est ainsi captif de sa corruption, ne peut pas être le siège de la foi, ni le temple du Saint-Esprit. Au nom de Dieu, chers auditeurs, laissons-nous détromper, apprenons une fois dans l'école de l'esprit de Dieu, et dans sa parole, ce que doit être la foi dans nous, et laissons-nous convaincre qu'elle y doit être une lumière qui, dans la connaissance qu'elle nous donne de nous même et de Dieu, nous humilie profondement sous sa main. Ne nous flattons point d'être de ceux qui ont le don de la foi, si nous n'éprouvons pas ces divines opérations.

II. Entrons maintenant dans l'examen de la *seconde production* de la foi, qui est de nous porter à la prière.

Nous avons déjà vu ci-dessus que dans la découverte que la foi fait faire à l'homme de ce que Dieu est, elle le lui fait envisager comme un Dieu bon, miséricordieux et charitable; ce qui fonde la confiance et la hardiesse, avec laquelle il ose lui découvrir ses misères et lui demander son secours. Si l'homme ne voyait en Dieu que sa grandeur, que sa majesté, et sa puissance infinie, ces perfections jeteraient la frayeur et le désespoir dans son cœur, loin de le remplir de courage et d'espérance. C'est pourquoi une des pricipales opérations de la foi est de lui montrer non-seulement un Dieu infiniment grand, mais encore de le lui représenter plein d'amour et de tendresse. L'homme découvrant, dans cette merveilleuse union de la puissance et de la miséricorde, un Dieu qui peut et qui veut l'aider, il y trouve aussi le fondement de sa confiance; et de-là découle la seconde opération de la foi, qui approche l'homme de Dieu, pour le prier et pour implorer son secours. Dès le moment que la foi a humilié l'homme devant Dieu, cet abaissement n'étant pas une soumission d'esclave et d'ennemi, mais une humilité filiale, accompagnée de confiance, il s'approche de Dieu comme d'un père, pour lui exposer ses besoins, et pour verser dans son sein les désirs de son cœur. Cela se remarque dans ces deux âmes pleines de foi, dont il est fait mention dans notre texte. Le lépreux, en se prosternant devant Jésus, le prie et lui dit: *Seigneur, si tu veux tu peux me nétoyer.* Et le centenier, en se jugeant indigne que Jésus en-

tre sous son toit, lui demande de vouloir par sa puissante parole guérir son serviteur paralitique; *dis seulement la parole, et mon serviteur sera guéri*. Nous avons dans ces deux exemples un beau modèle de la véritable prière qui est produite par la foi.

1°. Nous remarquons que la priére de ces âmes fidèles, venait du *sentiment et de la connoissance de leurs besoins:* L'un avoue sa lépre et en demande la délivrance, l'autre représente, avec un cœur pénétré de douleur, l'état misérable où se trouvait un de ses serviteurs qui lui était cher; et ce sentiment de la misère qui les pressaient, les poussent tous deux à venir à Jésus. C'est-là la première qualité que doit avoir la prière d'un enfant de Dieu; elle doit naître d'un vif sentiment de sa misère, et sur tout de sa misère spirituelle. Tant que le cœur n'est point touché, et qu'il ne sent point son mal, il est impossible qu'il prie sincèrement et ardemment. C'est une chose si nécessaire à une véritable prière, qu'il est impossible de s'en faire une juste idée si on n'admet ce principe. Aussi, examinez toutes les prières des enfans de Dieu, vous verrez qu'elles provenaient toutes de cette source: elles sortaient d'un cœur brisé et affligé, qui soupirait ardemment après la délivrance. *O éternel!* s'écrie David, *je t'invoque du fond d'un abîme, écoute ma voix*, Ps. cxxx. 12. C'est une chose qui ne demande pas beaucoup de preuves; il n'y a qu'à considerer les caractères de ceux que l'écriture Sainte invite à prier. Ce sont les misérables, les affligés: *invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras*, Ps. L. 15. Jésus-Christ dit: *venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés*, et *je vous soulagerai*, Matth. XI. 28. Il faut donc être en détresse, affligés, travaillés du senti-

ment de nos péchés pour bien prier. Ceux qui voient leurs nécessités spirituelles et les besoins de leurs âmes sont les seuls qui s'approchent de Dieu pour les lui présenter, pour l'invoquer et pour implorer son secours. Aussi pouvez-vous compter, mes chers auditeurs, que votre prière ne sera qu'un vain babil, et une cérémonie inutile, pendant tout le temps qu'elle ne sortira pas d'un cœur touché et sensible à sa misère; pendant que vous ne verrez point le besoin que vous avez de la grâce de Dieu, et la nécessité où vous êtes d'aller à Jésus.

2°. Nous remarquons dans la prière de ces âmes fidèles de notre texte, qu'elle était *accompagnée d'humilité et de résignation. Seigneur si tu veux*, dit le Lépreux. Par-là il se remet pleinement à la volonté et à la sage conduite de Jésus dans la grâce qu'il lui demande. La foi fait voir à l'homme qu'il est si indigne de toutes les graces de Dieu; que cette vue le fait entrer dans un entier acquiescement à la conduite de Dieu. C'est pourquoi il ne fait que lui demander grâce, mais il ne lui prescrit ni le temps ni la mèniere dont il doit le délivrer. » Seigneur, quand il te plaira, dit une âme résignée tu » me garantiras d'un tel mal, d'un tel ennemi; j'ai» merais bien, il est vrai, à en être d'abord affranchie, » mais tu sais mieux que moi ce qui m'est bon, et com» ment tu dois agir pour manifester ta gloire et avancer » mon salut »! Cette disposition est un effet très remarquable de la foi; car il arive souvent à des âmes touchées et réveillées, que quand elles commencent à voir leur corruption et la lépre spirituelle qui les a pénétrées et gâtées jusqu'au fond, elles voudraient d'abord en être délivrées, elles en demandent la guérison et la purification avec des désirs empressés et souvent impatiens. Si

elles ne sentent pas d'abord cette délivrance, elles s'agitent, et par leurs soins trop inquiets elles aigrissent leurs plaies et les rendent plus douloureuses. Elles voudraient sur tout, être délivrées de certaines infirmités qui servent à les humilier, qui les tiennent dans la vigilance et dans la prière, et desquelles Dieu voit bien qu'il n'est pas encore temps de les délivrer : mais souvent une âme ne veut point entendre tout cela, elle voudrait que Dieu fit ce qu'elle souhaite, qu'il le fit de la manière et dans le temps qu'elle le trouverait bon, parce qu'il lui semble qu'elle lui demande des choses justes, des choses que Dieu devrait lui accorder. Souvent les empressemens d'une âme sont si violens à suivre sa propre volonté, dans la recherche de ces choses-là, que quand ses désirs, ne sont pas accomplis, elle tombe dans l'abatement dans un secret murmure contre Dieu : elle se lasse de prier parce qu'elle suppose que Dieu lui refuse ce qu'elle demande, et qu'il ne l'exauce point de la manière qu'elle se l'était promis ; enfin elle se fait des idées de la délivrance que Dieu doit lui accorder, selon son amour propre et sa délicatesse, et non selon la volonté divine. Cet écart fait en vérité plus de mal aux âmes qu'on ne le croit; cela les empêche de remarquer que Dieu les exauce mieux qu'elles ne le lui demandent; car il les délivre de la domination et de l'empire du péché, en leur donnant la force de lui refuser leur volonté et leur consentement. Il est vrai qu'avec tout cela il leur laisse encore les sentimens du péché ; c'est-à-dire, qu'il permet que le péché se fasse encore sentir en elles d'une manière douloureuse ; mais ce n'est qu'afin de les humilier, de les exercer, et de leur donner matière de recourir au libérateur, de veiller et de prier, jusques à-ce qu'il

trouve bon d'affoiblir ces aiguillons douloureux, par u plus grande mesure de grace.

Une âme éclairée de la lumière de la foi, et qui appris à connaître cette sage conduite de Dieu, se ré signe à sa volonté, même pour ce qui regarde la déli vrance des misères spirituelles qu'elle sent. Elle se con tente d'être assurée par le Saint-Esprit, que Dieu lu pardonne toutes ses offenses, et ne lui impute point les agitations auxquelles elle est encore sujette. Elle se contente d'être assurée par ce même esprit, qu'il n'y a point d'hypocrisie dans le désir qu'elle a de se voir une fois parfaitement délivrée des insultes de ses ennemis, et qu'elle n'a point à craindre leurs efforts aussi long-temps qu'elle ne leur donne point volontairement prise sur elle; du reste elle reçoit comme une croix salutaire les peines et les douleurs que ces ennemis lui causent; et si elle en demande la délivrance, c'est avec résignation. *Si tu veux, tu peux me nétoyer, tu peux me délivrer, tu peux éloigner de moi cet agent de Satan, qui me tourmente.*

Certes, c'est une grande œuvre de la foi, de tranquilliser ainsi l'âme au milieu des orages, et de lui faire trouver le repos dans la volonté de son Dieu, et dans la dispensation de sa sagesse. C'était-là aussi la science céleste que la foi avait apprise à David, lorsqu'au milieu des ténèbres et des douleurs que lui causait la privation du doux sentiment de la grâce de Dieu, au milieu des agitations du péché, il s'écrie: *Le Seigneur m'a-t-il rejeté pour toujours? Ne continuera-t-il plus à m'avoir pour agréable? Sa bonté est-elle défaillie pour jamais? Sa parole a-t-elle pris fin pour toujours? Le Dieu fort a-t-il oublié d'avoir pitié, et a-t-il resserré ses compas-*

sions par son courroux? Voilà comment il se plaint dans le sentiment de la misère dans laquelle il lui semblait que Dieu l'abandonnait; mais quel parti prend-t-il dans cet état? C'est celui de la résignation; car il ajoute: *C'est bien ce qui m'affaiblit; mais la droite du Souverain change.* Ps. LXXVII, 7, 11. Et que fait-il en attendant ce changement qu'il espère? — Lisez la suite, vous trouverez qu'il médite les œuvres de Dieu, il repasse les différentes délivrances que Dieu avait données autrefois à ses enfans, et par-là il se console dans l'espérance que le temps viendra où Dieu le tirera de ses angoisses et de ses misères. Ainsi le parti que la foi fait prendre à une âme, c'est celui de la résignation, de la patience, et de l'attente du secours de Dieu.

Il serait à souhaiter que plusieurs âmes, qui tombent souvent dans une trop grande impatience, prissent garde à ceci, on en verrait beaucoup plus qui parviendraient à une réelle expérience du secours de Dieu; mais ce défaut de résignation fait que, quoiqu'elles aient d'abord beaucoup d'empressement, leur feu s'éteint, leur ardeur se relâche, et elles retombent insensiblement dans leur première sécurité. Voici comment elles raisonnent: « Nous avons cherché, nous avons prié, nous avons demandé avec beaucoup de zèle; mais nous n'avons point trouvé ce que nous cherchions, ni reçu ce que nous demandions, comme on nous l'avait fait espérer; ainsi les choses ne sont pas telles qu'on le dit, il n'y a point de délivrance si réelle à prétendre, et toutes les espérances qu'on se fait d'une rédemption aussi douce que l'on dépeint celle de Jésus, ne sont que d'agréables chimères. » Voilà les fausses conclusions qu'elles tirent de ce que Dieu n'a pas voulu se conformer aux volontés

de leur amour-propre ; mais une âme en qui la foi est vivante et opérante, apprend à dire : *Seigneur, si tu veux, tu peux me nétoyer ; non point ce que je veux, mais ce que tu veux* ; c'est-là une des principales qualités requises dans la prière d'un enfant de Dieu ; lors même qu'il demande des biens spirituels, des biens qui paraissent nécessaires pour la gloire de Dieu et pour son salut.

Que si un enfant de Dieu est dans cette résignation, en demandant les biens de l'*âme*, sans doute qu'il n'en manquera pas en demandant ceux du *corps*. C'est ici sur-tout qu'il dit à Jésus : *Seigneur, si tu veux tu peux me nétoyer*, tu peux me guérir, me donner tels et tels biens, m'ôter tels et tels maux ; ce sont ces choses temporelles sur-tout qu'il demande conditionnellement ; et à l'égard desquelles il dit, *si tu veux*, si tu le trouves bon, si tu le juges à propos, pour ta gloire et pour mon salut. Ceci ne souffre point de difficulté ; tout le monde avoue qu'on doit ainsi demander les biens temporels et la délivrance des maux du corps ; mais le langage du cœur et la voix de l'expérience disent tout autre chose. On n'a qu'à voir les hommes dans quelque affliction un peu mortifiante ; hélas ! on remarque chez eux peu de résignation et de patience dans l'attente de Dieu et de son secours ; on ne voit au contraire qu'impatience, que murmures, que plaintes, que recherches empressées des consolations humaines ; il leur arrive rarement de dire à Dieu : *Seigneur, si tu veux* ; mais ils pressent à toute outrance leur propre volonté ; et comme ils remarquent que Dieu n'est pas disposé à suivre les volontés dépravées de leur chair, ils se tournent ailleurs, ils cherchent du secours auprès des créatures. Je dis

qu'on remarque dans les choses temporelles combien ils manquent de résignation à l'égard des petits avantages de la vie ; car pour l'impatience et la trop grande inquiétude à l'égard des choses spirituelles, ils ne savent ce que c'est, cela ne touche que les âmes réveillées et sensibles aux maux de l'âme. . . . .

3°. Enfin, la *troisième* qualité d'une prière faite avec foi, telle que fut celle que nous remarquons dans ces deux exemples de notre texte, c'est *l'assurance* et *la confiance*. Ce lépreux et ce centenier s'assuraient non-seulement que Jésus pouvait, mais aussi qu'il le voulait : *Dis seulement la parole et mon serviteur sera guéri*. La foi les assurait que ce Jésus avait non-seulement assez de puissance, mais aussi assez de bonté pour leur accorder ce qu'il jugerait leur être le plus avantageux. Ils avaient devant les yeux et dans le cœur tant d'exemples de semblables délivrances que Jésus-Christ avait accordées à des pauvres misérables comme eux, qu'ils conçoivent une douce confiance d'obtenir ce qu'ils demandent, ou quelque chose de meilleur, si Jésus le trouve bon. Quiconque aurait pu pénétrer les cœurs de ces personnes affligées, y aurait vu une confiance filiale et une assurance ferme en la grâce et en la puissance de Jésus, comme le motif le plus pressant qui les portait à s'approcher de lui. Ainsi un des principaux caractères de la prière faite avec foi, c'est cette douce confiance que le Saint-Esprit opère dans le cœur à la vue de la miséricorde et des compassions de Jésus. Aussi est-ce la disposition la plus nécessaire à une bonne prière ; sans laquelle elle ne serait point agréable à Dieu, comme le remarque saint Jacques : *Si quelqu'un*, dit-il, *a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à*

tous libéralement, sans rien reprocher; mais qu'il demande avec foi, et sans hésiter; car celui qui hési est semblable au flot de la mer agité çà et là par vent: qu'un tel homme ne s'attende point à recevo aucune chose du Seigneur. Jacq. 1, 5, 6, 7. Et Jésu Christ dit: *Quoique vous demandiez en priant, si vou croyez vous le recevrez.* Mais si c'est une qualité néces saire à une bonne prière, qu'une confiance filiale, c'es aussi quelque chose de plus difficile que l'homme char nel ne le peut croire. Une pauvre âme qui ne connaî point les choses spirituelles, s'imagine qu'il n'y a rie de si facile que de se confier en Dieu; mais il est certai que la véritable confiance en Dieu est une œuvre divine qui ne peut être produite que par le Saint-Esprit. Il n'y a rien qui coûte plus à une âme, que d'entrer dans ces sentimens de confiance envers Dieu, parce qu'il n'y a rien sur quoi Satan lui fasse plus d'objections. Combien de tristes pensées élève-t-il dans son cœur? Combien de reproches dans sa conscience? Sous quelles couleurs lui représente-t-il son indignité, pour la jeter dans le découragement, et pour lui faire croire que Dieu ne veut point l'écouter, encore moins lui accorder ce qu'elle demande? Ce sont-là les dards de Satan les plus dangereux, mais aussi les plus ordinaires, par lesquels il tâche de rendre inefficace et infructueuse la prière des enfans de Dieu; de sorte que la prière d'une âme qui s'assure, avec une entière confiance, que Dieu regarde à des pauvres misérables pécheurs, n'est pas une chose aussi facile que le monde se l'imagine. Je crois bien qu'une personne qui ne sent point ce qu'elle est devant Dieu, se persuade qu'elle se confie en sa bonté, parce qu'elle ne sait pas ce que c'est que la foi. Mais une âme réveillée qui

voit ce qui en est, ne sent point de difficulté plus grande que celle de prier avec assurance et avec confiance.

Cependant, quelque difficile que cela paraisse, la foi est la victoire qui triomphe ici, comme ailleurs, de tous les obstacles, parce qu'elle découvre la grandeur de l'amour et de la miséricorde de Dieu, et cette découverte contrebalance le sentiment de son indignité; de sorte que, par la foi, elle s'approche de Dieu avec une confiance fondée uniquement sur sa pure grâce en Jésus-Christ. Les âmes qui sentent quelques attraits de la grâce doivent bien prendre garde de ne se point laisser décourager par ces doutes et ces défiances, qui sont des ruses de l'ennemi pour les empêcher de prier et de s'approcher de Dieu. Ne cédez donc point à ces puissances ténébreuses, chers amis; Dieu vous aime plus que vous ne pourrez jamais le croire, il prend plaisir à vos faibles efforts : il vous regarde d'un œil de compassion dans vos infirmités : il vous aide et il veut vous délivrer. Venez seulement à lui, priez-le, cherchez-le, et croyez qu'il est puissant et bon pour pouvoir et pour vouloir vous aider. Le Seigneur Jésus veuille vous donner de vaincre toutes les attaques de l'incrédulité, et vous excite puissamment à venir à lui, pour recevoir de sa grâce les fruits de la foi et de la prière persévérante!

Vous avez vu jusqu'ici comment la foi fait prier les âmes dans lesquelles elle est vivante. Elle les fait prier avec un vif sentiment de leur misère et de leurs nécessités, avec une résignation entière à la volonté de Dieu, et avec une confiance filiale en ses bontés et en ses miséricordes éternelles en Jésus. Vos prières ont-elles ces

caractères? Vous semble-t-il que vos âmes aient jamais été assez touchées pour crier après le libérateur? Vous semble-t-il que vous ayez une si grande soumission et un respect si entier pour la volonté de Dieu, que vous ne vouliez jamais rien que ce qu'il veut? Enfin, vos âmes sont-elles pénétrées de cette confiance filiale avec laquelle un enfant de Dieu s'approche de son père céleste? En vérité, il ne paraît guère que les prières de la plupart de ceux qui se disent chrétiens se fassent de cette manière. J'avoue qu'ils font tous des prières, les uns plus, les autres moins souvent; mais s'ils les font dans des dispositions agréables à Dieu, c'est ce dont je doute fort et que je ne crois pas. Le plus grand nombre regarde la prière comme un simple acte extérieur du service divin, comme une fonction de la bouche et des lèvres, qui consiste à lire ou à réciter dans des temps marqués, certaines paroles arrangées en formes de prières, sans que le cœur y ait de part. Aussi n'y a-t-il rien de si froid et de si languissant que ces prières des impies et des hypocrites; rien qui soit plus ennuyeux et plus dégoûtant pour ceux mêmes qui les font. Ils ne comprennent pas que la prière est, non-seulement un discours de bouche, mais aussi un entretien de cœur, comme David l'appelle, où l'âme conduite par le Saint-Esprit expose ses misères et ses besoins à Dieu, réclame sa bonté paternelle en Jésus-Christ, et lui demande, pour elle et pour les autres, la délivrance de tout mal et la jouissance des vrais biens. Telle est l'idée que vous devriez vous faire de la prière, mes chers auditeurs; mais je crains fort qu'à cet égard vous ne soyez dans l'erreur aussi bien qu'à plusieurs autres. Vous pensez sans doute être de vrais adorateurs de Dieu. Il vous semble que vous priez avec

attention, avec dévotion et confiance; cependant si vous examiniez les caractères de la prière des enfans de Dieu, vous reconnaîtriez que la vôtre ne se fait pas dans les dispositions convenables, qu'elle n'a pas la foi pour principe, qu'elle ne part pas d'un cœur humilié, touché et soumis à la volonté de Dieu. Oui, vous verriez que vous n'avez peut-être jamais fait une bonne et véritable prière; et cela, parce que vous n'avez pas encore voulu vous laisser conduire par l'esprit de Dieu au sentiment de votre misère, et parce que vous n'avez jamais été touchés d'un désir sincère d'en être délivrés. Cela étant, dès que vous ne voulez point admettre la première opération de la foi qui est d'anéantir l'homme devant Dieu, vous ne pouvez pas non plus éprouver la seconde, qui consiste à porter l'homme à prier avec ardeur, avec confiance et persévérance. Reconnaissez donc ici et avouez franchement que jusqu'à présent vous n'avez prié que des lèvres; par coutume, par bienséance, par hypocrisie, peut-être par contrainte; et par conséquent que vous n'avez jamais bien prié; puisque vos prières n'ont pas été des productions de la foi.

III. La troisième et la plus consolante production de la foi, consiste en ce qu'elle trouve en Jésus ce qu'elle cherche? et obtient de lui ce qu'elle lui demande.

C'est un admirable combat que celui de la foi; le fidèle est victorieux à mesure qu'il prie; est en s'abaissant il triomphe. Il lui arrive comme à Jacob; duquel il est dit, qu'en luttant avec l'ange, *il fut trouvé le plus fort*, parce qu'il *pleura et demanda grâce*. Osée, XII, 5. En effet, l'âme en luttant, par la foi, avec le Dieu fort, demeure la plus forte; car, au lieu de la malédiction et de la

condamnation qu'elle a justement méritée, elle obtient la grâce et la bénédiction, la vie et le salut. Telle est l'excellente dignité de la foi, tels sont ses avantages, telle est sa vertu et sa production. C'est là ce qu'elle produit en faveur du centenier et du lépreux de notre texte. Ils obtiennent tous deux ce qu'ils demandent, l'un la guérison de sa lèpre, et l'autre le rétablissement de son serviteur. A peine le premier a-t-il présenté sa misère à Jésus, avec foi et humilité, en lui disant: *Seigneur, si tu veux, tu peux me nettoyer*. Qu'il reçoit de lui cette consolante réponse. *Je le veux, sois nettoyé*. Et à l'instant l'effet suit la parole, il est nettoyé et guéri radicalement de sa lèpre. De même, le centenier n'a pas sitôt exposé son besoin à Jésus, que ce charitable Sauveur offre d'aller chez lui. *Je m'y en irai*, dit-il, *et je guérirai ton serviteur*; et après que ce centenier eut exprimé plus amplement ces sentimens d'humilité et de confiance, en déclarant qu'il était indigne que le Sauveur entrât dans sa maison, et que sa parole seule suffisait pour guérir le malade, il lui fut dit: *Va, qu'il te soit fait comme tu as cru*, et à l'instant son serviteur fut guéri. C'est ainsi que la prière de ces deux croyans fut exaucée, et qu'ils reçurent réellement et aussitôt tout ce qu'ils avaient demandé.

Cet exemple de l'efficace de la prière faite avec foi est une preuve bien sensible que la foi n'est pas un simple acte de spéculation ou une idée morte peinte dans notre imagination; mais une vertu divine et un principe actif, dont le travail n'est jamais infructueux. Si elle abaisse l'homme sous la main de Dieu, c'est pour le conduire par-là à la gloire. Si elle lui montre sa misère, c'est pour le proter à recourir à la miséricorde et aux

compassions infinies de Jésus.[a] Ce Sauveur est d'autant plus enclin à favoriser ceux qui mettent leur confiance en lui, que c'est lui-même qui produit cette foi, en eux et qui s'est engagé à répondre à leurs. désirs. *Toutes choses sont possibles aux croyans*, dit-il, Marc IX. 23. *Si vous croyez*, disait-il à ses Disciples, *rien ne vous sera impossible*. Matth. XVII, 20. XXI, 22. Et dans un autre endroit, en les encourageant à mettre leur confiance en Dieu, il leur donne cette assurance: *En vérité je vous le dis: tout ce que vous demanderez dans vos prières, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera en effet accordé*, Marc. XI. 24. Ce sont-là des promesses que Dieu à faites à la foi et par lesquelles il s'est obligé à accorder tout ce qu'elle lui demande, parce qu'elle ne demande rien que selon sa volonté. Comme il est fidèle, ses promesses ont leur accomplissement, et le croyant en obtient tout ce que sa foi a demandé.

Mais quels sont les biens que la foi demande? C'est la purification de la lèpre spirituelle, c'est-à-dire. de la corruption, et de toutes souillures de chair et d'esprit; c'est la délivrance de sa paralysie, de son impuissance par rapport au bien; et ces grâces, la foi les obtient de Jésus. De là vient que l'écriture dit de la foi, *qu'elle purifie le cœur.— Qu'elle le nettoye des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant. — Qu'elle sanctifie l'homme, pour le rendre capable d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière*. De là vient encore que la foi est appelée *la victoire qui surmonte le monde*. 1 Jean v, 4, 5.

Cependant, quelque réels que soient ces avantages de la foi, on n'en connaît la réalité qu'à mesure qu'on l'éprouve et que la foi est couronnée par les grâces que

Dieu lui a destinées. C'est ce qu'un croyant éprouve ; car lorsque touché de sa misère et plein de confiance en la bonté de Jésus, il va implorer sa grâce et son secours, il trouve dans son sang la guérison de sa lèpre et de toutes ses maladies spirituelles, l'affranchissement de la puissance du Diable ; la joie et la paix, la vie, la force et la félicité. Cette foi, en délivrant ainsi l'homme du mal, lui procure tout ce qui peut contribuer à sa sanctification et à son salut, elle élève son âme vers les choses éternelles, elle lui inspire de saints désirs pour les vrais biens, et lui fait aimer la sainteté. On éprouve *surtout* que le cœur est purifié par la foi, parce que c'est par elle qu'on va se laver dans le sang de l'Agneau, l'unique source de la vraie purification. Là on reçoit un nouveau cœur, de nouvelles affections et une nouvelle vie qui se produit par une conduite religieuse et une sainte conversation. Enfin c'est par cette foi que la justice et la sainteté parfaite de Jésus nous est appliquée; et cela d'une manière si réelle qu'il ne paraît plus en nous aucune tache de lépre. Alors nous pouvons offrir au Père céleste des sacrifices vivans, saints et agréables à ses yeux, parce que nous lui avons été rendus agréables en son fils bien-aimé. Nous avons un libre accès à son trône et nous ne craignons plus sa justice, ni sa vengeance, parce *qu'il n'y a nulle condamnation pour ceux qu sont en Jésus-Christ*, Rom. VIII. 1. L'ennemi, l'accusateur des frères, n'a non plus aucune prise sur nous, parce que nous sommes les élus de Dieu pour lesquels Christ est mort, et que Dieu a justifiés. . . . . .

Dans cet heureux état, notre devoir le plus sacré et le plus doux est d'offrir à Dieu le don ordonné par la loi, à l'exemple des lépreux que le Sauveur avait guéris.

En reconnaissance des grâces signalées que nous avons reçues et par un juste retour d'amour envers notre bienfaiteur, nous lui consacrons nos cœurs, nos corps, notre vie, nos facultés, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. En lui faisant ainsi un sacrifice de tout, nous faisons consister notre bonheur à pouvoir vivre, comme son peuple particulier, à sa gloire et selon sa volonté. Par-là non seulement nous glorifions notre Dieu, mais encore, nous faisons connaître au monde que nous avons part à sa rédemption et à sa grâce, que nous avons été guéris de notre lèpre et de notre paralysie spirituelle, et revêtus d'une nouvelle nature. C'est ainsi qu'étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, et que nous marchons dans la foi opérante par la charité, en parachevant l'œuvre de notre sanctification dans la crainte du Seigneur.

Tels sont, mes chers auditeurs, les fruits que produit la vraie foi, et si vous l'avez, vous devez en sentir l'éficace; mais si vous n'avez pas encore éprouvé ses salutaires opérations, c'est une marque certaine qu'elle n'est pas vivante en vous. Par conséquant il ne faut pas être étonné si vous êtes encore infectés de la lèpre spirituelle, et troublés dans vos consciences. La raison de tout cela est, que vous n'avez pas la foi en Jésus. Avouez donc, si vous êtes sincères, que vous n'avez pas encore la foi, et que c'est-là la cause de votre triste état et du vide où vous êtes de tout bien. Mais, hélas! que demandai-je? L'aveuglement de la plupart des hommes est si grand; ils sont si ingénieux et si obstinés à se tromper eux-mêmes, qu'il faut une espèce de miracle pour les faire revenir de leur erreur, comme il ne faut pas moins que la puissante grâce de Jésus pour opérer leur délivrance.

C'est par la foi, chers auditeurs, que vous obtiendrez cette délivrance, et dès que votre foi sera sincère, vous en goûterez les heureux fruits. Pourquoi ne les avez-vous pas goûtés jusqu'à présent? Pourquoi êtes-vous encore infectés de la lèpre spirituelle, assujétis aux vanités du monde, et dominés par le péché? C'est parce que vous ne croyez pas encore fermement au Seigneur Jésus: la foi n'a pas encore été produite dans vos cœurs par le Saint-Esprit: vous n'avez pas encore voulu ouvrir vos cœurs à la voix de Jésus et à l'opération de sa grâce. Reconnaissez donc une fois vôtre aveuglement; et convaincus de votre incrédulité et de votre endurcissement, priez le Seigneur qu'il vous ouvre les yeux sur votre état, et qu'il vous inspire la confiance avec laquelle vous devez aller à lui pour obtenir votre délivrance et votre guérison.

Quant à vous, chers amis, qui à la faveur de la lumière divine, avez commencé à voir votre misère, et qui avez conçu des sentimens de confiance et d'amour pour Jésus votre puissant et charitable Sauveur, consolez-vous dans l'espérance certaine d'une prompte et heureuse délivrance. Certes notre Dieu n'est pas un Dieu insensible aux maux des ses pauvres créatures, ou qui oublie les promesses qu'il leur a faites; il est miséricordieux et fidèle. Cette lumière salutaire dont il vous a éclairés: ce mépris de vous-mêmes, ce dégoût pour le péché, ce sentiment de votre corruption, ces gémissemens que le poids de votre misère a fait sortir de votre cœur; tout cela sont des opérations salutaires que la grâce de votre Dieu a déjà produites en vous. Ce ne sont pas des mouvemens de votre nature; cela ne vient pas de vous-mêmes. Ces premières grâces vous

doivent être des gages de celles qu'il vous destine, et des garans qui vous assurent que celui qui a commencé son œuvre en vous la continuera et l'achevera, pour sa sa gloire et pour votre consolation. Confiez-vous seulement à lui et suivez fidèlement sa conduite. Ne vous lassez point de chercher, de veiller et de prier. Continuez à opposer aux ennemis de votre salut toutes les armes de Dieu, et sur-tout le bouclier de la foi. Par-là vous viendrez à bout de vaincre Satan, le monde et la chair; et si, dans le sentiment de votre faiblesse et de votre corruption, vous cherchez par la foi votre guérisou et votre délivrance en Jésus, vous l'y trouverez certainement.

Puissant Sauveur! c'est toi seul que nous ôsons reclamer dans nos maux, parce que c'est toi seul qui peux et qui veux y remédier. Légitime-toi dans nos âmes, en te déclarant notre véritable rédempteur et en nous accordant une délivrance réelle. Tu vois, adorable Jésus! combien profonde est cette mer d'iniquité où le monde est plongé; tu connais les hommes, combien ils sont enclins à se laisser tromper et à se tromper eux-mêmes, jusqu'à croire qu'ils sont chrétiens, enfans de Dieu et héritiers du salut, dans le temps qu'ils n'ont pas la foi, et qu'ils n'ont encore éprouvé aucun effet de ta rédemption. Dans cet état, ce serait en vain que nous voudrions forcer notre cœur incrédule à croire en toi, à t'aimer, à mortifier la chair et à vaincre les tentations du diable et du monde.

Il n'y a que toi, Seigneur Jésus, qui puisse faire cela; et puisque cela dépend de ta bonne et puissante volonté, nous te supplions de vouloir mettre toi-même la main à l'œuvre. Nous venons exposer devant toi notre

lèpre et notre paralysie spirituelle, c'est-à-dire, nos souillures et nos faiblesses. Nous mettons à tes pieds le fardeau de nos péchés et le poids accablant de nos misères, avec toutes les peines et les douleurs qu'elles nous causent. Déploie sur nous le pouvoir de ta grâce et l'efficace de ton sang. Si nous avons besoin de foi pour en éprouver la vertu, donne-nous cette foi, qui est une œuvre de ton esprit, et la rends de plus en plus forte et vivante, afin que par elle nous obtenions grâce et salut. Amen!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

SERMONS

DU PREMIER VOLUME.

IIIe. SERMON.

LES SIGNES DU DERNIER JUGEMENT.

Pour le II. Dimanche de l'Avent.

IVe. SERMON.

L'AMBASSADE DE JEAN-BAPTISTE A JÉSUS.

Pour le III. Dimanche de l'Avent.

V^e. SERMON.

L'AMBASSADE DES JUIFS A JEAN-BAPTISTE.

Pour le IV. Dimanche de l'Avent.

Xe. SERMON.

LA CIRCONCISION SPIRITUELLE.

Pour le premier jour de l'An.

XIe. SERMON.

LA CONSERVATION DE LA VIE DE JÉSUS.

Pour le Dimanche après le nouvel An.

XII. SERMON.

JÉSUS CHERCHÉ ET RETROUVÉ.

Pour le premier Dimanche après l'Epiphanie.

XIIIe. SERMON.

MANIFESTATION DE LA GLOIRE DE JÉSUS.

Pour le II. Dimanche après l'Epiphanie.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

